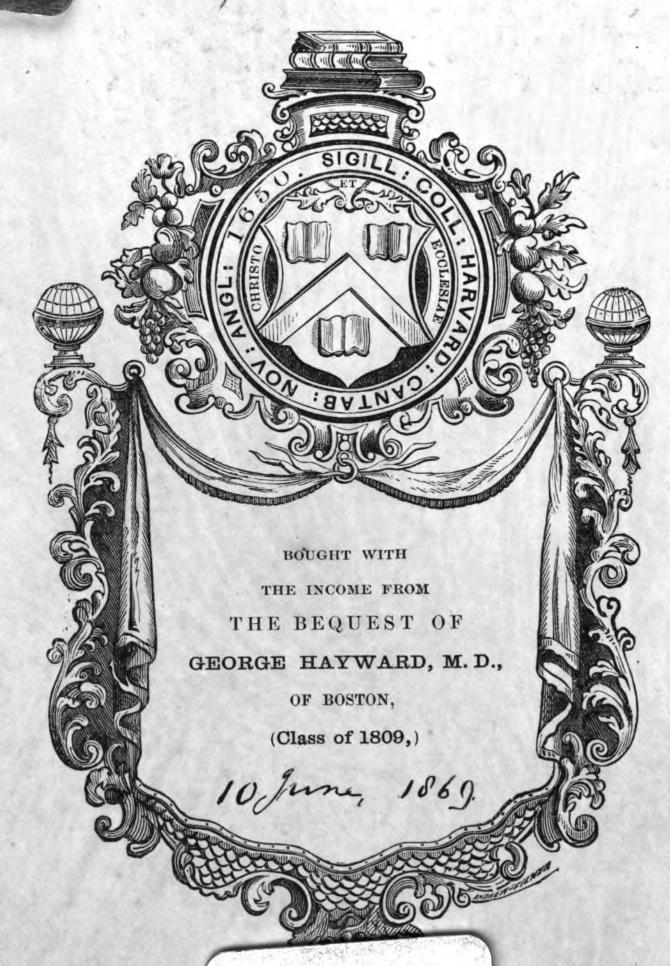



SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO
ET
ECCLESIAE

L'ANNÉE LITTÉRAIRE ET DRAMATIQUE

Coulommiers. — Typog. A. MOUSSIN.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE
ET DRAMATIQUE

REVUE ANNUELLE

DES PRINCIPALES PRODUCTIONS DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE
ET DES TRADUCTIONS DES ŒUVRES LES PLUS IMPORTANTES
DES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

AVEC L'INDICATION

Des événements les plus remarquables appartenant à l'histoire littéraire,
dramatique et bibliographique de l'année

PAR G. VAPEREAU

Auteur du *Dictionnaire universel des Contemporains.*

ONZIÈME ANNÉE (1868)

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1869

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE
ET DRAMATIQUE

(1868)

POÉSIE

I

La littérature et, particulièrement, la poésie en 1868. — La poésie de l'école positive. Matérialisme et fatalisme. MM. A. Lefèvre et Littré. — Vanité des inspirations de la poésie contemporaine. MM. Laurent-Pichat, Ed. Grenier, V. de Laprade, Vermersch. — Les tentatives de la poésie épique ***; Mme Penquer. — La poésie pour l'enfance. MM. L. Ratisbonne et Ch. Marelle (de Berlin). — Alliance et lutte de la poésie et du dessin. Sonnets et eaux-fortes. — La poésie en société coopérative. L. Goujon et Cie. Souvenirs du « Parnasse contemporain. » — La poésie dans les journaux. MM. Ch. Monselet, Am. Pommier, Hipp. Lucas. — La poésie des fêtes et les fêtes de la poésie. L'Exposition du Havre; les Félibres provençaux.

1

La littérature et, particulièrement, la poésie en 1868.

Une chose manque, en général, à la littérature de ces dernières années, c'est ce qu'on pourrait appeler la note dominante. Tous les genres sont traités à la fois, souvent avec habileté et avec succès, et, dans chaque genre, toutes les sortes d'inspirations trouvent des interprètes. Suivant le talent de l'auteur ou le vent qui souffle, les œuvres les plus divergentes ont leur jour de faveur, leur heure de popularité; mais aucune n'est l'objet d'une préférence marquée et soutenue. Nos dix volumes précédents sont

là pour le prouver. Ils montrent la vogue s'attachant tour à tour, dans le roman, au théâtre, en histoire, partout, aux banalités d'une fade morale et aux coups d'éclats d'une immoralité hardie, aux études sérieuses de mœurs et aux bouffonneries insensées, aux chroniques légères et court vêtues et aux critiques savantes ou aux narrations magistrales. Ceux qui prétendent reconnaître dans les productions littéraires d'un pays une uniformité de caractère imposée par le climat ou le tempérament national, seront bien embarrassés pour diagnostiquer notre temps par notre littérature.

Je suis d'avis qu'il en a toujours été à peu près ainsi, et que chaque époque, étudiée de près, manifesterait par une grande diversité de productions la variété des facultés et des aptitudes humaines qui existent et se développent pêle-mêle dans un siècle de vie et d'activité. Mais à la longue ou à distance, sous une influence dominante, certaines idées arrivent au premier plan et s'y maintiennent; leur inspiration se fait plus ou moins sentir dans la philosophie, dans les arts, dans toutes les branches de la littérature. Alors, l'uniformité règne à fleur de terre; il faut descendre aux secondes couches de la société pour rencontrer cette variété d'allures intellectuelles et morales qui naît de l'épanouissement de l'activité humaine. De nos jours et chez nous, la diversité est à la surface; rien ne s'élève, rien ne se détache assez pour maintenir le reste dans l'ombre; il manque à la fois et l'influence dominante et l'individualité qui multiplie sa puissance en lui obéissant.

Cet état se fait particulièremeut sentir dans la poésie qui n'est pas aussi étrangère à notre époque affairée qu'on pourrait le croire, mais qui flotte indécise entre toutes les inspirations, sans en rencontrer une qui fasse du poète l'écho vivant d'un temps ou d'un peuple. Aujourd'hui, nous avons en poésie, d'un côté, l'art pour l'art et toutes les ciselures inutiles d'une forme savante, de l'autre, la rime assujettie à l'idee et mise au service des causes politiques, philosophiques ou religieuses. Ici, l'on s'évertue à ressusciter le passé; là, on aspire à dégager l'inconnu de l'avenir; on restaure les anciennes formes, on relève les vieux auteurs, on renverse les idoles, on fait la guerre aux dieux ou l'on en crée de nouveaux. Au milieu de l'anarchie des sentiments et des idées, la poésie, qui fut si souvent un jouet

ou une consolation, devient une arme pour tous. Pour ajouter à la confusion, le positivisme, si peu poétique de sa nature, demande aux vers un moyen de propagande matérialiste, et l'athéisme s'essaye à parler la langue des dieux.

2

La poésie de l'école positive. Matérialisme et fatalisme. MM. A. Lefèvre et Littré.

La poésie trouvera-t-elle un rajeunissement sérieux dans les tentatives de rénovation philosophique et religieuse qu'un certain nombre d'esprits demandent aujourd'hui aux doctrines matérialistes? Nous voyons, dans les sciences physiques et même dans les sciences sociales, se produire ouvertement la négation de l'esprit, de Dieu, de l'immortalité de l'âme, du libre arbitre, de tout ce qui avait été jusqu'ici la base de la religion et de la morale, soit théologiques, soit naturelles : la littérature va-t-elle faire écho à des théories d'amphithéâtre de médecine, et verrons-nous se formuler en vers les prétendus axiomes du positivisme? La chose n'est plus à faire ; M. André Lefèvre, déjà connu, comme poète, par *la Flûte de Pan, la Lyre intime* [1], etc., a inauguré avec un certain éclat, dans *l'Épopée terrestre*, la haute poésie matérialiste [2]. Les amis de l'auteur ont aussitôt décerné au poète le titre de « Lucrèce du XIXe siècle. »

C'est un peu se hâter. *L'Épopée terrestre* a vraiment, dans quelques pages, le souffle qui anime le *De Naturâ rerum*, mais ce n'est pas une œuvre qui réponde aux prétentions ou aux promesses. Ce n'est ni une épopée, ni un poème didactique et lyrique ; c'est un recueil de fragments, dont quelques-uns sont reliés par une pensée générale : l'indépendance de la science, et par une même passion : la joie de renverser et de briser toutes les idoles du passé. Avec quelle ardeur lucrétienne l'auteur de *l'Épopée terrestre* combat tout ce qu'il appelle des chimères, et le dieu de l'Évangile, et l'Etre suprême des philosophes, et l'âme distincte

[1] Voy. les t. VI, p. 11-15, et VIII, p. 35-37, de *l'Année litt.*
[2] Marpon, in-18, XXXI-270 p.

du corps, suivant la raison ou la foi, et la vie future, dégagée ou non des fictions mythologiques! Le plus long fragment du livre, sous le titre de *Discite justitiam*, est un grand cri de triomphe en l'honneur du néant.

Est-ce que le vieillard dont l'âge a fait un spectre,
Envie aux séraphins la cithare et le plectre!
Le vigneron, courbé comme l'arche d'un pont,
N'aspire qu'à crouler dans le Léthé sans fond.
Les forçats du travail et du malheur sans cause
Réclament le sommeil et non l'apothéose.
Eux qui dormaient si peu, ne les réveillez pas!
Ceux que la vie aimait, ceux qui ne sont point las,
Jeunes hommes surpris par des trépas précoces,
Vierges qui soupiraient après le soir des noces,
Hélas! accepteront le peu qu'on leur promet.
Encore si c'était le ciel de Mahomet!
Pour eux l'éternité, c'est l'ombre de la vie.
Leurs printemps disparus, leur jeunesse ravie!
Ainsi dans son cercueil la momie avait faim :
Près d'elle on déposait de quoi faire du pain.
Ainsi le Mohican ne descendait sous terre
Qu'avec son arc de frêne et son cheval de guerre;
Le mocassin de peau chaussait son pied nerveux;
Et lissant pour le scalp sa touffe de cheveux,
Épiant le feuillage et dérobant sa trace,
Chasseur, il s'en allait dans les pays de chasse.
Ainsi le moine au ciel se bâtit un couvent.
Chacun veut faire mort ce qu'il a fait vivant.

Voilà donc ton secret, ô multiple chimère!
La vie est précieuse et la mort est amère.
Mais l'âme, et le bonheur, et la justice, et Dieu,
Qu'ont-ils à faire ici? L'homme seul est en jeu.
Sinon, qui vous retient et qui vous force à vivre?
Quand meurent vos amis, pourquoi ne pas les suivre?
. . . .

Hommes de peu de foi, vous doutez de vos songes,
Vous jetez sur l'abîme un tapis de mensonges.
Sous l'immortalité, ce voile du néant,
L'inévitable mort tend son piége béant.
Et vous le savez bien. C'est pourquoi le plus ferme
Pleure devant ce trou qui s'ouvre et se referme.
C'est pourquoi le plus sage, à quoi bon s'en cacher?
Sûr que la mort viendra, ne va pas la chercher;
Certe, un attrait plus fort que l'amour de la vie

L'y résigne parfois et parfois l'y convie.
Il l'affronte en Caton, en Sénèque, en héros,
Et, martyr volontaire, excite les bourreaux.
Mais ce n'est pas la mort, c'est lui-même qu'il aime ;
C'est son nom, sa personne et non l'Être suprême.
Quelques-uns y croyaient ; mais qu'importe? Est-ce lui
Qu'ils cherchaient dans la mort? C'est le mal qu'ils ont fui.

Est-ce bien là la philosophie qui convient à notre époque? Le progrès n'a-t-il pas fait depuis longtemps justice des chimères que Virgile félicitait Lucrèce d'avoir mises sous ses pieds :

Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus strepitumque Acherontis avari?

Consiste-t-il aujourd'hui à aller plus loin et à substituer la triste certitude de l'anéantissement aux consolantes illusions d'un monde meilleur ou plus juste? Il y a toujours eu, et il y aura toujours, pour les masses, plus de poésie dans l'espérance et le rêve, et, pour les esprits d'élite, dans le doute et ses nobles tourments.

L'Épopée terrestre est précédée d'un manifeste en prose dont le titre est aussi un souvenir de Lucrèce : *Templa serena*. Ces pages sont une protestation très-vive contre l'hypocrisie des individus et des sociétés de notre siècle à l'égard des idées religieuses des temps passés. Elles sont, pour ainsi dire, le contre-pied d'un manifeste plus célèbre, les *Destinées de la poésie* de M. de Lamartine. Elles éclairent le but de l'auteur et le dégagent de tout nuage; elles font comprendre le penseur dans le poète, et expliquent les brutalités de doctrine enfermées dans des rhythmes harmonieux.

L'exemple de mettre en vers les prétendues nouveautés du matérialisme positiviste semble venir du chef même de l'école. M. Littré, ce savant dont le caractère fait respecter les doctrines qui respectent le moins la nature humaine, donnant un jour, dans la *Revue positive*, le signal des plus vives attaques contre la liberté humaine, a voulu, lui aussi, prêter au fatalisme l'attrait de la forme poétique. Il ne se contente pas de soutenir que le libre arbitre n'est qu'une illusion d'optique intérieure, que le cerveau transforme les impressions en sensations et en volitions, comme le foie les aliments en bile; il prétend que la mora-

lité, comme la beauté, comme le talent ou le génie, est « un pur cadeau de la nature, » un don aimable et admirable, comme tous les éléments de gloire ou de bonheur. Il s'exalte, il se fait poète en l'honneur d'une doctrine qui dépouille l'homme de tout mérite, et, traduisant en vers le *das Glück* de Gœthe, il dit du prédestiné du fatalisme :

Un grand lot descendit sur sa tête choisie;
Avant d'entrer en lice, il est ceint de laurier;
Il ne vit pas encore qu'on lui compte sa vie;
Sans subir le labeur, il en a le loyer.

Je ne veux pas toucher à la question du matérialisme, beaucoup plus compliquée qu'on n'a l'air de le croire, ni, ce qui serait plus simple, protester contre le fatalisme au nom de la conscience révoltée, mais je ne puis voir, dans ces doctrines dites positives, une source régulière et féconde de poésie; je ne puis m'empêcher de croire que si M. Littré était plus poète, il serait moins matérialiste, et que M. A. Lefèvre, s'il était moins matérialiste, serait meilleur poète encore.

3

Variété des inspirations de la poésie contemporaine. MM. Laurent-Pichat, Ed. Grenier, V. de Laprade, Vermersch.

Pour prouver la diversité des inspirations auxquelles obéissent aujourd'hui les poètes, j'ai une chose bien simple à faire, c'est de prendre au hasard les nouveaux volumes de vers qui me sont recommandés par le talent déjà bien connu des auteurs ou par le retentissement d'une célébrité naissante.

Avec M. Laurent-Pichat, la poésie tourne à la tristesse; elle s'y plonge, elle s'y complaît, elle s'y berce avec une certaine monotonie. La note politique résonne presque seule dans son volume de vers, *Avant le jour* [1], qui eut mieux été intitulé *le Crépuscule*, si le titre n'eut pas été déjà pris. L'attente du jour prochain est pleine d'espérance, tandis qu'ici l'âme du poète, sombre comme la nuit, est

[1] A. Lemerre, in-18, 326 p.

en proie au long découragement. Un de ses confrères, M. Ed. Grenier, lui fait dire :

Je mène le deuil de la liberté.

M. Laurent-Pichat ne trouve pas, selon moi, dans la grande tristesse du citoyen, ses plus heureuses inspirations de poète ; je l'aime mieux dans l'expression de la mélancolie du cœur, et les meilleurs vers de ce recueil tout politique sont peut-être ceux de la seule pièce où la politique n'entre pas ; *les Souvenirs fanés* donnent bien la mesure de ce talent gracieux que l'austérité républicaine du caractère tend vainement à transformer [1].

Que me veux-tu, fleur oubliée,
O mystérieux souvenir?
Dans cette page repliée
Que fais-tu? D'où peux-tu venir?

Prisonnière que je délivre,
Fantôme frêle et fatigué,
Lorsque je te mis dans ce livre,
Étais-je triste? Étais-je gai?

La main qui t'avait ramassée
Dans le bois, au bord du chemin,
Peut-elle encore être pressée?
Connaît-elle encore ma main?

Ombre de fleur, douce et hagarde,
Ton grand œil bleu décoloré
Avec fixité me regarde,
Comme pâli d'avoir pleuré.

En vain dans tout mon passé j'erre,
Remontant les jours révolus,
Ma pauvre petite étrangère,
Hélas! je ne te connais plus.

Mais reçois mon culte anonyme ;
Pardonne à mon cœur affaibli,

[1] M. Laurent-Pichat a semé de points quelques portions de pages de son volume. Il prévient le lecteur qu'ils remplacent des vers supprimés, et que c'est un sacrifice fait, au dernier moment, aux terreurs de l'éditeur. Il signale ce petit incident comme caractérisant la situation faite de nos jours à l'écrivain par les lois sur l'imprimerie et la librairie.

Et que ton odeur se ranime :
J'élève un autel à l'oubli.

Parfums dispersés sur ma trace,
Souvenirs laissés sans abris,
Dans cette fleur faites-moi grâce,
Pardonnez-moi dans ce débris.

M. Edouard Grenier, l'auteur des *Petits Poèmes*, des *Poèmes dramatiques* et du *Juif errant*, est un de ceux qui, dans ces dernières années, tournent le vers de la manière la plus satisfaisante à la fois pour l'oreille et la raison. Chez lui la forme est pure, l'idée est élevée; l'imagination, sans jamais s'emporter en écarts, ne fait pas défaut. Les lauriers académiques décernés plusieurs fois à ses vers témoignent de sa mesure et du culte de la règle qu'il sait associer au sentiment des choses modernes. Son dernier recueil destiné par son titre même, *Amicis* [1], à un public restreint, contient sa dernière pièce couronnée par l'Académie française : *la Mort du président Lincoln.* Toute la vie du héros est là, dans sa noble simplicité, avec ses vertus modestes, mais fortes, avec cette loyauté, cette droiture qui ont fait garder le surnom populaire d'*honnête vieux Abe* à ce fendeur de bûches, devenu chef d'un grand État. Voici le résumé de sa féconde existence brusquement tranchée par le crime :

Meurs donc, mais meurs content, puisqu'avant de se clore,
Tes yeux de la justice ont salué l'aurore,
Et que des millions d'opprimés, à ta voix,
Retrouvent la famille, une cité, des lois.
Pour réparer du Sud la trop grande injustice,
Ta grande âme eût offert tes jours en sacrifice;
Dieu les prit, sois heureux! Honneur de ton pays,
Ton nom lègue en exemple à nos peuples vieillis,
Au lieu de leurs grandeurs vides et théâtrales,
Un modèle nouveau plein de beautés morales :
La douceur, la justice et la simplicité,
L'héroïsme chrétien, fils de la liberté.
Notre âge est fier de toi, cher honnête grand homme,
Tu ne pâliras pas près des héros de Rome,
Et la démocratie, en montrant tes vertus,
Peut dire avec orgueil : « J'ai mes Cincinnatus! »

[1] A. Lemerre, in-18, 222 p.

Tu ne fis que monter. Ta vie est ainsi faite
Que chacun de tes pas te rapprocha du faîte.
Le fendeur d'échalas, l'ouvrier illettré,
S'instruit et pose un pied sur le premier degré;
Il poursuit; son labeur ardent, opiniâtre,
L'élève encore plus haut; il cherche un grand théâtre
Et le trouve au forum; puis le simple avocat
Est porté par le peuple au sommet de l'État.
Est-ce assez? — Pas encore! — Au-dessus de l'empire
Il restait un degré, la gloire du martyre;
Il y monte. — A présent, Lincoln, tu peux mourir!
La terre et ses grandeurs n'ont plus rien à t'offrir.

L'accent s'élève encore pour flétrir l'assassinat; de beaux vers répètent cette pensée connue :

Que le fer ne peut rien sur l'idée immortelle,
Que, pour la vaincre, il faut être divin comme elle,
Que la persécuter ce n'est que la grandir,
Puisque où tombe un soldat ressuscite un martyr.

Les deux fameux hémistiches de Corneille sur Brutus

Il a tué César. — Mais Auguste a régné,

trouvent un digne écho dans ces deux vers :

Brutus empêcha-t-il le monde d'être esclave?
Non! le sang de César fit la pourpre d'Octave.

Et le poète ajoute :

Socrate ne meurt pas, il revit dans Platon.
Huss légua ses bourreaux : Luther et Mélanchthon;
Jeanne au bûcher devient l'ange de la patrie.

Si c'est toujours là la poésie académique, c'est à coup sûr de la meilleure. Une cinquantaine de pièces au moins accompagnent ce poème de lauréat et prouvent aux amis de la poésie — c'est ainsi que je traduis *Amicis* — que la muse de M. Grenier est capable de prendre une assez grande variété de tons.

Le nouveau poème de M. Laprade, *Pernette* [1], publié dans les derniers jours de l'année, avait été signalé d'a-

[1] Didier et Cie, in-8, VIII-312 p.

vance par des lectures dans les salons et des extraits dans les journaux. L'auteur de *Psyché* et des *Poèmes évangéliques* que le spectacle des choses contemporaines a déjà tourné plus d'une fois vers la satire, s'efforce encore de donner à la poésie pastorale un plus énergique accent. On a cité les vers sur le régime de la conscription sous le premier Empire. Un paysan dont le fils a été racheté trois fois du service militaire, lui ordonne, lui, vieux soldat de la République, de résister à un quatrième appel.

Voici le noir boucher qui te saisit encore!
Mais puisqu'au lieu de sang il prend aussi de l'or,
Certes, tu t'appartiens, ayant triplé la somme....
Et moi je te déclare affranchi de cet homme.
Moi, vieux soldat du Rhin, je connais le devoir :
C'est de ne plus aider à ce sanglant pouvoir.
Moi, père et citoyen, je t'interdis de faire,
Pour fabriquer des rois, des guerres de corsaire.
Suive qui le voudra son aigle triomphant.

La poésie, la satire surtout, se fait volontiers l'écho des plus petites choses du temps. Villon nous a conservé des noms et des figures qui ne tiennent pas grande place dans l'histoire; M. Vermersch, s'inspirant de son exemple, a écrit, lui aussi, son *Grand Testament*, où les petits hommes et les petits faits de l'année sont rappelés avec un esprit qui mériterait de les sauver de l'oubli. Voyez le legs au président de la 6e chambre; il n'en faudrait pas davantage pour envoyer un homme à la postérité.

Je lègue à monsieur Delesvaux,
Président d'humeur chicanière,
Qui me voulait, moi, pauvre hère,
Prisonnier en de froids caveaux,
Une tranche de galantine
Faite de langue d'écrivain;
Puis encore, pour couper son pain,
Une petite guillotine.

Que de jolies choses, sous forme d'allusions, sont perdues pour nous dans la poésie ancienne, et seront perdues, dans la nôtre, pour nos descendants!

4

Les tentatives de la poésie épique ***; Mme Penquer.

Que parle-t-on de l'indifférence pour la poésie? Les poètes se plaisent à la braver; on s'étonne qu'ils aient le courage de publier des volumes de vers détachés : ils vous donnent des poèmes épiques! En cherchant bien, on en trouverait sans doute plusieurs. J'ai vu annoncer la publication à Toulouse d'une *Jeanne d'Arc ou la France reconquise*, par un Mainteneur des jeux Floraux. « Ce poème en douze chants serait écrit, dit la préface, pour les personnes qui ont l'inappréciable bonheur d'avoir la foi. »

Mais voici une autre épopée qui n'exige pas de semblables conditions de ses lecteurs. Mme Auguste Penquer, auteur de *Chants du foyer* et de *Révélations poétiques*, nous donne en douze chants une *Velléda*[1]. C'est, de sa part, une protestation de fidélité au culte de l'idéal : pour elle, le beau est Dieu, l'art une religion, et les poètes des prophètes. A défaut du génie, qui ne produit plus d'œuvres poétiques commandant l'admiration, elle nous montrera un de ces courages qui commandent l'estime.

Il y a dans cette *Velléda* un certain souffle. Le sujet est simple : c'est l'amour légendaire de la belle prêtresse druide pour le chef romain Eudore, amour longtemps combattu, mais qui éclate et fait oublier à l'un sa foi de chrétien, à l'autre ses serments de Vestale. Velléda expie sa faute et son bonheur en se tranchant la gorge avec la faucille sacrée. La parenté de ce poème avec l'épopée en prose des *Martyrs* est modestement indiquée par l'auteur au moyen des épigraphes de chaque chant, empruntées à Chateaubriand.

Mme Penquer s'est inspirée également de tous les souvenirs poétiques de notre vieille Bretagne. Le monde druidique revit tout entier dans sa lutte suprême contre la conquête chrétienne. Mais la nature et la passion dominent tout et se font un jeu des religions et des nationalités. Sous ces inspirations, le poème de *Velléda* a du mouvement, de la chaleur, de la couleur locale. Le vers y faiblit pourtant, et

[1] Didier et Cie, in-8, IV-394 p.

s'emplit parfois de mots parasites et surtout de répétitions inutiles. Inégal dans la description et le payage, il a de la douceur et au besoin de la force dans la passion.

5

La poésie pour l'enfance. MM. L. Ratisbonne et Ch. Marelle (de Berlin).

Je n'attache peut-être pas assez de prix aux vers faits pour le jeune âge, car la poésie enfantine, toujours en faveur, est un des signes de notre sollicitude souvent plus empressée qu'intelligente pour ceux que M. Legouvé appelle si agréablement : « Messieurs les Enfants. » M. Louis Ratisbonne a été traité comme le Dante de l'enfance, pour avoir écrit la *Comédie enfantine*[1], que j'ai médiocrement goûtée. Les *Petits Hommes*, qu'il publie aujourd'hui, paraissent avoir plus de valeur, comme morale, sinon comme poésie. C'est une suite de fables dont les conclusions, comme toujours, s'adressent aux hommes par-dessus la tête des enfants, comme la suivante :

LES ÉPITAPHES

Le jour des morts, au cimetière,
Un père conduisait son bambin par la main.
L'enfant épelait sur la pierre
Les noms des morts gravés tout le long du chemin;
Les noms obscurs, les noms célèbres,
Tous ornés d'éloges funèbres
Et des regrets les plus touchants ;
Tous bons, purs, vertueux, gloire et deuil de la terre!
A la porte du lieu, l'enfant dit à son père :
« Mais où sont donc enterrés les méchants? »

Le père ne put pas s'empêcher de sourire :
« Les méchants sont vivants. Les hommes, à vrai dire,
Sont comme toi, petit : très-sage, quand tu dors;
Tous excellents — quand ils sont morts. »

Quelques petites scènes de la vie humaine sont d'une vérité qui fait sourire. Ce sont des enfants qui sont mis en jeu, mais c'est bien l'homme qu'on voit derrière.

[1] Voy. t. III de *l'Année litt.*, p. 36-44.

LE CONTRAT

Jack et Jean s'en allaient en flânant au hasard.
Jean avait un sou. Jack n'avait pas un liard;
« Avec ton sou, dit-il à Jean, sans crier gare,
Il me vient une idée : achetons un cigare!
Hein, ce sera plein d'agrément?
— Je veux bien, dit Jean : seulement,
Un cigare à nous deux, c'est assez difficile.
— Nous nous arrangerons, dit l'autre, tu verras :
Je fumerai : tu cracheras. »

Quand un fripon s'arrange avec un imbécile,
Ils ne font pas d'autres contrats.

La poésie pour l'enfance entre si bien dans les mœurs de ce temps, que M. Ratisbonne a des imitateurs à l'étranger; un Berlinois, M. Ch. Marelle, écrit en vers français le *Petit Monde*, « enfantillage et poésie [1]. » Ses vers sont d'un homme qui connaît merveilleusement notre langue, qui même sait mieux notre dictionnaire que nous, car il y prend des mots, des diminutifs surtout, que nous ne nous aviserions pas d'y aller chercher. Il a beau faire, on sent, à la peine qu'il se donne pour être français, qu'on a affaire à un étranger. La dédicace adressée à la « fillette » de l'auteur, « petite bouchette allemande, » contient, comme celle de la *Comédie enfantine*, l'histoire entière de ce livre éclos dans la famille.

Vois, de nos chansons, de nos fables,
De ces vers qu'à Berlin j'écris,
On m'a fait un livre à Paris,
Tout plein d'images admirables.

C'est pour toi ce beau livre, et puis
Pour nos petits Français de France.
Va, livre, et, malgré la distance,
Fais-nous là-bas bien des amis!

Il y a dans le *Petit Monde* des enfantillages qui me déplaisent d'autant plus que je suis sûr qu'elles plairont davantage aux amis des gracieuses puérilités. Témoin cette leçon de *Physique enfantine* :

[1] Hetzel, gr. in-8, illustré, IV-192 p.

Vois, maman, il pleut blanc. Maman, dis-moi pourquoi.
— Demande à papa, moi, que sais-je?
C'est que la pluie a froid,
Elle revêt alors sa fourrure de neige.

Qu'importe? Je doute que les vers allemands se fassent aussi bien à Paris que les vers français à Berlin.

6

Alliance et lutte de la poésie et du dessin. Sonnets et eaux-fortes.

Pour juger de la variété des inspirations de la poésie contemporaine, il n'est pas nécessaire de prendre les poëtes isolés, on peut considérer les groupes qu'ils forment, soit sous les auspices d'un éditeur, soit par leur propre initiative. Toutes les couleurs se rapprochent et se heurtent alors dans le même cadre; tous les drapeaux se déploient dans la même légion.

Je prendrai un exemple de chacune de ces associations.

La poésie a ses publications de luxe; elle peut naître tout illustrée par la gravure, qui d'ordinaire réserve ses splendeurs pour des ouvrages consacrés par une longue popularité. Parmi les publications artistiques d'une époque qui en aura produit de splendides, l'une des plus intéressantes sera le recueil de *Sonnets et Eaux-Fortes*, préparé par l'éditeur Alph. Lemerre, qui s'est fait d'ailleurs une spécialité en mettant le luxe typographique au service de la poésie. Ce Recueil, dont l'illustration a été dirigée par M. Ph. Burty, restera une curiosité autant qu'une merveille. Trois cent cinquante exemplaires seulement en ont été tirés, et les planches ont été détruites. Or, ces planches sont toutes ou presque toutes signées des noms les plus célèbres d'aujourd'hui, non-seulement dans l'art de la gravure, mais aussi de la peinture : ce sont ceux de Célestin Nanteuil, de Flameng, d'Em. Lévy, de G. Doré, de Gérôme, de Leys, de Lansyer, de Français, de Daubigny, de Corot, de J.-F. Millet, etc., sans compter un aquafortiste dont le talent en ce genre n'est qu'un titre très-accessoire, Victor Hugo. Tous les genres de sujets et toutes les variétés de méthode et d'effet que l'eau-forte

comporte sont là rapprochés et réunis ; l'histoire et la fantaisie, les scènes de mœurs et les types de figures idéales, le paysage surtout, avec l'ample diversité des aspects de la nature, tour à tour si terrible et si gracieuse pour l'esprit et pour les regards de l'homme.

La poésie a lutté de son mieux avec cette variété des effets du burin; ou plutôt c'est elle qui, sous la forme de quarante-deux sonnets, a fourni à quarante-deux dessinateurs et peintres d'écoles différentes les textes de leurs compositions. Un véritable duel s'est engagé, pour chaque sonnet et son commentaire pittoresque, entre le poète et l'artiste, et le poète n'a pas toujours été vaincu. Plusieurs des sonnets sont d'un dessin parfait; mais la plupart des dessins sont d'une étonnante poésie.

Le genre descriptif, avec son luxe de mots sonores et éblouissants, domine dans ces petits poèmes destinés à inspirer le crayon. On devait s'y attendre de la part de poètes rompus à toutes les difficultés de la forme rhythmique, comme MM. Autran, Th. de Banville, L. Bouilhet, Léon Dierx, Th. Gautier, Ed. Grenier, Ars. Houssaye, Leconte de Lisle, J. Mendès, Paul Meurice, Sully Prud'homme, Aug. Vacquerie, etc. Quelques sonnets développent pourtant une idée ingénieuse ou saisissante et parlent à l'esprit autant qu'aux yeux. Tel est, pour ne pas citer le *Pont des Arts* de M. Sainte-Beuve, ou *Au bord du puits* de M. V. de Laprade, tel est le *Sénateur romain* de M. Anatole France, commenté par le peintre Jérôme, au moyen d'une esquisse de sa fameuse *Mort de J. César*. Je le cite comme étant d'un auteur dont le nom n'est pas encore venu sous ma plume :

César sur le pavé de la salle déserte
Gît, drapé dans sa toge et dans sa majesté.
Le bronze de Pompée avec sa lèvre verte
A ce cadavre blanc sourit ensanglanté.

L'âme qui vient de fuir par une route ouverte
Sous le fer de Brutus et de la Liberté,
Triste, voltige autour de sa dépouille inerte
Où l'indulgente Mort mit sa pâle beauté.

Et sur le marbre nu des bancs, tout seul au centre,
Des mouvements égaux de son énorme ventre
Rhythmant ses ronflements, dort un vieux sénateur.

Le silence l'éveille, et, l'œil trouble, il s'écrie
D'un ton rauque, à travers l'horreur de la Curie :
« Je vote la couronne à César dictateur. »

Quel relief prend ce trait final en regard du cadavre étendu tout de son long dans la magistrale esquisse de Gérôme !

Comme contraste, je citerai le sonnet de M. Joséphin Soulary, *Une Grande Douleur*. Il mériterait de figurer dans le premier recueil de *Sonnets humoristiques*, qui a fait la réputation de l'auteur. Il est en regard d'une eau-forte de M. Ribot, dont le sujet est naturellement plutôt dans le genre Téniers que dans le genre Prud'hon.

Comme il vient de porter sa pauvre femme en terre,
Et qu'on est d'humeur triste un jour d'enterrement,
Au prochain cabaret il entre sans mystère ;
Sur les choses du cœur, c'est là son sentiment.

Il se prouve en buvant que la vie est sévère,
Et, vu que tout bonheur ne dure qu'un moment,
Il regarde finir mélancoliquement
Le tabac dans sa pipe et le vin dans son verre.

Deux voisins, ses amis, sont là-bas, chuchotant
Qu'il ne survivra pas à la défunte, en tant
Qu'elle était au travail aussi brave que quatre.

Et lui songe, les yeux d'une larme rougis,
Qu'il va rentrer, ce soir, ivre mort au logis,
Bien chagrin de n'y plus trouver personne à battre.

C'est ainsi que sonnets et eaux-fortes, réunis dans un même cadre par un caprice somptueux d'éditeur, luttent deux à deux avec les ressources propres à chacun de ces deux adversaires, ou ces deux alliés : l'art du dessin et la poésie. L'un et l'autre peuvent se surpasser sans qu'aucun d'eux soit vaincu.

7

La poésie en société coopérative. L. Goujon et Cie. Souvenirs du « Parnasse contemporain. »

Il semble passer dans l'usage d'appliquer à la littérature le principe d'association, si fécond dans les choses

de l'industrie. La poésie aura désormais ses sociétés coopératives. La critique s'applaudira-t-elle autant que l'économie sociale de ce nouveau procédé d'exploitation ? Voici un de ses produits, un recueil de vers de vingt-cinq auteurs différents qui mettent en commun, pour se donner réciproquement plus d'éclat, leur demi-réputation ou leur obscurité. Il a pour titre : *Rimes et Idées*, et pour principaux coopérateurs MM. Louis Goujon, Achille Millien, Léon Magnier, M. et Mme Fertiault, Mme Aug. Penquer, Eug. Nus, Alex. Flan, dont les noms sont déjà venus à plusieurs titres sous notre plume [1].

Ce panthéon de *poetæ minores* rappelle les *Olympiades* de l Union des poètes, sorte d'assurance contre l'oubli, plutôt que le *Parnasse contemporain* qui fit tant de bruit, il y a deux ans. Il y a pourtant une promesse dans le titre, *Rimes et Idées*. Ce ne sont pas de simples formes poétiques que les associés prétendent nous offrir, c'est de la poésie de penseurs, et un certain nombre d'épigraphes très-philosophiques confirment les engagements pris. Telles sont les suivantes, empruntées à Lamennais : « L'art implique l'idée. — La poésie, c'est l'univers, et, dans l'univers, Dieu vu, senti, saisi à la fois par toutes les puissances de l'Etre... — Par elle s'opère l'union du réel et du Vrai, de la pensée et de la sensation, de la Nature et de son type éternel. »

Ces principes, plus élevés que précis, prennent une forme rhythmique dans l'*Appel aux Poètes* de M. Louis Goujon, qui a l'honneur d'ouvrir le volume. Quelques beaux traits se mêlent, dans ses strophes, à des vers qui les affaiblissent.

Frères en poésie, éclaireurs surhumains
Qui portez la lumière aux terrestres chemins,
Pionniers de l'esprit, défrichez les idées !
Les champs de l'avenir veulent un grain nouveau,
Tout idéal humain se meut dans le cerveau !...
    Que les croyances soient aidées !

[1] Les autres collaborateurs sont : MM. Arsène Thévenot, Arth. Abre, A. Togno, Aimé Fouache, L. du Courmont, H. Bellot, Messire Jean, L. Oppépin, Ad. Charbonnier, Fréd. Blay, Ad. Rosay, Ch.-J. Derisoud, Ad. Paban, Alb. Castelnau, P.-J. Drevet, Eug. Garçin.

C'est déjà quelque chose que de s'attacher à la pensée et de la préférer à la forme vide, au rhythme sonore, aux puérilités de la difficulté vaincue. Mais l'idée, où est-elle pour cette association de poètes plus inconnus encore les uns des autres que du public, et réunis par un caprice d'éditeur? Que font les « champs de l'Avenir » et le « grain nouveau » à quelques-uns d'entre eux, qui n'ont jusqu'ici rimé que de pieuses fadaises, des cantiques et pour lesquels ce vers risqué,

Tout idéal humain se meut dans le cerveau,

doit faire l'effet d'un blasphème?

Il a dû effaroucher M. Fertiault qui n'est pas coutumier de ces témérités de pensées, mais à qui le recueil de MM. Goujon et Cie doit une de ses meilleures petites pièces. C'est un sonnet sur le sonnet, où la faiblesse du second quatrain est bien rachetée par la vigueur et le bonheur d'expression des deux tercets. Il vaut, ma foi, comme apologie, le fameux vers de Boileau sur cette forme de petit poème, si difficile à rendre parfaite.

Encor, toujours ce moule, et ces formes pareilles!
Toujours pour vos tableaux ce cadre qu'on connaît!
Quoi! sans pitié, toujours nous jeter aux oreilles
Ces affreux bouts-rimés qu'on appelle un sonnet!

— Bouts-rimés? Le sonnet? l'une de nos merveilles!
Toujours pour ce phénix votre dédain renaît!
A lui seul, sobre et ferme, il vaut toutes les veilles;
Des poétiques sceaux nul ne frappe aussi net.

Nul ne condense mieux sous sa nerveuse empreinte,
Nul n'a plus d'horizon sous sa ligne restreinte,
Nul n'est plus souple et riche en ses diversités.

Je sais, moi, tel fervent de cette œuvre ample et brève
Qui, précis comme un chiffre ou vague comme un rêve,
Dans ces quatorze vers met des immensités.

Si ce n'est pas à « l'Union des poètes » que se rattachent un certain nombre d'autres jeunes auteurs, très-fêtés les uns par les autres, c'est à la jeune école du « Parnasse » ou, comme on a dit, du « Parnassiculet contemporain, » qui naguère déployait si bien sa bannière flamboyante. On peut, entre vingt autres, y rattacher M. Gabriel Marc, avec

ses *Soleils d'Octobre* [1], volumes de poésies mêlées où domine la forme à la mode, le sonnet. Il a la manière gracieuse, le faire assez habile, la science de la forme qui distingue les plus ou moins jeunes collègues auxquels il dédie ses premiers vers. On lui rend déjà en éloges en prose ce qu'il donne en hommages poétiques. Il faut prendre ces premiers vers pour des promesses et les applaudissements de la presse pour des espérances.

Un astre de la même pléiade moderne ou, si l'on veut, des mêmes nébuleuses, — les nébuleuses sont des soleils en formation, — M. François Coppée, déjà connu de mes lecteurs, est revenu devant le public avec quelques nouveaux rayons. Son petit volume de trente et quelques pages, *Intimités* [2], est bien peu de chose pour ajouter à sa réputation ou en changer le caractère. Ces publications, si minimes qu'elles soient, font toujours le même honneur au goût de bibliophile de leur éditeur, M. Alphonse Lemerre, et de leur imprimeur, M. D. Jouaust, qui renouvellent pour elles les gracieux types anciens.

8.

La poésie dans les journaux. MM. Ch. Monselet, Am. Pommier, Hipp. Lucas.

Il est assez curieux de voir, à côté de notre prétendue indifférence pour la poésie, le vers s'offrir au public sous toutes les formes, dans toutes les conditions, et à propos de tous les sujets, depuis la politique jusqu'à l'industrie, depuis la critique littéraire jusqu'à la cuisine. M. Monselet tient avec succès ces deux dernières spécialités. Critique distingué, nous l'avons vu mettre en vers, dans le feuilleton théâtral de *l'Étendard*, le compte-rendu des pièces nouvelles. Poète gastronome, il mettrait en sonnets toute la *Cuisinière bourgeoise*, et il fournit de poésie culinaire les almanachs de l'année, auxquels les journaux ne dédaignent pas de faire des emprunts. Voici un hors-d'œuvre de cette muse égarée dans les fourneaux.

[1] A. Lemerre, in-18, XIV-162 p.
[2] Même libr., in-18, 38 p.

LE SONNET DE L'ASPERGE

Oui, faisons-lui fête,
Légume prudent,
C'est la note honnête
D'un festin ardent.

J'aime que sa tête
Croque sous la dent,
— Pas trop, cependant, —
Enorme, elle est bête.

Fluette, il lui faut
Plier ce défaut
Au rôle d'adjointe,

Et souffrir, mêlé
Au vert de sa pointe,
L'or de l'œuf brouillé.

Dans la presse périodique, la poésie prend volontiers un autre ton, elle s'arme du fouet de la satire. Elle le fait vibrer avec une sainte colère contre les vices et les hontes du temps. Chose assez remarquable : c'est dans le journal le plus accommodé à notre esprit utilitaire et positif, par un homme qui a traité, depuis plus de trente ans, le journalisme comme une affaire et une industrie, c'est dans *la Liberté* de M. E. de Girardin que la poésie politique et sociale a fait son invasion. Ce journal s'est mis à donner une causerie en vers de M. Amédée Pommier, qui a pris à tâche de prouver que la facilité de la versification n'exclut pas l'énergie. On peut juger des rigueurs du nouveau Juvénal contre son époque par ce petit tableau.

Et quel être, en effet, que l'homme d'aujourd'hui!
Efféminé, chétif, hébété par l'ennui,
Androgyne éreinté qui n'a plus rien d'un mâle,
Débauché sans vigueur, avorton maigre et pâle,
Il hésite — et fait bien — à transmettre son sang.
La naissance languit; elle va décroissant.
Tant mieux! C'est presqu'un mal quand la femme est enceinte.
Car vos blêmes fumeurs, car vos buveurs d'absinthe
Ne peuvent engendrer que des cerveaux aqueux,
Des nains plus ramollis et plus énervés qu'eux,
Surgeons dégénérés, malsains, mauvaise graine
Qui d'un monde putride accroîtra la gangrène.

. . . .

Sommes-nous descendus jusque-là? — Triste chose
Qu'un monde en décadence et qui se décompose!
Nous vantons nos progrès : n'en triomphons pas tant.
L'abâtardissement de la race est patent.
Les générations, rachitiques lignées,
Arrivent sans entrain, laides et rechignées.
L'existence pour nous n'est qu'un long bâillement.
L'homme n'a désormais pour tout amusement
Que le tabac qui berce et l'alcool qui tue.

Je serais tenté de croire que le dédain affiché pour la poésie est de la nature du sentiment du renard pour les raisins, car les vers accueillis par un journal, quand ils sont bons, sont reproduits volontiers par les autres et font le tour de la presse. Cette fortune est échue à une petite pièce envoyée par M. Hippolyte Lucas aux *Matinées italiennes* du baron Stock, c'est-à-dire de Mme Marie Rattazzi, dont elles sont le moniteur à la fois mondain et littéraire. Je me fais un plaisir de donner à mon tour l'hospitalité à cette sorte d'élégie qui a pour titre : *Une visite à Manin.*

Un jour de brume, un jour de givre,
Ma vitre gelée au dehors,
Au coin du feu j'ouvrais un livre,
Nonchalant d'esprit et de corps.

C'était vers la fin de décembre :
On sonne, on m'annonce quelqu'un.
Le froid pénètre dans ma chambre
Avec l'étranger importun.

Comme une feuille sur sa tige,
Comme un homme au brusque réveil,
Je tressaille et dis : « Quel vertige
« De sortir par un temps pareil! »

Je désigne un siége, je reste
Tête couverte dans le mien.
« Monsieur, fit l'étranger modeste,
« Je suis maître d'italien.

« J'enseigne nuit et jour sans trêves
« La langue où résonne le *si*
« Vous m'avez cherché des élèves,
« J'ai voulu vous dire : Merci!

« Je monte l'escalier des autres,
« Comme Dante en son dur chemin.
« Rudes jours, monsieur, que les nôtres.... »
« — Quoi! vous seriez? — Je suis Manin. »

Martyr d'un long martyrologe,
C'était Manin! Manin chez moi!
Le dictateur plus grand qu'un doge,
Le citoyen plus grand qu'un roi.

Je vois le lion de Venise
Ouvrir son aile en frémissant;
Je vois une cité qui brise
Ses fers tout rougis de son sang.

Au lieu de ces doux chants du Tasse,
Dont la lagune était l'écho,
J'entends chaque vague qui passe
Crier vengeance au *Tedesco*.

Devant la grandeur de mon hôte,
Émue, je découvre mon front;
Dans une détresse si haute,
Liberté, je sens ton affront!

Manin prend ses mains dans les miennes,
Ma voix se perd dans un sanglot;
Ses larmes, en voyant les miennes,
S'épanchent comme un morne flot.
. . . .

Il est mort, et dans sa patrie
On ramène aujourd'hui ses os;
J'envoie à son ombre chérie
Ces vers sous nos larmes éclos.

A l'accueil fait par la presse aux vers qu'elle affecte si fort de dédaigner, on peut juger que l'attention que nous leur avons nous-même donnée n'était pas tout à fait inopportune.

9 [1]

La poésie des fêtes et les fêtes de la poésie. L'Exposition du Havre ; les Félibres provençaux.

La poésie est toujours de toutes les fêtes; elle s'y produit sous la forme classique et usée de la cantate. L'Ex-

[1] Pour combler, en partie, les lacunes de ces neuf paragraphes consacrés à la poésie, je me bornerai à citer : *Melancholia*, par

position universelle de Paris en 1867 s'était donné, à grands frais, ce luxe. L'Exposition maritime du Havre n'a pas voulu rester en arrière; elle a ouvert un concours sur un sujet passablement rebattu, *la Navigation*. Le vainqueur a été M. Paul Delair qui avait mis dans son poème tout ce que le genre comporte : de l'éclat, de la sonorité, la pointe indispensable de déclamation et, ce qui vaut mieux, le sentiment des destinées meilleures que l'humanité peut demander à l'industrie. Ces vers, déclamés par un bon acteur, M. Taillade, ont eu beaucoup de succès au Havre, et ils ont trouvé dans la presse française un long écho.

Voici les strophes où le poète, présageant l'avénement de la paix dans le monde, montre comment le vaisseau rapprochera toutes les nations dans une commune alliance.

L'homme entendra toujours l'appel des grandes choses.
Ce siècle à présent marche à des apothéoses
    Qui se feront; — non sans combats!
Mais sur les vieux destins la science est lancée,
Et ces murs de prison, sous l'ardente poussée,
    Voleront bientôt en éclats!

Oh! surmontant la guerre, et la nuit et l'angoisse,
Homme! qu'avec la force aussi ta vertu croisse
    Et s'étende, si bien qu'un jour
Lorsque tu toucheras à la toute-puissance,
Tu ne t'en serves plus que pour la délivrance,
    Pour la justice et pour l'amour!

Alors nos petits-fils verront, profonde joie!
Le dernier monitor pourrir faute de proie,

M. Cazalis (A. Lemerre, in-18, 459 p.); *Petites Pages poétiques*, de M. Médéric Charot (C. Vanier, in-18, 176 p.); *Scherzo*, idylles, de M. P. Gaudin (Dentu, in-18, 144 p.); *Ame et Nature*, de M. O. Justice (Libr. internationale, in-8, 170 p.); *les Charmeuses*, de M. A. Lemoyne (F. Didot, in-8, VIII-101 p.); *les Souffles*, de M. Ad. Adam (Vanier, in-18, 140 p.), et *Tablettes*, du même (*Ibid.*, in-18, 240 p.); *la Chanson de chaque métier*, de M. Poncy (Hachette et Cie, in-32, 306 p.); *l'Italie délivrée*, de M. E. de Porry (J. Téchener, gr. in-8, XVI-52 p.); *Chemin faisant*, par Mme Nelly Lieutier (A. Lemerre, in-18, 228 p.), puis, parmi les traductions en vers, celle de l'*Iliade* d'Homère, par M. Barthélemy Saint-Hilaire (Didier et Cie, in-8), et celle de l'*Intermezzo* de H. Heine, par MM. A. Mérat et L. Valade (A. Lemerre, petit in-18, 72 p.).

Et jadis de flamme et de fer,
Leviathan vidé, honteuse carapace,
S'en aller à vau-l'eau l'épave, et sa cuirasse
Tomber en lambeaux dans la mer!

Temps glorieux! alors, l'homme ayant confiance,
Tout navire sera l'arche de l'alliance
Flottant sous les cieux rayonnants;
C'est un chant fraternel qui nous viendra du large;
Toute nef sera grande alors, ayant pour charge
De rapprocher les continents!

Vole, ô navire, avec l'orgueil de la victoire,
A l'accomplissement suprême de l'histoire;
Contribue à ces jours rêvés,
A ce but indiqué par le prophète austère :
Faire pour l'âme humaine un seul nid de la terre
Où tous les peuples soient couvés!

Embarquons, matelots! Frères, cinglons encore!
O vaisseau du Progrès, vogue à la grande aurore!
Fraternité sous le ciel bleu!
Que ce globe, jadis maudit, à pleines voiles
Se sente enfin rouler joyeux dans les étoiles
A la découverte de Dieu!

La poésie ne se contente pas de la modeste place qu'on lui réserve aux fêtes où elle n'est qu'invitée ; elle veut avoir ses fêtes à elle, dont elle soit l'héroïne et la reine. Elle a choisi pour se donner cette joie, cette année, la petite ville provençale de Saint-Remy. Mais ce n'est pas la poésie française qui en fait les honneurs, c'est sa sœur aînée, la poésie provençale qui veut sortir à toute force de l'injuste oubli où elle était tombée pendant les deux ou trois derniers siècles. Elle s'était remise, depuis quelques années, à faire parler d'elle, grâce aux efforts des poètes, disons mieux, des troubadours ou félibres qui ont noms Mistral[1], Roumanille, Roumieux, etc.. Ce sont les mêmes hommes que nous retrouvons dans ce grand appel à la publicité dont les fêtes de Saint-Remy sont l'objet. Trois jours durant, ce ne furent, dans cette antique patrie des troubadours et de Nostradamus, que bouquets, avec toasts

[1] Voy. au t. II, p. 66-70 de *l'Année litt.*, l'analyse de *Mireille*, le principal produit de cette rénovation de la poésie provençale.

et discours en vers et en prose, improvisés ou soi-disant tels, danses et farandoles, musiques et tambourinades, feux de joie et pégoulades [1], courses de taureaux, excursions triomphales, etc.

Toute la presse y était appelée; la petite surtout, la bruyante, s'y était rendue, et pendant une semaine, toutes les causeries, toutes les chroniques, tous les *racontars*, comme on dit, n'eurent pas d'autre objet. La poésie provençale s'y produisit dans sa langue et avec son accent sonore; mais, hélas! il fallait la traduire en vil français pour les neuf dixièmes des invités, comme il avait fallu, il y a huit ans, publier le poème de *Mireille* avec une traduction française en regard pour lui faire franchir les frontières de l'ancienne langue d'oc.

Et cependant les prétentions des nouveaux félibres ne sont pas modestes. M. Mistral ne réclame rien moins que la reconstitution de la nationalité provençale dans toute son indépendance, avec sa langue, sa littérature et ses institutions du beau temps des jeux Floraux. On sourit aux accents de chaleureuse éloquence qu'il met au service de cette cause d'un autre âge, et l'on regarde passer l'histoire qui emporte dans sa marche précipitée les derniers débris de ce qui fut si florissant.

Les illusions de M Mistral, hautement exprimées dans une sorte de discours-ministre, se font jour jusque dans cette petite improvisation poétique prononcée au banquet :

Intrépide gardian de noste parla gênt,
Garden — lou franc e pur e clar coume l'argênt,
Car tout un pople aqui s'abéuro
E de mourre bourdoun qu'un pople toumbe esclau,
Se tèn sa lengo tèn la clau
Que di cadeno lou delïéuro.

En voici, non sans besoin, la traduction, improvisée pour les auditeurs par M. Alexis Bouvier.

Intrépide gardien de notre douce langue,
Gardons son parler pur et son timbre argentin,
Un peuple écoute mieux lorsqu'on le harangue
En le parler sacré qu'il sut à son matin....

[1] Marches aux flambeaux ou plutôt aux torches qu'on appelle *pégots*.

Tant que, brisé, vaincu, la sainte langue vibre,
Un peuple tient encore la clé qui le fait libre.

MM. Roumieux et Roumanille, moins ambitieux, se bornèrent à chanter dans leur vieille langue le bonheur et l'indépendance du félibre à qui une femme, des enfants, des bons amis, des livres, la vie cachée dans le *mas* ombragé des pommiers, la santé, le travail, et l'amour du bon Dieu, suffisent sans s'occuper des destinées du monde, et sans vouloir faire rebrousser chemin à l'histoire [1].

Aux fêtes de Saint-Remy se trouvaient, pour donner la réplique à nos troubadours, des félibres espagnols, entre autres don Balaguer, ancien député aux Cortès, et que l'on qualifiait de « chef des félibres catalans. » Pour la poésie provençale renaissante, comme pour l'ancienne langue romane, on peut dire qu'il n'y a pas de Pyrénées. En revanche, il y en a, et de très-hautes, entre Paris et Saint-Remy; car les invités de la presse parisienne n'ont pu répondre aux poètes provençaux qu'en français : ils l'ont fait de leur mieux, et quelques bonnes pièces de vers de circonstance, signées La Bédollière, Monselet, Albert Millaud, Sarcey, etc., ont été mises en circulation. M. Sarcey, sans prétention comme poète, a peut-être résumé en un quatrain la vraie impression laissée par tout ce fracas.

O Saint-Remy, de ta petite fête
Quel souvenir j'ai gardé ce matin?
Sont-ce les vers, les discours ou le vin?
Mais sapristi! que j'ai mal à la tête!

[1] Voici quelques-uns des vers improvisés par MM. Roumieux et Roumanille et dont je viens d'indiquer le sens :

Uno femo, d'enfant, de bons ami, de libre,
La santa, lou travai, e l'amour d'où bon Dieu,
Vaqui tout ce que fau au bonur d'un felibre :
Quan ia de mai urous que iéu?

ROUMIEUX.

Dins un mas que s'escound au mitan di poumié,
Un béu matin, au tems dis iero,
Siéu nu d'un jardinié ' mê ' d'uno jardiniero,
Dins li jardin de Sant-Roumié.

ROUMANILLE.

ROMAN

Le roman en 1868. Auteurs et genres. — Le roman mondain. MM. Ars. Houssaye, Am. Achard, Tourgueneff. — Le roman d'étude biographique. L'envers de la vie d'artiste et d'homme de lettres. MM. Cherbulliez, Alph. Daudet et Alb. Second. — L'enseignement de l'histoire nationale par le roman. MM. Erckmann-Chatrian et L. Ulbach. — Les grands fournisseurs du roman-feuilleton. MM. Ponson du Terrail, P. Féval, Em. Gaboriau. — Le roman des drames exotiques. MM. Elie Berthet et Fél. Mallefille. — Le roman physiologique et médical. MM. Zola, Eus. de Salles, P. Boyer. — Les questions sociales dans le roman. Les droits de la femme devant la religion et la loi. Rob. Halt et André Léo. — La liberté individuelle défendue par le roman contre la maison de santé et le cloître. M. Malot, la sœur X***. — Préoccupations politiques et aspirations économiques chez les romancières Mmes Sand et Rattazzi. — Sujets divers : l'idéal platonique, l'intérêt local. M. F. Rocquain; Mme Nelly Lieutier. — Le groupe des nouvelles. MM. About, L. Énault, Laurent-Pichat, Deulin, de Carné, B. Gastineau. — Romanciers étrangers. MM. de Hacklaender, Dickens, miss Braddon.

1

Le roman en 1868. Auteurs et genres.

Comme la poésie, le roman nous fait entendre, en une seule année, toutes les notes, sans qu'aucune résonne beaucoup plus haut que les autres. Je ne vois pas, dans ce genre, de livres qui soient comptés parmi les événements littéraires du temps. Nous n'avons pas de ces débuts retentissants, comme autrefois celui de MM. Flaubert, dont la *Madame Bovary* créait du premier coup un nouveau genre, ou celui de M. Feydeau, avec les seize éditions, presque simultanées, de sa *Fanny*. Nous n'avons pas cette popularité inépuisable du roman à la mode devenant succès de théâtre, comme le *Roman d'un jeune homme pauvre* : ce n'est pas le *Cadio* de George Sand qui pouvait nous rendre cette double vogue du livre et de la pièce. Nous n'avons pas, ce qui était bien plus intéressant, ce grand duel de deux écrivains célèbres discutant l'un contre l'au-

tre la question sociale et religieuse, au moyen de romans comme l'*Histoire de Sybille* et *Mademoiselle la Quintinie;* nous n'avons pas... Mais qu'avons-nous donc? De tout, un peu, beaucoup même, et, dans tous les genres, comme pour la poésie, des ouvrages estimables, travaillés avec soin, bien faits, où l'imagination ne manque pas, ni la vérité d'observation, et qui témoignent surtout de l'habileté de main due à l'expérience.

Les auteurs à la mode ne nous font pas complétement défaut. Nous avons des livres de George Sand, de MM. Erckmann-Chatrian, Cherbuliez, Amédée Achard, Arsène Houssaye, Ponson du Terrail, Paul Féval, Elie Berthet, Louis Ulbach, Albéric Second, Emile Gaboriau, Alphonse Daudet, Emile Zola, Robert Halt, Hector Malot, Edmond About, André Léo, Mme Ratazzi, etc., etc., sans compter quelques écrivains étrangers, MM. Tourgueneff, Hacklaender, Dickens, etc. Mais il n'en est aucun qui ne nous ait donné, dans les dix années précédentes, une mesure plus complète de son talent ou dont les œuvres n'aient eu, à tort ou à raison, plus de popularité.

Quant à la variété des genres traités, elle est une conséquence de la diversité des auteurs et de celle des goûts du public. Fidèle à notre méthode, qui est de faire connaître l'état de chaque branche littéraire, non par des généralisations arbitraires, mais par l'analyse même des œuvres qui s'y rapportent, nous avons pris au fur et mesure ceux des romans que signalaient aux lecteurs une réputation établie, ou l'éclat d'un début, ou les circonstances particulières de la publication, et nous nous sommes étonné nous-même du nombre de groupes différents que les romans les plus en vue pouvaient former. Tantôt le romancier n'a pour objet que de peindre les passions et de suivre leur action, heureuse ou funeste, sur la vie et la société; tantôt il s'attache à une classe particulière et analyse minutieusement les sentiments que développe une profession comme celle d'artiste ou d'homme de lettres; quelquefois, avide d'émotions dramatiques, il va les puiser dans les bas fonds de la police et de la justice ou dans les pays lointains où la civilisation lutte avec la barbarie. Un genre à la mode consiste à substituer l'anatomie à l'analyse et à chercher le secret de notre vie morale dans notre constitution physiologique. Le roman n'ou-

blie pas non plus les controverses sociales ; il discute les questions légales et religieuses, revendique les droits de la femme, prend en main la défense de la liberté individuelle, se voue aux labeurs ou aux rêves de la politique ; il associe les préoccupations de la réalité aux aspirations vers l'idéal. Il entreprend toutes ces tâches, poursuit ces divers buts, se berce de ces rêves dans les limites les plus variables, depuis les interminables récits du feuilleton jusqu'au modeste cadre de la nouvelle.

2

Le roman mondain. MM. Ars. Houssaye, Am. Achard, Tourgueneff.

Le type du roman mondain, pour beaucoup de lecteurs, c'est le roman si habilement exploité par M. Arsène Houssaye, celui qui met en scène le désordre des mœurs sous l'élégance raffinée des hautes classes sociales. Ce genre de peinture, on peut le demander à l'histoire du passé ou à la vie contemporaine. M. Arsène Houssaye a fait les deux choses, en écrivant tantôt *Mademoiselle de la Valière*, tantôt *Mademoiselle Mariani*, ou *le Roman de la duchesse*. Aujourd'hui, le présent l'attire et le retient tout entier. Ses *Grandes Dames* sont une sorte d'épopée romanesque des mauvaises mœurs du beau monde. L'ouvrage n'a pas moins de quatre parties en quatre volumes [1] ; *Monsieur don Juan*, *Madame Vénus*, *la Dame de cœur et les Pécheresses blondes*, enfin *la Maîtresse anonyme ou une Tragédie à Ems* sont comme les divisions d'un cycle, non pas d'un cycle héroïque, mais d'un cycle amoureux. Les récits des *Grandes Dames* sont inépuisables, comme nos anciennes chansons de geste. C'est la geste moderne du boudoir et de l'alcôve.

Le héros, Octave de Parisis, est une sorte de don Juan, dont l'incarnation ne fait pas honneur au monde qu'il traverse. Si l'on en croit son historien, il ne peut compter lui-même ses succès; il est « l'irrésistible, » il peut dire chaque jour : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. » A proprement parler, il ne fait pas de victimes, tant on met de complaisance à se laisser vaincre par lui, et à se

[1] Dentu, in-8, VIII. 388-380-364-336 p., avec portraits.

consoler de son abandon avec d'autres vainqueurs. On n'imagine pas à quel point en serait venue, chez nos grandes dames, la mobilité dans l'amour. Voici comment se résume l'histoire de leurs chutes.

Bonjour, bonsoir. On s'est adoré un instant, tout est fini ; on a bâti un château de cartes sur un château en Espagne. On a mis dans sa vie un souvenir de plus. Quand on se rencontrera lui et elle, on sourira, lui avec une pointe de raillerie, elle avec un rayon de sentiment, si elle n'est plus railleuse que lui. Et tout sera dit. On aura recueilli, pour les donner dans une seule étreinte, toutes les forces, toutes les coquetteries, toutes les douceurs, toutes les ivresses de l'amour. On aura touché du même pied le même échelon de l'idéal; on aura touché des mêmes lèvres les mêmes joies du réel. »

A coup sûr M. Arsène Houssaye calomnie son monde, ou le monde de M. Arsène Houssaye est au-dessous de la calomnie. Il insiste sur cette révolution morale qui a substitué aux anciennes amours d'une semaine des amours d'une heure. Selon lui, ni le mariage ni l'adultère ne connaissent plus les forçats de l'amour, il n'y a plus de chaînes. Il n'y a plus de passions, il y a des rencontres rapides, « de vraies conjonctions d'astres, des éclipses de vertu. »

A ces mœurs à la Crébillon, à ces mariages de corps et d'âmes sans publication de bans, à ces lunes de miel qui ne se lèvent qu'une nuit, M. Houssaye trouve un avantage ; si la vertu n'y gagne rien, dit-il, la morale y gagne quelque chose, puisqu'on n'a pas le temps de s'afficher. » S'il en était ainsi, le roman, le drame y perdraient davantage. Comment m'intéresser aux passions sans durée, aux aventures sans suite de héros et héroïnes emportés par un tel mouvement? Heureusement que le livre de M. A. Houssaye dément son programme, et qu'au milieu de ses amours perpétuellement changeantes, son héros éprouve quelques sentiments plus profonds et plus durables. Une légende de famille, portant cette sentence : « L'amour donnera la mort aux Parisis, l'amour des Parisis donnera la mort, » engage le dernier des Parisis à se jeter, tête et corps perdus, dans les amours, pour échapper à l'amour. Ce don Juan par peur et par calcul, autant que par tempérament, n'échappe pas au pouvoir qu'il brave ; après avoir été sensible aux charmes vertueux d'une

grisette qu'il pervertit, il se laisse envahir par l'amour de sa cousine, placée comme lui sous la menace de la fatale légende de la famille.

Je ne parlerai pas du style dans lequel cette histoire est écrite, ainsi que tous les épisodes dont elle se complique; c'est le style ordinaire de M. A. Houssaye, avec ce luxe et ce brillant qui parait constituer le beau style pour le lecteur mondain. Il est toutefois tempéré ici par des négligences sans système, qui témoignent de la rapidité de la composition. Le système est dans ces préciosités de langage qui sentent encore plus la recherche de l'élégance que la vraie distinction, et dans ce mysticisme sentimental qui met d'autant plus aisément Dieu et la vertu dans la phrase, que l'un et l'autre sont plus loin des actions et de la pensée. Mais l'auteur des *Grandes Dames* sait combien cette littérature composite est chère à la mode sous la protection de laquelle son livre aura fait, en France et à l'étranger, un si beau chemin.

M. A. Achard a déjà tiré trop de variations du grand motif qui est au fond de tous les romans d'amour pour n'être pas condamné à se ressembler à lui-même dans ses œuvres nouvelles. Il sauve du moins, par l'habileté du détail et le charme de l'ensemble, ce que des situations tant de fois exploitées doivent entraîner de monotonie. Dans le *Journal d'une héritière*[1], son héroïne raconte sous la forme autobiographique l'histoire des aspirations et des luttes dont une riche dot est l'objet. Autour d'elle s'agite toute une meute de prétendants qui convoitent la fortune plus qu'ils ne tiennent à la personne. Les exigences du monde et de sa position poussent fatalement l'héritière à choisir un des hommes les moins dignes d'elle et le moins fait pour la rendre heureuse. Le cadre de ce récit a permis à M. Amédée Achard d'y faire entrer de nombreux épidoses qui suppléent à l'intérêt de la donnée principale, et une grande variété de personnages qui deviennent le sujet d'une multitude d'observations fines et délicates.

Marcelle[2] nous jette dans des combinaisons encore plus communes de l'amour romanesque et ne mérite d'être

[1] Hachette et Cie, in-18, 388 p.
[2] Même libr., in-18, 284 p.

signalée que par cette invention du détail qui constitue le talent de l'analyse. Un homme déjà blasé a épousé une jeune femme à l'imagination naïve, aux sens neufs, au cœur avide d'amour; puis il se lance dans le tourbillon des affaires, en laissant tant de jeunesse sans emploi. Un séducteur se charge de la tâche abandonnée par le mari, et la jeune femme cherche une satisfaction à ses besoins de tendresse dans l'amour illégitime. Mais son amant l'abandonne à son tour, et la malheureuse reste frappée de folie entre ces deux hommes dont elle est également la victime. Voilà plus que jamais un sujet qui a besoin d'être relevé par la mise en œuvre, et c'est le cas de le dire, il faut que la sauce vaille mieux que le poisson.

J'ai déjà analysé quelques œuvres de M. Ivan Tourgueneff et apprécié le talent de cet écrivain, si populaire en Russie et qui n'est plus un étranger pour la France [1]. Son dernier roman, intitulé *Fumée* [2], paraît devoir consacrer sa réputation et naturaliser tout à fait son nom parmi nous. A peine publié en français (dirai-je traduit? aucun nom de traducteur n'est cité, et nous savons que M. Tourgueneff manie parfaitement la langue française), le livre a plusieurs éditions; l'une d'elles contient une préface de M. P. Mérimée présentant, avec l'analyse du volume, une appréciation générale du talent de l'auteur.

Suivant ce juge compétent, « le charmant roman de *Fumée* a une marche rapide et tout à fait conforme au précepte d'Horace. Les détails heureusement choisis servent au développement des caractères et préparent les situations dramatiques. » L'auteur se proposant, non de conter une intrigue, mais de tracer une étude complète de femme, ne se borne pas à mettre en scène son héroïne; il la veut faire comprendre et l'étudie minutieusement, dans tous ses mouvements, dans toutes ses pensées. Cette femme, Irène Pavlovna, est une de ces créatures diaboliques faites à souhait par la nature pour rendre les autres malheureuses par l'amour, sans être elle-même plus heureuse. Elle a les ardeurs de la passion, elle en a surtout l'inconstance; elle croit aimer plus encore qu'elle n'aime. L'or-

[1] Voy. spécialement t. V de l'*Année litt.*, p. 144-146.
[2] Hetzel, in-18, 338 p.

gueil, la curiosité de l'inconnu, le besoin de dominer, la poussent et la trompent elle-même; un terrible égoïsme est le fond de ses propres passions et le but de celles qu'elle inspire.

Son principal amant, Litvinof est subjugué par elle, sans être sa dupe; il sent qu'elle l'entraîne à l'abîme, et ni son effroi ni ses remords ne l'arrêtent; c'est une fascination contre laquelle il lutte avec une dramatique et inutile douleur. Un autre amant d'Irène, Potoughine, homme de cœur et de bon sens, fourvoyé dans une passion malheureuse, joue auprès d'elle un rôle de serviteur complaisant, d'esclave docile, contre lequel sa dignité se révolte sans cesse, mais dont son amour accepte l'humiliation. Il est assez payé de tout ce qu'il souffre auprès d'Irène, quand celle-ci lui témoigne qu'elle croit à son aveugle dévouement.

Ces peintures et ces situations où les aventures tiennent peu de place, sont d'une telle vérité, et les personnages ont une individualité si marquée, que l'on croit que l'auteur les a tracées d'après nature. Le lecteur s'imagine qu'il a vu Irène quelque part et qu'il la reconnaîtra dans un salon. M. Mérimée nous apprend que l'aristocratie de Saint-Pétersbourg a montré une grande indignation à l'apparition du roman de *Fumée* et a voulu y trouver un portrait d'autant plus coupable, que la ressemblance était plus parfaite. Maïs il ajoute : « Chaque coterie, il est vrai, avait son original. Quelle horreur! disait un bas bleu, dans un salon de la Perspective Newski, calomnier ainsi la princesse A...! Plus loin on reprochait à Tourgueneff d'avoir travesti la comtesse B... Ailleurs on s'apitoyait sur la princesse C..., dénigrée indignement. Des personnes charitables ont trouvé des modèles d'Irène pour toutes les lettres de l'alphabet. » Cette facilité à reconnaître l'original d'un portrait à la fois aimable et odieux, quelle satire de la société où l'original pullule! mais ce n'est plus le romancier qui la fait, cette satire; ce sont ses commentateurs. Pour nous, lecteurs éloignés du théatre aristocratique où ces belles mœurs s'étalent, tant d'empressement à se reconnaître dans cette peinture nous montre combien elle est vivante et vraie.

3

Le roman d'étude biographique. L'envers de la vie d'artiste et d'homme de lettres. MM. Cherbulliez, Alph. Daudet et Alb. Second.

Je n'ai guère laissé passer jusqu'ici de livres de M. Victor Cherbulliez sans en parler et même longuement. Je me garderai bien d'oublier celui de cette année, *Prosper Randoce* [1]. C'est moins un récit romanesque qu'une étude de mœurs; c'est un échantillon complet du roman psychologique. On y trouve assez d'intrigue pour intéresser, et l'intrigue est bien conduite. Mais ce qui domine et captive le lecteur sérieux, c'est la suite des observations justes, parfois profondes, sans compter l'attrait tout littéraire d'un style toujours soigné, où l'effort constant, décelé de temps en temps par un peu de recherche et d'archaïsme, arrive le plus souvent à des effets heureux.

Prosper Randoce est une sorte de fou, de génie égaré et déchu qui a d'indignes faiblesses, commet des bassesses même, mais qui a du moins l'orgueil de ne pas feindre les vertus qui lui manquent et qui ne sait pas, même dans l'extrême besoin, exprimer à un bienfaiteur un sentiment qu'il n'a pas. C'est comme une nouvelle sorte de neveu de Rameau, ce type si peu flatteur pour l'espèce homme de lettres. On peut cependant tomber plus bas, et si la misère et le vice entraînent l'artiste déclassé à des chutes honteuses, la fierté de sa profession lui conserve, dans ses humiliations mêmes, une étrange dignité.

Cette thèse, si c'en est une, ne se développe pas, dans *Prosper Randoce*, en longues dissertations comme celles du *Grand-Œuvre*. Ici, l'idée morale fait partie du récit et en est comme l'âme. Un jeune et riche gentilhomme du Midi, Didier de Peyrols, le plus paresseux et le plus indifférent des hommes, a appris, par le testament de son père qu'il a un frère illégitime; il accepte la mission de le rechercher et de le traiter en frère, s'il mérite d'être reconnu, ou s'il n'en est pas digne, de travailler à l'élever jusqu'à lui. Ce frère est Prosper Randoce, citoyen fier et gueux de la bo-

[1] Hachette et Cie, in-18.

hême littéraire de Paris. Auteur d'un recueil de poésies incomprises, *les Incendies de l'âme*, il se propose d'accomplir toute une révolution dramatique avec un grand drame, *le Fils de Faust*, qui doit être « la synthèse du siècle. » En attendant les honneurs et la fortune dus à son génie, notre homme se fait entretenir par sa maîtresse, entretenue elle-même par un autre amant. Son frère qui attend, pour le reconnaître, une réhabilitation morale, ne trouve en lui pour prix des premières sympathies qu'il lui témoigne, qu'un emprunteur et presque un escroc. Mais si Didier ne parvient pas à guérir son frère, la lutte aura été bonne pour lui-même; il a compris la vie en se jetant dans ses orages, les hommes en travaillant à en transformer un. La tâche était au-dessus de ses forces, mais en échouant, il a du moins gagné de sortir de son indifférence, il a désiré le bonheur, qu'il avait sous la main dans une femme digne de lui; il s'est réconcilié avec la vie. Le malade a guéri le médecin, la lutte contre la folie lui a enseigné la sagesse.

Ce n'est pas l'histoire d'un grand homme qu'on ira chercher dans *le Petit Chose* de M. Alphonse Daudet [1]. On n'y trouvera pas cependant « l'histoire d'un enfant » que nous promet le sous-titre; car le petit héros, que l'auteur prend à son enfance, grandit sous nos yeux, passe par les aventures d'une jeunesse orageuse, laisse croire un instant qu'il a en lui l'étoffe d'un grand homme, d'un poète, et finit par devenir marchand de porcelaines.

Le « Petit Chose » est ainsi appelé dès le collége, à cause de sa petite taille et de son apparence grêle. Fils d'un ancien fabricant d'étoffes de Lyon, ruiné par une de nos révolutions, il fait ses classes par charité, puis devient maître d'étude. Les tribulations de cette carrière de transition le conduisent presque au suicide; l'aumônier, qui est en même temps professeur de philosophie, le surprend et l'arrête au moment où il va se pendre, et lui fournit les moyens de venir à Paris. Petit Chose arrive dans la capitale, non pas en sabots, mais en caoutchoucs; il est hébergé par un frère qui n'a pour vivre qu'une modeste place de secrétaire, mais qui, pressentant dans son frère

[1] Hetzel, in-18, 367 p.

un grand avenir, l'empêche de chercher une position, et le garde chez lui et le nourrit deux ans, pendant qu'il compose la *Comédie pastorale.*

Ici se placent des histoires d'amour, avec escapade; Petit Chose supplante son frère auprès de la femme qu'il aimait, puis il se laisse entraîner par une seconde femme hors de la maison hospitalière et se fait avec elle comédien sur les théâtres de la banlieue. Au milieu de tout cela sa vocation de poète s'évanouit: elle n'avait guère été qu'une illusion de l'amitié fraternelle. Il entre résolûment dans l'ancienne maison Lalouette, magasin de porcelaines et cristaux, dont le titulaire actuel était l'obligé de la mère du Petit Chose. Il épouse la fille du patron et prend la suite de ses affaires. L'auteur de la *Comédie pastorale*, au lieu de mettre son nom sur des couvertures de livres, le met en lettres grosses d'un pied sur la devanture de sa boutique.

L'histoire du Petit Chose, écrite en partie sous forme autobiographique, est traitée avec soin, et, par endroits, avec esprit et délicatesse. Certaines figures ne manquent pas d'originalité, comme celle de l'abbé Germane qui traite assez lestement la philosophie qu'il enseigne et les soins religieux qu'il administre. Il faut voir avec quels termes il prête au Petit Chose son Condillac. « Tu t'occupes donc de philosophie, me dit-il en me regardant dans les yeux... Est-ce que tu y croirais par hasard !... Des histoires, mon cher, de pures histoires... Et dire qu'ils ont voulu faire de moi un professeur de philosophie! Je vous demande un peu!.. Enseigner quoi?.. Zéro, néant... Ils auraient pu tout aussi bien, pendant qu'ils y étaient, me nommer inspecteur général des étoiles, ou contrôleur de fumée de pipe... Ah! misère de moi! il faut faire parfois de singuliers métiers pour gagner sa vie... » L'abbé Germane n'oublie pas cependant la robe qu'il porte, et en secouant sa pipe sur son ongle avec fureur, il reprend ainsi : « A propos! j'oubliais de te demander... Aimes-tu le bon Dieu!.. Il faut l'aimer, vois-tu, mon cher, et avoir confiance en lui et le prier ferme; sans quoi tu ne t'en tireras jamais... Aux grandes souffrances de la vie je ne connais que trois remèdes : le travail, la prière et la pipe; la pipe de terre, très-courte, souviens-toi de cela. » Singulier homme et singulier mélange de recommandations! La pipe et la prière, cela me rappelle un peu le soleil et le café faisant,

dans la *Dernière Idole, le gloria* du bon Dieu ! mixture, si goûtée du public et que j'ai eu tant de peine à digérer.

J'ai parlé plus longuement de ce petit livre de M. Alfred Daudet que de plusieurs longues élucubrations de nos grands producteurs de romans-feuilletons. Il faut faire leur place aux jeunes, à qui l'avenir appartient; il faut applaudir aux œuvres qu'ils travaillent, en souhaitant que le succès ne les entraîne pas à leur tour à servir au public, prêt à tout recevoir des mains devenues célèbres, des livres sans invention et sans style.

•

Les Misères d'un prix de Rome [1] ! le titre dit tout, et il est inutile d'analyser un tel sujet; l'imagination de chacun le devine et le revêt de broderies inépuisables. M. A. Second n'a pas eu, pour le traiter, beaucoup de frais d'invention à faire, mais il a eu le mérite de le choisir et celui de le mettre très-agréablement en œuvre.

Je ne sais si cette petite fantaisie litéraire est absolument nouvelle, ou si elle date d'une époque où l'auteur était un des fournisseurs les plus goûtés des journaux de littérature légère ; elle est, dans tous les cas, de sa meilleure fabrique, et si elle n'est écrite que d'hier, elle nous aura rendu l'Albéric Second des bons jours.

Orphée Godiveau, fils d'artisan, mais musicien de vocation, a pu entrer au Conservatoire, y devenir un brillant élève, et conquérir, avec le prix de Rome, des droits à la gloire. La carrière d'artiste n'est pour lui que le chemin de la misère, il y marche, il y court, il y tombe, il s'y enfonce tout à fait. Par quelle suite d'événements? C'est ce que vous dira le livre, véritable odyssée dont les côtés douloureux sont égayés par l'agrément de la forme. Un certain nombre de traits satiriques se mêlent aux peintures, mais sans amertume ; l'auteur a assez de malice pour rire des folies du monde, mais pas assez de misanthropie pour se gendarmer contre l'humanité.

Enfin, de rêves en rêves, de déceptions en déceptions, de chutes en chutes, notre grand prix de Rome, qui a écrit des symphonies, donné des concerts, été le héros d'aventures retentissantes, est venu se réfugier, presque en mendiant, dans la petite ville de Royan, où son oncle, le

[1] Dentu, in-18, 336 p.

bedeau, lui fait obtenir des leçons de piano et de solfége au cachet et un emploi de chantre au lutrin, qu'il cumule, dans la saison des bains, avec les fonctions de ménestrier au Casino. Il a épousé sa cousine, pauvre comme lui, il est devenu père de deux garçons. « De l'aîné, dit-il, je ferai un tailleur, du cadet un cordonnier. »

Il a peut-être raison, au fond, le virtuose et maëstro Orphée Godiveau; mais M. Alb. Second, en lui prêtant ce langage, est plus dans la logique que dans la nature. On dit ces choses-là, on ne les fait pas. Il me souvient d'avoir essayé un jour de crayonner une histoire semblable. Mon grand homme déchu avait trouvé aussi un refuge en province, dans la position la plus modeste ; je l'avais marié et je lui donnais aussi deux enfants. Mais qu'en faisait-il, lui, victime malheureuse du déclassement par l'instruction? Il s'épuisait pour les envoyer au collége. De quelques souffrances qu'on ait payé soi-même le privilége de sortir de sa sphère, on reprend ses rêves ambitieux dans ses enfants.

4

L'enseignement de l'histoire nationale par le roman. MM. Erckmann-Chatrian et L. Ulbach.

MM. Erckmann-Chatrian, les frères Siamois du roman national, reprennent sous une forme plus didactique, mais dramatique encore, le récit général de l'histoire de la Révolution française qu'ils ont découpé avec tant de succès en épisodes, dans *Madame Thérèse, le Conscrit de* 1813, *l'Invasion, Waterloo, le Blocus*, etc., [1]. Tel est le sujet de leur *Histoire d'un paysan* [2], dont la première série s'arrête à 1789.

Ce n'est plus un roman, un choix de scènes et d'événements dont un homme est le héros ou le centre, comme était l'*Histoire d'un homme du peuple.* C'est le tableau d'une grande et immortelle époque, tracé par un homme qui l'a traversée, a été témoin de plusieurs de ses drames, acteur, quoique pour une part modeste, dans quelques-uns, et qui, sur tout ce qu'il n'a pu voir, a recueilli avide-

[1] Voy. les divers volumes de *l'Année litt.*, notamment t. VIII, p. 81-84.

[2] Hetzel, in-18, t. I, 385 p.

ment les témoignages d'autrui. Ce narrateur populaire est un vieillard de l'Alsace, un des paysans dont nos romanciers se sont faits les Homères. Il a quatre-vingt-cinq ans et est encore plein de verdeur, surtout par ses haines vivaces contre l'ancien régime dont ses pères ont eu tant à souffrir. Il s'est fait, dans sa longue carrière, un riche trésor d'impressions et de souvenirs, et le communique à ses amis du peuple et des campagnes, pour les mettre en garde contre les ingrates déclamations dont le grand affranchissement révolutionnaire devient aujourd'hui l'objet de la part de gens qui lui doivent tout.

L'*Histoire d'un paysan*, c'est-à-dire l'histoire de la Révolution par un paysan, se fera l'écho de tous les vieux sentiments populaires de haine ou d'enthousiasme, des idées généreuses et des préjugés qui ont animé, soutenu et parfois emporté au-delà des bornes une nation prise tout à coup d'une ardente soif de délivrance, de justice et de vengeance. Elle nous montrera les masses du tiers état opprimées, spoliées, décimées par un long règne d'iniquités sociales, s'éveillant tout à coup au droit et à la liberté, et conquérant, avec l'égalité, l'inviolabilité des biens et des personnes; elle cherchera en elles la source des meilleures inspirations des chefs de la Révolution, de ses orateurs, de ses législateurs et de ses héros.

MM. Erckmann-Chatrian ont voulu écrire une telle histoire avec des témoignages populaires; ils ont voulu du moins en donner la forme aux principaux éléments de leurs récits. Leur paysan de Phalsbourg ne pouvait être partout, mais il a eu des amis qui ont assisté, comme témoins inconnus, dans les rangs de l'armée ou du peuple, à toutes les grandes scènes, et qui les ont retracées, à leur manière et au point de vue du moment, dans des lettres que le vieillard a religieusement gardées, ou dans des conversations qui ont laissé en lui une vivante trace. Ces lettres, ces conversations ne sont, il n'est pas besoin de le dire, qu'un artifice d'écrivain; elles sont, sous la plume ou dans la bouche d'un paysan, plus complètes, plus exactes, plus historiques en un mot, que ne pourraient l'être les dépositions du témoin le plus intelligent et le mieux placé pour bien entendre et bien voir.

Ils ont le scrupule de l'authenticité. Par exemple, la séance royale des états généraux du 23 juin 1789 est ra-

contée dans toute son exactitude et sans les variantes un peu déclamatoires que l'imagination populaire ajoute à la vérité historique. En mettant en scène Mirabeau répondant au maître des cérémonies qui ordonne au nom du roi à l'Assemblée de se séparer, un historien plus préoccupé de popularité que d'exactitude n'aurait pas manqué de répéter une fois de plus la formule célèbre : « Allez dire à votre maître que nous sommes ici par la volonté du peuple et que nous n'en sortirons que par la puissance des baïonnettes. » MM. Erckmann-Chatrian ont la conscience de ne reproduire que la phrase textuelle, transmise par les témoins les plus dignes de foi, phrase plus naturelle et mieux à sa place, mais d'un effet moins théâtral. « Cependant, pour éviter toute équivoque et tout délai, je déclare que si l'on vous a chargé de nous faire sortir d'ici, vous devez demander des ordres pour employer la force, car nous ne quitterons nos places que par la puissance des baïonnettes. » Il y a des histoires, même classiques, je veux dire pour les classes, dont les auteurs, historiens de profession, ont montré sur ce point moins de scrupule que nos romanciers.

Ceux-ci feront bien cependant de se tenir en garde contre certaines interprétations populaires de points historiques obscurs, qui ont fourni des armes aux passions ou aux intérêts, et d'où l'historien ne peut rien tirer qu'un indice de l'état des esprits. Telle est la fameuse affaire du collier, rapportée par le paysan de Phalsbourg d'une manière un peu trop sommaire, en ces termes : « Nous étions alors en 1785, et c'est le temps d'un grand scandale pour toute la France, le temps où ce malheureux cardinal de Rohan...... voulut séduire la jeune reine Marie-Antoinette en lui donnant un collier de perles. » Du moins, nos historiens montrent bien l'effet du mépris et de désaffection que ces bruyantes affaires produisaient en France. « Ces choses lointaines, reprend le narrateur, me reviennent; je me rappelle que maître Jean disait que si par malheur *Pater* Benedic, ou tout autre capucin avait essayé de séduire sa femme, il n'aurait pas manqué de lui casser la tête avec son marteau. Moi, j'aurais fait comme lui; mais notre roi était trop bon, et ce fut une grande honte pour la reine qu'un cardinal ait seulement espéré la séduire par des présents. Tout le pays en parlait, le respect des sei-

gneurs, des princes et des évêques se perdait; le mépris des honnêtes gens s'étendait sur eux de plus en plus. On se souvenait aussi du déficit; ce n'était pas avec les mensonges de M. de Calonne et les scandales de la cour qu'on pouvait le payer. » Voilà comment, dans un cadre légèrement artificiel, nos romanciers ont entrepris d'écrire, avec les sentiments et les souvenirs populaires, une histoire véridique et animée de la Révolution.

Le succès du roman national, tel que MM. Erckmann-Chatrian l'ont repris dans ces dernières années, tient à des causes assez sérieuses pour qu'il se reproduise au profit de tout autre écrivain qui, même d'un autre point de vue politique, traitera le même genre avec vérité et talent. M. Louis Ulbach est en train d'en faire l'expérience. Il a entrepris de tirer de l'histoire contemporaine quatre romans destinés à peindre non plus la classe des paysans, mais la bourgeoisie au milieu de nos luttes ou de nos deuils patriotiques. Il la montrera dans quatre époques, en 1814, en 1830, en 1848 et de nos jours. « Il mettra en lumière, dit-il, le libéralisme patient ou peureux, l'héroïsme et les défaillances, les défaites et les revanches de ce *tiers état* des villes qui a laissé crouler l'Empire, qui a renversé la Restauration, qui a fait, sans le savoir, la Révolution de 1848, qui, après s'être un peu trop repenti de cette victoire involontaire, se repent aujourd'hui de son repentir, et commence à comprendre ses destinées. » L'ensemble de l'œuvre pourra s'appeler le roman de la bourgeoisie.

L'auteur veut que ce soit « l'histoire des consciences modernes. » Il en tirera, sans parti pris, tous les enseignements que porte toujours avec elle l'histoire écrite dans un esprit de vérité.

Le premier des quatre récits de M. Ulbach s'appelle *la Cocarde blanche* [1]; il a pour cadre la campagne de 1814, et pour sujet un épisode sanglant qui est resté un souvenir vivant en Champagne. Son héros est le courageux royaliste Gouault, qui arbora le premier la cocarde des Bourbons. Les scènes politiques et militaires où il est jeté prennent place dans une histoire de sentiment intime

[1] Libr. internat., in-18, 288 p.

très-attachante; elles mêlent la terreur à l'amour, et l'admiration pour l'héroïsme à la sympathie pour le malheur. Le dénouement est imposé par l'histoire : l'émigré courageux est fusillé par sentence d'une commission militaire et, comme il est arrivé plus d'une fois , sur l'ordre exprès de l'Empereur.

Le dénouement n'est pas seul historique dans le roman de M. Ulbach; une foule de scènes et d'épisodes sont vrais jusque dans les moindres détails. Quand l'auteur était enfant, toute la campagne de Troyes portait encore des traces de dévastation et d'incendie, et attestaient le passage des Cosaques en 1814. En faisant revivre le souvenir de ces fléaux , l'auteur n'en renvoie pas tout l'odieux aux ennemis qui en ont été les instruments; il en fait peser la responsabilité sur le maître, de trop populaire mémoire, qui a provoque la coalition des peuples et des rois , et attiré sur la patrie tant de malheurs.

5

Les grands fournisseurs du roman-feuilleton. MM. Ponson du Terrail, P. Féval, Em. Gaboriau.

M. Ponson du Terrail n'avait pas besoin de ressusciter trois ou quatre fois son immortel Rocambole pour donner aux habitués de ses romans-feuilletons leur pâture quotidienne; il est encore capable de mener de front trois ou quatre histoires différentes et de fournir aux journaux , en moins d'une année, la matière de huit ou dix volumes. Il n'est pas resté, cette année , beaucoup au-dessous de ce dernier nombre. D'ailleurs, l'auteur de *Rocambole* est mieux que personne en mesure de traiter les sujets à la mode, ceux qui nous montrent à nu les bas-fonds de la société, les misères physiques et morales , le crime naissant des passions, l'expiation sociale courant après le crime, de son pied boiteux, *pede claudo*, et finissant néanmoins par l'atteindre, pour le plus grand honneur de cette providence humaine qu'on appelle la police, ou de cette police divine qu'on appelle la Providence.

Je pourrais laisser au lecteur le soin de deviner, d'après leurs titres mêmes , la nature des héros et des exploits qui remplissent les plus longs ouvrages de M. Ponson du

Terrail, ceux qui se publient par séries, comme *Rocambole*, et qui n'ont pas plus de raison de s'arrêter au bout de cinq ou six volumes qu'après les deux premiers. Tels sont les *Misères de Londres*[1], titre qui ouvre à l'imagination de vastes perspectives, et dont les sous-titres ne sont pas sans promesses. Les trois séries publiées jusqu'ici s'appellent : *la Nourrisseuse d'enfants*, *l'Enfant perdu*, *la Cage aux oiseaux*. Jusqu'où ira l'auteur? Il ne le sait pas lui-même; c'est au public qu'il appartient d'arrêter le cours de ces inépuisables épopées de la lecture courante, et tant qu'il ne dira pas : « Assez, » M. Ponson du Terrail trouvera toujours dans le tableau de Londres des épisodes émouvants, des hommes qu'on assassine, des enfants que l'on enlève, des femmes que l'on séduit, des maisons que l'on brûle, des scélérats que l'on juge ou que l'on pend en place publique.

L'Auberge de la rue des Enfants-Rouges[2] est aussi un titre à grand effet, et la première série, *le Journal du lieutenant de police*, précise le sens général de l'ouvrage, qui est encore une fois celui du courant populaire. La police, avec laquelle quelques-uns des héros auront maille à partir, n'est pas celle de notre rue de Jérusalem, c'est celle de la vieille monarchie qui n'avait pas moins à faire dans le vieux Paris que dans le Paris moderne. Mais autrefois le crime et la répression n'étaient pas moins atroces l'un que l'autre; la justice avait, comme moyens d'instruction, toutes les horreurs de la torture : le fer, le feu, les chevalets, etc. Il va sans dire que *le Journal du lieutenant de police* nous tient en réserve tout cet aimable spectacle.

Le Secret du docteur Rousselle[3] n'a que deux suites : *Maubert le Boiteux* et *la Chevrette*, et il est complet sans remplir entièrement ses deux volumes. M. Ponson du Terrail prend encore ici pour sujet une histoire dramatique où le crime ne manque pas, et où il appelle à sa suite les juges d'instruction et tout l'appareil de la justice. Il en place la scène sur les bords de la Loire, dans l'Orléa-

[1] Dentu in-18, t. I-III, 317-415-356 p.
[2] Même libr., in-18, t. I, 413 p.
[3] Même libr., 2 vol. in-18, 282-288 p.

nais, province qu'il connaît à fond, et dont il semble vouloir se constituer le peintre ordinaire, comme Mme Sand est depuis si longtemps celui du Berry et de l'Auvergne.

Au cycle des romans des bords de la Loire de M. Ponson du Terrail appartient *le Grillon du Moulin*[1], composition mieux équilibrée, mieux conduite et sans doute plus travaillée que tous ses romans à séries renaissantes. C'est une histoire du village, avec la mise en jeu de toutes les passions qui se déchaînent autour de celle de l'amour, avec les vilains sentiments et les actes criminels que l'intérêt inspire plus souvent encore dans les campagnes que dans les villes. Mais les mouvements du cœur et les généreuses pensées y tiennent aussi leur place; la jeune fille qui répond au nom de Grillon du Moulin, son fiancé Laurent et la mère de son fiancé, Marie Suzon, la belle meunière du moulin de Brin-d'Amour, sont de nobles cœurs, et on les voit avec plaisir échapper à leurs ennemis, et triompher à la fin de toutes les violences et de toutes les intrigues.

La police toutefois n'y sera pour rien. Ces braves gens ne livreront pas à la justice humaine les méchants qui leur ont voulu faire tant de mal, le meurtrier Michel et son complice l'usurier M. Jouval. M. Ponson du Terrail préfère cette fois la Providence aux gendarmes; il fait périr les deux coupables, l'un à côté de l'autre, dans une inondation de la Loire dont les flots les poursuivent, les atteignent et les ensevelissent tout vivants.

M. Ponson du Terrail recommande lui-même *le Grillon du Moulin* comme « une histoire honnête et simple. » C'est par ces deux qualités qu'elle m'a plu. L'honnêteté ne manque pas d'ordinaire aux ouvrages de l'auteur, qui a dans ses mains tant de ressources humaines et divines pour atteindre le crime; mais c'est là une sorte d'honnêteté, pour ainsi dire, matérielle et de convention. Il est plus rare de mettre dans une œuvre d'imagination l'honnêteté véritable, celle du cœur et du caractère, qui réside dans les sentiments mêmes, et qui inspire une vive sympathie pour les actes généreux, alors même qu'ils tournent contre leurs auteurs.

[1] Dentu, in-18, 416 p.

Cette honnêteté-là devrait être celle d'un nouveau roman à séries, que je vois l'auteur commencer dans le *Moniteur du soir*, sous ce titre général : *les Héros de la vie privée*[1] et dont la première partie, *la Fée d'Auteuil*, paraît un ouvrage de pure imagination. J'aurais mieux aimé, sous ce beau titre, une suite de récits semi-historiques, d'actions héroïques peu connues et dignes d'être tirées de l'oubli, qu'une nouvelle collection d'inventions romanesques.

Malgré le succès des nouveaux venus dans la littérature romanesque consacrée aux exploits de dame police et de dame justice et aux aimables aventures de l'élite de la société, toujours en lutte avec ces respectables protectrices du repos public, les anciens maîtres y défendent, y gardent leur place, et M. Paul Féval, lui aussi, se maintient au centre de cette littérature en écrivant *la Rue de Jérusalem*.

Ce roman qui se rattache déjà à une des compositions précédentes de l'auteur, *les Habits noirs*, a jusqu'ici deux parties : *les Aventures de Pistolet* et *les Demoiselles de Champmas*[2]. Pourquoi n'aurait-il pas lui-même d'autres suites? Celles-ci sont reliées par la vie du même héros, de celui qui répond au gracieux nom de Pistolet. Ce n'est qu'un gamin, mais un gamin de Paris, qui s'agite beaucoup, fait quelque bruit et pas mal de besogne. Les couteaux jouent leur rôle dans cette histoire pleine de mystères, d'intrigues plus compliquées encore que terribles, et éclaircies par un peu d'amour. L'action se passe sous le règne de Louis-Philippe, et sauf quelques excursions à la campagne, elle a pour scène ce Paris du dernier règne qui avait encore conservé tant de choses de la physionomie du vieux Paris.

Ce sont aussi des justiciables de l'ancienne rue de Jérusalem que les héros d'un autre roman de M. Paul Féval, *l'Avaleur de sabres*[3]. Il fut publié en feuilleton, au commencement de l'année, par je ne sais plus quel nouveau journal, jaloux d'ajouter aux séductions insuffisantes de sa

[1] Dentu, in-18, 370 p.
[2] Même libr., in-18, 390-392 p.
[3] Même libr., in-18, 400 p.

politique la popularité d'un nom littéraire de grande attraction, *of great attraction*, comme nous disons dans la langue des puffistes anglais. *L'Avaleur de sabres* est, conformément au titre, une histoire de saltimbanques. L'action commence, avec une certaine verve descriptive, sur la place du Trône, à la foire au pain d'épice; elle se continue sur plusieurs théâtres et tréteaux de haut et bas étage, et, quoiqu'elle nous mette en relation avec des ducs, des comtes et des marquis, les héros et héroïnes de baraques restent sur le premier plan.

Saladin, « l'Avaleur de sabres, » passe lui-même de la foire à la Bourse et dans le monde, avec les noms et qualités de marquis Saladin de Rosenthal. Il ne cesse pas d'en avaler, mais au moral, en en faisant avaler aux autres, et en attendant qu'il meure du dernier qu'il avalera lui-même. A son histoire est mêlée une histoire de petite fille perdue que la police recherche en vain et dont la mère poursuit la trace avec cette ardeur enfiévrée, plus clairvoyante et plus tenace que celle des limiers de profession de la rue de Jérusalem. Un tel élément ne pouvait manquer à ce genre de composition où rien de nouveau ne saurait plus se produire, même sous les plumes les plus expérimentées [1].

M. Emile Gaboriau passe décidément au rang des inventeurs patentés des romans-feuilletons voués au succès populaire. J'ai marqué, l'an passé, par l'analyse d'un de ses ouvrages les mieux accueillis, ses procédés de composition, et indiqué les raisons de la vogue dont il commençait à jouir [2], je n'ai plus qu'à montrer comment sa position s'assure et s'agrandit, en signalant les titres des livres par lesquels il en escompte les bénéfices. Comme les maîtres du genre, M. Gaboriau procède déjà par séries. Les *Esclaves de Paris* ont deux suites : *le Chantage* et *le Secret des Champdoce* [3], et chacune d'elles forme un volume

[1] Une suite de *l'Avaleur de sabres* a paru sous le titre particulier de *Mademoiselle Saphir* (in-18, 360 p.). Donner des titres différents aux volumes d'un même ouvrage, c'est dérouter le lecteur et augmenter les embarras de la bibliographie.

[2] Voy. t. X de *l'Année litt.*, p. 49-50.

[3] Libr. internat., in-18, 322 p.

compacte de cinq cents pages. De la pâture pour six mois de feuilleton, et en bloc ou en détail, pour quarante-huit heures de lecture. Avis aux désœuvrés.

Malgré les qualités personnelles de l'auteur, qui a, du reste, le soin de les réduire à la taille de son public, les romans de M. Gaboriau deviennent l'objet de ces réclames bruyantes et voyantes que la concurrence a si bien fait passer, de nos jours, de l'industrie dans le journalisme. Son *Monsieur Lecoq*, le dernier venu de ses feuilletons, au *Petit journal*, a inspiré des moyens de publicité assez nouveaux pour faire sensation. Pendant des semaines, on vit briller sur toutes les murailles, en lignes obliques plusieurs fois répétées, ces seuls mots :

Monsieur Lecoq.
Monsieur Lecoq.
Monsieur Lecoq.

C'était une sorte de Mané, Thécel, Pharès, un avertissement mystérieux. Puis il se fit un peu de lumière : on apprit, par la même voie, que Monsieur Lecoq est le célèbre agent de police de sûreté, etc., dont les « Exploits » allaient être racontés dans une « œuvre hors ligne, aux péripéties dramatiques. » Où et quand? Un si grand événement ne saurait se signaler avec trop de solennité. Ce sera donc, — ici chaque mot se souligne, et chaque membre de la phrase fait un alinéa, ce sera : Le 2e jour — De la 21e semaine — De la 68e année — Du 19e siècle !

Je ne fais un crime à personne de ces appels à la curiosité de la foule, nécessaires, dit-on, à des publications qui ont besoin, pour faire leurs frais, de tirer à des centaines de mille; mais il faudrait que M. Gaboriau, après M. Ponson du Terrail, eût une foi bien robuste dans le sens littéraire des masses pour croire qu'elles attendront de lui des choses travaillées, délicates, finement observées, en payement de ces promesses étourdissantes de la muraille ou de la quatrième page des journaux.

6

Le roman des drames exotiques. MM. Elie Berthet et Fél. Mallefille.

S'il y a des titres pleins de promesses et des auteurs capables de les tenir, les amateurs d'aventures terribles peuvent prendre de confiance les *Drames de Cayenne*, par Elie Berthet [1]. Ils y trouveront toutes les combinaisons désirables des éléments violents de la vie que peuvent mener des aventuriers et des assassins, au milieu des rebuts odieux et redoutés de la civilisation et des dangereux représentants de la vie sauvage. Sur cette terre lointaine, asile du crime plus encore que de l'expiation, les nègres et nos forçats répandent à l'envi la terreur. La ruse et la violence dans l'attaque, le courage et la cruauté dans la défense, des dangers sans cesse renaissants, des marches et des haltes au milieu de mortels ennemis, des rendez-vous et des rencontres pathétiques, des évasions, des traversées dans le désert, enfin, comme dit l'auteur lui-même, des « scènes sans noms; » voilà ce que nous offre et nous donne le roman de M. Elie Berthet, dont le héros, parti de la Seine-Inférieure où ses crimes l'ont fait condamner aux travaux forcés à perpétuité, revient y mourir, après avoir échappé à toutes les péripéties de l'existence d'un forçat de Cayenne.

Connu surtout comme auteur dramatique, M. Félicien Mallefille, que la mort vient d'enlever, a autrefois un peu cultivé le roman où, du reste, il se distinguait par les qualités qui réussissent au théâtre, l'habileté de l'agencement, l'intérêt des péripéties, sans trop négliger le soin du style. Il est revenu à ce genre, après l'avoir longtemps abandonné, par un récit pittoresque et dramatique, *la Confession du Gaucho*. Inutile presque de dire le sujet : c'est la peinture de la vie nomade dans les vastes campagnes de l'Amérique espagnole, avec des passions ardentes et d'atroces vengeances. Voici le résumé de sa confession, fait par le moine qui l'a reçue; c'est l'analyse du livre.

[1] Libr. internat., in-18, 498-500 p.

« Le moine avait écouté le Gaucho avec une attention profonde, souvent émue, toujours recueillie. Au bout de quelques instants, il reprit la parole. — Vous m'avez fait un étrange et terrible récit. Peu d'hommes ont passé par de telles épreuves. Vous avez été élevé parmi des carnages réguliers où tombaient chaque jour par centaines des bêtes inoffensives, créatures du bon Dieu, comme nous-mêmes, parmi des luttes imprévues où les hommes tuaient et se faisaient tuer à outrance, sans même savoir pourquoi, la plupart du temps. Votre père a poignardé votre mère qui l'avait trompé. Votre sœur a dû réclamer plus haut la réparation de l'outrage qu'on lui avait fait ici-bas. Votre fiancée tombant, par infortune, de nos hauteurs chrétiennes, s'est accommodée aux bas-fonds de la vie sauvage. La femme de votre choix, l'épouse de votre cœur, vous a été disputée par un rival qui vous semblait indigne, refusée par l'autorisation supérieure de sa famille. Vous avez traversé toute une vie de fatigues et de périls, bravés avec un indomptable courage. On peut donc vous absoudre, en toute sécurité de conscience, pour les actes de violence qu'a pu nécessiter une vie exceptionnelle. Dieu tient dans ses éternelles mains la plénitude infinie de ses indulgences. Mais ce qu'il ne pardonnera pas, le crime dont je ne puis vous relever, c'est le meurtre prémédité du mari pour avoir la femme, à moins d'un repentir sincère et proportionné. »

Quant au dénouement, il n'y en a point. Le repentir demandé, le Gaucho le refuse. Il ne reçoit pas l'absolution et prend la route des montagnes.

A ce roman de fantaisie ou de souvenirs tout en dehors de la civilisation se trouve singulièrement accolée, pour compléter le volume, une étude d'histoire de France et d'histoire universelle, *le Champ-de-Mars*. Une demi-douzaine de chapitres bourrés de notes ethnographiques et philologiques sur la Chine, l'Inde, l'Egypte, la Judée, la Grèce et Rome servent d'introduction aux fêtes de la Fédération célébrées au Champ-de-Mars de Paris. Ces fêtes sont restées, avec la nuit du 4 août, les plus beaux et les plus purs souvenirs de la Révolution en qui M. Mallefille voit, après tant d'autres, l'accomplissement politique du Christianisme par les mains généreuses de la France.

7

Le roman physiologique et médical. MM. Zola, Eus. de Salles, P. Boyer.

J'avais assez parlé, l'année dernière, de M. Zola, à propos de son étude d'anatomie excentrique de *Thérèse Raquin*, pour n'avoir plus besoin de caractériser sa manière; je passerais donc sous silence son nouveau roman de *Madeleine Férat* [1], s'il n'avait donné lieu à un incident qui se rattache de loin à l'histoire de la censure. Publié en feuilleton, sans être poursuivi pour immoralité, il avait été dénoncé à l'éditeur, au moment de paraître en volume, comme pouvant attirer des poursuites, et l'éditeur effrayé exigeait la suppression des passages les plus scabreux. M. Zola tint bon et envoya des sommations sur papier timbré pour obtenir l'exécution complète du traité passé entre l'éditeur et lui. Il prétendait que les passages condamnés à disparaître par cette censure indirecte, la pire de toutes, la censure de la peur, contenaient toute la thèse de son livre.

Cette thèse, il l'avait prise, disait-il, dans Michelet et dans le docteur Lucas. Il l'avait dramatisée d'une façon austère et convaincue, et n'entendait pas convenir qu'il avait pu blesser les bonnes mœurs en écrivant une étude médicale, dont le but était au contraire d'une haute moralité humaine. Il revenait, par la physiologie, à l'indissolubilité des nœuds du mariage. La religion et la morale disent à l'homme : « Tu vivras avec une seule femme ; » il lui faisait dire par la science : « Ta première épouse sera ton épouse éternelle. » Les alarmes de l'éditeur avaient-elles été exagérées à plaisir par l'auteur? Toujours est-il que le livre ne paraît pas avoir porté d'ombrage à la justice, ni par sa thèse si orthodoxe, ni par la manière beaucoup moins orthodoxe de la soutenir.

Au fond, *Madeleine Férat* n'est qu'une démonstration, volontairement brutale, d'une observation faite d'une façon plus légère par nos pères et consignée, comme le re-

[1] Libr. internat., in-18, 310 p.

marque spirituellement M. Francis Magnard, dans ce refrain.

Et l'on revient toujours
A ses premières amours.

M. Zola tient à prouver la nécessité de ce retour par la fatalité physiologique, et la dépense de talent qu'il fait à ce sujet ne laisse qu'une impression pénible. « Tout mon être, dit M. Magnard avec autant de force que de justesse, proteste contre cet asservissement, et nous n'avons pas repoussé les vieux dogmes pour nous courber devant un arbitraire plus implacable encore. »

Le roman publié deux fois par M. Eusèbe de Salles, coup sur coup et sous deux titres légèrement différents, *l'Anévrisme ou le devoir* et *les Carbonari ou l'Anévrisme*[1], est bien le livre d'un médecin, mais d'un médecin de la génération de 1830. Aussi n'est-ce pas, malgré son étiquette, un livre de littérature médicale, comme on l'entend aujourd'hui. C'est à la fois une étude de mœurs politiques et de passion. L'auteur nous introduit dans les régions du pouvoir et nous montre les intrigues qui s'y agitaient au service des intérêts, avec les femmes pour auxiliaires des hommes d'État et pour instruments de fortune. Écrit dans les premières années de la monarchie de Juillet, ce roman aurait eu peut-être plus de succès alors qu'aujourd'hui. Quelques scènes de manœuvres ministérielles, qui lui auraient donné un certain intérêt d'actualité, ne nous touchent plus que médiocrement. La langue ensuite a vieilli, et, malgré le mot *Anévrisme*, maintenu sur la double étiquette du livre, la passion n'y est point l'objet de ces analyses physiologiques mises à la mode par les romanciers de notre temps. M. Eusèbe de Salles s'est fait, heureusement, comme savant, une réputation plus sérieuse que celle qu'il peut attendre de ses fantaisies littéraires.

Il y a toujours quelques livres que je me propose d'étudier à mon aise et dont je n'ai même pas le temps de parler. *Une Brune, scènes de la vie de Carabin*[2] de M. Pierre Boyer sont dans ce cas; mais voici qui vaudra mieux,

[1] Pagnerre, in-18, 350 p.
[2] Parpolet, in-18, XII-352 p.

pour le livre, que mon compte-rendu, c'est une lettre de M. Sainte-Beuve à l'auteur.

« Cher Monsieur,

« Avant de recevoir le volume, j'ai lu presque toutes les feuilles. Je ne saurais vous dire le plaisir — et un plaisir mêlé d'émotion — que je trouve dans vos spirituelles, vos gaies, vos tendres et tour à tour poignantes peintures. Ce livre, avec son air décousu, me paraît artistement composé : après une nuit de Madeleine, on a cette scène de la pauvre enfant, toute meurtrie de coups, sur son lit d'hôpital. Ce que vous dites dans ce chapitre sur la morale *relative*, je me le suis dit bien souvent. Il y a un fond d'humanité qui se dégage à travers ces folles scènes de jeunesse. Le portrait de Velpeau est d'une frappante ressemblance. Enfin le livre m'intéresse beaucoup, et j'ai hâte d'achever. On a prononcé le nom de Murger à cette occasion. Le sujet le rappelle tout naturellement. Mais si c'est du Murger à quelques égards, c'est du Murger de ce soir et au niveau des questions de ce temps-ci. Vous avez su embarquer de la science et de la philosophie sur un courant de gaie et de spirituelle humeur.

« Ayez bon espoir, il me semble que le côté sérieux et philosophique du livre a déjà été senti par plus d'un critique.

Tout à vous, SAINTE-BEUVE. »

Ainsi patronné et encouragé, l'auteur des *Scènes de la vie de Carabin* ne s'en tiendra pas là. Je l'attends à son second ouvrage.

8

Les questions sociales dans le roman. Les droits de la femme devant la religion et la loi. Rob. Halt et André Léo.

La cause des femmes, de leur dignité, de l'égalité de leurs droits avec ceux de l'homme aura été aussi bien défendue, cette année, dans la littérature que dans la vie publique. Le roman a préludé aux conférences et discussions du Vaux-Hall et autres lieux sur les injustices des lois et des mœurs envers la belle et faible moitié du genre humain; il les continue, et, dans le roman comme dans ces fameuses réunions publiques, les femmes, ne se confiant pas entièrement à leurs champions du sexe fort, prennent en main leur propre défense. On peut voir, ce-

pendant, par le remarquable roman de M. Robert Halt, que les hommes, quand ils s'y mettent, font la part assez belle à leurs rivales, pour les désintéresser de la lutte.

M. Robert Halt, ou, pour lever ce masque pseudo-germanique, M. Vieux avait trop bien réussi par son début dans le roman philosophique pour n'y pas revenir. Sa première thèse de libre penseur, *Une Cure du docteur Pontalais* [1], lui avait fait, d'un seul coup, une réputation littéraire qu'une seconde thèse de même ordre est venue confirmer cette année. ***Madame Frainex*** [2] n'a peut-être pas eu tout le succès de lecture du livre du débutant, mais il s'est fait plus de bruit autour de sa naissance, et elle a eu les honneurs d'un peu de persécutions. L'estampille du colportage lui a été refusée avec un certain éclat, et à cette occasion la Chambre des députés a été saisie de la question des faits et gestes de dame Censure. L'interdiction portée contre ***Madame Frainex*** a été aussi la cause de débats orageux dans la Societé des gens de lettres et a failli en faire expulser violemment ceux des confrères de l'auteur qui participent, au ministère de l'intérieur, aux fonctions de notre commission laïque de l'index.

L'auteur d'*Une Cure du docteur Pontalais* nous avait montré le prêtre s'affranchissant du dogme catholique; dans *Madame Frainex*, il nous fait voir la femme s'affranchissant d'une des conséquences de ce dogme, la soumission passive et absolue de l'épouse au mari. Suivant l'Eglise, Dieu a dit à la femme, en chassant le premier couple de l'Eden : « Tu seras sous la puissance de ton époux, et il te dominera. » Les Pères sont unanimes pour attribuer aux maris une autorité de maître, une autorité qui vient de Dieu, et pour appliquer aux femmes les paroles des apôtres aux esclaves. « Esclaves, dit saint Paul, obéissez à vos maîtres selon la chair, avec crainte et tremblement,.... comme à Jésus-Christ lui-même. » — « Esclaves, dit saint Pierre, soyez soumis à vos maîtres avec toute sorte de respect et de crainte, et non-seulement à ceux qui sont doux et bons, mais à ceux qui sont violents et durs. » La sainteté, dans les beaux jours de ferveur, a consisté à mettre en pratique ces maximes. Saint Augustin raconte que sa mère obéis-

[1] Voy. t. VIII de *l'Année litt.*, p. 64-68.
[2] Libr. internat., in-18, 300 p.

sait aveuglément à celui qu'on lui fit épouser, elle allait prêchant la même soumission aux femmes dont les maris étaient bien moins emportés que le sien, mais qui ne laissaient pas de porter sur leur visage des marques de la colère maritale. Elle leur disait : « Il n'appartient pas à des servantes de tenir tête à leur maître; cela n'arriverait pas, si lorsqu'on vous lut votre contrat de mariage, vous aviez compris que c'était un contrat de servitude que vous passiez [1]. »

Tel est, suivant M. Robert Halt, l'idéal proposé à la femme par l'autorité séculaire du catholicisme. Tout le roman de *Madame Frainex* consiste à montrer comment, après l'éducation pieuse qui le fait accepter, la réflexion et l'expérience de la vie peuvent amener la femme à concevoir un idéal bien différent, conforme à la raison, à la liberté et à la dignité d'une créature humaine. Pour mieux marquer cette révolution, l'auteur nous présente trois figures de femmes : l'une, notre héroïne, qui brise sa chaîne avec vigueur, l'autre qui la traîne avec résignation, une troisième qui, aidant la faiblesse par la ruse, change habilement les rôles, gouverne en ayant l'air d'obéir et concilie la réalité du vice avec les apparences du devoir accompli. Les deux dernières restent fidèles au dogme chrétien, ou du moins à ses formes extérieures; la première secoue toutes les tyrannies pour en briser une, et émancipe son esprit pour émanciper sa personne.

Mme Frainex, pieusement élevée par une pieuse mère, a aimé son mari d'un premier et ardent amour, le croyant digne d'elle. Il a de l'intelligence, de la grâce, une beauté virile, et elle lui prête la grandeur morale. Mais M. Frainex, comme le Montjoye ou le M. de Camors de M. O. Feuillet, est un de ces ambitieux de haut rang qui cachent sous les formes élégantes et la distinction raffinée du grand seigneur, le mépris des idées, l'indifférence du cœur, le scepticisme à l'égard de toutes les vertus. L'égoïsme est sa seule loi, l'habileté est son seul mérite; la conscience et l'honneur ne sont pour lui que des grands mots dont il éblouit les autres. Il a pris sa femme, comme un instrument utile à sa fortune. Nièce d'un ministre, elle lui vaudra l'appui du gouvernement dans de grosses en-

[1] *Confessions* de saint Augustin, liv. IX, ch. IX.

treprises financières, et lui facilitera le chemin du pouvoir et des honneurs. Mais il la méprise, au fond, comme tout son sexe, comme le genre humain tout entier, à l'exception de lui-même.

Mme Frainex entre d'abord, sans en apercevoir le but, dans cette voie d'ambition tracée devant elle par son mari. Elle ajoute à son crédit ; elle obtient et dispense en son nom des grâces ou dés actes de rigueur. L'un de ces derniers, la destitution d'un instituteur, est une violente et cruelle injustice. Effrayée tout à coup de la conséquence de ses actes, elle en demande compte à son mari qui la traite en enfant mutine et folle. La lutte commence, grandit et ne s'arrête qu'à la rupture complète de tous les liens, M. Frainex, atteint dans son autorité personnelle, veut rattacher sa femme à sa volonté et à son ambition par l'obéissance religieuse. Il la renvoie au prêtre qui ne fait que lui débiter des lieux communs dont les exagérations attisent la révote au lieu de la comprimer. L'auteur prête inutilement à ce confesseur brutal et maladroit une passion grossière pour sa pénitente.

Trahie par sa religion, Mme Frainex trouve un refuge dans sa conscience, qui, dans une de ces minutes lumineuses où la recherche de la vérité aboutit à une intuition inattendue, lui révèle qu'elle est un être inviolable et libre. Elle prend possession de sa dignité et de sa loi ; le sentiment de ses droits lui devient aussi sacré que la pudeur. Dès lors elle oppose à toutes les vues coupables de son mari une résistance ouverte, insurmontable. En vain celui-ci se venge par les plus vils moyens, elle le domine par sa force morale et par son mépris. Pour dénouement, M. Frainex, après avoir ruiné sa femme et s'être ruiné lui-même, meurt dans un duel avec un de ses amis dont il a indignement trahi la confiance, et Mme Frainex se consacre à une œuvre de dévouement et de progrès, les écoles professionnelles de jeunes filles. Alors un second mariage avec un homme pauvre, mais digne d'elle par le cœur et par la raison, vient réparer les injustices et les douleurs de sa première union.

Le principal défaut des romans du genre de *Madame Frainex*, et c'est leur premier mérite aux yeux des coreligionnaires de l'auteur, est de donner trop de place dans le drame aux préoccupations philosophiques et religieuses. Ces

questions, si chères aux libres penseurs, ne tiennent pas tant de place dans les châteaux de province, et les discussions politiques qui s'engagent parfois dans les cercles mondains ne vont pas chercher si haut ni si loin leurs principes et leurs arguments. Il y a, dans *Madame Frainex*, des dissertations qui pouraient être très-justes et très-utiles ailleurs, mais qui suspendent l'action et sont d'un ordre trop élevé pour les personnages qui y prennent part.

Les deux rôles dominants paraîtront aussi outrés l'un que l'autre, chacun dans leur sens. On peut être vicieux et hypocrite, sans se targuer autant de la force que l'on puise dans le vice et l'hypocrisie. Cette corruption systématique d'une femme par son mari est poussée ici jusqu'à l'invraisemblance. Je trouve enfin, dans un livre qui vise à l'intérêt général, des questions sociales et religieuses, trop de souvenirs de l'actualité : les écoles, les bibliothèques populaires, la question du temporel, l'invention du canon-revolver, que sais-je? Une foule de détails qui portent la date de l'année, me gâtent la mise en œuvre de grandes questions qui sont celles d'un siècle entier et de plusieurs générations.

Voici maintenant comment les femmes plaident elles-mêmes leur propre cause, par des faits et par le sentiment. Celle qui signe André Léo et que des ouvrages remarquables, comme un *Mariage scandaleux*, un *Divorce*, *l'Idéal au village* [1], ont fait déjà connaître, ne se résigne pas à écrire des romans de moins longue haleine, presque de simples nouvelles, sans reprendre la question sociale et la résoudre dans le sens des intérêts qu'elle représente, comme femme ou comme mère. Deux volumes ont paru presque en même temps de cet estimable écrivain pseudonyme et contiennent chacun deux récits ; l'un, *Double histoire* et *Histoire d'un fait-divers* ; l'autre, *Attendre-Espérer* et les *Désirs de Marinette*.

Ces deux volumes, le premier surtout, sont bien d'une femme, d'une mère qui a beaucoup souffert des abus et des vices de la société, ou qui, du moins, a vu beaucoup en souffrir autour d'elle. J'ai déjà remarqué que, chez

[1] Voy. t. IX de *l'Année litt.*, p. 110-111, et t. X, p. 53-55.

André Léo, le cœur est plus grand que le talent, et que la vérité du sentiment fait la principale force de l'écrivain. On trouve aussi bien sous sa plume la touchante exposition des devoirs de la femme que la plus ou moins forte revendication de ses droits. Je ne résiste pas au plaisir de citer quelques lignes sur le dévouement de la fille aînée d'une pauvre famille aux plus jeunes enfants.

« C'était très-fatiguant, car le plus petit demandait toujours à être porté, et cela me pliait le corps, tant il était lourd et moi toute fluette. Je tâchai cependant de leur faire entendre raison, et puis je les aimais. Quand je les voyais courir après moi, se pendre à ma robe et me tendre leurs petits bras, j'en étais plus que fière; ça me remuait tout le cœur, et je les embrassais à les étouffer. Je ne sais pas pourquoi, monsieur, quand on parle des plaisirs de ce monde, comme on fait tant, on ne parle pas de cette grande joie d'être nécessaire aux autres, de pouvoir donner du bonheur, de l'aide seulement à de pauvres créatures qui attendent cela de vous, et dont vous êtes l'espoir et comme la providence. Je ne connaissais point alors d'autre plaisir que celui-là, pauvre et abandonnée que j'étais moi-même, et cela me suffisait pour aimer la vie. »

Toute la première partie de *Double histoire* est sur ce ton : c'est le récit des douleurs d'une femme du peuple par le double effet de la misère et des vices des siens. Accablée de charges de famille, battue par un père ivrogne, épuisée de forces, elle se laisse consoler par un peu d'amour illégitime. Mais celui qu'elle aime n'est pas de son monde et trouve tout naturel de l'abandonner pour épouser une héritière. La contre-partie de son histoire est celle de cet homme à qui son mariage d'ambition et de prétendues convenances n'a causé que des malheurs. Il a essayé d'y échapper par une tentative de suicide, mais le dévouement de la femme qu'il avait méconnue le fait renaître à l'espérance et à la vie.

Dans ces récits très-simples de conception, mais compliqués cependant d'incidents romanesques, se fait jour partout le principe de l'égalité des sexes, méconnu par la religion, les mœurs et la loi; on voit aussi se produire, dans un souverain mépris des formalités sociales qui président à l'union de l'homme et de la femme, la prétention dangereuse de justifier le concubinage par l'amour. Si ces idées ne se développent pas sous forme de thèses en

règle, ce n'est pas la faute de la bonne volonté de l'auteur, mais du cadre restreint où il s'est enfermé.

9

La liberté individuelle défendue par le roman contre la maison de santé et le cloître. M, Malot, la sœur X***.

Après les *Amours de Jacques* et les trois séries des *Victimes d'amour* de M. H. Malot [1], on a le droit de n'attendre de l'auteur que des études de mœurs traitées avec soin, vérité et profondeur. Ces qualités ne manquent pas à son dernier roman, *Un beau-frère* [2], qui a eu déjà du succès comme feuilleton dans le *Journal des Débas*. M. H. Malot est de ceux qui aiment à encadrer dans un récit quelque grosse question sociale; il traite aujourd'hui celle de la séquestration dans les maisons de santé, pour cause ou sous prétexte de folie.

On connaît le dénouement naturel des intrigues qui parviennent à jeter dans une maison de fous l'homme plus ou moins raisonnable dont on veut se débarrasser. Il y prend le plus souvent, par l'effet même des remèdes, l'affreux mal dont on le disait atteint. La séquestration devient alors une détention perpétuelle, pendant laquelle les intérêts ou les passions que l'on a voulu servir, avec la complicité de la loi et de la science, s'en donnent à cœur joie, en toute sécurité. Quelquefois la lutte de la victime est longue, les intrigues auxquelles on la sacrifie sont compromises, les convoitises se trahissent, les intérêts se divisent, les passions se tournent contre elles-mêmes. Un double drame se joue au dedans et au dehors, et met à nu, par de cruelles péripéties, ce que la nature humaine comporte de vices ou de malheurs. Le roman peut varier à loisir les situations, M. H. Malot en tire avec habileté des éléments pathétiques, et déploie surtout une grande franchise d'observation.

Le Couvent, avec son sous-titre : « Mémoires d'une religieuse, » et la désignation anonyme de l'auteur : « la

[1] Voy. t. II de *l'Année litt.*, p. 120-124; t. III, p. 131-133, t. VIII, p. 54-55, et t. IX, p. 66-68.
[2] Hetzel, in-18, 348 p.

sœur X*** [1], » ne veut-il pas être le pendant du fameux roman *le Maudit*, par l'abbé ***, qui eut, il y a quelques années, un succès de curiosité mondaine, attisé par de pieuses colères? Est-ce un livre de scandale ou un acte de généreuse indignation? Est-ce un pur roman, est-ce de l'histoire? L'auteur, quel qu'il soit ou quelle qu'elle soit, déclare, au milieu de son récit, qu'il n'a rien de romanesque. « J'écarte, dit-il, ou plutôt dit-elle, des dé- « tails intimes qui pourraient révéler à quelle congrégation « j'appartenais. » Et certaines pages ont vraiment le ton et le caractère d'une autobiographie.

Les combinaisons dramatiques qui viennent toutefois compliquer cette confession, paraissent relever de l'imagination plutôt que de la réalité. Au fond, il s'agit de ces actes de spoliation commis par les communautés religieuses et auxquels des débats judiciaires donnent de temps en temps un grand retentissement. Ils s'accomplissent à la faveur d'une compression morale qui équivaut presque à une séquestration matérielle et à laquelle celle-ci sert, au besoin, d'auxiliaire. Pour tout dire, la malheureuse échappée du couvent, qui est censée écrire cette histoire, la sienne, proteste contre tout sentiment d'hostilité à la religion catholique; elle prétend même, par ses révélations, servir l'Eglise, à laquelle ces monstrueux abus font encore plus de tort qu'aux familles qui en sont victimes. Que faut-il voir dans une déclaration semblable? Une conviction sincère, une illusion, ou une précaution oratoire? Rien de tout cela absolument, mais un peu de tout cela, tout ensemble.

10

Préoccupations politiques et aspirations économiques chez les romancières. Mmes Sand et Rattazzi.

Le roman de *Cadio* de George Sand [2] a été signalé entre ceux de l'illustre romancière par plusieurs circonstances. D'abord il est écrit sous la forme de dialogue et divisé en actes et en scènes, comme s'il avait été primitivement

[1] Degorce-Cadot, in-18, 276 p.
[2] Michel Lévy, in-18, IV-390 p.

composé pour le théâtre, où nous le retrouverons plus tard, après certaines modifications; ensuite une courte préface rappelait, à propos des guerres vendéennes, qui sont le sujet de ce roman-drame, un atroce souvenir de nos dernières luttes civiles, et celui-ci est passé, comme fait divers, dans tous les journaux. L'auteur raconte que, pendant les journées de juin, la garde nationale d'une petite ville, commandée par des chefs de sa connaissance, vint à Paris, comme tant d'autres gardes nationales, pour rétablir l'ordre.

« Celle-ci était composée, dit l'auteur, de bourgeois et d'artisans de toutes les opinions et de toutes les nuances, la plupart honnêtes gens, d'humeur douce et pères de famille. En arrivant à Paris au milieu de la lutte, ils ne surent que faire, à qui se rallier et comment passer à travers les partis, sans être suspects aux uns, écrasés par les autres. Enfin, vers le soir, rassemblés dans un poste qui leur était confié, et honteux de n'avoir pu servir à rien, ils arrêtèrent un passant qui, pour son malheur, portait une blouse. Ils étaient deux cents contre un; sans interrogatoire, sans jugement, ils le fusillèrent. Il fallait bien faire quelque chose, pour charmer les ennuis de la veillée. Ils étaient si peu militaires qu'ils ne surent même pas le tuer. Étendu sur le pavé, il râla jusqu'au jour, implorant le coup de grâce. »

Ce fait, attesté par ceux-mêmes qui n'ont pas osé l'empêcher, « cet assassinat odieux et gratuit est, dit l'auteur, une goutte d'eau dans l'océan d'atrocités que soulèvent les guerres civiles. » Si elle le rappelle en tête de son livre, c'est pour en justifier, par une preuve de plus, la conclusion : « Les guerres civiles, comme les grandes épidémies, étouffent sous leurs flots exterminateurs mille détails affreux ou sublimes, des vertus ignorées, des crimes impunis. »

Cadio est la mise en scène d'une suite de ces actions cachées qui, s'ils arrivaient au jour de l'histoire, exciteraient les unes notre admiration, les autres notre horreur. Ce sont des épisodes de l'histoire de la Vendée : dévouements obscurs, basses trahisons, traits sublimes de courage, actes atroces de vengeance, lutte acharnée du passé et du présent, de sentiments qui s'évanouissent et d'idées qui se lèvent, mêlée inextricable d'anciennes vertus et de vices nouveaux, de vices anciens et de vertus nouvelles.

Mme Sand a voulu que son roman, placé dans le cadre d'une lutte sociale aussi intense et aussi diffuse que celle de la Vendée, résumât, dans l'esquisse de peu d'années, les transformations intellectuelles et morales les plus inattendues. *Cadio* n'est, à ses yeux, qu'une étude dramatique de psychologie révolutionnaire.

Mme Urbain Rattazi, auparavant princesse Marie de Solms, n'en est pas à ses débuts dans le roman. Quelques-uns de ses livres ont fait en Italie, comme en France, assez de bruit pour maintenir sa notoriété littéraire à côté de la célébrité politique de son mari. J'ai déjà cité, à l'occasion, les titres de quelques-uns de ses ouvrages [1], indiquant une certaine facilité à céder aux entraînements de la vogue plutôt qu'ils ne donnent la mesure de sa manière personnelle. Son dernier volume, *Si j'étais reine !* [2], la fait mieux connaître elle-même et sous son vrai jour. C'est évidemment le roman d'une femme écrit par une femme et qui se contente cette fois des qualités propres à son sexe, la grâce et la délicatesse. Au fond, il y a moins d'action que de rêve, les idées de l'auteur y sont plutôt à l'état de sentiments que de doctrines. Ces dernières appartiennent aux métaphysiciens de la science sociale, les sentiments restent l'apanage de la femme, même lorsqu'elle aborde les problèmes du présent et de l'avenir des sociétés.

Que ferait donc l'héroïne de Mme Rattazzi, si elle était reine? Elle ferait ce qu'elle fait déjà, avant de le devenir : le bien. La baronne Louise de Kelner n'a jamais fait autre chose. Mariée à un homme qui a dédaigné son amour, elle lui a donné tout le bonheur que comporte le pardon, mais non l'oubli des fautes ; elle a consolé ses derniers jours et adouci sa fin. Veuve, dans la pleine fleur de sa jeunesse, elle s'est consacrée aux œuvres de bienfaisance, et s'est dévouée avec le cœur : ce qui double le prix du dévouement. Le monde n'a gardé que la moindre part de ses pensées et de ses sentiments. Et pourtant une voix intérieure, d'accord avec je ne sais plus quelle

[1] Les principaux sont : *le Piége aux maris, les Débuts de la Forgeronne, la Mexicaine, le Chemin du Paradis* (Bicheville). — Vers la fin de l'année, la suite de *Si j'étais reine* a paru sous le titre de *Louise de Kelner* ou *le Rêve d'une ambitieuse*.

[2] Degorce-Cadot, in-18, 360 p.

prophétie, lui a dit, comme les sorcières de Macbeth : « Tu seras reine ! » Si j'étais reine ! Si j'étais reine, j'aurais des consolations pour toutes les souffrances, des asiles pour toutes les misères ; je ferais régner autour de moi la vertu et le bonheur.

Et la baronne de Kelner sera reine, ou du moins souveraine ; elle sera grande-duchesse de Freïberg. Tant de perfection morale, dans tant de beauté, a touché le grand-duc Amédée et lui ont inspiré, non pas un caprice, mais une passion profonde. Louise résiste longtemps à ses offres, à ses prières, et s'enferme, pour fuir ses augustes poursuites, dans une solitude profonde. Une bonne action l'en fait sortir : elle demande au souverain un acte de clémence que toutes les supplications de la ville n'avaient pu lui arracher ; elle l'obtient, mais, en échange, elle ne peut refuser au prince Amédée de renouer avec lui quelques relations, bien discrètes d'abord, mais qui lui rouvriront sans doute le chemin du trône, du haut duquel il lui sera donné de répandre le bien autour d'elle.

11

Sujets divers : l'idéal platonique, l'intérêt local. M. F. Rocquain ; Mme Nelly Lieutier.

Je pourrais multiplier davantage les divisions sous lesquelles se rangent les romans que le nom de leurs auteurs ou certaines circonstances particulières ont désigné à mes lectures. Si nombreuses, si élastiques qu'elles soient, elles donnent à peine l'idée de la variété des genres et des sujets qui s'offrent au romancier. Je n'en signalerai plus que deux, le roman de l'idéal platonique et le roman d'intérêt local.

Lucy Vernon, par M. Félix Rocquain[1], est un roman d'amour traité par un philosophe. La situation donnée n'annonçait pas tant de sagesse. Une femme mariée, qui a eu des malheurs, noue des relations très-compromettantes avec un étudiant de Paris, dont elle avait fait la connaissance d'une façon plus ou moins romanesque dans un bal masqué de Florence. Elle l'aime, mais en sœur de charité :

[1] Pagnerre (1862), in-18, 422 p.

elle a vu tous les défauts de l'esprit et du cœur développés en lui par notre mauvaise éducation moderne, et elle veut l'arracher aux influences malsaines de l'égoïsme et de l'ambition. Elle lui inspire un amour qui épure son âme et élève son esprit, mais elle le contient, malgré quelques révoltes de l'imagination et des sens, dans les froides et pures régions du platonisme. Quand son jeune amant est devenu tout à fait digne d'elle, une séparation leur est imposée par l'opinion du monde et les devoirs de la vie, et la pauvre femme, qui a beaucoup souffert sous une apparente sérénité, expire au milieu des adieux.

Je ne blâme pas ce long *sursum corda* sous forme de roman, quoique la réalité y perde un peu trop ses droits. Il y a tant d'autres livres d'imagination où elle les reprend et amplement! L'excès de l'idéal est-il moins pardonnable que celui de la trivialité? Ou je me trompe fort, ou *Lucy Vernon* est un premier roman, le roman d'un homme sérieux [1], qui s'y met tout entier, avec toutes ses idées, tous ses sentiments, avec tous ses rêves, plus féconds jusqu'ici que ses observations.

Depuis les romans berrichons de George Sand, plus d'un auteur a rêvé de trouver dans sa province un texte de romans à couleur locale et d'être la George Sand de son département. Cette ambition est-elle celle de Mme Nelly Lieutier, auteur de *la Bague d'argent* [2]? Elle a du moins l'intention très-marquée de peindre, dans un cadre romanesque, la physionomie populaire de la Saintonge. Mœurs, habitudes, traditions, légendes, superstitions, anciens costumes, chants et danses du pays, elle a décrit tout minutieusement, mais d'un crayon moins ferme que fidèle; son petit roman par lettres appartient plus au genre pittoresque que son style même. Celui-ci manque de relief, comme celui d'un débutant, et n'a pas la grâce qu'on pourrait attendre d'une plume féminine.

Les observations, au fond, sont intéressantes. Telle est celle, par exemple, des ressemblances qui s'établissent à

[1] Je vois en effet que M. F. Rocquain était, l'année dernière, le principal rédacteur d'une revue d'instruction populaire *l'Ecole,* organe indépendant des meilleures inspirations démocratiques.

[2] De Vresse, in-18, IX-240 p.

la longue entre l'homme et les bêtes de son commerce journalier. Le paysan saintongeois, à force de vivre avec les bœufs, ses compagnons de travail, s'identifie avec leurs mœurs, au point d'en prendre les mouvements et les allures traînantes; aussi le charretier s'appelle-t-il bouvier, du nom de l'animal et non pas de celui de la machine inerte qu'il conduit. Les jeunes filles imitent, avec plus de diversité, la démarche des bêtes qu'elles surveillent : celles qui mènent les brebis aux champs s'en vont, légères et capricieuses, à travers les sillons ou sur la levée des fossés, et ne filent pas leur quenouille en marchant; au contraire, la femme qui conduit une vache, qu'elle tient d'ordinaire par une longue corde, marche en faisant tourner son fuseau et en chantant des mélodies délicieuses, dit l'auteur, mais plutôt mélancoliques et qu'on appelle du nom caractéristique de *chemineresses*. Mme Nelly Lieutier cite quelques vieilles poésies populaires de la Saintonge, comme la *Chanson de la mariée;* mais ces chants, rajeunis, je pense, par des remaniements, se retrouvent hors de son pays, dans diverses provinces des bords de la Loire, en Vendée, en Touraine. De tels tableaux de mœurs locales ont un intérêt par eux-mêmes; je regrette presque de les voir enveloppés dans une intrigue de roman, d'une faible valeur. Ils vaudraient la peine d'être recueillis dans un ouvrage descriptif destiné à sauver de l'oubli la physionomie morale de l'ancienne France.

12

Le groupe des nouvelles. MM. About, L. Enault, Laurent-Pichat, Deulin, de Carné, B. Gastineau.

Malgré les excursions de M. About dans les grands romans de peinture sociale, c'est dans les courts récits, dans la nouvelle, ce genre éminemment français, qu'il a encore le mieux réussi, et on le voit avec plaisir y revenir. Rappelant son premier et son plus légitime succès, il a donné à ses *Mariages de Paris* un pendant, les *Mariages de Province*[1]. Pour établir entre les deux ouvrages une corrélation plus délicate, après avoir dédié, il y a douze ans, le premier à

[1] Hachette et Cie, in-8, 430 p.

Mme Hachette, il place le second sous les auspices d'une de ses petites-filles. C'est assez dire que les nouveaux récits de M. About seront d'une moralité irréprochable.

Ils sont au nombre de quatre : *la Fille du Chanoine, Mainfroi, l'Album du Régiment, Etienne*, et ont paru dans la *Revue des Deux-Mondes*, avant d'être réunis en volume. On ne regrettera qu'une chose, c'est qu'il n'y en ait que quatre. On les aimerait volontiers plus courts, pour les avoir plus nombreux. Puissent-ils laisser au lecteur, dans ce flux et reflux de bluettes littéraires vouées à l'oubli, une impression aussi agréable et aussi durable que *les Jumeaux de l'hôtel Corneille, l'Oncle et le Neveu* ou *la Mère de la Marquise*, ces perles du volume des *Mariages de Paris !*

L'Amour à vingt ans, de M. Etienne Enault[1] est un recueil de récits qui ont un premier mérite, celui d'être courts. L'auteur qui le dédie à M. Alph. Millaud, l'habile directeur du *Petit journal*, s'excuse de ne lui offrir, comme au public, que des historiettes; mais il persiste à croire que le genre gracieux et modeste de la nouvelle, qui a eu son beau temps, vaut mieux, pour les journaux populaires, que nos odyssées de larrons modernes, nos iliades de bandits en guerre ouverte contre la société. « Des sentiments doux, des scènes idylliques, un peu d'enthousiasme de jeunesse, un peu de fraicheur de style, voilà, dit-il, tout ce que je me suis efforcé de mettre en ces pages dont le titre révèle d'ailleurs la pensée et l'intention. » Nous avons été trop saturés de ce que l'auteur de *l'Amour à vingt ans* appelle le réalisme excessif des romans prodigues de violences d'imagination, de roueries et de meurtres, pour lui faire un crime de s'enfermer dans un programme plus simple et plus pur.

Commentaires de la Vie[2] : c'est un titre un peu bien gros pour un recueil de nouvelles. En le choisissant, M. Laurent-Pichat s'est souvenu sans doute que le roman est la reproduction à la fois libre et fidèle de la société, qu'il suppose et qu'il enseigne la connaissance de la vie et des hommes. J'aimerais mieux pourtant que l'on réservât de

[1] Dentu, in-18, IV-342 p.
[2] Même libr., in-18.

pareils titres pour des œuvres plus considérables. Les courts récits effleurent légèrement la vie, sans la commenter; ils plaisent, ils charment, ils émeuvent, et s'il s'en dégage une leçon, ce doit être en passant, et comme un attrait de plus.

La première et la plus longue nouvelle du volume qui a une étiquette si philosophique, est *Un conte de Fée.* Ce n'est pas l'histoire d'une bergère, d'une fille du peuple épousant un roi, c'est celle d'une demoiselle de haute lignée épousant, en dépit de ses nobles aïeux, un homme de rien, un simple clerc de notaire. Mais les distances ont été rapprochées par l'amour, le dévouement et le malheur. M. Laurent-Pichat se plaît à mettre en contraste, au milieu des révolutions politiques et sociales du présent, les vertus plébéiennes et les travers aristocratiques. Il faut toutefois reconnaître qu'ici les effets ne sont pas forcés. L'art n'y perd rien, au contraire, et l'intérêt du récit s'en accroît.

Les enfants aiment les contes à la passion, les hommes ne les haïssent pas et les lisent sans s'en vanter. La Fontaine avait la franchise de cette faiblesse.

> Si peau d'âne m'était conté,
> J'y prendrais un plaisir extrême.

Aussi Perrault est-il resté un des maîtres de notre littérature, et compte-t-il de nombreux disciples. M. Ch. Deulin a pris place parmi ceux-ci, avec ses *Contes d'un buveur de bière* [1]. Ce sont d'assez courts récits de forme moitié naïve, moitié humoristique, dont les Flandres, patrie du houblon, sont le principal théâtre. L'auteur a pris en général ses sujets aux souvenirs, aux légendes, aux entretiens de veillées de quelques villages du Nord, mais il a brodé à sa guise sur le fond et mêlé un peu d'enseignement moral à l'agrément. Il n'est pas éloigné de croire lui-même [2] que ses contes sont, comme les récits du bon Alcofribas, des

[1] Libr. internat., in-18, 324 p.

[2] A défaut de préface, l'auteur des *Contes d'un buveur de bière* a fait lui-même le compte rendu de son livre dans le *Journal pour tous* (1er février 1868), où il est chargé de la revue des théâtres, et où plusieurs de ses écrits avaient paru sous le titre de *Contes d'un bon Flamand*.

récits « de haulte gresse » et dont on peut « par curieuse reizon et méditation fréquente rumpre l'os et sugcer la substantifique mouelle. »

Deux de ces contes, *Cambrinus, roi de la bière*, et *l'Hôtellerie des Sept-Péchés capitaux*, sont réclamés par l'auteur comme lui appartenant en propre. Parmi les autres où l'invention ne consiste que dans les détails de l'arrangement et de la mise en œuvre, on remarque : *Culotte verte*, *les Muscades de la Guerliche*, *le Petit Soldat*, *le Filleul de la Mort* et *le Poirier de Misère*. Cette dernière légende, partie de l'Orient pour faire le tour de l'Europe, nous montre la mort prisonnière dans un arbre magique et ne pouvant plus jouer de la faux; le monde, condamné à ne plus mourir, est profondément misérable : « On entendit une voix plaintive qui disait : « Oh! qui délivrera la terre de « l'immortalité, cent fois pire que la peste! » Ainsi le conte populaire, qui semble n'avoir d'autre objet que d'amuser, rencontre, en passant, des leçons de sagesse.

On imite plus ou moins longtemps avant d'inventer; on est plus ou moins longtemps autrui avant d'être soi-même. M. J. de Carné, dont les premiers livres nous ont offert le mélange incohérent d'éléments très-divers [1], ne s'est pas encore dégagé de la période d'imitation. Son volume de « Scènes de la vie réelle, » intitulé *Cœur et Sens* [2], nous le montre aux prises avec le souvenir et l'influence de Murger, de de Musset et de M. Dumas, fils. Il s'essaye surtout au réalisme passionné de ce dernier et emprunte à *l'Affaire Clémenceau* cette épigraphe qui marque les prétentions morales ou pour mieux dire immorales dont il se fait le chevalier de seconde main. « Quel trouble une femme née vicieuse peut jeter, innocemment, dans les délicatesses de l'homme qu'elle domine! je dis innocemment, parce que le vice a son innocence et sa naïveté. Il est des êtres créés pour le mal, des êtres qui en ont l'instinct, le besoin, et qui l'accomplissent sans en avoir ni la préméditation ni la conscience. » Théorie commode, en vérité. Elle ne ferait pas trouver grâce à un coquin, à un scélérat, devant le tribunal ou devant le jury; elle vaut à des

[1] Voy. t. VI de *l'Année litt.*, p. 120-114.
[2] Michel Lévy, in-18, 306 p.

filles perdues les indulgences plénières devant le romancier.

Un des héros de M. de Carné se laisse aimer sans scrupule d'une certaine Charlotte Duval qui, séduite par M. de Moriac, s'est donnée ensuite et cesse à peine d'appartenir à M. Frémond. Qu'il soit heureux avec elle! ils sont dignes l'un de l'autre. Mais pourquoi intituler *Cœur et Sens* un livre où le cœur a si peu de part. Pourquoi surtout imposer à des récits d'amour réaliste une dédicace prétentieuse comme celle-ci : « La vie de l'homme n'étant pleine que d'espoirs déçus et toujours renaissants, ce petit livre est dédié : A l'Espérance! »

Le recueil des *Nouveaux Romans de Paris*, de M. Benjamin Gastineau [1], a pour point de départ cette observation juste : « Paris n'est si intéressant que parce que tout y est drame, progression de félicité ou de misère. » Le programme aurait pu inspirer des récits écrits avec plus de soin, menés avec plus d'habileté ou conçus avec plus d'énergie. Le plus important lui-même, *les Amours pauvres*, trahit encore une main novice. On trouvera, en revanche, dans le volume, quelques bons articles de fantaisie et d'observation, par exemple, sur les photographes parisiens et sur l'Exposition universelle de 1867.

A propos de cette dernière, M. Gastineau remarque avec finesse qu'il y a « autant d'expositions que de spectateurs, que d'opinions politiques, que de religions, que de professions, que de races, de sexes et de classes, » et que « chaque visiteur voit l'Exposition universelle à travers son prisme individuel. » Forçant l'idée, il fait de l'observateur par excellence de ce tohu-bohu de choses de tous les mondes, un halluciné qui voit successivement en soi-même l'homme de tous les pays et de tous les âges de civilisation dont il a des échantillons sous les yeux.

[1] Dentu, in-18, 296 p.

13 [1]

Romanciers étrangers. MM. de Hacklaender, Dickens, miss Braddon.

Le roman peut devenir, chez tous les peuples, comme chez nous, un genre national; nos voisins, les Allemands, ont, comme nous, leurs conteurs favoris qui captivent leur public en lui présentant fidèlement son image, en le peignant avec une vérité minutieuse, dans toutes les situations de la vie et les diverses classes de la société. Le chevalier Friedrick Wilhem von Hacklaender est arrivé, par cette voie, à une entière popularité. On l'appelle le Dickens de l'Allemagne. Ce n'est pas qu'il ait pris le romancier anglais pour modèle, mais, porté par la nature de son talent à employer sur des sujets différents des procédés littéraires analogues, il a obtenu les mêmes résultats. M. de Hacklaender, doué d'un rare esprit d'observation, l'a appliqué à l'étude des mœurs des classes moyennes et de la vie de famille allemande. Deux de ses livres déjà anciens, *Boutique et Comptoir* et le *Moment du bonheur*, étaient comme les épopées familières de la vie bourgeoise. Il a exploité depuis des sujets que les événements récents ont pu contribuer à mettre en vogue, mais qui doivent leur

[1] Comme complément bibliographique du chapitre des romans, je mentionnerai : *Un drame intime, Blanche de Soravel,* de Mlle Louise Bader (Amyot, in-18, 212 p.); *Mémoires d'un caissier*, de MM. A. Belot et J. Dautin (Faure, in-18, 323 p.); *Louis Hubert*, de M. Eug. Bonnemère (Libr. internat., in-18, 378 p.); *Marthe Varades,* de M. Ern. Daudet (Dentu, in-18, 334 p.); *Pourquoi je ne suis pas bachelier*, de M. J. Nadeau (Hachette, in-18, 192 p.); *les Gens de Paris,* de M. J. Noriac (Michel Lévy, in-18, 350 p.); *les Crimes impunis,* de M. F. G. Rambaud (Libr. internat. in-18, 310 p.); *Un roi d'aventure*, de M. A. Robert (Degorce-Cadot, in-18, 304 p.); *Miss Mary*, de M. Maurice Sand (Michel Lévy, in-18, 356 p.); *le roi Misère,* de M. P. Saunières (Libr. internat., in-18, 404 p.); *Contes athéniens*, de M. A de Tanouarn (Lemerre, in-18, 208 p.); *Contes célèbres de la littérature anglaise,* de MM. L. de Wailly et P. J. Stahl (Hetzel, in-8, VIII-282 p.); *les Mystères de Marseille,* de M. Em. Zola (Marseille, in-18, 3 parties).

principal attrait au talent de l'écrivain : ce sont des scènes du corps de garde, de caserne, de garnison ou de campagne, composant la vie militaire en Prusse.

Dans ce tableau, exact jusqu'à la minutie, des mœurs et des usages du soldat allemand, M. de Hacklaender se montre à la fois peintre réaliste, écrivain humoriste et observateur philosophe ; il amuse, il instruit et, sans en avoir l'air, il fait penser. Son premier mérite est la vérité, et il lui doit tous les autres. Il ne prend pas ses héros et ses scènes par les côtés extérieurs seulement, il entre dans l'intimité de l'homme et de la vie. Il fait agir, mouvoir, parler et sentir ses personnages. Il saisit l'homme, ou du moins ce qu'il en reste, sous l'uniforme. Il en montre au vif les idées, les préjugés, les travers, les petitesses toujours mêlées d'un peu de grandeur. Ses tableaux sont aussi naïfs que pittoresques, et la pointe de malice se dérobe sous le naturel. Sa vérité simple et animée fait penser aux récits primitifs des âges épiques. M. Hacklaender serait l'Homère du corps de garde, si le corps de garde pouvait avoir un Homère. Il rencontre parfois le grotesque, et ses croquis à la plume font penser aux dessins de Charlet, mais c'est un Charlet prussien qui n'a point de maître que lui-même et qui n'a qu'un modèle, la réalité.

La *Vie militaire en Prusse*[1] de M. de Hacklaender forme quatre séries distinctes et indépendantes : elles ont leurs titres à part, la première : *le canonnier H... et le sous-officier Dose;* la seconde : *les bombardiers Tipfel et Robert;* la troisième : *le sous-officier Doze et la Bürgerwehr;* la quatrième : *la belle Sophie et l'officier de dragons*. Chacune déroule son histoire ou plutôt son roman au milieu des tableaux de la vie de garnison. L'histoire est une affaire de galanterie, menée rondement et à la militaire; elle est plus vraie par les détails que vraisemblable par l'invention. Elle sert à relier toutes ces scènes du corps de garde observées au microscope et rendues avec la perfection de la photographie. Les personnages ont leur diversité dans l'uniformité. Ici le jeune officier fringant, pimpant, qui court les aventures avec la gaieté et l'insouciance d'un sous-lieutenant d'opéra-comique; là le gros sous-officier,

[1] Hachette et Cie, in-18, t. I-IV, 206-208-202-204 p.

lourd et épais, obligé d'achever au corps de garde les études nécessaires à son avancement, et qui s'y endort sur son livre, dans la fumée du tabac et la chaleur suffocante du poêle. La vie militaire, si fidèlement daguerréotypée par M. de Hacklaender, ne donne pas une haute idée de son influence pour l'amélioration intellectuelle et morale de l'espèce humaine. Et c'est peut-être là la leçon à tirer d'un livre qui a l'air de n'en donner aucune et d'avoir pour tout objet d'amuser par la vérité pittoresque.

Parmi les romans qui nous sont venus d'Angleterre, nous avons remarqué *l'Abîme* de MM. Charles Dickens et Wilkie Collins et quelques volumes de la collection de miss E. Braddon. Ces trois auteurs sont pour mes lecteurs d'anciennes connaissances, et j'ai déjà analysé, de chacun d'eux, des œuvres plus caractéristiques que celles d'aujourd'hui [1].

L'Abîme [2] a eu la bonne fortune de nous arriver sous deux formes à la fois, comme livre et comme drame au théâtre. Sous cette dernière, elle a eu un certain retentissement et tenu l'affiche du Vaudeville pendant quatre mois. L'intérêt sympathique qui s'attache aux héros du roman anglais a plus fait pour ce succès que la nouveauté du sujet ou l'originalité de la mise en scène. Le roman a été traduit par Mme Judith, de la Comédie-Française, associée plus d'une fois aux traductions de M. Bernard Derosne, son mari. Coupé par l'auteur en actes et en tableaux, ce roman était un mélodrame tout fait où l'innocence persécutée, trahie, triomphe à la fin, tandis que le traître trouve un juste châtiment de ses méfaits. Comme ingrédients du genre, ajoutez une supposition d'enfant, la longue possession d'un faux état civil, une grande fortune dans des mains qui n'y ont pas droit, puis peu à peu la vérité se faisant jour, une reconnaissance finale s'accomplissant, la fortune et le mérite se réunissant sur la même tête, la vertu et le bonheur dans les mêmes cœurs. Quant à « l'Abîme » qui donne au roman son titre, il n'est

[1] Voy., pour Dickens, les t. I, III, IV et VII de *l'Année litt.*; pour Wilkie Collins, les t. IV et VI; pour miss Braddon, les t. VI et VII.

[2] Hachette et Cie, in-18, 214 p.

pas pris dans le sens métaphorique et moral ; c'est un effroyable précipice au milieu des glaciers des Alpes où le traître veut précipiter son innocente victime et où il roule lui-même, pour la plus grande satisfaction de la conscience et le plus grand honneur de la justice.

La collection française de miss Braddon s'est enrichie de trois œuvres nouvelles traduites par son interprète juré, M. Charles-Bernard Derosne : *la Femme du docteur*, *le Locataire de sir Gaspard* et *l'Allée des Dames*. On me permettra de ne pas donner ici l'analyse de romans qui sont tout en événements et en tableaux. Miss Braddon excelle dans le maniement des émotions énergiques et violemment dramatiques. Quelquefois, elle adoucit ses peintures, comme dans *la Femme du docteur* [1], qui nous représente, chez une bourgeoise de village, des aspirations supérieures à la position et aux ressources du mari. Le besoin du luxe et de passion de cette Mme Bovary anglaise la jette naturellement dans des aventures dramatiques, mais ce qu'elles ont d'émouvant est tempéré par le contraste de scènes amusantes de la vie littéraire dans la Grande-Bretagne. Il y a surtout un type très-comique des faiseurs de romans à un sou la ligne.

Il ne faudrait pas beaucoup d'écrivains de la facilité et de la fécondité de miss Braddon pour faire tomber la production du roman au-dessous de ce prix. J'ai relu plusieurs de ses anciens volumes, publiés à prix réduits dans une collection nouvelle. C'est toujours, avec des variations légères, la reproduction d'un même type bâtard, celui du roman anglais greffé sur notre roman-feuilleton. Ce sont toujours les mêmes éléments diversement combinés ; des études de mœurs et de caractères minutieusement analytiques, au milieu de complications d'événements, de mystères, de révélations, de dénouements toujours attendus et toujours retardés. On peut reprocher à l'auteur et au genre lui-même la longueur des récits, l'inutilité des descriptions, les ajournements indéfinis de la solution. Il y a ici moins d'habileté scénique que dans le roman français, des coupures moins savantes pour renvoyer « la suite au prochain numéro, » en un mot un

[1] Hachette et Cie, in-18.

récit moins dramatiquement saisissant; mais cette infériorité se rachète par l'intérêt plus sympathique qui s'attache aux héros ou aux victimes, et par la satisfaction que donnent à la conscience le triomphe de la justice et le bonheur de la vertu.

THÉATRES

Le mouvement dramatique en 1868. La poésie au théâtre. La comédie de salon. Le drame. — Comédie-Française : *La Valise de Molière; Paul Forestier; la Revanche d'Iris; le Coq de Mycille; Agamemnon; Une histoire ancienne; A deux de jeu*, etc. Reprises : *Don Juan; Mercadet*, etc. Honneurs rendus à de Musset et Ponsard. — Odéon : *Didier; la Saint-François; les Amoureux de Marton; le Roi Lear; la Loterie du mariage; Jeanne de Ligneris; le Drame de la rue de la Paix*, etc. Reprises : *Kean; la Conscience.* — Gymnase dramatique : *le Comte Jacques; les Grandes Demoiselles; le Chemin retrouvé; les Amendes de Timothée; les Maris sont esclaves; le Soulier de bal; Fanny Lear; Thérèse Humbert; Suzanne et les deux Vieillards; le Monde où l'on s'amuse*, etc., etc. — Vaudeville : *les Rivales; les Loups et les Agneaux; l'Abîme; Où l'on va; l'Enfant prodigue; les Femmes d'emprunt, Miss Multon.* — Théâtres de drames : Porte-Saint-Martin (*Nos Ancêtres, Cadio*, etc.); la Gaîté; Ambigu-Comique (*la Czarine*, etc.); le Châtelet; Cluny (*les Inutiles*, etc.). — Scènes de genre : Variétés (*la Périchole*); Palais-Royal; Bouffes-Parisiens. — Théâtres lyriques : Opéra (*Hamlet*); Opéra-Comique (*le Premier jour de bonheur; le Coricolo*, etc.); Théâtre-Lyrique; Fantaisies-Parisiennes; Folies-Dramatiques, etc. — Le théâtre hors du théâtre. Théories socialistes et comédies sociales. Les *Préfaces* de MM. Alex. Dumas fils; *le Loup de Bourse* de M. Ern. Feydeau.

1

Le mouvement dramatique en 1868. La poésie au théâtre. La comédie de salon. Le drame.

Les théâtres parisiens, dont les allures ordinaires avaient été si fort troublées par l'Exposition universelle, ont repris, en 1868, leur train régulier de vie et de production. La littérature dramatique est rentrée dans son lit, ou, si l'on veut, dans son ornière. Elle n'a été ni brillante à l'excès, ni trop indigente. Des œuvres estimables se sont produites et fait applaudir sur plusieurs scènes. La poésie surtout a retrouvé et élevé la voix. Si le drame en vers, à la Porte-Saint-Martin ou à l'Odéon, n'a procuré que des

hommages stériles au courage malheureux des poètes (Amédée Rolland et Marc Bayeux), la comédie et même le vaudeville en vers ont valu gloire et profit au Théâtre-Français et au Gymnase. M. Émile Augier n'a pas eu à se repentir de s'être retrouvé poète pour nous donner la principale œuvre dramatique de l'année, et M. Gondinet s'est fait, par la poésie, une réputation de spirituel vaudevilliste.

Les grands ouvrages littéraires, cependant, sont en baisse sur nos principaux théâtres; les petites comédies, les proverbes, les bluettes se multiplient partout. La Comédie-Française en compte une demi-douzaine; l'Odéon ne s'en abstient pas, le Gymnase s'en donne à cœur joie. Ces riens dramatiques arrivent souvent au théâtre en passant par les salons où ils font fureur. Le goût du monde pour la comédie de paravent a été si loin que des directeurs ont défendu à leurs pensionnaires, sous peine de grosse amende, de jouer hors de leur theâtre. Autre fait caractéristique, la parodie de l'antiquité classique s'est glissée jusqu'au sanctuaire de l'art ancien : le Théâtre-Français, dont le directeur, M. Ed. Thierry, avait oublié ou dédaigné de mentionner la *Belle Hélène* dans son rapport officiel sur l'état de l'art dramatique[1], a livré par deux fois aux rires de son parterre l'antiquité travestie. Il rachète au plus vite sa faute légère par une sombre tragédie d'*Agamemnon* et par des hommages pompeux aux grands morts anciens ou modernes, Molière, de Musset, ou Ponsard.

Les reprises qui constituaient, l'an passé, presque l'unique spectacle, sont rentrées dans la mesure que leur assigne leur intérêt d'étude ou de curiosité, et ont laissé la carrière libre aux efforts de l'originalité contemporaine. Celle-ci a laissé beaucoup à désirer dans le drame, vers lequel les directeurs des théâtres à grand spectacle, lassés des ruineuses féeries, ont cherché à ramener le public. C'est en vain que les anciens maîtres du genre, les Alexandre Dumas, les Bouchardy, sont rentrés eux-mêmes dans la lice : on ne rend pas la vie au présent avec les formes du passé. Quant aux jeunes, ils n'ont plus assez de foi dans le drame pour croire que les grandes

[1] Voy. ci-dessous : *Critique et histoire littéraire*.

combinaisons de l'histoire, de l'imagination et de la passion puissent lutter par elles-mêmes contre les merveilles féeriques, et tout leur génie d'invention consiste à trouver des prétextes au déploiement de la science décorative, au jeu des machines et des trucs, à la mise en scène, au lieu de l'ancienne apothéose finale, d'une inondation ou d'un incendie.

2

Comédie-Française : *la Valise de Molière; Paul Forestier; la Revanche d'Iris; le Coq de Micylle; Agamemnon; Une histoire ancienne; A deux de jeu,* etc. Reprises : *Don Juan; Mercadet,* etc. Honneurs rendus à de Musset et Ponsard.

C'est par un hommage à la mémoire de Molière, son patron, que la Comédie-Française inaugure l'année. Elle donne, le jour de son anniversaire, une fantaisie dramatique qui relève de la curiosité littéraire ; c'est une petite comédie, en un acte et en prose, enchâssant quelques fragments inédits ou peu connus de Molière, ou, du moins, qui lui sont attribués. Elle a pour titre : *la Valise de Molière* (15 janvier) [1], et pour auteur M. Édouard Fournier, coutumier de ces ingénieuses mises en scène des trouvailles curieuses de l'érudition. Nous l'avons déjà vu fêter d'une manière analogue nos deux grands tragiques ; notre immortel comique devait avoir son tour ; après *Corneille à la butte Saint-Roch*, *Racine à Uzès*, et *la Valise de Molière* : la trilogie est complète.

Les choses inédites ou peu connues que M. Fournier a reprises dans le sac de voyage de Molière ont, à défaut d'une grande valeur littéraire, l'intérêt qui s'attache à des reliques. On les laisserait se morfondre dans l'immense bric-à-brac de l'histoire, sans le nom qu'elles rappellent. Quelques bouquets à Iris, avec une pointe de préciosité, des vers à l'éloge du roi, des fragments d'une chanson à boire, voilà le bagage que Molière avait perdu en route, sans beaucoup s'en apercevoir, et que M. Fournier est aux anges

[1] Distribution : MM. Fr. Febvre, *Molière;* Seveste, *Du Croisy;* Chéry, *La Thorillière;* Kime, *Cormier;* Eug. Provost, *Beauval;* — Mmes J. Tordeus, *Baron;* Dinah-Félix, *Jeanne Bourguignon*.

d'avoir retrouvé. En tout, une douzaine de morceaux. En voici trois échantillons.

D'abord la galanterie :

Iris, que prétendez-vous faire?
Etait-ce par malice, était-ce par pitié,
Quand vous avez voulu que ma tendre amitié
De l'amour prit le caractère?
Hé bien! vous avez vu le secret de mon cœur.
Je vous ai fait l'aveu de ma triste langueur :
Mais après tout, Iris, de cette obéissance
Quel doit être enfin le fruit?
M'auriez-vous ordonné de faire tant de bruit
Pour demeurer dans le silence?

Puis une boutade d'ivrogne sans argent :

Philosophes fameux, qui d'une ardeur si pure
De ce vaste univers recherchez les secrets,
Demeurez tous d'accord qu'avec notre peinture,
Vos vers ingénieux et vos divins creusets,
S'il est du vide en la nature,
Il faut qu'il soit dans nos goussets.

Enfin le premier de deux sixains en l'honneur du roi aiguisés en épigrammes :

Le grand métier de Mars est ce qui peut vous plaire;
Mais chacun songe à son affaire,
Et cependant que vous allez
Exercer, comme un autre Hercule,
La belle ardeur dont vous brûlez;
Moi je songe au bois que je brûle.

Le fil qui relie ces curiosités littéraires est ingénieux, mais ce n'est qu'un fil. Un directeur d'une troupe de comédiens de campagne a ramassé la valise perdue par Molière. Il va se faire honneur des vers qu'elle contient, quand, par malheur il rencontre Molière et sa troupe. Le futur auteur de *Tartuffe* reprend son bien qui, cette fois, est vraiment le sien; mais il n'en est pas plus fier, car il a l'habitude, suivant le mot de Boileau qui termine la pièce, d'être plus sévère pour lui-même que le public.

« Il plaît à tout le monde et ne saurait se plaire. »

A propos de ces friperies de sa jeunesse, il faut avouer qu'il n'aurait pas tout à fait tort.

Il passe parfois sur la littérature des souffles inattendus auxquels les habiles, les forts, s'abandonnent avec une apparence d'audace qui n'est au fond qu'une suprême habileté. C'est au théâtre que ces courants se font le mieux sentir, et les maîtres du genre leur doivent leurs plus grands succès. Ainsi s'explique celui de la comédie de M. Émile Augier : *Paul Forestier*, en quatre actes et en vers (25 janvier) [1]. Dans ces derniers temps il s'était fait un retour à la fois vers la poésie, cette forme idéale du genre dramatique, et vers la violence de la passion amoureuse comme source de l'émotion. *La Conjuration d'Amboise* du poète Bouilhet avait attiré la foule à l'Odéon, des reprises de drames romantiques, comme *Antony*, avaient trouvé le public sensible aux effervescences d'un autre âge. *Paul Forestier* est venu satisfaire au double besoin de voir la passion se déchaîner encore au théâtre, et éclater dans la langue poétique. C'est un drame d'amour, avec les péripéties violentes d'une passion tyrannique, et un dénouement artificiel qui le change inopinément en comédie.

Un jeune sculpteur, Paul Forestier, a pour maîtresse une femme mariée, Mme Léa de Flers. Son père l'arrache à cette passion et le marie au plus vite à une jeune fille naïve et pure, dont il est le tuteur ; le charme innocent, la beauté chaste de Camille captivent Paul depuis trois mois à peine, lorsque Léa, devenue veuve, est ramenée vers lui. L'infidélité de Paul, sa promptitude à chercher l'oubli de leur amour dans un mariage avait excité en elle un accès de colère qui a eu pour conséquence une véritable action de délire. Au jour et à l'heure où ce mariage outrageant s'accomplissait, elle s'est livrée, sans amour, au premier venu qu'elle a chassé, l'heure d'après, avec horreur. Ce fut, chez elle, une sorte d'entraînement physiologique, sous le coup d'une commotion morale. Cette crise d'hystérie par vengeance, dont le seul récit est une des choses les plus scabreuses qu'on ait risquées, de nos jours, au théâtre, devient le centre de la pièce; elle en est l'intérêt dominant et le nœud.

Paul, informé de cette chute honteuse par celui qui en

[1] Distribution : MM. Got, *Michel Forestier ;* Delaunay, *Paul ;* Coquelin, *Ad. de Beaubourg;* Kime, *Firmin; —* Mmes Favart, *Léa;* Victoria Lafontaine, *Camille.*

a eu le bénéfice, court chez Léa pour la lui reprocher, et laisse éclater, dans ses injures mêmes, la vivacité de son amour. Léa le repousse et se prépare à fuir; il veut fuir avec elle. Il abandonne tout pour courir sur ses pas. Il outrage son père qui l'a jeté, frémissant encore de sa première passion, dans les devoirs et les tendresses d'une union impossible, il va jusqu'à lever la main sur lui, lorsqu'il veut lui barrer le passage. L'innocente Camille, mortellement froissée dans son amour et dans sa pudeur par cette rivalité, ne voit de recours que dans le suicide; c'est encore par amour qu'elle se sacrifie, pour ne pas faire obstacle à une passion qui ne laisse dans le cœur de Paul, aucune place pour elle; mais son abnégation touche son mari et le ramène dans ses bras. Léa seule s'est sacrifiée; la maîtresse cède noblement la place à la femme légitime; les droits du foyer conjugal sont reconnus, et la passion révoltée est rentrée dans le devoir.

L'originalité de *Paul Forestier* ne réside pas dans l'idée générale qui n'est, au fond, qu'un lieu commun de morale et de comédie, à savoir le danger de marier trop vite un jeune homme encore en proie à une passion illégitime; elle est dans l'audace de la mise en œuvre, et dans l'étrangeté de la scène capitale et de ses conséquences. Léa a été, par un accès, la proie de cette fatalité physiologique à laquelle le roman moderne, depuis M. Flaubert jusqu'à M. Zola, a fait une trop grande part; la sincérité de sa passion, le sentiment de honte qui suit sa chute, ses efforts pour se dérober à des poursuites coupables, son sacrifice final pour rétablir le bonheur qu'elle a détruit, ne permettent pas de voir en elle, comme on l'a fait, une héroïne de la famille de Mme Bovary et de Thérèse Raquin. La pathologie n'a pas détrôné, autant qu'on s'est plu à le dire, la psychologie dans l'œuvre de M. Em. Augier; la passion n'y est pas une simple affaire de tempérament. Il n'y a de question physiologique que celle d'une chute subite, fatale, presque inconsciente, véritable attaque d'hystérie. Ce n'est qu'un éclair, mais cet éclair jette un jour singulier sur tout le reste. Les études pathologiques sont si peu de mise au théâtre que le *cas* offert dans *Paul Forestier* se détache, et monte au premier plan; les luttes morales dont il est le prétexte, se relèguent dans l'ombre ou s'éclairent d'un faux jour.

La logique des passions suffisait pour expliquer les revirements et les péripéties du drame, et surtout le retour de Paul vers Léa, malgré sa souillure d'un jour. Ce qu'elle n'explique pas, c'est le dénouement trop prompt et trop moral de ces violences du cœur et des sens. Dans de pareilles conditions, la vie nous montrerait Paul et Léa, une fois réunis, plus difficiles à séparer. Ce fils révolté, ce mari en rupture de ban, a secoué son double joug avec trop de fureur pour le reprendre avec une patience si douce. Le sacrifice consenti par Camille s'accomplirait, dans la réalité; la désolation entrerait au foyer du père imprévoyant, pour n'en plus sortir. Cette enfant qui n'est pas de taille à lutter, avec les grâces mignardes, contre ces grands souffles de la passion, parle de retourner au couvent dont elle est à peine sortie, puis de se tuer, de se *périr*, comme dirait une fille d'ouvrière. A défaut d'un réchaud de charbon, elle court à la rivière. On l'arrête à temps; on retient le mari, la maîtresse part seule, l'épouse pardonne. Réconciliation invraisemblable ou fragile à laquelle tant d'impétuosité dans l'amour coupable ne permet pas de se produire ou de durer. Logiquement, le cas extraordinaire de Léa tournait au fait divers trivial et appelait un dénouement de mélodrame ou d'affaire judiciaire. Par une brusque réaction contre ses hardiesses, M. Ém. Augier le termine en une agréable victoire de la morale et de l'esprit de famille.

L'auteur de *Paul Forestier* est assez coutumier de ces défaillances finales d'une pensée audacieuse, et des démentis donnés à des tableaux scabreux par la timidité des conclusions. Il achève de ramener à lui par ses inconséquences la conscience populaire qu'il a effarouchée par ses hardiesses. Il aime à sentir le public se cabrer sous sa main, au milieu des aspérités d'un chemin de traverse; puis tout à coup il tourne la bride et le ramène au but accoutumé par la voie la plus battue; il inquiète les principes et finit par rassurer les préjugés. Il a ainsi pour lui les esprits forts qui lui savent gré de l'audace de ses conceptions, sans avoir contre lui les esprits plus faibles que tranquillise l'honnêteté de ses dénouements.

Ce qui a recommandé *Paul Forestier* à tous, indépendamment de l'éloquence de la passion, logique ou non dans ses entraînements, c'est le mérite soutenu de la

langue poétique. M. Ém. Augier nous a rendu sa meilleure versification de comédie, celle de *Gabrielle*, de *Philiberte*, de *l'Aventurière*. Son style, d'une merveilleuse souplesse, se prête à toutes les pensées, à tous les sentiments, aux choses les plus humbles, comme aux plus hautes, aux pures tendresses, aux violences coupables. Rien de naturel comme les scènes d'atelier où, sans parler argot, l'art trouve son langage :

Voyons donc. — Un peu mou, ce Milon, un peu mou!
Raidis-moi donc ces bras et gonfle-moi ce cou;
Autrement, de son chêne il n'aura que l'écorce.
Il faut rendre l'effort, tu ne rends que la force.

Rien de gracieux comme l'idylle d'intérieur qui vous montre le jeune mari faisant le portrait de sa femme, mécontent de son œuvre et la recommençant.

CAMILLE.
Merci.
PAUL.
De quoi? de te flatter!
CAMILLE.
Non... de me voir ainsi.
FORESTIER.
Tu n'es pas autrement.
CAMILLE.
Tant pis.
PAUL.
Que chante-t-elle?
CAMILLE.
Je voudrais être laide et te paraître belle.
PAUL.
Les dieux ont accompli la moitié de vos vœux.
CAMILLE.
Mais... laquelle.
PAUL
Allez donc arranger vos cheveux.

Que de vers heureux, surtout en situation! Ici le père qui veut familiariser sa pupille avec l'idée d'épouser son fils, s'aperçoit qu'elle l'a toujours aimé :

Moi qui la préparais et cherchais des détours!
Comme le cœur va droit! que ses chemins sont courts!

Ailleurs, au troisième acte, dans l'une des scènes les plus belles, Paul venu chez Léa, sous un prétexte, contient mal sa colère. Léa s'écrie :

Mais insultez-moi donc! vous en mourez d'envie.

Ce trait produit à la scène une sorte d'effet cornélien. Un peu plus loin, Léa, faisant le récit de son acte de délire, s'interrompt tout à coup.

Si la honte tuait, je ne serais pas là!

Toute l'œuvre prouve que, chez M. Em. Augier, si le physiologiste n'a pas étouffé le psychologue, la recherche des effets scabreux n'a pas porté la plus légère atteinte aux excellentes qualités de l'écrivain.

Il faut bien dire quelques mots des interprètes d'une pièce comme *Paul Forestier*, où le talent de l'auteur a tant besoin du talent des acteurs pour sauver les hardiesses et soutenir les inconséquences. Mlle Favart, chargée du rôle difficile et antipathique de Léa, en a fait l'une de ses meilleures créations; elle en a fait accepter l'odieux; elle a racheté la honte par la sincérité; elle a déployé une habileté et une puissance, une grâce et une largeur, une vérité et une audace incomparables. Le drame et la tragédie retrouvaient réunies en elle les ressources si diverses qu'ils réclament. Sa supériorité écrasait, d'une façon malheureuse pour l'œuvre, le rôle de Camille, rempli par Mme Victoria Lafontaine. On sentait trop que les tendresses fades de l'ingénue ne pouvaient pas lutter contre ce déchaînement de passion et reconquérir le cœur soumis à un tel ascendant. La faiblesse du dénouement en devenait plus éclatante.

M. Delaunay prêtait à la passion de Paul, tour à tour emportée et tendre, la fougue ou la grâce dont tant de grands rôles, classiques ou modernes, lui ont fait une habitude. Peu d'artistes ont à la fois plus de force et d'élégance, avec un naturel plus parfait. M. Got rendait aussi le personnage du père Forestier avec aisance, bonhomie et rondeur. Dans les dernières scènes, il s'élevait, sans rien outrer, à une vraie éloquence. Un rôle un peu accessoire, en dehors, mais original, celui d'Adolphe de Beaubourg, a permis à M. Coquelin d'associer des effets

comiques d'une grande finesse avec la vérité du sentiment. Ce Lauzun manqué qui court après la distinction et les bonnes fortunes et qui reste commun et s'en désole, cache, sous sa légèreté vulgaire, une certaine noblesse d'esprit et de cœur qu'un éclair de vraie passion amène à la surface, sans toutefois transfigurer l'homme. Il y avait là de ces nuances très-difficiles à rendre, et qui font beaucoup d'honneur à l'artiste et de plaisir aux connaisseurs.

Jamais le répertoire des proverbes de salon ne se sera autant enrichi que cette année à la Comédie-Française. Proverbes en prose, proverbes en vers, proverbes à deux ou à quatre personnages, proverbes modernes, proverbes mythologiques. Le premier qui se produit est *Un baiser anonyme*, en un acte, de MM. Albéric Second et J. Blezyr (6 mars)[1]. C'est une histoire, assez commune, au fond, mais assez vivement dite, d'un « faux coup de canif dans le contrat. » Un mari noue, dans un bal masqué, une intrigue dont l'héroïne est sa propre femme. Une verte leçon est donnée à la suffisance de ce séducteur qui se trouve moins coupable d'infidélité qu'il ne l'aurait voulu. Une certaine gaîté ne manque pas à cet essai d'un genre souvent gâté, de nos jours, par le raffinement.

La Revanche d'Iris, en un acte, de M. Paul Ferrier (25 mars)[2], n'est qu'un proverbe, mais un proverbe en vers, et dont la scène nous transporte dans la Grèce classique. Iris, la messagère des dieux, envoyée sur la terre pour y chercher une honnête femme, s'il en existe, rencontre Diogène et son tonneau. Ce cynique lui dit toutes sortes d'horreurs du beau sexe, puis l'amène à se regarder dans la fontaine voisine où il boit sans sébile, depuis qu'il a rejeté ce meuble de luxe; il lui dit alors, pour dernier compliment, que la femme qu'elle y voit ne vaut pas mieux que les autres.

Iris jure de se venger. Par l'intervention surnaturelle de Cupidon, elle rend Diogène amoureux; elle l'agace,

[1] Distribution : MM. Bressant, *Gaston de Marsac;* Febvre, *René de Tavenay;* — Mmes M. Brohan, *Mme de Chailly;* E. Riquer, *Lucie.*

[2] Distribution : M. Coquelin, *Diogène;* — Mlle Ponsin, *Iris.*

elle l'affole, puis l'amène se mirer à son tour dans la même source, où il a la honte de ne pas voir un homme. *La Revanche d'Iris* est une excellente fantaisie de jeune homme, en vers vifs et bien tournés, lestement conduite et qui, sans promettre peut-être beaucoup pour l'avenir, fait honneur à un débutant.

Le parodie de la Grèce classique, que la *Belle Hélène* a si bruyamment remise en vogue, n'est pas un genre épuisé ; elle renaît pour monter plus haut ; des Variétés, elle passe au Théâtre-Français et y prend droit de cité. Comme la pièce précédente, *le Coq de Micylle*, comédie en deux actes et en vers de MM. Eugène Nyon et Henri Trianon (27 mai) [1], est, dans la mesure que comporte la dignité de notre première scène, une bouffonnerie dans le genre des « cascades » de MM. Meilhac et Ludovic Halévy ; il n'y manque que la musique de M. Offenbach, remplacée par la rime.

Le sujet est tiré d'un des dialogues les plus jolis de Lucien, ce grand parodiste de l'Olympe antique, que l'on a comparé à Voltaire et qui, comme notre grand philosophe, sait enfermer sous une forme piquante et vive beaucoup de raison et de bon sens. Le savetier Micylle est éveillé, le matin, au milieu des plus jolis rêves par le chant de son coq; il se met à maudire l'animal, qui tout à coup prend la parole et lui déclare qu'il est une des incarnations nombreuses de Pythagore ; il lui raconte son histoire ou plutôt ses histoires et en tire quelques bonnes leçons de force d'âme et de patience.

Dans la pièce de MM. Nyon et Trianon, Pythagore va plus loin ; aux conseils qui ont peu d'influence, il subsitue l'enseignement en action, et pour apprendre au savetier à supporter les misères de sa condition, il lui propose de le faire passer dans le corps de son riche voisin, Eucrate, dont il convoite si ardemment à la fois les trésors et la femme. De son côté, Eucrate, sans être averti de la substitution, passera dans le corps de Micylle.

[1] Distribution : MM. Coquelin, *Micylle-Eucrate ;* Barré, *Eucrate-Micylle ;* Boucher, *Pythagore;* Tronchet, *Chef des esclaves ;* — Mmes E. Dubois, *Doris ;* E. Riquer, *Chloé ;* Barretta, *Une esclave.*

Cette double transmigration s'opère sans que l'âme des deux permutants ait bu aux eaux du Lethé, c'est-à-dire sans que chacun d'eux ait rien perdu de ses idées, de son caractère, de ses goûts, des habitudes d'esprit qui constituent sa personnalité. Micylle reste Mycille, dans l'enveloppe extérieure d'Eucrate, qui reste Eucrate sous celle de Micylle. Pour bien marquer cette métempsychose, chacun des acteurs qui représentent les deux personnages, change de rôle au second acte, du moins extérieurement, et conserve son individualité sous un nom et un costume nouveau et dans une condition nouvelle. Cette permutation a paru causer un certain embarras au public et fait à plusieurs critiques l'effet d'un logogriphe en action.

On devine les scènes qui suivent, les quiproquos, les déconvenues respectives dont quelques-unes sont comiques. Par exemple, Micylle qui a autrefois tant souffert de la faim, est dans les délices à la vue du repas succulent qu'on lui sert ; mais comme il a le corps d'Eucrate, il en a l'estomac débilité et ne peut toucher à ces merveilleuses cuisines dont l'odeur le faisait jadis mourir d'envie. Pendant ce temps-là, Eucrate, heureux de se sentir un appétit autrefois inconnu, n'a pas le moindre morceau à se mettre sous la dent. L'ardeur amoureuse de Micylle pour la femme d'Eucrate donne lieu à d'autres déceptions. Mêmes désirs dans l'âme, même incapacité du corps à les satisfaire. La goutte est là, qui calme traîtreusement les emportements de la passion. En fin de compte, ce que le savetier Micylle a de mieux à faire, c'est de rentrer en toute hâte dans son corps et dans sa misérable condition, meilleure, à tout prendre, que la richesse de son voisin.

Un des torts du *Coq de Micylle*, c'était de venir sur la même scène que *la Revanche d'Iris*, et de répéter, à quelques semaines de distance et dans des conditions trop semblables, le spectacle de la Grèce travestie. Un autre tort de la pièce qui n'est guère qu'une bluette agrandie, était de n'être pas une œuvre de débutant. Elle offrait assez d'invention et d'habileté de facture pour commencer la réputation d'un inconnu ; elle a paru insuffisante de la part de deux hommes dont la réputation n'est plus à faire.

Le Théâtre-Français se doit à lui-même de donner de

temps en temps des œuvres moins faites pour l'amusement du public que pour servir de prétexte aux études des lettrés. Telle a été la tragédie d'*Agamemnon*, en deux actes, imitée de Sénèque par M. Henri de Bornier (22 juin)[1]. On s'est demandé pourquoi le poète français avait pris Sénèque pour modèle. Pourquoi, le sujet étant choisi, ne pas remonter à la source vraiment originale, au drame du vieil Eschyle, écrit pour le théâtre naissant, mais enfin pour le théâtre, au lieu de s'arrêter à une copie de seconde main faite par un rhéteur d'un grand talent pour la lecture et non pour la scène? Je ne reprendrai pas ici la comparaison de tous les *Agamemnons* qui se sont produits sur les théâtres modernes, avec une plus ou moins grande liberté d'appropriation, d'Alfieri à Népomucène Lemercier, de M. Alexandre Dumas père à M. Henri de Bornier. Celui-ci a peut-être eu peur de l'excessive simplicité de l'ancienne tragédie eschylienne, ou plutôt il s'est dit qu'Eschyle ne s'imitait pas, qu'il pouvait seulement se traduire, que la traduction en était faite et bien faite par M. Ménard, et qu'il n'y avait pas à refaire l'*Oreste*.

L'*Agamemnon*, d'après Sénèque, est moins saisissant que le drame grec, malgré la simplicité de ce dernier. Les effets de style, les enjolivements de la phrase vont mal à cet horrible fait divers de l'histoire héroïque. L'amplification, si brillante qu'elle soit, n'ajoute rien à la terreur; elle la diminue, au contraire, en la faussant par des intentions visibles d'exagération. Et cependant la langue de Sénèque est loin de mériter notre dédain; elle a de l'éclat, du trait, de la sonorité; elle ne pêche que par l'excès de l'esprit. M. Bornier en a rendu les côtés brillants plutôt que les parties ingénieuses. Il nous a presque fait un Sénèque intermédiaire entre l'école classique et le romantisme, plus audacieux que l'une, d'un goût plus pur que l'autre. La fermeté et l'éclat de son vers français, déjà remarqués dans ses poésies de lauréat et dans ses panégyriques, ont fait regretter que M. Bornier

[1] Distribution : MM. Chéry, *l'Ombre;* Gibeau, *Eurybate;* Sénéchal, *Egisthe;* Prudhon, *Strophius;* Masset, *Agamemnon;* — Mmes Ponsin, *Chœur des femmes grecques.* Royer, *Electre;* Devoyod, *Clytemnestre;* Tordeus, *Cassandre;* Lloyd, 1re *Troyenne;* Chapuz, 2e *Troyenne.*

n'osât pas aborder la scène pour son propre compte, et y risquer une composition originale.

Par une nouvelle tentative, bien modeste pourtant, un petit acte, intitulé *Histoire ancienne*, M. Edmond About, avec M. de Najac pour collaborateur (31 octobre)[1], a prouvé une fois de plus qu'il ne suffit pas d'être un écrivain d'esprit pour réussir au théâtre. Il nous a déjà fourni trop souvent l'occasion de dire comment et pourquoi le genre d'esprit qui est le sien est juste le contrepied de celui de l'auteur dramatique[2]. Il y a pourtant une idée comique dans sa dernière petite pièce. Un ancien amoureux revient, après beaucoup de voyages et de malheurs, auprès de la femme qu'il a aimée et qui en a épousé un autre. Il se flatte de vivre en tiers entre elle et un mari complaisant; il lui déclare qu'il l'aime toujours et apprend alors qu'elle est veuve. Grand désappointement : il voulait bien d'elle pour maîtresse, mais non pour femme. Après le lui avoir assez injurieusement fait sentir, il se décide à l'épouser, en apprenant, par le journal de souvenirs du vieux mari, que celui-ci n'en avait jamais agi avec elle qu'en père. Il y a des convenances de sentiment et de morale dont l'esprit peut se jouer agréablement dans le conte, la nouvelle et le roman, mais dont il ne fait pas impunément litière au théâtre. Autrement, on n'écrit que pour ce que M. About a appelé lui-même spirituellement le « théâtre impossible. »

Un dernier proverbe de salon se fera encore admettre dans la maison de Molière : *A deux de jeu* (14 septembre)[3]; c'est M. E. Legouvé qui l'y apporte, après l'avoir fait applaudir par la cour à Fontainebleau. Les châteaux impériaux sont parfois l'antichambre de la Comédie-Française; mais les suffrages du souverain et des courtisans ne sont pas toujours ratifiés par le grand et le véritable maître, le public. La bluette dramatique de M. Legouvé a les

[1] Acteurs : M. Coquelin, *Georges*; — Mme Brohan, *Clotilde*.
[2] Voy. III de l'*Année litt.*, p. 328-335; t. IV, 211-216; t. V, 183-192, etc.
[3] Distribution : M. Febvre, *Oct. de Néris*; — Mmes Arnould, Plessy, *la Marquise*; Tordeus, *Louise*; Baretta, *Une fleuriste*.

qualités ordinaires du genre : on ne lui a reproché qu'un peu d'obscurité. Des deux personnages obligés, le principal, la femme, est une marquise qui s'est amourachée, en passant, d'un petit roturier, caissier dans une maison de commerce. Au moment de partir pour le bal, elle reçoit la visite d'un certain M. de Néris qui vient lui annoncer que de grands malheurs ont atteint son amant. La grande dame y reste parfaitement insensible; elle n'en ira pas moins à son bal. Le visiteur se fâche, il menace : il ira lui-même au bal reprocher à la marquise sa trahison et son indifférence. La dame s'avise de séduire ce messager de malheur; elle paraît y réussir, lui arrache les lettres et pièces compromettantes dont il est porteur, puis se moque de lui, quand elle le voit désarmé. Mais M. de Néris n'avait fait que jouer l'amour; il se relève en rejetant son rôle et son nom d'emprunt. Il n'est pas gentilhomme, mais simplement le frère du roturier amoureux, pour son malheur, de la grande dame. Les désastres qu'il a racontés ne sont qu'imaginaires, il a voulu s'assurer que son frère s'était laissé séduire par une coquette, pour le mieux dégager d'une liaison funeste, et il fait part à la marquise du prochain mariage de son amant. Ces duos de coquetterie et d'esprit doivent une grande partie de leurs succès à leurs interprètes, et Mme Arnould-Plessy, la marquise, peut se considérer à bon droit comme la collaboratrice de M. Legouvé.

Sans compter, cette année, de ces reprises qui, comme celle d'*Hernani*, tiennent plus de place que les grandes nouveautés, le Théâtre-Français a cependant remis encore à la scène un certain nombre d'études intéressantes. Au mois d'avril, il nous rendait le *Don Juan* de Molière [1], cet exemplaire français d'un type qui avait grandi sur les théâtres espagnol et italien et qui depuis, consacré par l'une des plus belles œuvres musicales, s'est naturalisé sur toutes les scènes du monde. En y regardant de près,

[1] Distribution : MM. Régnier, *Sganarelle;* Maubant, *don Louis;* Bressant, *don Juan;* Talbot, *M. Dimanche;* Coquelin, *Pierrot;* Chéry, *la statue;* Barré, *Francisque;* Garraud, *don Carlos;* Seveste, *Guzman;* Prudhon, *don Alonse;* Montet, *Ragotin;* Tronchet, *La Ramée;* — Mmes E. Dubois, *Charlotte;* Tordeus, *dona Elvire;* Baretta, *Mathurine.*

le *Don Juan* français, essai médiocre de l'auteur de *Tartuffe*, n'a guère que l'intérêt d'une curiosité littéraire. Un intérêt de même ordre s'attache à la représentation d'un acte de *Médée*, le premier éclair qui révéla Corneille à lui-même (6 juin). On ne considère pas comme des reprises les études courantes du répertoire classique qui ramènent, chaque semaine, devant le public Corneille, Racine, Molière, Regnard, Marivaux, Beaumarchais, etc. Elles sont dans la tradition, elles y maintiennent les artistes et le public.

D'une époque plus voisine, le théâtre nous a rendu le fameux *Mercadet* de Balzac (22 octobre)[1]. Encore un de ces types qui ne périssent pas, mais dont les reproductions successives, comparées au modèle primitif, font ressortir la puissance du génie créateur. La reprise de *Mercadet* a été un triomphe pour la mémoire de Balzac. Une vie incroyable anime cette œuvre d'un autre temps qui semble écrite pour celui-ci. Balzac ne s'est pas borné à prendre « le faiseur » tel que le lui montrait son époque ; par une sorte de divination, il l'a vu grandir après lui, il l'a suivi dans ses développements et dans ceux de la société, et il nous l'a montré tel que nous devions le voir nous-mêmes, au bout d'un quart de siècle. Cette vision de l'avenir, cette peinture de ce qui n'est pas encore, en face de ce qui commence d'être, est un merveilleux trait de génie.

Et dans cette image actuelle ou prophétique, quelle puissance, que d'invention, que de vérité, quelle profondeur ! Que de traits à l'emporte-pièce, que de mots de satire, que de détails, que d'éclairs jaillissant des situations, pour peindre les personnages, achever les types ! Car il y en a plus d'un dans l'œuvre de Balzac; il y a toute une société d'industriels rapaces, de dupes aspirant à duper, de complicité avec leur dupeur. Tous les créanciers de Mercadet sont encore plus avides de faire valoir leurs

[1] Distribution : MM. Got, *Mercadet ;* Eug. Provost, *Justin;* Febvre, *de Labrive;* Chéry, *Pierquin;* Barré, *Verdelin;* Seveste, *Goulard;* Prudhon, *Méricourt ;* Masset, *Minard;* Kime, *Volette;* — Mmes Royer, *Julie ;* Guyon, *Mme Mercadet ;* P. Granger, *Virginie;* Dewintre, *Thérèse.*

fonds par les mains de leur débiteur que de les en arracher. Leur honnêteté de spéculateurs ne proteste contre une opération vicieuse qu'autant qu'ils n'en partagent pas les profits.

Au point de vue de la composition dramatique, il y a, dans *Mercadet*, des scènes bien agencées, bien conduites, merveilleusement filées, des péripéties, des revirements de situation d'un grand effet. On y trouve un moyen d'intrigue bien élémentaire, une *ficelle* trop apparente, le départ de l'associé Godeau et cette perpétuelle fiction de son retour, qui devient tout à coup un retour réel. Mais quels coups de théâtre amène la complication du vrai et du faux Godeau! « Vous ne le saviez donc pas? » dit-on à Mercadet, ébahi de voir tout le monde payé. « Par exemple! » répondit-il avec un dédain, qui, dans la situation, est tout simplement sublime.

Mais l'intérêt de la reprise de *Mercadet* n'était pas dans l'œuvre elle-même; il était dans la comparaison de l'interprétation d'aujourd'hui avec celle d'autrefois. M. Got avait à lutter, dans le rôle du faiseur, contre les souvenirs de M. Geoffroy. Il y a porté moins de bonhomie, de naturel, de rondeur; mais il a prêté à ses saillies plus de vivacité, plus de brio, plus de mouvement. Il a bien montré ce cerveau en ébulition d'où s'échappent tant d'expédients, de ruses, d'escroqueries; mais il n'a pas fait voir que ces grands dupeurs peuvent aussi, à certains moments, être dupes d'eux-mêmes, prendre au sérieux, dans l'étourdissement de leur parole, leurs propres chimères et partager l'ivresse qu'ils s'efforcent de communiquer aux autres. M. Got a trop mis l'hypocrisie en relief, dans un personnage en qui elle s'associe, pour être plus efficace, à une involontaire sincérité.

Dans l'immense répertoire de Scribe, nous ne signalerons que la reprise d'*Une Chaîne* (juillet). Elle a été l'occasion d'une certaine réaction contre les sévérités excessives adressées à un auteur si longtemps cher au public par M. Alex. Dumas fils, dans une de ces fameuses préfaces de son *Théâtre complet* [1].

En dépit des tirades dédaigneuses contre la comédie et

[1] Voy. ci-dessous, même section, § 10.

la société bourgeoise, *Une Chaîne* et tant d'autres pièces de Scribe sont restées très-intéressantes, et le public y revient avec plus de plaisir qu'à ces grandes tentatives de moralisation ou plutôt de démoralisation sociale, dont les intentions ou les prétentions restent plus ou moins étrangères au véritable génie dramatique. Malheureusement, *Une Chaîne*, si merveilleusement interprétée jadis, ne nous offrait plus, de la distribution primitive, que M. Régnier dans le personnage de Balandard, l'un de ses meilleurs rôles. Mme Madeleine Brohan n'a pas fait oublier Mme Arnould-Plessy; M. Febvre est resté encore plus loin de M. Delaunay, et M. Talbot, dans le rôle du père, n'a rappelé le départ de M. Sanson que pour le faire regretter davantage. Il faut que les combinaisons de Scribe, si artificielles en apparence, soient encore bien vivantes pour captiver le public dans des conditions si inférieures d'interprétation!

Deux fêtes de famille ont ravivé la mémoire de deux poètes qui ont des titres bien différents à la reconnaissance de la Comédie-Française : Alfred de Musset et Ponsard. On a inauguré au foyer la statue de l'un et de l'autre; on leur a rendu tous les hommages de circonstance; on a lu des vers en leur honneur, on a repris leurs œuvres.

Aux plus connues de celles d'Alfred de Musset, *les Caprices de Marianne*, *On ne badine pas avec l'amour*, *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, on a essayé d'en associer une qui ne paraissait pas faite pour la scène, *la Nuit d'Octobre* (7 mai) [1]. Cette fantaisie poétique, qui berce si agréablement l'esprit du lecteur, dans la solitude ou le tête-à-tête, au coin du feu ou dans le calme des champs, allait-elle garder quelque chose de son charme délicat devant la foule et à la lumière de la rampe? *La Nuit d'Octobre* est une élégie sous forme de dialogue. Le poète, dans sa mansarde, se plaint et raconte ses douleurs à la muse, qui, présente à l'esprit plutôt qu'aux yeux, lui répond et le console. Matérialiser cette simple forme littéraire, réunir, auprès d'un foyer réel, le poète qui rêve et le génie évoqué par son hallucination, n'était-ce pas une

[1] Distribution : M. Delaunay, *le Poète*; — Mlle Favart, *la Muse*.



tentative bien scabreuse? N'était-ce pas méconnaître la distance qui sépare un songe poétique de l'action et du mouvement de la vie? La magie des vers a tout sauvé; cet étudiant vêtu à la moderne, assis devant sa cheminée, au milieu de ses papiers et de ses livres, n'a pas frappé de ridicule l'apparition d'un être surnaturel, d'une femme, ou plutôt de cette déesse antique, vêtue de la blanche tunique et dans l'attitude d'une statue. Le public, s'identifiant avec le poète, n'était pas surpris que la muse, invoquée avec tant d'âme, répondît à cet appel. Il faut dire que M. Delaunay et Mlle Favart ne laissaient pas à la réflexion le temps de s'insurger contre l'invraisemblance, en captivant l'âme et l'oreille par une admirable diction.

Pour l'inauguration du buste de Ponsard, la Comédie-Française a repris *le Lion amoureux* (21 novembre) [1], son dernier essai de drame national, le pendant historique de *Charlotte Corday*, mais d'une portée moins haute, d'une touche moins ferme, et témoignant d'une main déjà affaiblie par la souffrance et l'approche de la mort. Cette œuvre, qui date de deux ans à peine, a paru moins vivante que ne le paraîtrait, sans doute à vingt ans de distance, le drame de *Charlotte Corday*, si les circonstances permettaient de le remettre à la scène. La mémoire de Ponsard a inspiré, dans cette occasion, à M. Henri de Bornier, qui avait aussi fourni les stances en l'honneur de Musset, un des plus remarquables intermèdes poétiques qui se soient déclamés en pareille fête; c'est, sous la forme lyrique, un tableau aussi complet qu'éclatant de toute l'œuvre du poète et des inspirations successives de son génie.

Pour en finir avec l'histoire de la Comédie-Française, il nous reste à rappeler ses voyages en province et quelques incidents de foyer qui ont fait grand bruit. Au mois de juillet et d'août, MM. les comédiens ordinaires de Sa Ma-

[1] Distribution : MM. Leroux, *Hoche;* Maubant, *comte d'Ars;* Bressant, *Humbert;* Coquelin, *Aristide;* E. Provost, *un muscadin;* Febvre, *de Vaugris;* Barré, *Epictète;* Garraud, *Barras;* Séveste, *Mikel;* Sénéchal, *Bonaparte;* Masset, *Henriot;* Tronchet, *Bénard;* — Mmes M. Brohan, *la Marquise*; E. Riquer, *Tallien;* Ponsin, *Cérès;* Tordeus, *Une dame;* Lloyd, *Margaet;* Baretta, *Yvonne.*

jesté ont promené dans un certain nombre de villes de l'Est et du Midi, la comédie et la tragédie classiques; Dijon, Lyon, Marseille ont été leurs principales étapes et leur ont fait les plus brillantes ovations. Rien n'a moins ressemblé au fameux *Roman comique* de Scarron que cette marche triomphale. Un critique des mieux autorisés, M. Fr. Sarcey, s'en est fait le compagnon et l'historiographe [1], et, à l'en croire, la troupe voyageuse aurait mérité ses succès, en jouant devant ces auditoires de rencontre avec plus de talent et plus d'âme que devant son public ordinaire de Paris. La moisson a été bonne; on a laissé partout de profonds souvenirs, et l'on a rapporté de belles recettes et force couronnes. Le directeur, M. Ed. Thierry, a complété la fête en mettant la poésie de la partie : il a remercié les Marseillais de leur accueil par des vers que les journaux se sont plu à reproduire.

J'ai parlé d'incidents de foyer ; il s'agit de querelles de poètes à comédiens. Les sociétaires forment, on le sait, un comité de lecture pour juger les pièces nouvelles qui leur sont soumises. Pour quelques-unes qui sont acceptées et dont le petit nombre suffit à la consommation du théâtre, il y en a une foule qui sont repoussées avec perte ou, ce qui revient souvent au même, admises à correction. En général, les auteurs éconduits laissent le silence se faire sur leur infortune. Plusieurs portent à l'Odéon leur œuvre dédaignée, et parfois de brillantes victoires les vengent sur le second Théâtre-Français des rigueurs du premier. Tel fut le sort de la *Lucrèce* et de *l'Honneur et l'argent* de Ponsard, à qui la Comédie-Française rend tant d'honneur après sa mort, sans faire oublier ses injustices envers le poète vivant. Cet appel au public devant un autre tribunal ne suffit pas toujours aux victimes des refus de la Comédie-Française; quelques mécontents, et qui se croient le droit de l'être, saisissent directement le public de leurs plaintes, par la voie des journaux, et font au comité de lecture d'ennuyeuses affaires. Il en a eu cette année deux, coup sur coup, qui ont ému l'opinion.

Vers le milieu d'octobre, M. Latour Saint-Ybars, l'auteur assez célèbre de *Virginie*, a vu rejeter sans façon son

[1] Voy. *le Temps* des lundis 20 et 28 juillet et 24 août.

drame d'*Alexandre le Grand*, comme s'il se fût agi de l'essai du premier débutant venu; une quinzaine de jours après, M. Ed. Fournier, l'érudit et ingénieux critique, présentait aussi un drame en vers, un *Gutenberg*, fruit d'un long et amoureux travail, et il était repoussé avec toutes les apparences d'une flagrante injustice, aggravée de préméditation. Les deux auteurs jetèrent les hauts cris; M. Latour Saint-Ybars joignit à ses plaintes les personnalités les plus blessantes; M. Fournier se contenta de mettre en lumière les torts de ses juges, leur parti pris d'écarter toute œuvre qui pouvait leur imposer trop de dépenses ou trop d'études. Toute la presse retentit, pendant des semaines, de ces débats, et l'on prétend qu'il pourrait bien en sortir une réforme du fameux décret de Moscou qui régit encore la Comédie-Française, et une modification plus ou moins profonde des conditions d'examen des nouveaux ouvrages.

3

Odéon : *Didier; la Saint-François; les Amoureux de Marton; le Roi Lear; la Loterie du mariage; Jeanne de Ligneris; le Drame de la rue de la Paix*, etc. Reprises : *Kean; la Conscience.*

L'Odéon a cessé de nous offrir ce flot toujours montant de nouveautés qui lui faisait autrefois une histoire si remplie et si variée. Il ne paraît pas pressé de revenir à ces années de fécondité et de richesse, souvent stériles, qui donnaient tant d'espoir aux débutants, aux poëtes surtout. Une grande pièce historique en vers, un essai de comédie, quelques bluettes et un mélodrame judiciaire, voilà toutes les acquisitions du répertoire; des reprises et une traduction libre de Shakspeare demandent au passé de combler les lacunes du présent.

La première étude un peu sérieuse est une comédie en trois actes de M. Berton, intitulée *Didier* (10 janvier) [1]. L'auteur, qui n'est autre que l'acteur du Gymnase, et qui a déjà donné quelques vaudevilles en un acte, possède une

[1] Distribution : MM. Taillade, *Didier;* Martin, *Raymond;* Reynald, *Henry;* Clerh, *Maurin;* Fréville, *Antoine;* Ernest, *Un domestique;* — M[lle] Antonine, *Lucie.*

certaine entente de la scène et l'art de relever son sujet par l'intérêt des détails ; mais il manque à sa pièce l'unité générale de composition et elle se prolonge arbitrairement, d'acte en acte, après avoir trop marqué le dénouement dès le premier. Un jeune homme, sans nom et sans fortune, a demandé en vain la main de la fille d'un riche médecin qui a un ami de son âge, illustre chimiste, épris d'un amour tardif pour la jeune fille. Le savant, préféré par le père au jeune inconnu, s'efforce de plaire et va déclarer ses projets à la jeune fille, lorsque celle-ci vient innocemment le prier de s'employer auprès de son père, en faveur de son jeune rival. Le savant comprend l'impossibilité et le ridicule de la lutte, et après un instant de déchirement douloureux, il triomphe de lui-même et se décide à adopter pour son fils le jeune homme qui est sans famille, et à faire le bonheur des deux enfants. On mande le notaire, l'acte d'adoption et l'acte de mariage sont prêts; on s'embrasse, on se remercie, on se félicite et la pièce semble terminée.

Mais voici une péripétie inattendue. Au moment de signer les deux actes authentiques, le chimiste est pris d'un accès de folie, tout est rompu ou du moins ajourné. On combat du mieux qu'on peut la maladie du pauvre savant; il revient en partie à lui; mais il reste dans une telle faiblesse d'esprit, qu'à chaque instant on peut craindre une nouvelle attaque. La moindre allusion à la scène qui a dérangé son cerveau menace de le précipiter dans le même trouble. Enfin, une éclaircie plus complète de sa raison lui permet de signer les deux pièces qui consomment son sacrifice et le bonheur des jeunes gens. Cet emploi d'un incident imprévu, qui substitue au développement naturel d'un drame des péripéties arbitraires, était racheté par le talent avec lequel le principal acteur, M. Taillade, joue les rôles de folie. Il semblait que tout le dernier acte avait été écrit pour mettre à profit cette spécialité.

La comédie dramatique de *Didier* était accompagnée de deux bluettes en un acte, *la Saint-François* de M. Perronnet (8 janvier) [1], et *les Amoureux de Marton*, de M. Supersac

[1] Distribution : MM. Laute, *Jacquemot;* P. Clèves, *Charles ;* — Mmes Lambquin, *Charlotte;* Nancy, *Mme Jacquemot;* Gérard, *Léonie.*

(même jour)[1]. La première est un petit tableau de famille d'un genre gracieux, mais un peu vieillot. Un fils, que son père a chassé, parce qu'il se livrait aux lettres, revient le jour de la fête paternelle, deux fois vainqueur. Il a obtenu un succès au théâtre, et il a vengé, dans un duel, une offense faite à son père. Il épouse sa cousine et tout le monde est content, même une vieille servante-maîtresse dont l'humeur bougonneuse égaye un peu ce petit drame sentimental.

Les Amoureux de Marton, en vers, sont une variante du fameux *Testament de César Girodot*. Le testateur, qui passe pour très-riche, a légué tout son avoir à sa soubrette, Marton, à la condition qu'elle épousera un de ses trois vieux cousins qui, de son vivant, se disputaient son héritage. Voilà trois amoureux pour l'héritière. Après une lutte grotesque d'assiduités auprès de la maritorne, l'un des prétendants triomphe et épouse; mais on apprend que la fortune du bonhomme se réduit à zéro, et l'amoureux préféré doit se résigner à sa malencontreuse victoire.

Shakspeare passe pour l'Eschyle du théatre anglais, mais il y a entre les deux poètes une différence qui se fait bien sentir, quand on essaye de porter sur la scène moderne quelqu'une de leurs œuvres. Dans Eschyle, le drame est d'une simplicité extrême, et se réduit presque à une situation exposée et dénouée en quelques scènes; dans Shakspeare, l'action se complique, les situations et les intérêts se croisent; les ressorts se multiplient et s'embarrassent. Aussi, pour faire passer l'un ou l'autre dans une littérature plus moderne, il faut ajouter à l'auteur grec, il faut retrancher à l'auteur anglais.

Cette dernière nécessité a été bien mise en lumière par la tentative faite par M. Jules Lacroix pour donner à l'Odéon *le Roi Lear* (7 avril)[2]. Traducteur connu pour sa

[1] Distribution : MM. Martin, *Josse;* Clerh, *Bedoux;* Fréville, *Philéas;* Noé, *Octave;* Bienfait, *Un petit clerc;* — Mmes Damain, *Marton;* Lemaire, *Dorimène;* Fassy, *Isabelle.*

[2] Beauvallet, *le roi Lear;* Taillade, *le fou-mendiant;* Paul Deshayes, *comte de Kent;* Laute, *Glocester;* Beauvallet fils, *le roi de France;* Bienfait, *le bouffon;* Mousset-Sully, *Cornouailles;* Richard, *le chevalier;* Clerh, *Oswald;* Jourdan, *Albany;* Avisse, *le médecin;* Aimé-Gibert, *le vieux serviteur;* — Mmes S. Bernhardt, *Cordélia;* Agar, *Gonnerille;* Nancy, *Régane;* Fassy, *Un page.*

fidélité scrupuleuse, il avait rendu complétement, exactement, vers pour vers le drame shakspearien, à l'usage du lecteur curieux de connaître un auteur étranger dans toute la vérité de sa nature, dans toute la richesse et l'exubérance de son épanouissement; quand il s'est agi de la montrer sur la scène, il a reculé devant la fidélité de la copie, et de cette œuvre énorme et touffue qui ne compte pas moins de quatre mille cinq cents vers, il n'a conservé que les parties d'un intérêt plus général et d'une beauté à peu près incontestée, c'est-à-dire huit cents à peine.

Outre cette étendue démesurée, *le Roi Lear* avait encore contre lui, devant nos habitudes françaises, sa duplicité d'action, ses changements perpétuels de scène, avec ses vingt-six décors, ses personnages accessoires horribles à plaisir, comme les deux fils de Glocester. Les excès de couleur locale et les jeux les plus bizarres d'imagination retranchés, il restera encore assez d'horreur et de terreur, assez de pittoresque sauvage, assez de violence de paroles et d'action. Les beautés paraîtront mieux, dégagées des broussailles qui les étouffent; les types resteront dans leur brutalité native ou dans leur ravissante ingénuité. Grâce à cet élagage intelligent, M. J. Lacroix n'a pas seulement rendu l'œuvre la plus antifrançaise supportable sur une scène parisienne, il l'y a même fait applaudir.

Il n'est pas hors de propos de se délasser de ces sublimes horreurs avec une poésie plus légère, comme celle de *la Loterie du Mariage*, comédie en deux actes et en vers, de M. Jules Barbier (19 mai)[1]. L'idée mise en œuvre n'est pas nouvelle. Deux jeunes gens ont été unis l'un à l'autre par des parents avides, qui se sont réciproquement trompés dans leurs calculs sur leur fortune respective. Tandis que les parents se querellent et se menacent de procès, les jeunes gens s'adorent et s'estiment heureux d'être l'un à l'autre. Cette situation s'expose en vers faciles, spi-

[1] Distribution : MM. Martin, *Dufour;* Romainville, *de Chaulny;* Reynald, *Pierre Vernon;* Richard, *M. de Saint-Amour;* Roger, *Germain;* — Mmes Bernhardt, *Laure;* Damain, *Claudine.*

rituels et applaudis, comme cette sentence débitée par un domestique à sa femme :

> **Vous avez des devoirs et nous avons des droits.**

Le drame en vers a valu souvent à l'Odéon d'éclatants échecs, en compensation de quelques triomphes qui font époque. C'est dans l'histoire des chutes que prendra place *Jeanne de Ligneris*, en cinq actes et en vers, de M. Marc Bayeux (3 septembre)[1]. On avait attendu mieux du long travail d'un auteur qu'on savait n'être pas sans talent, et l'on disait que l'œuvre renfermait des parties merveilleusement originales. Elle n'avait d'originalité que l'audace avec laquelle une situation scabreuse, impossible, était présentée, soutenue et rendue de plus en plus intolérable comme à plaisir. Le sujet est, au fond, une variante de l'histoire de Phèdre et d'Hippolyte ou, pour remonter plus haut, de Mme Putiphar et de Joseph. Car Phèdre, telle que Racine l'a renouvelée, sauve l'odieux de sa passion par les combats qu'elle lui livre, et les situations qui en naissent par l'ardeur même de cette passion. La femme de Putiphar, au contraire, semble n'avoir obéi, dans ses tentatives sur Joseph, qu'à l'entraînement des sens ou à un besoin vulgaire de distraction. Jeanne de Ligneris n'éprouve guère autre chose.

Jeanne est la femme d'un seigneur de province du XVIe siècle, Odet de Ligneris, qui a couru défendre contre la Ligue la cause de Henri III. Avant de partir, il a confié sa femme à un jeune compagnon d'armes, Jean de la Renaudie, austère calviniste, et son ami dévoué. Le jeune homme doit veiller sur l'honneur du mari absent, et frapper de mort quiconque y porterait atteinte. Jeanne conçoit la pensée diabolique de séduire son gardien, et fait avec toute sa grâce féminine le siége en règle de cette froideur puritaine. Le nouveau Joseph a d'autant plus de mérite de résister à ces avances, qu'il s'est épris lui-même de la femme de son ami.

[1] Distribution : MM. Taillade, *de la Renaudie;* P. Deshayes, *Odet de Ligneris;* Laute, *Gaspard-Levillain;* Clerh, *Perkins;* Sully, *Verdelle;* Avisse, *de Flers;* P. Beauvallet, *du Lude;* Dugaril, *Beaudéant;* Gibert, *Robin;* — Mmes Jane Essler, *Jeanne;* Agar, *Domenica;* Fassy, *Raoul de Moret;* Noémie, *un page.*

Un jour, ou plutôt une nuit qu'il veille dans la chambre voisine de celle de Jeanne, le mari revient au château avec grand fracas. Mais au même moment, un certain aventurier que la femme infidèle accueillait avec faveur, pour se consoler des rigueurs de son gardien, sort précipitamment de chez elle, et demande à celui-ci de le soustraire à la vengeance du mari qui va entrer. Dès lors, les complications les moins naturelles se multiplient. La Renaudie, pour cacher à Odet son déshonneur, joue le rôle de traître; il fait arrêter son seigneur et le jette au cachot. Il veut se battre avec l'aventurier qui l'a trompé et qui lui échappe, et après avoir expliqué à moitié la situation à son ami Odet, il se bat avec lui et se laisse frapper mortellement. Jeanne achève l'explication, et demande comme expiation un coup de poignard que son mari ne lui refuse pas. Elle expire aux côtés de Jean de la Renaudie, dont elle se sent, à la fin, sérieusement éprise. Rien ne pouvait sauver au théâtre de pareilles inventions : ni l'allure dramatique de certaines scènes, ni la fidélité, dans quelques détails, des études historiques, ni le mouvement du style, d'ailleurs très-inégal et témoignant encore plus d'inexpérience que d'audace.

Une agréable bluette en vers, *le Comité de lecture* (24 octobre) [1], de M. Léon Bertrand, le journaliste des chasseurs, est le dernier sacrifice que fait l'Odéon à la poésie, et il livre la scène au succès des drames de justice et de police. On sait qu'ils ont grand succès dans le livre. J'ai assez dit comment la littérature de cour d'assises défraye le roman-feuilleton. M. Belot a pensé, non sans raison, pouvoir la transporter sur la scène, et il a découpé en cinq actes son roman, *le Drame de la rue de la Paix* (5 novembre) [2], qui avait obtenu déjà un succès de curiosité dans le feuilleton du *Figaro*.

[1] Distribution : MM. Saint-Léon, *Saint-Marc;* Reynald, *Marcel;* Paul Clèves, *Casimir;* Dugaril, *Verneuil;* Clerh, *le semainier;* Gibert, *Lachaume;* — Mme Nancy, *Mme Jolibois.*

[2] Distribution : MM. Berton, *Albert Savari;* Taillade, *Vibert;* Clèves, *le Vicomte;* Raynard, *Dumouche;* Richard, *Gourbet;* Clerh, *le greffier;* Fréville, *maître d'hôtel;* Gibert, *un domestique;* — Mmes Bernhardt, *Julia Vidal;* Ferraris, *Pélagie Dermont;* Damain, *Léonide;* Nancy, *Marietta;* Bode, *Palmyre;* Fassy, *Adèle.*

Il est inutile de dire qu'il s'agit d'un assassinat dont on recherche l'auteur. Le coupable est là sous la main; les charges les plus graves pèsent sur lui, mais certaines circonstances semblent établir son innocence, et après un seul interrogatoire, le juge ordonne sa mise en liberté. Deux personnes, la veuve de la victime et un agent de police, passionné pour son métier de chasseur d'homme, ne croient pas à sa justification et se mettent en quête de nouvelles preuves. Toute la pièce est dans cette recherche. La veuve de la victime, sous un nom supposé, inspire de l'amour à l'homme qu'elle soupçonne, et au dernier moment, la révélation de son vrai nom est un coup de foudre pour le meurtrier qui se tue avec le poignard dont il avait frappé sa victime. L'auteur du *Drame de la rue de la Paix* a rencontré quelques grands effets dramatiques dans ses combinaisons romanesques dont le développement continu demande une grande habileté. La pièce a médiocrement satisfait la critique, mais elle paraît suffire à la curiosité du public, toujours avide de détails judiciaires.

Parmi les reprises de l'Odéon, celle qui mérite le plus d'être signalée est celle de *Kean*, de M. Alex. Dumas (17 février) [1]; elle semblait donnée en compensation de celle de *Ruy-Blas*, longtemps promise et toujours ajournée. *Ruy-Blas* avait dû être à l'Odéon, l'année dernière, le pendant d'*Hernani* au Théâtre-Français; la représentation du drame de M. Alex. Dumas fut tout d'abord, pour la jeunesse turbulente des écoles, l'objet d'une bruyante ovation en l'honneur de M. V. Hugo.

C'était encore, à le bien prendre, un retour vers cette littérature de 1830, si vivante, si passionnée ou du moins si exaltée. On l'a remarqué, *Kean* n'est qu'une variante d'*Antony*. Le type favori de la génération de 1830 est un

[1] Distribution : MM. Berton, *Kean;* Reynald, *prince de Galles*; Richard, *lord Mewil;* Clerh, *le régisseur;* Martin, *Salomon;* Laute, *comte de Kœfeld;* Saint-Léon, *le constable;* Bienfait, *Pistol;* Roger, *Peter Patt;* Coquelin cad., *Darius;* Fréville, *l'intendant;* Noé, *Tom;* Avisse, *Navid;* Beauvallet, *Georges;* Richer, *John;* Jourdan, *le médecin;* — Mmes S. Bernhardt, *Anna Damby;* Ferraris, *comt. de Kœfeld;* Guérin, *comt. de Groswill;* Bode, *Ketty;* Fassy, *Gidda;* André, *Juliette;* A. Porrau, *la nourrice.*

héros désenchanté de la gloire de l'amour, de tous les biens de la vie, en révolte contre la destinée, contre la nature, à l'âme insatiable que ni les jouissances, ni la richesse, ni les succès ne peuvent remplir, qui s'accuse lui-même et les autres, et qui trouve la plus grande preuve de sa supériorité dans son désespoir. Ce type a beaucoup vieilli, et les imprécations éloquentes qui avaient autrefois pour échos les frémissements et l'émotion de la salle nous font aujourd'hui presque sourire. Mais M. Alexandre Dumas possédait au plus haut degré une qualité commune aux auteurs romantiques : c'est l'habileté, la science de la mise en scène. Il construisait un drame comme une pièce à grand spectacle, la découpant en tableaux qui saisissent l'imagination, et multipliant les situations les plus propres à l'essor de l'éloquence ou de la poésie.

Une autre reprise nous a rendu l'Alexandre Dumas d'une époque moins éloignée, c'est celle de *la Conscience* (28 septembre)[1]. Cette pièce qui fut, il y a quinze ans, assez mal reçue par la critique, n'a pas trouvé beaucoup plus de faveur aujourd'hui. On lui a fait un grand reproche, celui d'être ennuyeuse : chose étonnante de la part d'un auteur qui écrit avec une véritable *furia*. C'est un roman moral dont le héros est Allemand, la scène allemande et l'origine aussi. Il suffirait pour en marquer le sujet de l'intituler « Edouard Ruhberg, ou vol et réhabilitation. » C'est l'histoire d'une faute par entraînement et de la réparation par le travail, avec l'amour et le bonheur comme couronnement. Le médiocre succès d'une telle pièce, en dépit du talent et de l'inépuisable chaleur de jeunesse de M. Laferrière, cet éternel adolescent de soixante-dix ans, a prouvé une fois de plus que le principal attrait du théâtre, ce ne sont pas les leçons de morale qu'il peut donner.

[1] Distribution : MM. Laferrière, *Ed. Ruhberg ;* Martin, *Alden ;* Rey, *le Ministre ;* Laute, *Ruhberg ;* Saint-Léon, *Meyer ;* Reynald, *Frédéric ;* Romanville, *Bézanetti ;* Angelo, *Karl ;* Dugaril, *Ritan ;* Richard, *Chrétien ;* — Mmes Ferraris, *Comt. Sophie ;* Gérard, *Comt. Louise ;* Bloch, *Charlotte ;* Nancy, *Mme Ruhberg.*

4

Gymnase dramatique : *le Comte Jacques; les Grandes Demoiselles; le Chemin retrouvé; les Amendes de Timothée; les Maris sont esclaves, le Soulier de bal; Fanny Lear; Thérèse Humbert; Suzanne et les deux Vieillards; le Monde où l'on s'amuse,* etc.

La liste des ouvrages nouveaux est assez longue, cette année, au Gymnase. On n'y trouve pas de ces pièces retentissantes, qui font époque, en bien ou en mal, pour la critique, et qui, pendant six mois, font accourir tout Paris et la province; elles sont remplacées par des comédies qui témoignent, en général, d'un grand soin et dont quelques-unes ont de la valeur littéraire. Il faut souhaiter que la caisse d'un théâtre ait autant à gagner à ce système-là que sa bonne renommée.

M. Edmond Gondinet avait mis M. Montigny en goût de poésie; il en a pris à plus forte dose. A la bluette en un acte il fait succéder la comédie en trois actes, mais cette comédie ne sera, au fond, qu'un vaudeville, avec une situation unique et des plus simples, et un mariage prévu et imposé dès le début, pour dénouement. Ce qui manquera du côté de l'invention, l'auteur le compensera par l'agrément du détail et le charme du langage, et il sera bien clair que son succès sera encore un succès de poète.

Voici le petit roman, bien souvent édité, qui fait le fond de la comédie du *Comte Jacques* (22 janvier) [1]. Un riche marquis sans enfant a recueilli jadis une orpheline; il l'a élevée comme sa fille, et ne l'a jamais laissée soupçonner un instant le secret de sa naissance. Il est mort subitement, sans s'être mis en règle avec la loi, pour assurer à son enfant d'adoption les bénéfices du rang et du titre que son affection lui a donnés. La jeune fille croit être son héritière, et elle occupe en maîtresse le beau domaine où est mort celui qu'elle appelait son père. Mais un vieil intendant, fidèle et dévoué à la famille de ses maîtres comme un intendant d'opéra-comique, a fait revenir en toute hâte

[1] Distribution : MM Berton, *Jacques;* Landrol, *Paul de Bréhan;* Porel, *baron de Prangy;* Blaisot, *Boulnoy;* Francès, *le chevalier;* — Mmes Massin, *Blanche;* Fromentin, *Valentine;* Angelo, *Valérie;* Jeanne, *Françoise.*

un neveu du marquis, soldat d'aventure qui, au moment de la mort de son oncle, se trouvait en Chine. Il ne sait rien de la situation, et l'on juge de sa stupeur, quand il apprend qu'il a une cousine qui n'est pas sa cousine. Héritier de droit, il est reçu par l'héritière de fait en parent et en ami, dans le château qui est le sien. On voit la suite : il va s'éprendre de la jeune châteleine, qui, instruite de la vérité, refusera de recevoir de sa main l'investiture d'une fortune à laquelle elle n'a point de droit; il y aura assaut de générosité entre les deux jeunes gens, leur amour grandira dans cette lutte et sera enfin couronné par un heureux mariage.

Voilà tout en effet. Le sujet se complique bien un peu d'une demande en mariage de l'orpheline par un prétendant qui la croit riche et se trouve très-embarrassé de son rôle, en apprenant que la fausse marquise n'a ni titre ni argent. Il y a aussi, comme personnages accessoires, un mari et une femme qui occupent le spectateur, celle-ci par sa coquetterie, celui-là par sa jalousie grotesque. Mais tout cela n'aurait pas suffi, sans l'élément poétique, à remplir plus d'un acte.

Le vers, chargé de transformer cette bluette en une œuvre littéraire de quelque valeur, est plus original et plus personnel que l'intrigue; il est facile, élégant, d'un tour vif, et se prête également à la banalité des choses ordinaires de la vie et à la noblesse des sentiments qui nous en font sortir. Le principal tort de la poésie, dans des comédies vaudevilles comme *le Comte Jacques*, est d'être trop constamment accouplée avec les choses du monde les moins poétiques, les allées et les venues des personnages, une lettre qu'on remet, une nouvelle qu'on annonce, un ordre qu'on donne, un détail de toilette ou de ménage. On se dit, avec une certaine impatience, que l'alexandrin n'était pas fait pour cela. Mais quand l'ordre des idées s'élève, on éprouve un vrai plaisir à voir la pensée revêtir une forme harmonieuse et pure ; elle en devient elle-même comme plus noble et plus belle. Voici, par exemple, comment la jeune orpheline rappelle à son prétendu cousin ce qu'elle sait de sa vie d'aventures.

Vous étiez, à vingt ans, plus jeune qu'il ne faut,
Gai, bruyant, un peu fou — ce n'est pas un défaut; —

Et sans savoir très-bien comment cela se nomme,
J'admets tous les péchés qu'avoue un gentilhomme.
Vous avez combattu, comme ont fait nos aïeux,
Vaillamment, je le sais. — Est-ce crime à nos yeux?
Quand pour la bonne cause une épée est tirée,
J'applaudis. — Je conviens que je suis arriérée,
Comme mon père. On dit que j'ai le cœur hautain;
J'ai l'orgueil de mon nom, du nôtre, mon cousin.

De telles choses, qui donnent une physionomie originale au personnage, seraient gracieuses en prose; en vers, elles ont un charme de plus.

Le Comte Jacques reste, en somme, une tentative heureuse pour M. Edmond Gondinet et mérite de prendre place, dans son œuvre poétique, à côté de *Trop Curieux*, des *Révoltées*, de *la Cravate blanche*. Ce grand vaudeville en vers, comme ses petites comédies, témoigne, dans certaines parties, d'un travail habile et délicat; l'artiste y reparait avec bonheur; toutefois, dans les sortes d'opérettes poétiques précédentes, dans *les Révoltées* surtout, la corrélation entre le fond et la forme était plus complète, et l'œuvre plaisait à l'esprit par l'idée même de cette harmonie.

Le public demande, par moments, au théâtre moins le plaisir de l'esprit, qu'aussi celui des yeux. C'est ce qui a conduit tant de directeurs de spectacles à remplacer le drame par les féeries et à faire de celles-ci ce qu'on appelle des pièces à trucs et à femmes. L'élégant théâtre du Gymnase n'entrera pas dans cette voie; il ne substituera pas le machiniste à l'auteur dramatique, il ne déshabillera pas son personnel féminin, pour le montrer en maillots. Il fera cependant sa petite concession du goût du jour, et, sous prétexte de comédie, groupera les plus jolies de ses pensionnaires en scènes faites à souhait pour les regards. Le libretto de cette exhibition, qui pourrait se passer d'être littéraire, on le demandera précisément à l'auteur le plus lettré du Gymnase, à son poète ordinaire, M. Edmond Gondinet, et cette petite débauche offerte aux regards s'appellera *les Grandes Demoiselles* (10 mars) [1].

[1] Distribution : MM. Pradeau, *Labayen;* Victorin, *Martial;* Porel *de Mérindol;* — Mmes Fromentin, *Diane;* Chaumont, *Rose;*

L'auteur des *Révoltées* et du *Comte Jacques*, qui met tant de soin à ses petites comédies en vers, a improvisé, dit-on, en quelques jours ce cannevas destiné à donner à six ou huit belles personnes un bout de rôle et des motifs d'entrées et de sorties. Le sujet vaut celui d'une foule de comédies et de vaudevilles, et marche assez gaîment, par des situations plaisantes, à un dénoûment qui n'est pas sans malice. Tout un essaim de cousines est réuni chez un grand-père, pour fêter le prochain mariage de l'une d'elles. Vives, étourdies, rieuses et curieuses, elles sont réunies dans la bibliothèque, au lever du rideau, furetant dans les rayons et y cherchant les livres défendus ; c'est la traduction en tableau vivant d'une peinture très-popularisée par le dessin. Elles s'agitent, elles babillent, elles rêvent tout haut de maris, de cachemires, de diamants, de tous les plaisirs et libertés que donne le mariage. Elles s'enivrent de leur propre bruit et, dans leurs folies de pensionnaires émancipées, elles contrefont les gestes, la voix, et, comme on dit, les cascades de Mlle Schneider, dans *la Grande Duchesse* ou dans *la Belle Hélène*. Cependant la plus jeune, Agnès de seize ans, entame déjà des romans avec ses petits cousins, échappés du collége pour quelques jours et très-fiers de mettre à profit leurs congés pour des aventures galantes. Deux figures font ombre au tableau : celle d'une vieille fille qui porte des toilettes d'une jeunesse excentrique, et celle d'une institutrice pauvre et méchante, jalouse du bonheur des autres, humiliée de leur luxe et avide de s'en venger par de sottes et lâches perfidies.

Le mariage de l'aînée de ces « grandes demoiselles » a manqué, et les intrigues de l'institutrice n'ont pas été étrangères à la retraite du prétendu; mais un autre espoir renaît bientôt; une lettre, surprise au passage, annonce l'arrivée d'un prétendu nouveau qui veut garder l'incognito, pour choisir mieux à son aise la femme qui lui convient dans le groupe des cousines. Grande rumeur au camp. Voilà toutes les têtes plus que jamais à l'envers :

Pierson, *Claire ;* Massin, *Berthe ;* Angelo, *Valentine;* Magnier, *Charlotte ;* Anna Judic, *Henriette ;* Bédard, *Fanchette ;* Lesueur, *Béatrix ;* Mentz, *Aubry;* Sylvie, *Jeannette;* Jeanne, *Max ;* Girardin, *Urbain.*

chacune se prépare à séduire le mystérieux inconnu. Arrive un bonhomme en habit noir, de tournure et de figure très-vulgaire. Cruel désappointement, triste réalité au prix du rêve et de l'idéal! Mais on dit ce futur mari si riche qu'on s'efforce de le trouver aimable et digne d'envie. On le flatte, on le caresse, on l'accable de soins et de prévenances. Le bonhomme, qui ne peut se soustraire à tant d'empressement, est simplement un accordeur de piano envoyé de la ville voisine.

Pendant qu'on le fête et qu'on le gâte, survient le vrai prétendu, jeune gandin de la plus belle eau et portant au mieux, dans son vêtement et sa sotte personne, tous les ridicules à la mode. On le prend pour l'accordeur, et on ne fait aucune attention à lui, tant on s'occupe du gros homme, le mari en espérance. Notre gandin a tout le loisir, derrière son piano, d'observer son monde; il avait cru trouver à la campagne une femme simple et innocente, et il est témoin de toutes les roueries de ces petites coquettes. Une seule lui paraît encore ingénue et pudibonde, c'est la plus jeune des cousines qui joue innocemment au volant avec un de ses deux cousins du collége et lui envoie, dans les ailes de son volant même, une mèche de ses cheveux. C'est à cette Agnès, si ingénieusement ingénue, que notre gandin donnera sa main.

Faut-il reprocher à l'auteur des *Grandes Demoiselles* ou au directeur du Gymnase d'avoir délaissé, pour cette exposition universelle de la troupe féminine de son théâtre, les profondes études de mœurs ou les spirituelles intrigues de la comédie? Convenons au moins que leur revue ne pouvait se faire dans un cadre plus gracieux et plus décent, et, si péché il y a, de leur part, c'est, pour ainsi dire, péché mignon.

Le Gymnase rentre ouvertement dans la comédie de mœurs et d'intrigues avec *le Chemin retrouvé*, en quatre actes, de MM. Louis Leroy et Regnier (2 mai) [1]. Le titre et la première scène de la pièce semblaient indiquer la mise

[1] Distribution : MM. Landrol, *Fayel;* Berton, *d'Augerolles;* Villeray, *Laverdac;* Francès, *Jean;* Lefort, *Honoré;* Alphonse, *un domestique;* — Mmes Mélanie, *de Rochepont;* Pierson, *Marie;* Pasca, *de Barsanne;* Barataud, *Gabrielle;* Massin, *Fernand;* Sylvie, *Louise.*



en œuvre dramatique d'une thèse sociale : celle de la réhabilitation de la femme frappée de la réprobation du monde pour ses premières fautes; mais la comédie ne soutient pas ses hautes prétentions et elle tourne à des combinaisons d'incidents déjà très-connues au théâtre, mais qu'elle relève par l'habileté et la délicatesse des détails. Deux femmes seront ramenées par le dévouement au chemin de l'honneur que l'une a tout à fait quitté, et dont l'autre est sur le point de sortir. Celle-ci est sauvée d'une passion coupable par l'intervention de celle qui a failli et qui lui fait voir les conséquences d'une première faute. L'autre reconquiert, à force d'honneur et de repentir, la considération qu'elle avait perdue.

On a remarqué dans *le Chemin retrouvé* une suite extraordinaire de réminiscences. La donnée principale rappelle celle de *Gabrielle* où l'héroïne est mise en garde contre un amour coupable par l'expérience qu'une de ses parentes a faite des conséquences douloureuses d'une chute. La scène où le mari, qui croit surprendre sa femme cachée dans un cabinet, en voit sortir l'amie qui la protége, est tout à fait copiée du *Mariage de Figaro*. En revanche, celle où l'épouse soupçonnée avoue que c'est elle qui était au rendez-vous, et se perd à son tour pour sauver son amie, est reproduite du *Supplice d'une Femme*. Toutes ces situations d'un effet éprouvé et sûr doivent être la part de collaboration de celui des deux auteurs qui appartient au théâtre comme acteur, et y a acquis une expérience consommée. De l'esprit, de la sensibilité sans fadeur, et beaucoup de bon sens ont compensé ce qui pouvait manquer du côté de l'originalité.

Pendant la saison d'été les petites pièces en un acte se multiplient, quelques-unes méritent mieux qu'une mention par leur succès ou par le savoir-faire dont elles témoignent. C'est ainsi que *les Amendes de Timothée*, de MM. Clairville et Gillet (25 juin) [1], marquent un retour complet au vrai et pur vaudeville, sans couplets pourtant, et elles ont été très-joyeusement accueillies. Il s'agit d'un jeune mari qui, tout en aimant beaucoup sa femme, ne

[1] Distribution : MM. Landrol, *Timothée;* Francès, *Redon;* Ulric, *Tom*; — Mmes Massin, *Fanny;* Magnier, *Berthe.*



peut résister à la tentation de courtiser un peu toutes les autres. Furieux contre lui-même, il se condamne à des amendes chaque fois qu'il se met en faute, et c'est à sa femme qu'il les paye, comme rachat de ses infidélités. Homme d'ordre, il a dressé le tarif de ses faiblesses : pour un regard de convoitise, un bouquet de vingt francs; pour une avance, une jardinière de fleurs ; pour une lettre d'amour, un bracelet; mais le jour d'une faute complète, il achètera une maison de campagne que sa femme désire.

L'imprudent écrit au jour le jour, sur un carnet, ses peccadilles, avec les amendes correspondantes, et le carnet, qu'il confie à un notaire, son ami, tombe entre les mains de la femme, peu flattée de reconnaître la cause des prodigalités de son mari. Précisément, la maison de campagne lui est promise pour le jour même. Mais le rendez-vous galant dont elle doit être le prix a manqué, et le mari, infidèle seulement d'intention, est assez puni par le ridicule de son escapade. Une idée ingénieuse, des péripéties amusantes, de l'esprit, moins dans les mots que dans les situations : tout cela est très-joli et très-gai à la scène, mais perd à l'analyse et même à la lecture.

Le même soir, le Gymnase a donné une comédie d'histoire littéraire qui a beaucoup moins bien réussi, c'est *Une Journée chez Diderot*, aussi en un acte, de MM. Michel Carré et R. Deslandes [1]. La principale figure est celle du fameux neveu de Rameau dont la nature insouciante et l'âme si étrangère à toute notion de devoir, n'excluent pas absolument la sensibilité. Il sacrifie à un bon mouvement un riche héritage jeté en pâture à son égoïsme et à sa gourmandise; il est difficile de soutenir à la scène par une imitation savante des personnages historiques d'une aussi vivante originalité.

Un à-propos qui a eu ses variantes à la fois sur plusieurs théâtres, est le *Mur de la Vie privée* de MM. X. Y. Z. (8 juillet) [2]. C'est le fameux mur que l'amendement Guil-

[1] Distribution : MM. Pradeau, *Rameau;* Pujol, *Diderot;* Ulric, *Etienne ;* — Mmes Lesueur, *Nanon;* Soyer, *Euvrard;* Girardin, *Elise.*

[2] Distribution : MM. Landrol, *Champagnol;* Blaisot, *Dangly ;* Francès, *César ;* — Mmes Magnier, *Champagnol;* Sylvie, *Justine.*

loutet, devenu l'article onze de la loi de la presse, a si bien défendu contre les indiscrétions des journalistes. Ici, ce sont les femmes qui l'attaquent, comme bâti méchamment par les hommes pour leur enlever le seul moyen de savoir ce que fait le mari hors du ménage; car ses faits et gestes se retrouvaient dans les récits des journaux mêlés aux exploits de ces dames. Dans le silence de la presse, les femmes auront désormais leur police; mais elle n'est pas sans danger : l'homme chargé de surveiller le mari peut avoir l'idée de prendre sa place.

Au milieu de ces bluettes, voici une longue thèse de morale sur un sujet peu neuf, et que l'auteur ne s'est guère soucié de renouveler. C'est une comédie en trois actes, de M. Lhéris : *les Maris sont Esclaves* (16 juillet) [1]. Elle tend à prouver que le mari est moins esclave avec une bonne et charmante femme, que le garçon avec une affreuse et acariâtre maîtresse. Mais on a fait au mariage la partie trop belle, et le célibat est battu à trop bon marché. L'excentricité ne prouve rien; les charges ne sont bonnes qu'à amuser. Celle-ci n'atteint pas même ce but : elle manque d'agrément, de finesse, de gaieté et d'esprit; elle a surtout paru d'une extrême longueur.

On a vu avec plus de plaisir, le même soir, une nouvelle bluette, *le Soulier de Bal*, en un acte, de M. O. Gastineau [2]. C'est un proverbe pour deux femmes. Une grande dame un peu écervelée risque une escapade sans conséquence. Déguisée en femme de chambre, elle vient épier chez elle une jeune veuve que doit épouser son frère. L'étrange camériste se trahit bientôt; elle a de l'esprit, des manières, une bague à armoiries; elle s'oublie même jusqu'à jouer sur le piano la dernière valse à la mode. Elle trouve, du reste, sa future belle-sœur parfaite et aiguise par la jalousie son amour pour son frère. Mais une lettre du mari de la dame dévoile la ruse, et la veuve prend sa revanche; elle traite la fausse soubrette en vraie femme de chambre et la force de lui mettre au pied son soulier de

[1] Distribution : MM. Nertann, *Roger ;* Landrol, *Edgard ;* Victorin, *Baptiste ;* — Mmes Angelo, *Lucile ;* Barataud, *Marie ;* Sylvi, *Aglaé ;* Alexandre, *Justine*.

[2] Distribution : Mmes Massin, *Suzanne ;* Pasca, *Marguerite*.

bal. Voilà, en somme, un de ces petits riens, spirituels, fins et de bon goût, aussi bien fait pour les succès du salon que pour ceux du théâtre.

Les essais dramatiques plus importants sont en train d'éprouver une moins bonne fortune. Une comédie de mœurs, en cinq actes, de MM. Meilhac et L. Halévy, *Fanny Lear* (13 août) [1], ne trouve pas l'accueil favorable auquel leurs noms sont habitués. Elle ne l'aurait pas justifié. Un de ses torts est d'avoir l'air de viser avant tout à un intérêt d'actualité. Le sujet semble être pris de la scandaleuse affaire du marquis de Maubreuil, qui venait d'avoir un si grand retentissement. Fanny Lear est une courtisane qui, enrichie par le vice, a pensé assurer sa réhabilitation en épousant, ou plutôt en achetant un vieillard de noble famille, usé par la débauche, et dont elle a payé comptant le titre et le nom. Mais le malheureux est tombé de la crapule dans l'idiotisme, et, loin de pouvoir se produire dans le monde par lui, elle est condamnée à le cacher à tous les regards.

Une autre ressource lui reste : le vieillard avait eu d'un premier mariage une fille, qui a été honnêtement élevée dans une riche famille adoptive. Fanny, armée de l'autorité légale, rappelle cette jeune fille à la maison paternelle pour la marier, dotée par elle, à l'homme qui consentira à prendre sous son égide la mère elle-même et à la produire dans la société. Ce second marché de réhabilitation a contre lui l'amour de la jeune fille pour un homme digne d'elle et qui ne songe qu'à l'arracher à une tutelle honteuse. La folie intermittente du père, asservi à la femme qui a acheté et payé son nom, apporte ou enlève tour à tour un peu d'espoir à la victime de la courtisane ambitieuse.

La donnée générale de *Fanny Lear* se développe dans quelques scènes très-dramatiques; mais elle s'évanouit souvent dans des conversations étrangères à l'intrigue et toutes semées de paradoxes spirituels et raffinés. Le

[1] Distribution : MM. Pujol, *de Noriolis;* Landrol, *Bernheim;* Nertann, *Frondeville;* Porel, *Callières;* Francès, *Risley;* Lefort, *Bredif;* Francisque, *Turquet;* Alphonse, *Pierre;* — Mmes Pasca, *Fanny Lear;* Pierson, *Marie;* Manvoy, *Geneviève;* Angelo, *Bredif;* Chaumont, *Niquette.*

drame et la comédie, l'action et la satire, la passion et le persiflage, s'entremêlent et se nuisent réciproquement.

Les mêmes inspirations n'ont pas toujours le même succès. M. Durantin avait eu, il y a deux ans, un vrai triomphe au Gymnase avec un drame tiré d'un article du code, *Héloïse Paranquet* [1]. Il a voulu récidiver, et il a donné une seconde comédie dramatique puisée à la même source : *Thérèse Humbert*, en trois actes (19 octobre) [2]. Le nouveau point du droit traduit à l'usage du théâtre est relatif aux formalités du mariage contracté à l'étranger; il peut être annulé, si le consentement des parents n'a pas été accordé et si les publications légales n'ont pas été faites au domicile de l'époux.

L'action destinée à mettre en relief ces sages prescriptions du code est élémentaire. Un jeune diplomate a épousé, en Allemagne, une jeune fille d'une honorable famille, malgré les résistances de sa mère : il a eu soin de les cacher aux parents de sa fiancée. Il ne s'est pas préoccupé de faire en France la publicité voulue par la loi. La mère refuse de reconnaître son mariage; elle repousse impitoyablement sa belle-fille, quelque bonne et parfaite qu'elle soit, et poursuit l'annulation d'un acte illégal. On sollicite en vain son indulgence, sa pitié, elle résiste; la jeune femme introduite chez elle, est jetée par la sévérité de son accueil dans une crise suivie d'une maladie dangereuse, le procès n'en poursuit pas moins son cours. Mais de ce mariage qu'elle veut détruire, il est né un enfant pour lequel la grand'mère s'éprend de l'affection la plus vive : c'est par lui que se fait la réconciliation.

La jurisprudence a été aussi mal accueillie du public dans *Thérèse Humbert* qu'elle l'avait été favorablement dans *Héloïse Paranquet*. Il est vrai que cette fois il y en avait trop, et, si le drame peut naître du code, le code ne suffit pas à le remplacer. Ensuite l'article en question est d'une justesse indiscutable, et les conséquences du genre de

[1] Voy. t. IX de *l'Année litt.*, p. 163-166.
[1] Distribution : MM. Berton, *de Collinance;* Pradeau, *Grebert;* Landrol, *Krabbe;* Vois, *de Fulaine;* Blondel, *Baptiste;* — Mmes Ramelli, *Comt. Collinance;* Fromentin, *Thér. Humbert;* Barataud, *Adrienne;* Sylvi, *Gretchen.*

celles qu'on nous mettait sous les yeux, sont tellement rares qu'elles nous touchent peu. Ajoutons que les inventions dramatiques destinées à les faire valoir étaient de la dernière banalité. *Héloïse Paranquet*, on s'en souvient, avait été le fruit de la collaboration de M. Durantin et de M. Dumas fils, et l'on avait beaucoup discuté sur la part qui pourrait revenir à ce dernier. L'insuccès de *Thérèse Humbert* est venu confirmer l'opinion de ceux qui lui faisaient, dans le succès précédent, la plus large part.

Entre *Thérèse Humbert* et le petit acte de M. Meilhac, *Suzanne et les deux Vieillards*, joué au Gymnase, le même soir [1], il n'y a eu, pour les critiques du feuilleton dramatique, qu'un moyen de transition, le contraste. « Tout ce qui manque à la pièce de M. Durantin, la science du théâtre, l'esprit, l'observation et la grâce, dit M. Albert Wolff, nous le trouvons dans la comédie de M. Meilhac. Cette petite pièce restera au répertoire, à côté des *Curieuses* et de *l'Autographe* du même auteur. » C'est une des plus jolies inventions du vaudeville sans couplet, et très-heureusement développée. Le titre de *Suzanne et les deux Vieillards* est tout ce qu'il y a dans la pièce de biblique ou de scabreux. Ce n'est pas la convoitise des vieux qui est sur le premier plan, mais l'ingénuité rusée de la jeune fille, nouvelle Agnès qui se moque des gens, à leur nez et à leur barbe, le plus gentiment du monde.

On regrette d'analyser cette gracieuse chose, de disséquer cette fleur. A titre de souvenir, disons que deux riches vieux garçons, très-entichés de leur célibat, voudraient bien avoir un héritier de leur fortune, mise en commun par leur amitié. Un d'eux se dévouera et se mariera. Ils ont juste sous la main une jeune orpheline, fille de leur défunte gouvernante. Lequel l'épousera? Celui qu'elle préfèrera. Mais Suzanne refuse de choisir. Alors on la tire au sort, ou plutôt on la joue en cinq points d'écarté, et en trichant à qui mieux mieux, pour échapper à la terrible corvée. Le gagnant se résigne, et commence sa cour auprès de Suzanne qui, à force de cajoleries et de minauderies, s'arrange de façon à tourner la tête et le cœur de ses

[1] Distribution : MM. Derval, *Taverney;* Pradeau, *Parseval;* Berton, *Adrien;* — M[lle] Massin, *Suzanne.*

deux protecteurs et de les rendre furieux de jalousie l'un contre l'autre. A la faveur de leurs dissentiments, un neveu de l'un d'entre eux, préféré de la jeune fille, mais que son jeu de coquetterie a bien fait souffrir, obtient sa main. C'est lui qui donnera aux vieux amis réconciliés cet héritier qu'ils avaient eu la dangereuse idée de se donner eux-mêmes.

Cette historiette, si bizarre en elle-même, est contée ou plutôt mise en action avec une finesse, une délicatesse, une gaieté et un esprit de bon aloi, qui ont fait et feront longtemps le plus vif plaisir. Du reste, les acteurs, MM. Derval et Pradeau, dans les deux vieux garçons, Mlle Massin, dans le rôle de Suzanne, ont contribué par la désinvolture, le naturel et le charme de leur jeu, à faire valoir cette petite œuvre de M. Meilhac, l'une des perles du Gymnase.

Je ne prévois pas un succès aussi durable pour une pièce à visées un peu plus hautes, *le Monde où l'on s'amuse*, en un acte, de M. Pailleron (11 novembre) [1]. C'est, je crois, son premier essai dramatique en prose, et il ne vaut pas ses comédies en vers; il n'a pas surtout la gaieté du *Mur mitoyen*, donné à l'Odéon. L'auteur semble avoir voulu faire le pendant du *Demi-monde*, et il remplit presque une scène, l'une des plus saillantes, de la définition à effet de son monde, qu'il distingue difficilement de la société interlope de M. Dumas. « Ce n'est pas le demi-monde, nous dit-on, car il y a les maris; ce n'est pas le monde, car il y a les femmes. »

Le « monde où l'on s'amuse, » a tout l'air d'être un monde où, on ne s'amuse pas, où l'on brille d'un éclat plus ou moins légitime, où l'on s'épuise à paraître, où l'on se bat les flancs pour s'étourdir, où les hommes s'oublient, où les femmes se compromettent. C'est le monde aux intrigues duquel un jeune homme doit s'arracher, quand il songe sérieusement au mariage, et toute la pièce consiste dans le refus que fait un père de famille prudent de don-

[1] Distribution : MM. Ravel, *de Bussac;* Landrol, *Gaston de Veret;* Blaisot, *Brunner;* Victorin, *de Casteljac;* Francès, *Edmond;* Porel, *Paul de Bussac;* Alphonse, *Pierre;* — Mmes Pierson, *la baronne;* Magnier, *de Bryas;* Angélo, *Nunez;* Dunoyer, *Mariette.*

ner sa fille à un jeune homme encore engagé dans les liens de l'esclavage galant « dont le monde où l'on s'amuse » est le théâtre.

La réputation littéraire de M. Ed. Pailleron, le grand soin d'un style dont la délicatesse va jusqu'à l'afféterie, des rôles favorables à l'exhibition de belles personnes et de toilettes d'une richesse excentrique, ont fait au *Monde où l'on s'amuse* un certain succès dans lequel l'amusement n'entre pour rien.

Le Gymnase atteint ainsi les derniers jours de l'année, qui paraissent devoir léguer à l'année suivante un grand succès avec une comédie en cinq actes de M. Sardou, célèbre par les péripéties du manuscrit et les démêlés de l'auteur avec la censure. Destinée, depuis un certain temps, à un autre théâtre, au Vaudeville, disait-on, sous le titre significatif de *la Dévote*, cette pièce s'est glissée au Gymnase, sous le nom moins effarouchant de *Séraphine* (29 novembre) [1]. Elle y reçoit, au début, un chaleureux accueil. Suivant son habitude, M. Sardou y laisse voir les intentions les plus hardies, et il esquive les dangers qu'il a l'air de braver en téméraire, avec une habileté qui ressemble beaucoup à de la faiblesse.

Son héroïne n'est pas, autant qu'on devrait l'attendre, marquée au coin de l'actualité. On l'annonce, avant son entrée en scène, comme le vrai type de la dévote parisienne moderne, de celle qui unit les mœurs mondaines les plus légères aux pratiques à la mode d'une piété affichée et affectée, de celle qui court de l'Opéra à l'église, du sermon au Bois, qui a un directeur spirituel et un couturier également en renom, qui est tour à tour la lionne des bals de l'hiver, de la station du carême et d'une saison aux eaux, fait de son salon une succursale de la sacristie, et établit une chapelle dans son boudoir. C'est là la dévote mondaine que M. Sardou nous peint en paroles, dans des tirades soignées, mais il n'a pas osé en réaliser le type

[1] Distribution de la pièce : MM. Landrol, *de Planterose;* P. Berton, *Robert;* Nertann, *de Rosanges;* Pradeau, *Chapelard;* Pujol, *de Montignac;* Victorin, *Sulpice;* Blondel, *Ambroise;* Ulric, *Dominique;* — Mmes Pasca, *Séraphine;* Antonine, *Yvonne;* Angélo, *Agathe;* Magnier, *Zoé;* Soyer, *Pélagie;* Georgina, *Ursule;* Jeanne, *groom.*

dans son héroïne même et nous la montrer vivante et personnifiée. Séraphine est moins une dévote qu'une fanatique. Son ascétisme, quoique bien porté, est moins une affaire de mode qu'une réaction du remords.

C'est de ce remords même que naît l'intrigue. Cette sainte du grand monde a commis une faute qu'elle veut racheter par ces exagérations pieuses. La plus jeune de ses deux filles est le fruit d'une relation coupable; elle l'a vouée au couvent, tandis qu'elle emploie tous ses efforts pour faire régner l'autorité chrétienne au foyer conjugal de sa fille aînée. Son gendre échappe à son joug et reconquiert la tendresse de sa femme que les dévotes intrigues de la mère lui faisaient perdre. La jeune sœur échappe au cloître, grâce à l'intervention d'un amiral, son parrain pour le monde, mais pour Séraphine son véritable père.

La passion suspend, dans ces luttes d'influence et d'intérêt, l'impression désagréable causée par le spectacle prolongé d'une intolérance de faux aloi. Car la comédie de mœurs qui se dessinait avec esprit et finesse dans tout le premier acte, tourne bientôt en un mélodrame, et, selon M. Fr. Sarcey, en un mélodrame vulgaire. La satire contre la dévotion moderne ne garde sa place que dans la peinture des personnages accessoires, directeurs en robes courtes, cuistres et sacristains de divers étages, qui masquent mal l'influence ou l'absence même du type dominant. Nous retrouverons sans doute, l'année prochaine, la *Séraphine* de M. Sardou remplissant le théâtre du Gymnase de son succès mêlé de contestations.

5

Vaudeville : *les Rivales; les Loups et les Agneaux; l'Abîme; Où l'on va; l'Enfant prodigue; les Femmes d'emprunt; Miss Multon.*

Les six premiers mois de l'année sont remplis au Vaudeville par des reprises involontaires que nécessitent les échecs des nouveautés. On voit revenir sur l'affiche toutes les pièces dont le succès est épuisé; *les Faux Bonshommes, les Parisiens, Nos Intimes, la Famille Benoîton, la Dame aux camélias.* Au premier rang des tentatives malheureuses qui ramènent, au bout de quelques jours, le vieux répertoire,

il faut placer *les Rivales*, comédie en quatre actes et en prose, de M. Amédée Rolland (27 février) [1]. C'est l'œuvre d'un poëte fourvoyé dans la prose, d'un écrivain lyrique égaré dans l'observation des mœurs vulgaires.

L'homme que se disputent trois femmes, au fond d'une petite ville de Bretagne, n'est plus un don Juan, mais un échappé de la vie parisienne qui est allé s'établir avocat en province, pour refaire sa fortune. Deux sœurs tombent amoureuses de lui, et son ancienne maîtresse, devenue veuve, vient lui demander, maintenant qu'elle est libre, d'innocenter par le mariage leurs anciennes relations. C'est à la plus jeune des trois prétendantes que l'avocat donnera la main. L'aînée des deux sœurs mérite de rester au rang des vieilles filles, dont elle a tous les travers, et la veuve est assez faite aux séparations pour en supporter une de plus.

L'action, l'intrigue, dans *les Rivales*, offraient trop peu d'intérêt, et la peinture des mœurs provinciales, des méchants propos et des vilains procédés des petites villes n'a pas suffi pour soutenir la pièce. Le nom sympathique de l'auteur et le travail consciencieux dont tous ses ouvrages portaient l'empreinte, méritaient peut-être de maintenir *les Rivales* plus de cinq ou six jours sur l'affiche.

Le même sort était réservé, et avec quelque justice, à une autre grande comédie de mœurs, annoncée avec un certain fracas, *les Loups et les Agneaux*, en cinq actes, de MM. Crisafulli et Stapleaux (28 avril) [2]. Les auteurs sont partis de cette observation, vérité ou paradoxe, que le monde se partage en mangeurs et en mangés, en loups et en agneaux, en intrigants et en niais, en dupeurs et en

[1] Distribution : MM. Desrieux, *Ponthus;* Delessart, *Defresnes;* Saint-Germain, *Vulpin;* Munié, *Cabiron;* Colson, *Richebourg;* Beuzeville, *de Terville;* Roger, *Pitois;* Bource, *un domestique;* — Mmes Doche, *Adrienne;* Cellier, *Berthe;* Savary, *Edmée;* Alexis, *Mme Tarpan;* Rolla, *Olympe;* Olivier, *Rose;* Grivot, *Lalouette.*

[2] Distribution : MM. Lesueur, *Cotonnier;* Parade, *de Tourbonne;* Desrieux, *de Sterny;* Munié, *Calloto;* Colson, *Valdepenas;* Ricquier, *de Rizerolles;* Rebel, *Auguste;* Rousset, *Pigeonnier;* Bource, *Bridou;* Royer, *garçon de bureau;* Roger, *Castelsec;* Radet, *Falempin;* Caillot, *Lovelin;* — Mmes Bianca, *de Chatonnay;* Davril, *Suzanne;* Leblanc, *Juliette;* Thiveau, *Pauline.*

dupes. Ils ont voulu nous montrer la grande exploitation des imbéciles par les habiles, des faibles par les forts, des honnêtes par les corrompus. Ils ont pris leurs loups parmi les financiers, et leurs agneaux, naturellement, parmi les actionnaires : ce qui n'est pas précisément une inspiration nouvelle. Leurs loups ne sont que des Mercadets manqués, et qui viennent à peine à la cheville du Mercadet véritable.

Il y avait dans la pièce, dont le mouvement général trahit beaucoup d'inexpérience, une grande scène de réunion d'actionnaires, dont on avait fait beaucoup de bruit; à côté des scandales de certaines affaires du monde financier, elle a paru banale, et n'a été, à la scène, que d'un médiocre effet. La partie la plus originale est le rôle accessoire rempli par l'excellent artiste, M. Lesueur, et représentant un viveur ruiné, joueur décavé, mais toujours joueur, pilier de tripots, devenu, dans un moment de détresse, cocher de fiacre, et gardant son franc-parler avec les anciens camarades dont il exécute les basses œuvres. Le principal tort de tous les loups réunis dans cette pièce est de n'en avoir que l'apparence et la peau. Ils hurlent qu'ils sont des loups, ils se font gloire d'être des coquins, pour qui la probité et l'honnêteté ne sont que des mots; c'est une maladresse : les coquins sont précisément ceux qui abusent le plus des mots d'honneur et de vertu. En somme, la comédie des *Loups et les Agneaux* ne justifiait pas par son originalité le grand dédain avec lequel les auteurs réclamèrent la propriété de leur titre contre M. Octave Féré, qui l'avait avant eux, mais à leur insu, donné à l'un de ses romans.

Le Vaudeville a rencontré enfin une veine meilleure, avec la traduction ou plutôt avec l'adaptation d'une pièce anglaise, *l'Abime*, drame en cinq actes et onze tableaux (2 juin)[1], tiré d'un roman de M. Ch. Dickens par M. Ch.

[1] Distribution : MM. Berton, *Richenbach;* Parade, *Sam;* Desrieux, *Georges;* Saint-Germain, *Dr Paynes;* Munié, *R. May;* Colson, *le prieur;* Beuzeville, *Jean-Marie;* Ricquier, *Follins;* Jouven, *Parker;* Fabien, *Brown;* Rebel, *Jean-Paul;* Royer, *un policeman;* Jeanvoine, *le petit Richard;* — Mmes Cellier, *Marguerite;* Vigne, *Sarah;* Guillot, *Dorr;* Larmet, *May;* Leroux, *Parker;* Rolla, *Brown.*

Dickens lui-même, avec la collaboration de MM. Wilkie Collins, Didier et Fechter. J'ai dit plus haut le sujet du roman et les facilités que le livre offrait pour être transformé en mélodrame, avec ses tableaux de mœurs anglaises, ses péripéties émouvantes et son dénouement qui fait triompher la vertu. Il me reste à signaler quelques habiletés de mise en scène pour expliquer le succès que le drame a conservé pendant toute une saison.

Parmi les tableaux de mœurs on a remarqué, pour leur couleur exotique, le repas des orphelins dans l'hospice et le décor de la cave. Celui des glaciers des Alpes qui a peut-être agi davantage sur l'imagination populaire était moins original. Mais la lutte qui s'y livrait sur le bord de l'abîme, sous les yeux mêmes de la femme que se disputent le héros sympathique et le traître du drame, était de nature à produire un effet dont la banalité était sauvé par l'énergie.

Le succès du drame de M. Dickens, moins prolongé pourtant à Paris qu'à Londres, simplifie l'histoire dramatique du Vaudeville, pendant les derniers mois de l'année. Une pièce d'une certaine importance est la comédie en trois actes, *Où l'on va*, de Mme Dupuis (16 octobre)[1]. L'auteur, qui fut actrice sous le nom de « la petite Charlotte, » a déjà donné, surtout en collaboration et sous des pseudonymes, un certain nombre de vaudevilles. Son dernier ouvrage atteste de l'expérience et de l'entente de la scène.

Le sujet est la vengeance d'une femme trompée. Un homme marié, se donnant pour libre, a séduit une jeune fille, qui, reconnaissant la vérité trop tard, reste sa maîtresse. Au bout de dix ans, il devient veuf et refuse d'épouser celle qu'il a perdue et qui réclame de lui cette tardive réparation. Un double châtiment lui est réservé. Cet homme a un fils et une fille, et sa maîtresse a un frère, qui n'attendait que d'avoir l'âge d'homme pour venger l'honneur de sa sœur. Ce frère séduit la jeune fille du séducteur, et la sœur se fait aimer de son fils. Pressé par la

[1] Distribution : MM. Delannoy, *Dretz ;* Munié, *Dewrin ;* Delessart, *Karl Morey ;* Abel, *Henry ;* Radet, *André ;* Bource, *un domestique ;* — Mmes Doche, *Antoinette ;* Davril, *Marguerite ;* Rolland, *Joséphine.*

nécessité, le père rendra l'honneur à sa maîtresse, en lui donnant son nom. Voilà « où l'on va, » quand la passion nous mène sans avoir pour compagne la justice. De tels ressorts de l'intérêt dramatique sont un peu étranges et compliqués, mais ils sont mus avec habileté et force, et, ce qui n'est pas à dédaigner, la pièce est écrite, de la main d'une femme, dans une bonne langue.

Une donnée moins sérieuse et des combinaisons moins sombres distinguent *l'Enfant prodigue*, comédie en quatre actes de M. Becque (6 novembre) [1]. L'auteur, qui est presque un débutant, — on ne cite de lui jusque-là que le livret d'un opéra en un acte, *Sardanapale*, — a été sur le point d'obtenir un grand succès de gaieté; malheureusement la pièce a des enchevêtrements et des longueurs qui font tort à l'esprit dont elle est semée.

L'action est pourtant assez simple pour être plus rapide. Un jeune imbécile a été envoyé de province à Paris, pour s'y dégourdir; il n'y fait que des sottises, et son père doit venir le chercher. Voilà le canevas, le prétexte d'une foule de peintures de mœurs qui n'ont pas de suite peut-être, mais dont quelques-unes sont très-réussies. Il y a beaucoup de traits d'observation dans le genre des romans de Paul de Kock, et des bons mots qui non-seulement font rire, mais qui marquent bien un caractère ou une situation.

Le Vaudeville trouve enfin, pour finir son année, un drame émouvant, dont le succès promet de s'étendre sur l'année suivante : c'est *Miss Multon*, en trois actes, de MM. Nus et Belot (1er décembre) [2]. La donnée n'en est pas précisément nouvelle, car il s'agit du retour de la femme coupable au foyer conjugal; mais elle est renouvelée par

[1] Distribution : MM. Delannoy, *Bernardin;* Saint-Germain, *Théodore;* Munié, *Delaunay;* Colson, *Chevillard;* Ricquier, *Vincent;* Beuzeville, *Rosier;* Pémarque, *Eloi* Léo Mez, *Henri;* Rebel, *Pierre;* Bource, *le capitaine;* Caillot, *le percepteur;* — Mmes Bianca, *Clarisse;* Alexis, *Bernardin;* Leroux, *Victoire;* Thibault, *Bertrand;* Rolland, *Adèle;* Danvenne, *Delaunay*.

[2] Distribution : MM. Parade, *Belin;* Munié, *Maurice;* — Mmes Fargueil, *Fernande;* Cellier, *Mathilde;* Grivot, *Paul;* Hébert, *Jeanne;* Rolland, *Louise*.

des combinaisons d'incidents très-discutables et par de grands effets d'émotion.

Fernande, sous le faux nom de miss Multon, est une mère de famille qui, oubliant tous ses devoirs, a abandonné son mari et ses enfants. Le train qui l'emportait a subi une horrible catastrophe, et la fugitive passe pour avoir été retrouvée au nombre des victimes. Le père s'est remarié pour donner une seconde mère aux enfants. La vraie mère revient et se présente comme institutrice anglaise; le mari, qui l'a reconnue, l'accueille comme une étrangère. La vue des enfants ne fait qu'irriter en elle l'amour maternel, doublé bientôt des fureurs de la jalousie. Lorsque la lutte intestine a duré assez et trop longtemps, le mari intervient et fait comprendre à la mère coupable qu'il vaut mieux, pour tous, que les enfants l'honorent, en la croyant morte, et chérissent sa mémoire, que de la mépriser vivante et déshonorée. Elle accepte la réparation douloureuse d'aujourd'hui comme la juste expiation de sa fuite d'autrefois. On sent, à cette simple analyse, qu'il y a, dans *Miss Multon*, bien des dissonances de situation que l'entente de la scène prépare et que la passion réussit à sauver.

Des petites pièces qui ont accompagné les ouvrages plus importants de ces derniers mois, je ne citerai que *les Femmes d'emprunt*, très-agréable vaudeville en un acte (23 octobre)[1]; c'est un tableau de mœurs parisiennes disparues, avec les anciennes grisettes pour héroïnes. Il rappelait la franche gaieté d'il y a trente ans, dont l'acteur Arnal fut si longtemps et dont il est redevenu l'interprète.

6

Théâtres de drames : Porte-Saint-Martin (*Nos Ancêtres*, *Cadio*, etc.); la Gaîté; Ambigu-Comique (*la Czarine*, etc.); le Châtelet; Cluny (*les Inutiles*, etc.).

Le drame, dont nous avons signalé plusieurs fois la décadence, n'est pas en train de se relever sur les scènes

[1] Distribution : MM. Arnal, *Touchard;* Saint-Germain, *Onésime;* Fabien, *Bertrand;* — Mmes Bianca, *Constance;* Alexis, *Robillard;* Lovely, *Mme de St-Géran.*

qui lui appartiennent; il menace, au contraire, de les entraîner dans sa chute. La Porte-Saint-Martin a été particulièrement malheureuse. Une faillite entre les mains de son directeur renommé, M. Marc Fournier, une tentative d'exploitation par une association d'artistes, des relâches continuels, des efforts et des chutes, voilà le lot d'une scène qui eut ses grands et beaux jours littéraires. Le commencement de l'année nous lègue cependant un souvenir qui mérite d'être gardé. Ce théâtre, pour qui la poésie était devenue depuis assez longtemps une étrangère, lui a donné une large et trop gratuite hospitalité, en accueillant *Nos Ancêtres*, drame en vers, en cinq actes et six tableaux, de M. Amédée Rolland (4 avril)[1]. On aurait voulu que cet accueil eût été un succès, et pour le directeur et pour le poète. Mais nous ne sommes plus au temps où la poésie fait la fortune d'un théâtre, et elle n'a pas sauvé M. Marc Fournier de la ruine. Le plus triste est que ce drame en vers devait être le chant du cygne d'un vrai poète, et l'on regrette que l'éclat d'un triomphe mérité ne soit pas venu consoler ses derniers instants.

M. Amédée Rolland aura eu peu de bonheur au théâtre; *l Usurier de Village*, en collaboration avec M. du Boys, reste à peu près son seul succès : succès de vogue, j'entends, car les succès d'estime, comme on désigne par euphémisme les chutes encore honorables, ne lui ont pas manqué. *Nos Ancêtres* auront été son plus complet succès de cet ordre. Son talent de poète y paraît dans son meilleur jour, au service de nobles idées et de généreux sentiments. A défaut d'une action dramatique intéressante et soutenue, nous avons une belle étude d'histoire, dominée par une grande pensée, celle du progrès de l'huma-

[1] Distribution : MM. Laray, *Marcus Faber;* Charly, *comte Hélisand;* Montal, *Jean Sylvain;* Laurent, *Sidoine;* Delaistre, *Eusèbe;* Antonin, *Leloup;* Andrieux, *Francion;* Atalis, *Guy-le-Bren;* Fleury, *Foulques;* Gaillard, *Hugues;* Bousquet, *Dave;* Mousseau, *Jean-Pierre;* Casslant, *Otto de Pise;* A. Durand, *Bernhardt;* A. Louis, *Paul Mancel;* Chéry, *Bozon;* Maugars, *Gaudru;* Patrat, *Cibo;* Marchand, *le sanglier;* Firmin, *l'ours;* — Mmes S. Lagier, *Marcia;* Vigne, *la mendiante* et *la Patrie;* Dica Petit, *Berthilde* et *la Fée Aril;* H. Petit, *Madelon;* M. Boutin, *Rose;* Leclercq, *Jacques Faber;* Dulac, *Guersande;* Descamps, *Denise;* Pradal, *Marie;* Grebert, *Guillemette;* Clémentine, *Leïlé.*

nité, et par une inspiration très-haute, celle du patriotisme.

Nos Ancêtres, c'est l'histoire même de la France, prise à un moment solennel, entre un passé d'oppression et de misère et un avenir de liberté et de grandeur; c'est le tableau des premières luttes pour l'affranchissement des communes. On les voit se former et s'éveiller à la notion claire de leurs droits, s'armer contre la féodalité qui les écrase, livrer des luttes sanglantes, succomber aujourd'hui, triompher demain, et puiser dans leurs premières conquêtes des forces et des espérances sans limites.

La pièce s'ouvre par le souvenir des anciennes forêts où les Gaulois, nos pères, sont chassés et traqués, comme des bêtes fauves, par leurs envahisseurs; elle se couronne par le pressentiment de cette France moderne où tous les droits que nos ancêtres osaient à peine rêver, seront traduits en institutions inébranlables. Il y a dans une telle revue historique la matière d'un beau poème dont le peuple est le héros; pour en faire un drame, l'auteur a dû personnifier le peuple dans quelque type de bourgeois et de paysans. Il y a jeté une ombre d'action, en faisant un des chefs des premières jacqueries communales, amoureux d'une jeune fille esclave d'un comte féodal, auquel il fait une guerre acharnée. Ce chef, Marcus Faber, est un bourgeois, un lettré, qui a pressenti tous les grands principes de nos révolutions; il tente de soulever pour la liberté un peuple qui n'est pas mûr pour elle. Sa première passion est moins l'amour que le dévouement, et il accepte, comme prix de ses efforts, l'injustice des siens, la haine de ses ennemis et, à défaut de la mort, les douleurs de l'exil. Sa fiancée Berthilde est moins une jeune fille promise à l'amour qu'une personnification de la patrie, encourageant le sacrifice par l'espérance. Nous sommes au milieu non de personnages individuels, mais de symboles, et les anciennes forces de la société en lutte les unes contre les autres sont toutes réalisées par les types du drame.

La pensée de *Nos Ancêtres* s'exprimait ainsi dès le prologue :

Le poète, aujourd'hui, veut retracer la gloire
De ces héros sans nom, aînés de notre histoire,

Qui les premiers chez nous affirmèrent le droit.
Certe, ils ont combattu dans un champ trop étroit ;
Mais ils ont répandu leur sang et leurs entrailles
Et de la liberté fait de grandes semailles !
La courtisane histoire a dédaigné leurs noms !
Il lui faut des Achille et des Agamemnons !
Des Romains et des Grecs la trop classique amante
Pour les gestes des rois seulement fut clémente,
Et, comme des exploits, recueillait chaque jour
Des intrigues d'alcôve et des bons mots de cour !
Les Dangeaux n'écrivaient que des récits de fêtes.
Quant à ce personnage aux millions de têtes,
Aux millions de bras, mais qui n'a qu'un seul cœur...
Le peuple, on lui faisait sans doute trop d'honneur
En lui laissant verser son sang pour la défense
Du sol qu'il n'avait pas ; — Versaille était la France !
La France prit Versaille, et ces exploits nouveaux
Ont leurs historiens, — et même leurs Dangeaux.
. . . .
Humbles marchands, bourgeois, serfs, ouvriers, ancêtres !
O vous qui les premiers avez dit : « Plus de maîtres ! »
Bourgeois de la commune, ô grands hommes obscurs,
De chaque vieille tour votre sang teint les murs,
Vous mouriez pour des droits mal définis encore,
Et nous avons le jour dont vous fîtes l'aurore.

Un pareil drame sera nécessairement tout en tableaux, en épisodes, et ce sera sa faiblesse. L'action manque pour en relier les brillantes parties, dans cette unité animée que réclame le théâtre. Parmi les tableaux, nous en citerons un, celui de la représentation d'une sotie donnée par les conspirateurs déguisés en saltimbanques dans le château du comte Hélisand, pendant que le peuple s'assemble de toutes parts pour donner l'assaut au manoir féodal. La farce est spirituellement tournée, sans excès de couleur locale, et les vers suivants sur « les maigres et les gras » ont été applaudis comme ils méritaient de l'être.

SYLVAIN.

Notre sotie a nom : *les Maigres et les Gras,*
Et vous voyez, seigneurs, quel immense domaine
Le poète a choisi ! — toute l'espèce humaine !
Moines et claquedents, goinfres et marmiteux !
Seigneurs, bourgeois, marchands, manants, paysans, gueux.
— Que la moralité sous le crâne vous entre !

Le monde n'a qu'un Dieu, l'homme un roi : c'est le ventre!
Une panse étoffée et d'un grave maintien
Prouve que le porteur est un homme de bien.
Ayant vignes et prés, dormant tout à son aise,
Il n'est qu'un envieux pour l'appeler obèse.
Car aux trois quarts des grands ôtez l'obésité,
Et vous leur ôterez toute leur dignité.

HELIZAND.

Jongleur, ceci m'a l'air de friser la satire?

OTTO.

Patientez un peu, comte, et laissez-le dire.

SYLVAIN, *amenant en scène le Sanglier et lui tapant sur le ventre.*

Tenez, regardez-moi ce promontoire-là!
C'est digne, noble, beau, religieux! — Voilà
De quoi faire partout un prince, un juge, un moine;
Un pareil abdomen est un vrai patrimoine.
Vous le figurez-vous siégeant au tribunal
Et ronflant, les deux mains sur ce bloc monacal,
Pendant que l'avocat sue et veut qu'on l'entende,
Et lui, se réveillant pour dire : « Qu'on le pende! »
Le voyez-vous prieur dans un gras prieuré,
Ordonnant l'abstinence et toujours altéré,
Dans de larges septiers pleins du jus de Bourgogne
Se cardinalisant dévotement la trogne.
(*Montrant Hugues.*)
Tandis que celui-ci, squelette de coucou,
— Bâton trop raboté par la famine, clou
Qu'on ne graisse jamais avec un liard de beurre!
Point d'exclamation! — ombre d'une ombre! — leurre!
— Fantôme ayant volé ses cuisses au héron!
Quel rang peut-il remplir décemment? Nul. Sinon
Celui de rat d'église ou celui de poète,
C'est justement par lui que la sotie est faite.

Les sympathies, hélas! n'ont pas été assez vives, dans la presse, pour l'œuvre de M. Amédée Rolland, qui n'était pas vulgaire dans sa conception, et dont l'exécution était heureuse sans beaucoup de détails. C'est sans doute un mauvais calcul de ne pas donner au public ce qu'il veut, de la féerie ou du drame; mais quand, par hasard, la vraie poésie se fait jour entre les banalités de la vogue, elle devrait rencontrer, dans la critique lettrée, plus d'amis pour l'applaudir.

A part cette grande tentative, nous mentionnerons, à la

Porte Saint-Martin, encore deux œuvres. L'une est ***Madame de Chamblay***, en cinq actes, de M. Alexandre Dumas, joué par les artistes de ce théâtre à la salle Ventadour (4 juin)[1] : tiré du roman du même titre, il est plein de mouvement, de contraste, de passion, et l'on y retrouve un écho plus ou moins lointain d'***Antony***. L'autre est le grand drame patriotique de ***Cadio***, en cinq actes et huit tableaux, par Mme George Sand et M. Paul Meurice, pour l'inauguration de la nouvelle direction de M. Raphaël Félix (4 octobre)[2]. J'ai analysé plus haut le roman mi-révolutionnaire et mi-vendéen, d'où est tiré ce drame qui faisait l'effet de détailler en tableaux le dernier acte du ***Lion amoureux*** de Ponsard.

A la Gaîté, on a remarqué, comme œuvres nouvelles, un drame, ***les Treize***, tiré de l'œuvre de Balzac par MM. Ferdinand Dugué et Peaucellier, et qui date des derniers jours de l'année précédente, puis ***les Orphelins de Venise***, drame en cinq actes et six tableaux, de M. C. Garand (30 mai); ***Nos enfants***, drame en cinq actes et six tableaux, de M. E. Rosetti (22 septembre); enfin, dans les dernières semaines de l'année, la grande féerie de ***la Madone des roses***, en cinq actes et en neuf tableaux, de M. Victor Séjour, dont le succès est assuré, moins par les splendeurs du style du dernier des romantiques que par celles d'un incendie sans exemple dans l'histoire de la décoration dramatique. Parmi les reprises, celle de ***Léonard***, drame en cinq actes, de M. Brisebarre et Nus, a seul offert un intérêt particulier.

[1] Distribution : MM. Brindeau, *de Senonches;* Laroche, *Marc de Villiers;* Charly, *de Chamblay;* Laurent, *Gratien;* Houdin, *Bertrand;* Alexis-Louis, *Mme Loubon;* Fleury, *Blanchard;* Maugars, *Georges;* Guéry, *Dubois;* Lansoy, *un facteur;* Patrat, *Labry;* — Mmes Dica-Petit, *Mme de Chamblay;* Deschamps, *Zoé;* Ismérie, *Madeleine.*

[2] Distribution : MM. Mélingue, *Cadio;* Roger, *Saint-Gildas;* Brésil, *le Comte;* Tisserant, *capit. Allain;* Laurent, *Robec;* Schey, *Motus;* Charly, *le délégué;* Antonin, *de Luçon;* Delaistre, *Chaillac;* Coulombier, *Macheballe;* Fleury, *lieut. Marigny;* Darmet, *Tirefeuille;* Demarsy, *Cœur-de-Roi;* Guimier, *Laribaillière;* Bousquet, *père Corny;* Lansoy, *Mézières;* Maugars, *un secrétaire;* — Mmes Thuilier, *la Korigane;* Rouseil, *Jacqueline;* Déborah, *Duroseray;* Masson, *Roxane;* Desmont, *Javotte.*

L'Ambigu-Comique a grossi la littérature du boulevard de plusieurs œuvres nouvelles. Il a compté parmi les grands drames historiques de l'année *la Czarine* de MM. Jules Adenis et Octave Gastineau (30 mai) [1], remarqué moins pour le mérite littéraire que pour les merveilles de mécanique auxquelles il servait de cadre. Le sujet est un épisode des amours de la terrible Catherine avec son favori Orloff. Pendant une absence de celui-ci, elle s'est éprise d'un jeune homme qui, de son côté, est amoureux de la fille d'un mécanicien allemand réfugié en Russie. Tout l'intérêt dramatique est dans les intrigues par lesquelles Orloff cherche à ressaisir son influence : il accuse son rival, le fait mettre en prison et le fait tuer d'un coup de fusil, au moment où il tente une évasion qui n'était qu'un piége. Mais le principal attrait pour le public était dans les trucs, machines et ressorts employés par le Vaucanson allemand et imaginés par le Vaucanson de nos jours qui s'appelle Robert Houdin. Grâce aux miracles de la mécanique, surtout à l'automate joueur d'échecs, *la Czarine* a pris place, parmi les enchantements mémorables de la scène, à côté des importations anglaises de *Miss Aurore* ou du *Lac de Glenaston*.

Bornons-nous à mentionner ensuite, à l'Ambigu, *le Crime de Faverne*, drame en cinq actes et huit tableaux, de MM. Théodore Barrière et L. Beauvallet (6 février); *le Sacrilége* (23 octobre), drame en cinq actes des mêmes auteurs, destiné à tenir l'affiche jusqu'aux derniers jours de l'année, où il est remplacé par le drame en cinq actes et neuf tableaux, *la Princesse Rouge*, de M. Ed. Plouvier (24 décembre), œuvres déclarées peu viables par le public des premières représentations.

Le Châtelet, sans abandonner les féeries, si lucratives ou si coûteuses, qui vont à sa vaste scène, a donné, comme drames, *le Comte d'Essex*, en cinq actes, par M. Couturier (4 mai); et *l'Armurier de Santiago*, œuvre nouvelle en cinq

[1] Distribution : MM. Omer, *Kempelen;* Montal, *Orlof;* Régnier, *Woronski;* Machanette, *Vasili;* Allart, *Fritzen;* Pernin, *de Verneuil;* Delanglay, *Mikaleff;* Richez, *Pougatscheff;* Mayer, *le grand-juge;* Didier, *un envoyé;* Bukler, *Mikelwitz;* Lauret, *un huissier;* — MMmes Laurent, *la czarine;* Vannoy, *Marie;* Bardy, *la comtesse;* Boutin, *Wlasta;* Echevin, *Dlle d'honneur.*

actes de M. Bouchardy (30 septembre), le maître, un peu délaissé, de l'ancien drame de boulevard; *le Roi Théodoros*, en cinq actes et quatorze tableaux, par M. Théodore Barrière (23 décembre), avec l'ancien et célèbre tragédien Beauvallet pour principal interprète. Parmi les reprises, il faut rappeler, au mois d'août, celle des *Pirates de la Savanne*, coïncidant avec la mort de cette pauvre miss Adda Menken, qui, par son succès dans un rôle équestre, avait tout fait pour la fortune de cette pièce.

A côté des anciennes scènes de drame, il ne faut pas oublier le nouveau théâtre de Cluny, auquel on doit, dans ce genre, surtout des reprises, notamment celles de *la Duchesse de la Vaubalière*, de M. de Rougement, puis des *Mères repenties* de M. Mallefille. Mais le principal succès de cet intéressant petit théâtre, si heureusement ouvert aux hommes de valeur refusés par les grands, appartient à la comédie. C'est celui des *Inutiles*, en quatre actes, par M. Edouard Cadol (24 septembre) [1].

Les héros de cette étude de mœurs contemporaines, les « inutiles, » sont des hommes jeunes ou qui ne savent pas cesser de l'être, faisant profession de gaspiller toute leur existence avec la fortune que leur a léguée le travail de leurs parents. Ils s'épuisent en petites et grandes sottises, et l'ennui est leur principal châtiment; car ils sont souvent trop abrutis pour qne le malheur même leur soit une utile leçon. La pièce de M. Cadol nous montre un des inutiles, l'un des meilleurs par l'esprit et par le cœur, tiré du marasme où il s'étiole, par un revers subit de la fortune et surtout par l'amour d'une gracieuse jeune fille, amour dont il ne méritait guère d'être l'objet.

Cette comédie, où le principal rôle est rempli par l'actif et intelligent directeur lui-même, aura attiré la foule, comme *les Sceptiques*, pendant près d'une demi-année. Elle le mérite par la vérité des observations et l'esprit qui la met en relief. Il y a une foule de traits comme le suivant :

[1] Distribution : MM. Larochelle, *de la Fornoye;* Vaillant, *Mesnard;* Talien, *de Trevières;* Richard, *Henri Potay;* Perrier, *Desrives;* Lamarque, *Jean;* Laboureau, *Pagnollet;* Bellot, *de Lostanges;* Raoul, *desLubins;* Aristide, *de Frayville;* — Mmes Germa, *Pauline;* Fayolle, *Geneviève.*

un roturier a des prétentions à la noblesse et l'on fait remarquer que son père était gendarme et sa mère couturière. « C'est cela, reprend quelqu'un : la robe et l'épée! »

7

Scènes de genre : Variétés, *la Périchole;* Palais-Royal; Bouffes-Parisiens.

Les Variétés n'ont pas beaucoup d'efforts à faire pour remplir les intervalles que laissent entre eux les grands succès assurés par le goût du jour aux bouffonneries musicales. ***La Grande Duchesse*** et ***la Belle Hélène***, que nous avons vu dans toute leur gloire, ces années précédentes, ont dû renoncer de guerre lasse à leurs triomphes, moindres encore, dit-on, à Paris qu'à l'étranger. La gravité allemande, le puritanisme anglais, se sont apprivoisés avec nos pièces à cascades. ***La Grande Duchesse*** a même franchi l'Atlantique ; une troupe française l'a jouée à New-York pendant six mois de suite, sans pouvoir donner aucun autre ouvrage de son répertoire, et, au bout de ce temps, elle l'a remplacée par ***la Belle Hélène***. Les Variétés ne pouvaient quitter la littérature de M. H. Meilhac et Ludovic Halévy, avec musique de M. J. Offenbach, que pour y revenir. Elles l'ont fait avec ***la Périchole*** (6 octobre)[1]. Sans analyser une pièce qui compte déjà quatre mois de représentations ininterrompues, il nous suffit de dire que le sujet est l'amour d'un roi du Pérou pour une chanteuse des rues qui aime un certain guitariste de carrefour. Cela a suffi comme prétexte à tableaux, à plaisanteries et à couplets. Parmi ces derniers, on a beaucoup cité ceux de la lettre, qui, la mélodie aidant, sont en train de faire le tour du monde. Les voici : ils renferment le nœud de la pièce.

[1] Distribution : MM. Dupuis, *Piquillo;* Grenier, *don Andrès;* Christian, *Panatellas;* Lecomte, *don Pedro;* Blondelet, *Tarapote;* Bordier, Horton, *deux notaires;* Videx, Halserc, *deux buveurs;* Millaud, *un courtisan;* — Mmes Schneider, *la Périchole;* Julia H., *Manuelita;* Legrand, *Guadalena;* Carlin, *Berginella;* C. Renault, *Mastrilla;* A. Latour, *Fraquinella;* Gravier, *Brasmbilla;* Rénard, *Ninetta.*

O mon cher amant, je te jure
Que je t'aime de tout mon cœur,
Mais vrai, la misère est trop dure
Et nous avons trop de malheur.
Tu dois le comprendre toi-même,
Que cela ne saurait durer
Et qu'il vaut mieux..... Dieu, que je t'aime!
Et qu'il vaut mieux nous séparer.

On ne saurait être bien tendre,
Alors que l'on manque de pain...
A quels transports peut-on s'attendre,
En s'aimant, quand on meurt de faim?
Je suis faible, car je suis femme,
Et j'aurais rendu quelque jour
Le dernier soupir, ma chère âme,
Croyant en pousser un d'amour!

Ces paroles-là sont cruelles,
Je le sais bien, mais que veux-tu?
Pour les choses essentielles
Tu peux compter sur ma vertu!
Je t'adore!... si je suis folle,
C'est de toi, compte là-dessus,
Et je signe : la Périchole,
Qui t'aime... mais qui n'en peut plus!

Sans accompagnement de musique, mais non sans un grain de bouffonnerie, les Variétés ont donné *les Chambres de Bonnes*, comédie en trois actes de MM. Raymond Deslandes et H. Raimbaut (11 août). C'est un lointain souvenir d'une pièce fameuse d'il y a trente ans, *les Cuisinières;* on y trouve de l'observation, de la vérité; et, en fait d'esprit, toute l'animation épileptique de ce qu'on appelle la cascade forme un *crescendo* furieux du premier acte au dernier. Mentionnons, pour mémoire, *Une Eclipse de Lune*, en un acte, de M. Gabriel Ferry, et un à-propos sur le fameux article 11 de la loi de la presse, *la Vie privée*, en un acte, de MM. E. Grangé et Bernard. Comme reprise, on peut signaler *le Joueur de Flûte*, de M. Jules Moinaux, l'un des essais de ce genre de parodie dramatique de l'antiquité qui a fait depuis tant de chemin.

Au Palais-Royal je regrette de me borner à citer : *le Papa du prix d'honneur*, grand vaudeville en quatre actes de MM. Labiche et Théodore Barrière (6 février), assez sévè-

rement jugé par la critique et promptement abandonné par le public; *le Château à Toto*, bouffonnerie musicale, en trois actes, des inséparables Meilhac, Halevy et Offenbach (6 mai), un des plus médiocres produits de leur triumvirat; *le Chatouilleur du Puy-de-Dôme* (5 août), en un acte, de MM. Chivot et Duru, variante de *l'Affaire de la rue de Loureine; le Lis de la Vallée*, grand vaudeville en trois actes de MM. Grangé et Victor Bernard (même mois), offrant des effets de course échevelée devenus monotones; *le Roi d'Amatibou*, comédie en quatre actes de MM. Labiche et Cottinet, avec musique de M. Hervé (27 novembre), « chute complète, dit M. Sarcey, et très-méritée, » sans compter un certain nombre de petites pièces en un acte, dont le succès ou l'insuccès laisse peu de souvenirs.

Parmi les autres théâtres qui, grâce à la liberté de l'exploitation dramatique, naissent, meurent ou se transforment, il faut noter à part les Bouffes-Parisiens qui ont essayé courageusement de maintenir le vaudeville et la petite comédie littéraire en dépit du goût dominant pour les fantaisies musicales. On cite, dans les derniers mois de cette lutte malheureuse, *les Tribulations d'un témoin*, vaudeville en trois actes de M. Adrien de Courcelle (janvier); *Une jolie bête*, en un acte, de M. Jaime fils (même mois); *Un jeune homme timide*, en un acte, de M. de Courcelle; *Mademoiselle Pacifique*, en un acte, de MM. Saint-Yves et Choler (février); *Fra Diavalo et Cie*, en un acte, de M. A. Bussière; *le Luxe de ma femme*, en un acte, de MM. Chivot et Duru (même mois); *la Veuve Beaugency*, des mêmes auteurs (mars); et une demi-douzaine encore de petits actes, dont le médiocre succès, à tort ou à raison, a semblé justifier les directeurs, MM. Lefranc et Dupontavisse, d'avoir désespéré de la fortune du vaudeville, ce genre, disait-on, éminemment français.

Les Bouffes-Parisiens se sont rouverts à la saison suivante sous la direction de M. Noriac, mais pour adopter le genre à la mode, l'opérette. Jusqu'ici la fantaisie musicale s'y est gardée de tomber dans la cascade et la bouffonnerie et a obtenu néanmoins plus de succès que les genres délicats n'en paraissent comporter. Pour inaugurer avec éclat cette transformation, les Bouffes-Parisiens ont donné : *l'Arche Marion*, en un acte, paroles de M. A. Se-

cond, musique de M. A. Nibelle; *le Fifre enchanté*, en un acte, paroles de MM. Nuitter et Tréfeu, musique de M. Offenbach; *l'Ile de Tulipatan*, en un acte, paroles de MM. Chivot et Duru, musique de M. Offenbach, agréable fantaisie ne passant pas la limite de la charge (30 septembre). Ces deux opérettes ont eu du succès; la dernière surtout s'est maintenue jusqu'à la fin de l'année à côté de quelques nouveautés en un ou deux actes, comme *Petit bonhomme vit encore*, paroles de M. de Najac, musique de M. Deffès, ou à côté de reprises notables, comme celles des *Deux Sourds*, de la *Chanson de Fortunio*, etc. Mais je m'aperçois que les Bouffes-Parisiens me font passer des scènes littéraires aux théâtres lyriques, parmi lesquels ils ont désormais leur place.

8

Théâtres lyriques : Opéra, *Hamlet;* Opéra-Comique, *le Premier jour de bonheur*, *le Coricolo;* Théâtre-Lyrique; Fantaisies-Parisiennes; Folies-Dramatiques, etc.

Le grand drame lyrique monté cette année à l'Opéra, suivant les exigences de la tradition, sinon du cahier des charges, est *Hamlet* (9 mars), paroles de MM. Michel Carré et Jules Barbier, musique M. Ambroise Thomas. Le succès de *Roméo et Juliette* des mêmes librettistes au Théâtre-Lyrique, l'année précédente, les a engagés à demander à Shakspeare un nouveau sujet d'opéra dramatique. Ils se sont, comme toujours, montrés habiles dans l'arrangement des scènes et la distribution des situations musicales, mais ils n'ont pu échapper à la monotonie qui résultait de leur sujet même. M. Ambroise Thomas, que son succès récent à l'Opéra-Comique avec *Mignon* désignait suffisamment à l'administration de l'Opéra, a fait preuve, dans *Hamlet*, d'une science et d'une largeur de manières dont ses rivaux l'avaient jusqu'aujourd'hui cru peu capable. La vogue de deux chanteurs, M. Faure et Mlle Nilsson, aidant, *Hamlet* est devenu l'événement musical de l'année.

L'Académie impériale de musique a remplacé la seconde œuvre nouvelle qu'il est d'usage de lui voir monter dans l'année, par deux importantes reprises : *Herculanum*

de M. Félicien David (29 juin), œuvre qui a obtenu le grand prix biennal de 20,000 francs, décerné, au nom de l'Empereur, par l'Académie des beaux-arts, et les *Huguenots* (13 novembre), avec une interprétation nouvelle, dont le succès, d'abord très-incertain, s'est affermi aux représentations suivantes.

L'Opéra-Comique a dû, cette année, un succès persistant à la rentrée en lice du plus ancien et de l'un des plus célèbres des compositeurs français, de M. Auber, à qui la scène qui représente chez nous le genre lyrique national, doit depuis quarante ans une si grande part de son répertoire populaire. Cette œuvre d'arrière-saison s'appelle *le Premier jour de bonheur* (15 février), paroles de MM. d'Ennery et Cormon. Un autre opéra-comique en trois actes, *le Coricolo* (28 novembre), paroles de MM. Labiche et Delacour, musique de M. F. Poise, et trois petits ouvrages : *Mademoiselle Sylvia* (23 avril), paroles de M. N. Fournier, musique de M. Samuel David, *la Pénitente* (13 mai), paroles de MM. Meilhac et Busnach, musique de Mme de Grandval, et *le Café du roi* (10 novembre), paroles de M. Meilhac, musique de M. Deffès, complètent la liste des nouveautés données par le théâtre de la rue Favart.

Le Théâtre-Lyrique, dont l'existence même semblait menacée, l'année dernière, par les échecs financiers de M. Carvalho, est revenu à la vie, au mois d'octobre, entre les mains du célèbre directeur des concerts populaires, M. Pasdeloup. Mais, soit que les moyens matériels aient fait défaut, soit que le temps écoulé depuis l'entrée en fonction de la nouvelle administration ait été trop court, nous ne pourrons porter cette année au compte du Théâtre-Lyrique aucune pièce nouvelle. Des reprises dont quelques-unes, comme *le Val d'Andorre* d'Halevy (24 octobre), *le Barbier de Séville* de Rossini (4 novembre) et *Iphigénie en Tauride* de Gluck (26 novembre), n'ont pas été sans éclat composent tout le nouveau répertoire du théâtre de la place du Châtelet.

Une partie des théâtres secondaires qui jouaient, l'année dernière, le vaudeville et les pièces dites à cascades, sont devenus cette année des scènes purement lyriques. La

transformation a été surtout radicale aux Bouffes-Parisiens, que nous avons montrés tout à l'heure renonçant à de suprêmes efforts en faveur du vaudeville, pour revenir, sous la direction d'un homme de lettres, à la tradition et aux œuvres de M. Offenbach.

Le triomphe de la musique, sinon de la bouffonnerie musicale, n'a pas été moins complet aux Fantaisies-Parisiennes où nous avons à citer les librettos suivants : *l'Elixir de Cornelius*, en un acte, parole de MM. H. Meilhac et Arthur Delavigne, musique de M. Em. Durand (janvier); *Roger Bontemps*, en deux actes, paroles de MM. Clairville et Lopez, musique de M. Debillemont (18 mars); *l'Amour mouillé*, en un acte, paroles de MM. J. Barbier et Beauplan, musique de M. Hartog (30 mai); *le Soldat malgré lui*, en deux actes, paroles de MM. Chivot et Duru, musique de M. F. Barbier (17 octobre); sans compter d'intéressantes reprises, comme *le Farfadet* d'Adam, *le Muletier* d'Hérold, *la Fête du village voisin* de Boïldieu et *le Barbier de Séville* de Païsiello.

Mentionnons, pour finir, aux Folies-Dramatiques, *Chilpéric*, en trois actes, poésie et musique de M. Hervé, maintenant, après le succès de *l'Œil crevé*, du même artiste, la bouffonnerie musicale à son plus haut degré d'excentricité; — aux Menus-Plaisirs, *les Croqueuses de pommes*, en cinq actes, paroles de MM. Grangé et Abraham, musique de M. L. Deffès; *le Grand-duc de Matapa*, en trois actes et cinq tableaux, paroles de MM. Clairville et Oct. Gastineau, musique de MM. J. J. Billemont (novembre); à l'Athénée, *le Petit Poucet*, en trois actes, paroles de MM. Le Terrier et Vanloo, musique de M. Laurent de Rillé : nous aurons payé une fois de plus notre dette à ce goût pour la musique-bouffe, dont il faut bien parler dans une revue littéraire du théâtre, ne fût-ce que pour constater les pertes de la littérature.

9 [1]

Le théâtre hors du théâtre. Théories socialistes et comédies sociales. Les *Préfaces* de M. Alex. Dumas fils; *le Coup de Bourse* de M. Ern. Feydeau.

La publication du *Théâtre complet* [2] de M. Alexandre Dumas fils est devenue une sorte d'événement littéraire par suite de l'attention donnée aux préfaces qu'il contient. Et cependant l'auteur n'a pas voulu y mettre de préface générale ; il en avait fait une d'une quarantaine de pages, mais, en la relisant, il l'a trouvée « prétentieuse et inutile, » et ne l'a pas fait imprimer. Il n'a pas jugé de même les préfaces particulières de ses principaux drames, quoiqu'elles ne paraissent pas absolument à l'abri de ce double reproche. Quelques-unes sont de véritables manifestes, des programmes d'esthétique et de morale, de politique et de science sociale. On ne voit guère comment la préface générale pouvait viser plus haut.

L'auteur de *la Dame aux Camélias* fait un triste tableau, comme moraliste, de cette société qu'il n'a, d'ailleurs, jamais flattée, comme dramaturge. A l'entendre, la corruption marche si vite que « nous allons à la prostitution universelle; » et il ajoute : « Ne criez pas, je sais ce que je dis. » M. Dumas fils s'attache à nous montrer la courtisane prenant sa place dans nos mœurs et faisant la société tout entière à son image. Il décrit cette étrange émulation de toilettes, de manières, de langage, qui s'est établie entre les femmes honnêtes et celles qui trafiquent de leurs vices.

Les femmes du monde étourdies, ébahies, épouvantées, humiliées de la désertion des hommes, acceptèrent la lutte avec

[1] Parmi les pièces imprimées et non jouées, nous avons encore remarqué : *Pierre le Grand*, drame politique, en cinq actes, par M. F. Muller (Lainé et Havard, in-8°, xxxv-226 p); *Une époque, Carmagnole* ou *les Aventuriers*, scènes dramatiques, 1re série en cinq parties, par M. Maurice Naudé (Ch. Lahure, in-18, 504 p.); *l'Aventurière des colonies*, drame en cinq actes, avec prologue, par Mme Marie Rattazzi (Florence, Le Monnier, in-18, 202 p.).

[2] Michel Lévy, frères, in-18, t. I-III, 426-386-404 p.

ces dames sur le terrain où celles-ci l'avaient placée. Elles se mirent à rivaliser de luxe, de dépenses, d'excentricités extérieures avec des créatures dont elles n'eussent jamais dû connaître le nom. Il y a eu communion volontaire entre les filles des portières et les descendantes des preux, sous les espèces de la crinoline, du maquillage et du roux vénitien. On se prêta des patrons de robe, entre courtisanes et femmes du monde, par l'entremise d'un frère, d'un ami, d'un amant, d'un mari quelquefois. Non-seulement on eut les mêmes toilettes, mais on eut le même langage, les mêmes danses, les mêmes aventures, les mêmes amours, disons tout, les mêmes spécialités.

J'ai eu l'occasion de dire, à propos de la plupart des pièces de M. Alexandre Dumas fils, comment ce tableau de la corruption sociale est le fond commun de chacune d'elles [1]. Les peintures du théâtre n'ajoutent-elles pas au mal, et ne contribuent-elles pas à sa diffusion, en le mettant en lumière? ou bien corrigent-elles par le spectacle du châtiment qui naît d'une intrigue artificielle? J'ai traité tous ces points. Le droit de l'artiste n'en reste pas moins entier de représenter la société telle qu'elle est, et il y a plus de moralité encore dans une peinture vraie, que dans des tirades déclamatoires ou dans la leçon d'un dénouement arbitraire.

M. Dumas fils se préoccupe, dans ses préfaces, des remèdes à apporter au mal dont son théâtre a si bien vécu. Il en propose d'étranges, dont quelques-uns rappellent la malencontreuse confiance des socialistes dans l'intervention de l'État et dans l'efficacité des essais de réorganisation sociale. Il pense et parle en réformateur, disons mieux, en utopiste. Il demande, pour la vertu, « le droit d'être un capital. » Il veut que l'État proclame et mette en pratique, sous le nom de « conscription des femmes, » le droit des femmes au travail. Il faut citer le texte :

Toute fille de quinze ans devra faire constater son identité... Assistée de sa famille ou de deux témoins patentés, elle prouvera qu'elle a des moyens d'existence quelconques, soit dans un revenu, soit dans une profession... Si elle sait un métier,

[1] Voy. t. I de *l'Année litt.*, p. 167-182 : *le Fils Naturel;* — t. II, p. 208-218 : *Un Père prodigue;* — t. VII, p. 148-154 : *l'Ami des femmes*, etc.

elle trouvera *de droit* à exercer son métier dans les ateliers de l'État, *qui seront les casernes du travail...*

Il y aura donc des ateliers toujours ouverts aux jeunes filles, et où les riches auront des remplaçantes qui travailleront pour elles. Si quelqu'une des « jeunes conscrites » refuse de travailler, et que l'oisiveté ou la misère, volontaire désormais, la conduise au vice, on l'exportera aux colonies. Si quelques travailleuses se laissent séduire, on atteindra le séducteur, on le punira de la confiscation d'une partie de sa fortune ou, s'il est pauvre, de cinq à dix années de prison. Mais la recherche de la paternité est interdite par notre code? On refera la loi, sans tenir compte des graves inconvénients qu'elle a voulu prévenir. La chose n'est pas plus difficile que cela. La matière sociale se pétrit, se manie et se modèle ainsi, à la volonté de quiconque s'improvise réformateur. Entre nous, M. Alexandre Dumas fils, malgré ses bonnes intentions, — le théâtre, comme l'enfer, peut en être pavé, — me semble avoir été mieux doué pour faire vivre la courtisane sur la scène que pour la faire disparaître du monde.

C'est surtout en matière de théâtre qu'on peut dire, suivant l'axiome faussement attribué à Boileau [1].

La critique est aisée et l'art est difficile.

Rien de plus facile que de s'insurger contre les traditions du genre dramatique, contre la pusillanimité des auteurs qui, pour ne pas choquer les susceptibilités du public, restent volontairement au-dessous de la réalité dans leurs peintures et font sortir de leurs fictions, par la récompense des bons et la punition des méchants, une moralité que le spectacle de la vie est loin de toujours offrir. Mais essayez de vous soustraire à ces règles, à ces conventions que vous taxez d'arbitraires, et vous verrez comment vos

[1] Il n'est pas inutile de rappeler, à l'occasion, l'origine de ce vers que l'on ne cesse de rapporter à l'auteur de *l'Art poétique*. On trouve encore aujourd'hui des professeurs de rhétorique de Paris qui, en faisant cette citation, arrondissent leur période d'un hommage au bon sens de Boileau. Disons-leur donc, une fois de plus, que ce vers fameux est de Destouches et qu'il est tiré du *Glorieux*, acte II, scène V.

pièces seront unanimement refusées par les directeurs de théâtres, qui connaissent le public et ses jugements de parti pris. Au lieu de comédie ou de drame, vous n'aurez fait que des études en dialogue, d'une lecture plus difficile que les romans ordinaires tout en récits ou en peintures.

M. E. Feydeau, l'auteur de *Fanny* et de tant d'autres actes moins heureux d'audace littéraire, a éprouvé cette déception avec un grand essai de comédie, *le Coup de Bourse*[1]. Il avait voulu porter à la scène ce réalisme sans peur qui nous a valu, dans le roman, des Messalines bourgeoises, des Lacenaires financiers. Il affectait un égal mépris pour « ces banquiers si beaux parleurs, inventés par M. Ponsard; » pour « *ces faiseurs*, sortis de l'imagination de M. Augier, qui cherchent naïvement à se réhabiliter par le duel; » pour « ces infimes *carotteurs* spirituellement crayonnés par son ami, Dumas fils. » M. Feydeau ne reconnaissait en eux « rien de ce qu'il avait vu : de cette fièvre, de ce mutisme, de cet effroyable empire sur soi-même, de ces coalitions, de ces ruses de vipères, de ces haines affreuses qui poussent et précipitent dans une furieuse mêlée tous ces ambitieux d'influence les uns sur les autres. » Il lui fallait voir les gens de bourse étranglant une demi-douzaine de leurs confrères et disant : « Ça ne me suffit pas, nous n'en sommes pas encore aux grincements de dents; il voulait sentir « le souffle des lions et des léopards, » et non celui des fouines et des renardeaux d'une comédie trop débonnaire. Il lui fallait de « malheureux pères de famille écrasés froidement sous les bottes de leurs créanciers, » il lui fallait la bataille des affaires, il lui en fallait le carnage. C'est pour cela que M. Feydeau écrivit *le Coup de Bourse*.

La pièce avait eu une odyssée curieuse avant d'arriver au public sous la forme de livre. Refusé par plusieurs théâtres ou admis à correction, ce qui revient à peu près au même, l'auteur repoussait toute concession aux exigences les plus élémentaires. M. Montigny, du Gymnase, lui disant : « Mais comment voulez-vous qu'on joue une pièce dont la représentation durerait au moins sept heures? » M. Feydeau répliquait : « Ce n'est pas mon affaire! Que la représentation dure sept heures ou qua-

[1] Michel Lévy, frères, in-18, x-166 p.

torze, j'ai fait ma comédie comme j'entendais la faire, je n'en retrancherai pas un mot. » Réponse superbe ou grotesque, comme on voudra. M. Feydeau ajoute que M. Montigny murmura : « Alors elle n'aurait pas de succès ! » — « Je me moque pas mal du succès ! » lui aurait-il fièrement répondu. A quoi bon, alors, aller frapper aux portes du théâtre? Restait à l'auteur, trop justement éconduit, l'épreuve des lectures particulières. Il raconte minutieusement comment il la tenta, et que son œuvre obtint un véritable succès de stupeur.

En la lisant imprimée dans *le Figaro* qui en eut les prémices, puis en volume, j'ai compris, et de reste, qu'elle n'ait pas trouvé de comédiens pour la jouer, mais je ne comprends pas aussi bien la stupéfaction de ses premiers lecteurs. J'y trouve sans doute des intentions ambitieuses conformes au programme, mais qui avortent dans la mollesse générale de la mise en œuvre.

Au milieu de tout un monde de financiers de proie, voici trois générations de Silberstein, représentant, à la Bourse, trois époques, trois méthodes, et autour d'eux une fourmilière de boursicotiers où dominent l'élément juif et l'accent germanique. Mais, en dépit des prétentions de l'auteur, tous ces types, qui se ressemblent entre eux, ressemblent beaucoup à ceux que nous avons déjà vus au théâtre ; ils sont seulement moins vivants et moins vrais que bien d'autres. Le fils Silberstein ne vaut ni plus ni moins que le Vernouillet des *Effrontés*; le petit-fils est un gandin très-ordinaire ; quant à l'aïeul, Moïse Silberstein, il n'est pas de la force de Mercadet; il n'en a ni la vertigineuse activité ni la spirituelle imprudence. Ne parlons pas de l'élément féminin, de ce « quelque chose d'aimable et de pur, de *l'élément* amour » que les conseillers de M. Feydeau lui demandaient, en le transportant d'exaspération. Cet élément, si dédaigné, ne manque pas à sa pièce; il y est même, relativement, dans une assez grande mesure, mais il est traité sans grâce et ne produit ni sympathie ni intérêt.

L'intérêt, voilà ce qui manque surtout au *Coup de Bourse*; il ne s'attache à personne. Le succès des uns et des autres, dans cette bataille de l'agiotage, nous laisse parfaitement indifférents; l'affaire a beau rouler sur des millions, les chiffres n'y font rien, ce sont les hommes qui nous tou-

chent, et ici les hommes manquent parmi les voleurs et les volés.

Adolphe Silberstein, ou Silberstein II, spécule sur la baisse au plus fort de la guerre de Crimée; il s'évertue à la produire par des manœuvres, par de fausses nouvelles, par des coalitions de vendeurs. Les événements déjouent triomphalement ses calculs. La hausse formidable qui suit la mort de l'empereur Nicolas lui fait perdre dix millions, et, comme sa position était déjà très-compromise, il est ruiné et mis en faillite. Mais son vieux père a joué un tout autre jeu; il gagne à la hausse les dix millions que son fils a perdus. Il en abandonne cinq aux créanciers, heureux de retirer 50 0/0 de ce désastre; le fils Silberstein refera des affaires, comme par le passé, et la famille aura encore gagné cinq millions nets à cette déconfiture. Cependant le secrétaire de Silberstein, qui, suivant la logique de la situation, aurait dû emporter la caisse avant qu'elle soit vide, montre une âme honnête, un cœur aimant et dévoué. Après avoir offert ses épargnes à son patron, il épouse par amour une jeune fille sans fortune, institutrice dans la famille. Et M. Feydeau qui ne veut pas entendre parler de l'élément aimable et pur dans le monde de la finance, ni des dénouements banals de la comédie! Voilà qu'il y tombe, sans rendre son œuvre plus acceptable.

CRITIQUE, HISTOIRE LITTÉRAIRE MÉLANGES

L'unité dans la variété de la critique littéraire. Histoire et théorie. M. Saint-Marc Girardin. — Les maîtres de la causerie hebdomadaire. MM. Sainte-Beuve et Arm. de Pontmartin. — Variétés littéraires et mélanges. Le contingent de l'Institut. MM. Cuvillier-Fleury, Nisard, Bersot. — Encore les mélanges. « A bâtons rompus. » MM. Deschanel, Phil. Chasles. — L'étude historique des types de théâtre. M. Marc Monnier. — Monographie de littérature étrangère; Pétrarque, M. Mézières. — Voltaire et son siècle. Histoire et souvenirs. MM. G. Desnoiresterres et Loiseleur. — Diverses monographies d'histoire littéraire française. MM. Mayrargues, Proth, Rambert. — La littérature parlée. La critique et l'histoire dans les conférences publiques. M. J. Claretie. M. H. Ballande. — Jugements officiels sur l'état des lettres françaises, poésie, roman et théâtre. MM. S. de Sacy, P. Féval, Th. Gautier et Ed. Thierry.

1

L'unité dans la variété de la critique littéraire. Histoire et théorie. M. Saint-Marc Girardin.

La critique littéraire, dans le journal et dans le livre formé d'articles de journaux, offre d'ordinaire plus de variété que d'unité. Le hasard et l'occasion lui fournissent des sujets plus qu'elle ne les cherche; il faut parler de la pièce nouvelle, du livre qui vient de paraître ; il faut, avec l'un ou avec l'autre, courir tout le champ de l'histoire, raisonner, juger, amplifier, haut la plume, sur toutes les littératures et tous les genres, sur tous les temps et tous les pays. Les meilleurs esprits s'éparpillent et se gaspillent à ce jeu. Les journaux et les revues s'emplissent, les volumes s'entassent, aucune œuvre ne s'édifie.

Voici pourtant une exception, au milieu de cette avalanche de mélanges, de variétés, d'études, de causeries, de portraits, d'essais qui forment une littérature toute

de fragments ; voici un ouvrage de critique qui ne le cède à aucun autre pour la variété des sujets, mais qui réunit d'innombrables études de détail dans une intéressante unité : je veux parler du *Cours de littérature dramatique* de M. Saint-Marc Girardin, l'éminent professeur de la Sorbonne, qui a trouvé le secret d'entretenir pendant plus de trente ans le goût des choses littéraires dans la jeunesse, au milieu de l'indifférence générale dont elles devenaient l'objet. Ce livre date déjà de loin ; mais il est de ceux qui se réimpriment et qui, loin de vieillir, se rajeunissent en se complétant. Une nouvelle édition et surtout l'addition d'un cinquième volume m'offrent aujourd'hui l'occasion d'en entretenir mes lecteurs, et j'en profite.

Le *Cours de littérature dramatique* [1] a un objet déterminé qui en marque et en maintient l'unité à travers les développements reçus ou à recevoir encore : il traite, comme le sous-titre nous en avertit, de « l'usage des passions dans le drame. » On voit, d'un coup d'œil, la carrière à parcourir. Il s'agit de prendre, dans le cœur de l'homme et dans la vie humaine, toutes les émotions qui sont des principes d'action, des sources de joies et de souffrance, et de chercher ce qu'elles deviennent en passant de la réalité dans la fiction, de l'âme dans l'art, du monde au théâtre. Voilà un sujet fécond, infini. Il touche à la philosophie, et réclame le concours de la connaissance expérimentale des hommes et de la science psychologique ; il embrasse toute l'histoire, cette expérience en grand de la vie, cet aliment inépuisable de l'inspiration dramatique ; il impose l'étude comparée de toutes les littératures.

M. Saint-Marc Girardin n'est pas au-dessous de sa tâche, si vaste qu'elle soit, et il étudie tour à tour l'homme et ses passions, dans la vie, dans l'histoire, dans les diverses manifestations littéraires. Après avoir approfondi la nature même de l'émotion dramatique et ses conditions esthétiques essentielles, il cherche par quels moyens différents et avec quelle variété de nuances les diverses émotions humaines, passions et sentiments, ont été exprimées au théâtre, soit par les anciens, soit par les modernes, chez nous ou dans les littératures étrangères. Au fond, les émotions humaines sont partout les mêmes,

[1] Charpentier, in-18, nouv. édit., t. I-IV, 396-428-416-486 p.



mais leur forme varie avec les idées et la civilisation, et leurs manifestations littéraires au théâtre suivent et marquent ces changements.

Pour commencer par les sentiments les plus élémentaires et les plus voisins de la sensation, la douleur physique et la crainte de la mort ne parlent pas partout le même langage, et la lutte de l'homme contre l'une et l'autre ne donne pas toujours le même spectacle. Voyez, par exemple, l'*Iphigénie* d'Euripide et celle de Racine, et rapprochez-les de l'*Angelo, Tyran de Padoue* de M. Victor Hugo. Comparez aussi le *Philoctète* de Sophocle à certaines scènes de *Notre-Dame de Paris*. Les peintures de tempêtes et de naufrages dans Homère ou dans les auteurs modernes, les sentiments sur le suicide et la haine de la vie dans Sophocle, Virgile et Sénèque ou dans Shakspeare, Richardson, Gœthe ou Alfred de Vigny.

Les passions, qui sont les grands ressorts de la vie humaine, offrent aussi, dans l'unité de leur nature, des traits différents, suivant le degré de civilisation et ont, par suite, des manifestations littéraires différentes. L'amour paternel n'est pas le même dans *Horace*, *le Cid* ou *le Menteur*, que dans *le Roi s'amuse*, ni l'amour maternel le même dans l'*Andromaque* d'Homère, d'Euripide ou de Racine que dans la *Mérope* de Voltaire ou d'Alfieri, ou dans la *Lucrèce Borgia* de M. Victor Hugo. Tous les sentiments qui naissent dans la famille présentent, suivant les temps, une diversité analogue de développement et de langage. Comme la piété filiale, l'ingratitude des enfants a elle-même des formes changeantes : l'*Œdipe à Colonne* de Sophocle et *le Roi Lear* de Shakspeare se font, à vingt siècles de distance, contraste et pendant. L'amour fraternel a aussi ses types semblables à la fois et contrastants, dans le drame, dans l'épopée ou dans le roman, depuis Castor et Pollux ou Oreste et Électre, dans Homère, Pindare, Eschyle ou Sophocle, jusqu'à Jeanne Deans de Walter Scott ou Colomba de M. Mérimée. La haine fraternelle a de même ses personnifications distinctes ; ici, Abel et Caïn, dans la Bible, chez les Pères de l'Église, dans Gessner, Legouvé ou lord Byron ; là, Atrée et Thyeste, dans le drame grec, dans Sénèque ou dans Crébillon, ou bien Étéocle et Polynice, depuis Eschyle et Euripide jusqu'à Racine et Alfieri.

Mais voici le sentiment qui a pris le premier rang dans l'art, qui fournit à la littérature et au drame, en particulier, le plus grand nombre de types et de situations, celui qui, d'ailleurs, tient la plus grande place dans la vie et la société, soit en formant la famille, suivant sa mission providentielle, soit en la troublant, en la détruisant même par les orages qu'il déchaîne : j'ai nommé l'amour. L'étude de cette passion, à tous ses degrés et dans ses divers rôles, ainsi que dans ses principales manifestations littéraires, prend naturellement, dans l'ouvrage de M. Saint-Marc Girardin, les plus grandes proportions. Voici d'abord l'amour naissant, dans sa pureté primitive et son désintéressement irréfléchi, avec sa compagne, la pudeur, c'est celui d'Hémon et d'Antigone, chez les vieux tragiques grecs. Il est combattu déjà, dans l'*Hippolyte* d'Euripide, par une chaste retenue, qui est comme un pressentiment de la virginité chrétienne. Ce sentiment se modifie, chez les peuples barbares, avec les idées sur la femme, objet d'un respect superstitieux dans les forêts de la Germanie ou de la Gaule et dans les régions brumeuses de la Scandinavie. Tantôt il se nourrit de lui-même, dans le vide, comme l'amour platonique; tantôt il s'exalte et se porte aux actes héroïques, comme l'amour chevaleresque.

Sous la forme d'un sentiment ingénu, l'amour inspire l'idylle qui, lorsqu'elle ne constitue pas un genre littéraire à part, s'introduit dans les autres genres, épopées, drames ou romans. La fable de Psyché est de tous les temps : Corneille la prend à Apulée et en fait une tragédie féerique, avec l'aide de Molière, tandis que La Fontaine y trouve la matière d'un de ses plus gracieux récits. Milton s'en inspire pour peindre les premières amours de l'Eden. Le XVIII[e] siècle, revenant à l'ingénuité par une habileté savante, rend l'essor à la poésie pastorale; Gessner, Voss, Sedaine, Bernardin de Saint-Pierre, André Chénier, Chateaubriand, Lamartine, George Sand, M[me] de Girardin et tant d'autres donnent à l'idylle des formes en harmonie avec les sentiments de leur époque ou avec leur propre tempérament.

L'amour conjugal n'est pas une source moins féconde d'inspiration littéraire; c'est le ressort de bien des drames pathétiques. La Pénélope d'Homère nous le montre dans toute sa pureté; l'*Alceste* d'Euripide est l'idéal du dévoue-

ment qu'il inspire. Différentes compositions ont été tirées de l'histoire ou de la légende de Lucrèce. Sans parler de Tite-Live, Ovide, Du Ryer, Shakspeare, Ponsard l'ont mise tour à tour au diapason des idées de leur temps. Shakspeare a fourni à lui seul de nombreux types de l'amour conjugal : Porcia, Hélène, Imogène, Cressida, lady Anne. La femme délaissée a aussi ses représentations littéraires, depuis Didon et Médée jusqu'à la Griselidis de Boccace et de Perrault ou la Palombe de l'évêque Camus.

La lutte du devoir et de l'amour dans le mariage, ce lieu commun du roman, nous a valu de grandes conceptions dramatiques, depuis l'*Hippolyte* d'Euripide et de Sénèque jusqu'à la *Phèdre* de Racine, cette transformation toute chrétienne de l'amour adultère. Le devoir conjugal triomphe avec éclat de la passion, dans la Pauline de Corneille; le plus souvent il est vaincu au théâtre, comme dans le roman; les pessimistes ajoutent : comme dans la vie. Les conséquences de cette lutte, les douleurs qui s'attachent aux victoires de la volonté ou qui suivent ses défaites, remplissent une foule de livres et sont le fond même d'un nombre immense d'œuvres dramatiques. Il est intéressant de rapprocher les unes et les autres pour juger, au point de vue de l'art, les ressources que les passions fournissent à la littérature, et, au point de vue de la morale et de l'histoire, les lumières que la littérature renvoie à la connaissance de l'homme et de la société.

Voilà le vaste cadre du *Cours de littérature dramatique*, et, à grands traits, les études dont M. Saint-Marc Girardin le remplit. Rien de plus varié et de mieux enchaîné que cette suite d'analyses littéraires qui mettent en relief les conditions de l'emploi des passions dans le drame. Théâtre et livres, poésie et prose, épopées ou romans, histoires et œuvres d'imagination ou légendes, il rapproche tout et fait sortir de la comparaison des ouvrages les plus divers une idée plus lumineuse de chacun. Dans ces analyses, il ne perd pas de vue le point spécial qu'il s'est proposé; il s'occupe moins des faits que des sentiments ; il dégage de chaque œuvre le trait caractéristique de la passion dominante, celui que lui a imprimé l'influence de l'époque ou le génie de l'auteur. Ses aperçus sont souvent ingénieux, parfois profonds; ils éclairent

non-seulement des centaines d'œuvres particulières, mais les principes généraux de l'art et de la littérature. Sans prétentions à l'esthétique savante, l'auteur n'en est pas moins guidé, dans les mille détails de sa critique, par les principes d'un goût sûr et hardi.

2

Les maîtres de la causerie hebdomadaire, MM. Sainte-Beuve et Arm. de Pontmartin.

Pour juger de la souplesse du talent de M. Sainte-Beuve comme critique, de la variété de son savoir et des ressources de son esprit, il n'est pas nécessaire d'embrasser l'ensemble de ses œuvres, ou de comparer deux d'entre elles prises à des dates éloignées; il suffit de le suivre dans une seule campagne au *Constitutionnel* ou au *Moniteur* et de prendre un seul volume de ses *Nouveaux Lundis*. Cette seconde série de *Causeries* en est à son tome dixième. Elle se fait toujours remarquer par la diversité des sujets, l'autorité avec laquelle chacun est traité, la sûreté des connaissances, la justesse des aperçus; mais on n'y retrouve plus, du moins au même degré, cette finesse ingénieuse d'analyse, cette délicatesse extrême de pinceau qui faisait le charme des premières *Causeries du lundi*. L'instrument s'est-il un peu émoussé? ou plutôt, les sujets d'étude, en devenant plus nombreux, ne se sont-ils pas faits plus vulgaires, et les modèles des portraits moins dignes du talent du peintre [1].

Le dixième volume des *Nouveaux Lundis* comprend et rapproche les hommes et les sujets les plus différents. Homère y coudoie M. Ch. Monselet, et Racine les frères de Goncourt; Napoléon ouvre la marche que ferme M. Paul de Saint-Victor. Les livres du jour sont, pour M. Sainte-Beuve, des prétextes d'études historiques ou de portraits littéraires; mais l'histoire paraît être l'objet actuel de sa prédilection. C'est, comme on sait, un signe du temps; les générations fatiguées ou stériles se rejettent volontiers vers

[1] Voy., sur les *Causeries* de M. Sainte-Beuve, le t. I de *l'Année litt*, p. 236-239, et, sur son *Histoire de Port-Royal*, les t. III, p. 280-285, et X, p. 158-163.

le passé. M. Sainte-Beuve traite l'histoire avec autant de compétence que de complaisance. Il saisit l'occasion d'étudier, dans les récentes publications de mémoires et de correspondances, de grandes figures ou de grandes affaires : tantôt Marie-Thérèse et Marie-Antoinette, Louis XV, Saint-Simon et la longue période racontée, au jour le jour, par ce grand seigneur historien; tantôt, en se rapprochant de nos jours, l'histoire des cabinets européens sous le Consulat et l'Empire, ou même la politique toute contemporaine dont la correspondance de M. de Tocqueville lui apporte l'écho.

En histoire littéraire, l'auteur des *Nouveaux Lundis* traite, à propos de la traduction française du savant ouvrage de M. Grote, la question de l'existence d'Homère et de la formation des poèmes homériques. Plus loin, il raconte « les cinq derniers mois de la vie de Racine. » *La Comédie de La Bruyère* de M. Ed. Fournier l'amène à faire rigoureusement la part des conjectures ingénieuses et des découvertes intéressantes en matière de curiosité érudite. A la curiosité philosophique il donne des études sur Charles Duveyrier et le saint-simonisme, puis sur les *Fondateurs de l'astronomie* de M. Joseph Bertrand, et sur la *Pluralité des mondes* de M. C. Flammarion, qui se pose en successeur de Fontenelle. Comme portraits, ceux de MM. Monselet, les frères de Goncourt et Paul de Saint-Victor, que j'ai tout à l'heure rappelés, sont les seuls pour lesquels M. Sainte-Beuve se soit mis en frais de coquetterie pittoresque. Une revue de la poésie en 1865 ne comprend pas moins de cinq articles et réunit une foule de noms de poètes ou plutôt de versificateurs de toute école ou d'aucune école, la plupart avec des appréciations louangeuses d'un tour harmonieux et académique. On n'avait pas encore rencontré, au bout de la plume de M. Sainte-Beuve, tant d'indulgence, et nous ne nous croyions pas si riches en poésie!

M. A. de Pontmartin est, après M. Sainte-Beuve, un de ceux qui pratiquent avec le plus de suite l'usage de mettre en volumes les comptes rendus de livres du journal. Il a, lui aussi, son jour de causerie, son jour de réception et d'audience pour les auteurs; et ce n'est pas son moindre mérite que d'avoir pu, dans l'envahissement général

de l'indifférence pour les choses de l'esprit, leur conserver leur ancienne place dans le journal, et forcer le lecteur à s'occuper d'elles au moins une fois par semaine.

Le jour de M. de Pontmartin est le samedi, et ses *Samedis* ne sont guère moins nombreux que les *Lundis* de M. Sainte-Beuve. Ils sont arrivés à former quatre séries, dont la dernière, les *Nouveaux Samedis*, s'est grossie cette année d'un cinquième volume [1]. L'esprit qui règne dans ces divers recueils est toujours le même ; c'est toujours une grande complaisance pour les hommes et les choses du passé en politique et en religion, une hostilité dédaigneuse contre la Révolution, ses auteurs, ses chefs ou ses alliés, mais avec un certain dédain de grand seigneur qui sauve, en général, l'écrivain de la déclamation. Il y a cependant un sujet que les hommes de son parti ne touchent pas sans se laisser aller à de banales colères, c'est Voltaire et son influence sur son siècle. M. de Pontmartin, s'il ne se surveillait, en parlerait dans les mêmes termes que M. Nicolardot.

Il y avait, l'an passé, toutes sortes d'occasion d'injurier Voltaire ; la question de sa statue d'abord, et ensuite les nombreuses publications dont il fut l'objet. De ces dernières le critique approuve toutes celles qui montrent le Roi-Voltaire sous un jour plus ou moins odieux. Il ne voit rien en particulier qui « infirme les récits et les jugements de M. l'abbé Maynard. » Il ne trouve « rien ou presque rien à critiquer dans son ouvrage. » Il remercie Dieu de l'avoir fait naître dans ce siècle et non dans le précédent. « Nous pouvons, dit-il encore, haïr Voltaire, nous sommes dispensés de le maudire. »

Je ne saisis pas bien la nuance. M. de Pontmartin, qui ne veut pas haïr Voltaire, énonce et développe sur lui la pensée suivante : « Savez-vous quels sont, selon moi, dans

[1] Michel Lévy, frères, in-18, 360 p. — Les trois séries précédentes ont pour titres : *Causeries littéraires*, *Nouvelles Causeries littéraires*, *Dernières Causeries littéraires ;* — *Causeries du samedi*, *Nouvelles Causeries du samedi*, *Dernières Causeries du samedi;* — *Semaines littéraires*, *Nouvelles Semaines littéraires*, *Dernières Semaines littéraires*. Voy. t. III de *l'Année litt.*, p. 294. — Pour les autres ouvrages de M. Pontmartin, voy. t. V, p. 241-248 : *les Jeudis de Mme Cherbonneau*, et IX, p. 71-72 : *Entre chien et loup.*

l'histoire du genre humain, les devanciers, j'allais dire les ancêtres de Voltaire? le déluge et Attila. » Et il se met en devoir de nous montrer comment, « trois fois entre toutes, l'homme a mérité d'être châtié par la main de Dieu, » et comment, les fautes ne se ressemblant pas, le châtiment n'a pas dû se ressembler. A chaque époque ses crimes, à chaque nature de crimes son fléau. Plus les sociétés humaines ont été coupables, plus le fléau a été grand. Attila est pire que le déluge, Voltaire pire qu'Attila. « La raillerie de Voltaire a été pour l'ancien régime ce que les hordes d'Attila furent pour la civilisation romaine. » Et M. de Pontmartin prétend ne pas maudire! Nous disions tout à l'heure que sa critique est, en général, trop aristocratique pour déclamer, et le voilà en train de rendre des points aux plus fougeux déclamateurs! Il est vrai qu'il s'agit de Voltaire, toujours si vivant pour ses ennemis, qu'il tourne la tête aux plus solides et trouble le goût des plus délicats.

Voilà comment l'homme de parti égare le critique et le jette dans les banalités. Si l'on veut voir ce que le talent de M. A. de Pontmartin a parfois de mouvement original, il faut lire son très-remarquable article sur le livre de M. Beulé, *Auguste, sa famille et ses amis*. Pour mieux faire comprendre la société impériale de Rome, il écrit de verve sur notre société actuelle la page suivante :

J'accepte tout ce que M. Beulé nous dit, pièces en main, de ce personnage équivoque, de race féline, qui commença comme un jeune tigre pour finir comme un vieux chat, et qui, après avoir fait haïr le nom d'Octave, ne méritait pas de faire bénir le nom d'Auguste. Savez-vous à qui je le compare, en passant du grand au petit, de l'antique au moderne, du drame à la comédie? A ces braves gens dont nous possédons un bon nombre dans notre bonne ville de Paris. Ils ont débuté par des spéculations louches et des affaires véreuses; ils ont égorgillé, ruiné quelques douzaines d'actionnaires. Tout à coup on apprend que leur fortune est faite; les voilà entre cour et jardin. Ils ont gagné leur bataille d'Acti-on. C'est le moment où ils s'élèvent de leur première manière à la seconde; les Octaves de l'agiotage et de la société en commandite deviennent les Augustes du million. Ils ferment le temple de Janus et prennent paisiblement possession de leur empire : mais, hélas! Janus a deux visages, et celui qui regarde en arrière embarrasse horriblement l'autre. Comment faire? Faute d'Horace, de Virgile ou d'Ovide,

les journaux sont là, avec leurs chroniques de *high-life* et leurs bulletins des fêtes offertes par ces favoris de la fortune; fêtes de l'intelligence, de l'industrie, de l'art, émaillées de noms propres et de célébrités de toutes sortes. Les salles étaient splendides, les lustres étincelants, le coup d'œil féerique, les toilettes merveilleuses, le menu du souper réglé par le baron Brisse : il y avait affluence de princes étrangers, de beautés à la mode, d'artistes et d'écrivains fameux. Qui trompe-t-on? Personne; au fond, le héros de ces bulletins de triomphe sait bien qu'il rencontrera, le lendemain, sur le trottoir, un honnête homme à pied qui ne le saluera pas.

Bien, très-bien, monsieur de Pontmartin! Parfaitement frappé, juste et fort. Mais, croyez bien que si, de nos jours, Mercadet n'est pas mort, si Turcaret revit, ce n'est pas la faute à Voltaire, ni la faute à Rousseau, et laissez ces banals refrains à d'autres dont vous n'avez pas la robe, et qui n'ont pas votre plume.

3

Variétés littéraires et mélanges. Le contingent de l'Institut. MM. Cuvillier-Fleury, Nisard, Bersot.

En parlant des *Dernières Études historiques et littéraires* de M. Cuvillier-Fleury, membre de l'Académie française [1], j'avais bien pensé qu'elles ne pouvaient pas être vraiment les « dernières; » aussi est-ce sans étonnement que je l'ai vu ajouter à sa collection deux nouveaux volumes d'*Études et Portraits* [2]. Je ne recommencerai pas l'examen minutieux du système de critique auquel appartient l'auteur, des qualités qu'il y porte, des défauts qui en naissent; ceux-ci ne sont pas moins goûtés que celles-là, dans un monde où les questions de littérature ne se séparent pas des questions politiques. M. Cuvillier-Fleury nous déclare expressément que le lien de son dernier livre avec les précédents, c'est son aversion pour la démagogie que le régime politique actuel contient sans la vaincre. « La démagogie, dit-il, ne meurt jamais; elle veille au bas et en dehors de toutes les institutions modernes, dans une

[1] Voy. t. II de *l'Année litt.*, p. 272-280.
[2] Michel Lévy, frères, in-18, XI-432 p.

minorité impuissante à les détruire, si elles sont bien défendues, capable pourtant de faire illusion sur sa faiblesse numérique, le jour où elle est maîtresse du pavé. C'est pour cela qu'il est toujours de saison de parler d'elle.... Son souvenir fait peur à la liberté. Il faut marcher à elle, comme on va droit au fantôme, quand ces frayeurs si facilement égoïstes et si perfidement caressées deviennent un argument contre les aspirations d'un peuple. »

Que tel soit ou non le but d'un assez grand nombre de ses études, M. Cuvillier-Fleury fera bien de se souvenir que le meilleur moyen de réduire la démagogie à l'impuissance, c'est d'accorder pleinement à la démocratie moderne ses légitimes satisfactions. Le nouvel académicien ne serait pas déplacé parmi les défenseurs de la démocratie à laquelle l'Académie française a donné ou emprunté plus d'une fois des orateurs et des publicistes. Le dernier recueil de M. Cuvillier-Fleury n'est pas toutefois aussi exclusivement politique qu'on pourrait le craindre. Un certain nombre de morceaux, son Discours à l'Académie française, un Discours prononcé sur la tombe de Ponsard, des études sur la société et la comédie, sur le roman et ses types modernes, sur des auteurs et des ouvrages de ce temps, prouvent que la pure littérature n'est pas encore absolument bannie, même à l'Académie, de la critique littéraire.

Dans ce mouvement d'études de critique littéraire qui va s'augmentant toujours à mesure qu'il y a moins de livres dignes d'arrêter la critique, M. D. Nisard, de l'Académie française, a sa place marquée; il nous le rappelle de temps en temps par un nouveau volume. Celui de cette année s'intitule *Mélanges d'histoire et de littérature* [1], et c'est une « première série » qui en annonce d'autres. L'auteur convient lui-même que ce dernier recueil a moins d'importance que ses *Études de critique littéraire*. Le mot « mélanges » indique que les fragments rassemblés ont moins d'étendue et aussi moins de portée. « Ce titre, dit modestement l'auteur, ne promet que ce que je donne, et c'est ce qui m'importe. »

On ne trouvera donc point ici de ces morceaux d'éclat

[1] Michel Lévy, frères, in-18, VIII-444 p.

que le nom de M. Nisard rappelle, comme le *Manifeste contre la littérature facile; les Deux Morales*, la *Vie d'Armand Carel*; ces *Études*, réimprimées, il y a dix ans, dans un des premiers recueils de l'auteur, nous ont permis de caractériser le critique dans un écrivain dont l'attitude politique a parfois compromis les succès littéraires [1]. Aujourd'hui, M. Nisard reste plus volontiers dans la littérature, malgré quelques excursions, à propos de livres nouveaux, dans l'étude toujours scabreuse de la Révolution.

Un contingent qui mérite d'être signalé dans ce volume de *Mélanges*, c'est celui des discours. Non-seulement l'auteur a recueilli ceux qu'il a prononcés devant l'Académie française, aux réceptions de Musset, du duc de Broglie, de Ponsard, de M. Cuvillier-Fleury; ceux-là appartiennent de droit à l'histoire littéraire; mais M. Nisard n'a pas dédaigné de reprendre ceux qu'il avait composés pour des distributions de prix dans les lycées. Il justifie, en excellents termes, son faible pour ce genre d'allocutions. La cérémonie n'y tient, suivant lui, que la place nécessaire; la noble cause des lettres en fait tout le fond, et il n'a rien écrit avec plus de conviction et de travail. « En adressant ces discours à la jeunesse des lycées, dit-il, il est deux choses dont je crois m'être toujours souvenu : l'une, c'est que, devant un tel auditoire, on ne peut pas mettre trop de soin à ce qu'on dit; l'autre, c'est qu'on ne doit lui parler des choses de l'esprit qu'avec le cœur. »

M. Ern. Bersot, de l'Académie des sciences morales, est plus spécialement voué aux questions philosophiques, et nous le retrouverons tout à l'heure contestant au matérialisme le monopole de la liberté de pensée; il a pourtant écrit assez de pages ou de colonnes de journal étrangères aux discussions scientifiques, pour en former un livre où l'intérêt d'actualité se trouve uni à une rare distinction littéraire. C'est, sous le titre de *Morale et Politique* [2], un volume considérable de mélanges. Quelques phrases d'avertissement justifient d'une façon très-délicate l'usage admis de faire des livres avec des articles de journaux.

[1] Voy. t. I de *l'Année litt* , p. 252-255; voy. aussi, pour l'*Histoire de la littérature française*, le t. IV, p. 263-280.
[2] Didier et Cie, in-8°, 440 p.



Le sien pouvait, d'ailleurs, se passer de cette apologie que je vais reproduire, pour montrer ce que représentent encore de travail les livres improvisés avec les reliefs du journalisme :

Tous les morceaux qui composent ce volume ont déjà paru et n'ont aucun lieu; après cet aveu, je désire expliquer ce qui m'a fait les réunir. On n'exige pas des poètes de ne publier que des poèmes; pourquoi exigerait-on des prosateurs de ne publier que des histoires ou des traités? On permet aux poètes de publier ensemble des pièces détachées, pourvu qu'il y ait dans chacune d'elles une idée, un sentiment, une forme; pourquoi ne donnerait-on pas la même permission aux prosateurs, aux mêmes conditions? Ces conditions se rencontrent-elles dans les pièces qui sont ici? Le lecteur en jugera; tout ce que je puis dire, c'est qu'il n'y en a pas une seule qui n'ait été écrite avec un profond respect de la vérité et de l'art, et du public à qui j'ose les présenter. Nous sommes quelques journalistes consciencieux, qui nous usons à son service; nous le prions, en retour, de pardonner notre attachement pour ces pages fugitives; nous les avons méditées, les yeux fixés sur notre feu, dans les longs hivers; nous les avons transportées avec nous dans nos promenades solitaires; nous pourrions dire où elles sont nées, au milieu de quelles préoccupations et de quel événement, dont elles seules gardent la trace, que seul nous reconnaissons à une certaine teinte gaie ou triste, à un accent qui nous émeut encore; elles sont nous-mêmes, elles sont nos années, qui ne reviendront pas. Aussi, nous nous révoltons contre l'oubli qui les gagne; elles ont vécu une heure, nous voudrions les faire vivre tout un jour.

Le volume de M. Bersot se compose de quarante articles de choix provenant tous, je pense, de sa collaboration au *Journal des Débats*, et c'est ce que certains critiques appellent le dessus de leur panier. L'auteur traite, à leur date, des hommes et des choses, des questions du temps et des livres nouveaux. Sur tous les sujets, il aime à dire son opinion à demi-mot; il laisse lire entre les lignes; il effleure plus qu'il n'appuie; il manie l'ironie volontiers, témoin ce passage sur la critique physiologique moderne, à propos d'un livre sur les moralistes romains :

Avant de quitter M. Martha, je veux pourtant lui faire un reproche, je n'y aurais peut-être pas songé autrefois, mais il faut bien marcher avec son siècle. Il parle constamment des esprits

et des âmes, d'état moral, de sentiment, et pas une seule fois de santé, de tempérament et de régime; en quoi il me semble un peu suranné; il s'est ainsi privé de remonter jusqu'aux premiers principes des événements, et d'expliquer les choses avec la précision que l'on trouve dans l'école physiologique. Considérez, en effet, comme tout devient simple, si on voit dans le stoïcisme, irrité contre la tyrannie impériale, une crise bilieuse dont on mourait généralement, et dans la révolution qui fit passer le monde du paganisme au christianisme, une prédominance du système lymphatique sur le système sanguin!

La morale et la politique ont la plus grande part dans ce recueil dont elles ont fourni le titre; elles laissent pourtant quelque place encore à des sujets purement littéraires, à la critique, aux voyages, à l'histoire, voire à la géographie; mais, quelque objet qu'il traite, M. Bersot se montre, comme penseur et comme écrivain, toujours de la même école, de celle qui respecte le public en ne lui donnant, sous la meilleure forme, que le meilleur de ses pensées.

4

Encore les mélanges. « A bâtons rompus. » MM. Deschanel, Phil. Chasles.

Heureux les auteurs qui font des livres à plaisir avec des fragments, des études diverses, des articles de revues et de journaux! Ils ont pu consacrer du temps et un agréable travail à faire et parfaire chaque morceau, mais ils n'ont pas le souci de l'ensemble; ils réunissent pêle-mêle dans le volume ce qui leur plaît le mieux de leurs compositions successives, sans autre guide que le caprice, sans autre loi que la fantaisie. A ces recueils de mélanges on donne des titres qui en marquent franchement l'aimable désordre. M. Deschanel intitule son dernier volume de ce genre : *A bâtons rompus*[1].

Il y a de tout dans ce recueil de « variétés morales et littéraires, » du sérieux et du léger, de la philosophie, de l'histoire, de la critique, de l'anecdote. M. Deschanel y traite, dès les premières pages, la grosse question de la

[1] Hachette et Cie, in-18, 330 p.

morale indépendante et se montre sympathique à ses partisans. Il étudie ensuite les *Pensées* de Pascal et les *Maximes* de la Rochefoucauld à propos d'éditions authentiques des œuvres de ces deux moralistes, dont l'un était trop chrétien et l'autre l'était trop peu. En général, ce sont les livres nouveaux qui fournissent au critique ses sujets et posent les questions du jour devant lui. Parmi ces dernières, l'auteur s'occupe encore, « à bâtons rompus, » de la Révolution française, de la séparation du temporel et du spirituel, de l'indépendance des gens de lettres, du spiritisme et du merveilleux en présence de la science moderne. Pour les auteurs et les personnages, il a eu l'occasion d'étudier le prince Eugène dans sa correspondance politique et militaire; Isocrate, dans son discours sur l'*Antidosis;* Stendhal, Charlet et Gavarni, dans des lettres inédites ou dans leurs œuvres choisies, enfin l'aéronaute Nadar, dans la relation du voyage et du naufrage du Géant. Quel mêli-mêlo d'hommes et de choses! Qu'importe l'absence de lien entre eux, si les morceaux sont bons?

Il y en a d'excellents. Je citerai, comme un des plus agréables à lire, celui qui porte ce titre : *Quand on range sa bibliothèque :* c'est une excursion à « bâtons rompus, » celle-là, parmi les objets les plus divers qu'un petit espace puisse renfermer. On va des philosophes aux poètes, des érudits aux romanciers; on saute des siècles passés au présent, des Français aux étrangers; on prend tour à tour en main toutes les littératures, toutes les nations. M. Deschanel cite de curieuses anecdotes sur l'amour des livres et des mots admirables : je veux lui en prendre quelques-uns.

On ne travaille bien qu'avec ses livres à soi. Un pauvre homme dépensait en livres le prix de son dîner. « Mais, lui dit quelqu'un, si vous lisiez ces livres à la bibliothèque?

—Je ne peux lire, répondit-il, que les livres que j'ai achetés. »

Seulement, les livres à soi, on les prête; et, les livres prêtés, on les perd! Livre prêté, livre perdu, c'est un proverbe. Aussi admire-t-on la devise de Grollier : *Grollieri et amicorum.* Ces livres sont à Grollier et à ses amis. Il faut reconnaître du reste que ce Grollier est une exception; les bibliophiles n'aiment pas à prêter leurs livres.

Un jour que Gaspard Schopp priait Gifanius de lui prêter un manuscrit de Symmaque, Gifanius lui fit cette réponse: « Me de-

mander de prêter mon Symmaque, monsieur! Mais c'est comme si l'on me demandait de prêter ma femme! *Perinde est atque uxorem meam utendam postulare.* »

On avait prêté à Victor Cousin, lorsqu'il était ministre de l'instruction publique, un beau manuscrit de Malebranche. On le lui fit redemander inutilement à plusieurs reprises; il fit longtemps la sourde oreille; si bien qu'à la fin on mit en campagne un homme presque aussi considérable que le ministre lui-même, auquel il était chargé de réclamer formellement le manuscrit précieux. Alors Cousin refusa de le rendre. « Mais enfin, dit l'intermédiaire, ce manuscrit est à M..., qui vous l'a prêté; il le réclame, il en a le droit.

— Mon cher M..., répondit majestueusement le grand éclectique, *il a son droit, mais j'ai ma passion!* »

Oncques ne rendit le manuscrit.

Le cardinal Passionei ayant pris à son service un bibliothécaire ignorant, disait à un de ses visiteurs, étonné d'un pareil choix : « Ma bibliothèque est mon sérail; je la fais garder par mon eunuque. »

Je regrette de n'en pas transcrire davantage. On a dit que celui qui ne citait jamais ne mériterait pas d'être lui-même cité. M. Deschanel est un des auteurs qui pratique le mieux la citation. Elle lui vient sous la plume à propos et sans effort; elle développe sa propre pensée; elle s'enchâsse d'elle-même dans sa causerie. J'ai dit : causerie; ces livres ne sont pas autre chose, mais ce sont des causeries aimables et savantes, qui unissent la force de la pensée personnelle au charme de la réminiscence.

Dans la bibliothèque des livres de critique dus à la plume infatigable de M. Philarète Chasles, en qui j'ai déjà signalé le véritable type du *reviewer* français [1], j'ai mentionné un volume de mélanges au titre singulièrement élastique : *Voyage d'un Critique à travers la Vie et les Livres.* Le volume, on devait s'y attendre, est devenu série [2]. En parcourant la vie ou les livres, notre critique voyageur a d'abord passé en revue l'Orient; aujourd'hui il s'arrête dans l'Italie et dans l'Espagne; il annonce pour demain une excursion en Angleterre et aux États-Unis. Dans ses courses vagabondes, M. Philarète Chasles porte partout la même curiosité, la même souplesse d'érudition et de juge-

[1] Voy. particulièrement le t. IX de *l'Année litt.*, p. 292-294.
[2] Didier et Cie, in-8o, t. II, p. 440.



ment, la même facilité d'assimilation, la même promptitude à saisir dans le spectacle des choses, et surtout dans les livres, ce que les unes et les autres offrent d'intéressant et de caractéristique. Aujourd'hui l'Italie lui fournit quelques bonnes leçons d'histoire politique, mais l'Espagne avec le Cid, avec Cervantes, Tirso de Molina, Quevedo, le ramènent à la littérature.

5

L'étude historique des types de théâtre. M. Marc Monnier.

Les livres d'histoire littéraire ne sont pas affaire de pure érudition. Les meilleurs supposent autant de talent de mise en œuvre que de savoir, et on les lit avec non moins de plaisir que de profit. Je place, sans hésiter, au rang des plus agréables et des plus instructifs, *les Aïeux de Figaro* [1] de M. Marc Monnier. Le volume est plein de faits et de souvenirs, comme une monographie historique, et il a tout l'attrait et le mérite littéraire d'une œuvre de fantaisie. C'est un simple chapitre de l'histoire du théâtre, mais quelle excellente histoire on aurait avec toute une suite de chapitres comme celui-là!

Selon M. Marc Monnier, Figaro est le dernier type, le plus élevé et le plus complet, du valet de comédie; rechercher ses aïeux, c'est en étudier les manifestations successives dans les théâtres connus. L'auteur remonte aux temps légendaires et traverse la Grèce et Rome pour arriver aux théâtres modernes où la comédie a l'histoire la plus riche, c'est-à-dire à ceux d'Italie, d'Espagne ou de France. D'Aristophane à Plaute, de Plaute à Lope de Véga et Colderon, ou à Molière et Beaumarchais, il y a de grandes distances et bien des degrés intermédiaires; il y a bien des révolutions dans l'art, répondant aux révolutions politiques et sociales. Car chacune de ces dernières modifie les relations entre l'homme qui commande, le maître, et celui qui doit obéir, sous les noms les plus divers, depuis l'esclave antique, le serf du moyen âge ou le nègre de la Renaissance jusqu'au valet proprement dit, devenu le domestique moderne. En étudiant un détail de

[1] Hachette et Cie, in-18, 300 p.

l'histoire dramatique, l'auteur esquisse, sous un jour particulier, les destinées mêmes de l'humanité dont le théâtre garde le reflet.

M. Marc Monnier met Figaro lui-même en scène ; il lui rend la parole dont il usait si bien, sous l'inspiration de Beaumarchais. Son esprit et sa langue, dans son rôle d'historien généalogiste, n'ont rien perdu en fait de pénétration et d'agilité. Il évoque les hommes du temps passé et les fait revivre par la double magie du savoir et de l'imagination. Il les peint sous les couleurs les plus vraies et les plus vives ; il les habille et les déshabille ; il les toise, il les pèse, il juge leurs défauts et leurs mérites avec toute la désinvolture dont il a pris l'habitude en censurant ses contemporains.

Figaro avoue franchement le premier esclave pour son premier aïeul. Dans tout homme asservi à son semblable, il retrouve quelque chose de ses misères ou de ses vices, et de son instinct naturel de révolte. A Rome il assiste à la représentation d'une comédie de Plaute, la *Casina*, et reconnaît sa propre histoire, malgré les adoucissements que le temps, la philosophie et la religion ont apportés aux duretés des maîtres ou à la soif de vengeance des esclaves. Les ressemblances de famille deviennent de plus en plus fréquentes à mesure que les degrés de parenté se rapprochent. Les valets de la comédie italienne au XVIe siècle ont beaucoup de traits communs avec ceux des deux siècles suivants : la transformation de l'ancien esclave est achevée ; le type de Figaro naît et se dégage, il n'y a plus qu'à le laisser grandir. L'état de la société dont il exploite les vices, en attendant qu'il les corrige, favorise à merveille son développement.

Cette revue des ancêtres abonde naturellement en portraits. Quelques types ont compté plusieurs variétés, témoin celui de Scapin dont voici, d'après M. Marc Monnier, l'incarnation italienne.

..... Scapin est de Naples ; il y a en lui certains traits de son pays que Molière a trouvés dans la Comédie de l'Art.

Scapin, je le reconnais d'emblée, est un ancien lazzarone ; il a passé, enfant, de longues heures couché sur le sable du rivage, sans autre vêtement que la teinte cuivrée dont l'avait couvert le soleil. Insouciant avec délices, il s'est laissé vivre au jour le jour, sans songer au lendemain, n'ayant ni pain ni toit,

ignorant son nom de famille, et incapable de se lever, fut-ce pour un trône, quand il avait gagné ou filouté (*busqué*, comme dit le lazzarone) les cinq sous que lui coûtait son repas du jour. Habitué de naissance au mépris des lois humaines et de la vie régulière, en ces pays étranges où le vol est un amusement et le meurtre une simple *disgrâce*, il a vu chaque jour tirer le couteau pour une bagatelle, ou détrousser les passants pour tuer le temps : c'est de là que lui est venu ce mépris profond pour quelques années de galères, qui ne sont pas, dit-il, pour arrêter un noble cœur. Au reste, si la justice « en use trop mal avec lui, » n'a-t-il pas deux refuges assurés, le cloître et la montagne? Il se fera moine, s'il aime la vie contemplative, ou s'il préfère l'action, il se fera brigand. Sur le môle, dans ses longues heures de loisir, il a entendu chanter par l'improvisateur des épopées de bandits qui lui ont monté la tête. Il ne craint donc pas le gouvernement; tout au plus a-t-il peur du diable, mais on dira pour lui des messes après sa mort. Quelquefois il s'attache à un gentilhomme par dévouement et devient son valet; il est homme alors à lui voler son vin, sa montre, et à se déguiser en loup-garou pour lui faire peur, mais il se tuera de peine à son service. Il est « homme consolatif, homme à s'intéresser aux affaires des jeunes gens, » et ce n'est pas l'intérêt qui le guide. Il n'a pas d'ambition; qu'on le mette au bout de la table, en attendant qu'il meure, c'est là son vœu suprême, et il ne demande rien de plus à la société. Il fait le mal et le bien sans calcul, selon ses penchants : le mal quand il hait, le bien quand il aime. La belle Hyacinthe lui paraît passable (à Naples il eut dit sympathique), et aussitôt il se donne à elle tout entier, bras, tête et cœur. Voilà Scapin, le lazzarone.

J'aurais pu citer d'autres types français ou étrangers, ceux de Pantomalus, du Bobo, du Gracisso, de Scaramouche, de Turlupin, de Crispin, de Frontin, des types de femmes, Laforêt ou Lisette, et, hors du théâtre, Sancho Pança et Gil-Blas et tant d'autres incarnations ou *avatars* de Figaro. Qu'il me suffise de dire que M. Marc Monnier a pris le meilleur moyen de nous faire faire connaissance avec eux, c'est de nous les montrer à l'œuvre et dans leur mouvement propre, en les replaçant dans leur rôle et leur milieu, par une analyse vive et fidèle des pièces qu'ils conduisent ou qu'ils animent. « Et voilà comment, dit Figaro à son lecteur, en finissant, je vous ai raconté de mon mieux, en tâchant de retrouver mes ancêtres dans le passé, l'histoire de la comédie et l'histoire du peuple. »

6

Monographie de littérature étrangère; Pétrarque, M. Mézières.

Deux grands noms dominent toute la littérature italienne : ceux de Dante et de Pétrarque. Mais le chantre de *la Divine Comédie*, si longtemps méconnu en France, s'est vu, depuis moins d'un demi-siècle, l'objet d'un revirement de faveur qui a été préjudiciable au poète des sonnets, des canzones, et autres rimes italiennes plus constamment populaires à l'étranger. Les sombres peintures de l'enfer ont fait pâlir les gracieuses images de l'amour platonique. Ce serait un tort pourtant de sacrifier, à l'âpre génie de Dante, le talent poétique plus aimable de Pétrarque, et d'oublier la longue influence qu'il a eue non-seulement sur la littérature italienne, mais aussi sur la renaissance des lettres dans toute l'Europe. M. A. Mézières a donc eu raison de remettre une fois de plus en pleine lumière un auteur qui ne saurait jamais rentrer entièrement dans l'ombre. Professeur de littérature étrangère à la Sorbonne, il a consacré au second rénovateur de la poésie italienne des leçons qui se sont transformées en un beau volume, sous ce titre : *Pétrarque, Etudes d'après de nouveaux documents*[1]. Le livre a été couronné par l'Académie française, et il mérite l'attention de la critique.

On a l'habitude de trop restreindre le rôle historique de Pétrarque et la place qu'il tient dans la littérature italienne. Il faut se garder de ne voir en lui que l'amant de Laure de Noves, et l'auteur de sonnets merveilleusement harmonieux, qui déguisent la monotonie du sujet sous la perfection de la forme. Les sonnets forment en somme la partie la plus populaire de son œuvre poétique, mais ils ne la constituent pas tout entière. Pétrarque a chanté l'amour, ses joies et ses douleurs, comme ne l'avait fait aucun poète dans aucune langue, mais il n'est pas resté indifférent aux idées, aux sentiments, aux événements de son temps. Il ne s'est point désintéressé des affaires de son pays ni de celles de l'Europe. Il écrivait au doge de Gênes : « Il convient à un homme d'être touché des maux

[1] Didier et Cie, in-8°, XL-436 p.

de l'humanité, à un Italien d'être touché des maux de l'Italie. »

La politique, la religion, la civilisation ont été servies par Pétrarque avec une égale ardeur, et il s'est jeté résolûment dans des agitations qu'il n'a pas dépendu de lui de rendre plus fécondes. Au moment où les étrangers, Français, Espagnols, Allemands, se jettent sur la malheureuse Italie, comme sur une proie offerte à l'ambition de tous, il demande avec éloquence qu'on expulse les barbares. S'adressant aux Florentins qui veulent rappeler, en 1341, le cruel Louis de Bavière en Italie, il s'écrie : « Que font ici tant d'épées étrangères? Pourquoi la terre verte se peint-elle du sang des barbares?... Quels étranges déserts vomissent le déluge qui inonde nos douces campagnes? La nature a bien pourvu à notre salut, quand elle a mis le rempart des Alpes entre nous et la rage tudesque. »

Che fan qui tante pellegrine spade?
Perchè l' verde terreno
Del barbarico sangue si dipinga?...
O diluvio raccolto
Di che deserti strani
Per inondari nostri dolci campi!...
Ben provvide natura al nostro stato
Quando dell' Alpi schermo
Pose fra noi e la tedesca rabbia.

Et ce n'est pas, pour Pétrarque, un vain texte de déclamation poétique; il ne déploie pas moins d'éloquence dans ses écrits en prose. Lorsque les Vénitiens appellentcontre les Génois le secours d'alliés étrangers, il leur adresse cette véhémente apostrophe : « Jusques à quand, malheureux que nous sommes, irons-nous chercher les secours des barbares, pour égorger notre patrie et causer la mort publique? Jusques à quand louerons-nous à prix d'or des gens qui nous égorgent? Je dirai à haute voix ce que je pense : il n'y a rien de plus insensé que de nous voir tous, Italiens, payer avec tant de soin et à si haut prix les dévastateurs de l'Italie [1]. »

[1] *Quousque enim miseri in jugulos patriæ et in publicam necem barbarica circumspiciemus auxilia? Quousque qui nos strangulent pretio conducemus? Dicam clarâ voce quod sentio; inter*

L'abaissement de Rome par suite du séjour du pape à Avignon est pour Pétrarque une grande douleur. Il faut que la capitale de l'Église soit la reine du monde; si les pontifes ne sont pas assez forts pour une telle restauration, honneur et place au tribun qui osera l'entreprendre! Et Pétrarque soutient de toutes ses forces son ami Rienzi; il chante la nouvelle république dans deux odes célèbres (*A l'Italie*, *A Colas Rienzi*) dont l'accent est digne, non pas de Pindare, comme on disait jadis, mais de Dante lui-même. Le poète évoque l'ombre de Fabricius et se représente sa joie en apprenant et répétant cette heureuse nouvelle : « Ma Rome peut être belle encore. »

Come cre' che Fabbrizio
Si faccia lieto, udendo la novella!
E' dice, Roma mia sarà ancor bella!

Malheureusement, la liberté et la grandeur de Rome ne furent qu'une courte illusion. Le poète patriote ne devait pas consoler le poète amoureux. Laure de Noves et la république romaine moururent la même année. Le premier rêve d'unité italienne s'évanouissait aussitôt que conçu. La vie de Pétrarque fut désormais sans passion et sans but; les occupations dont il la remplit, les honneurs dont il est comblé, ne sont que des distractions stériles. Toutes les cours, toutes les grandes familles se disputent la gloire de l'appeler à elles ou de le retenir. Il se soustrait à ce perpétuel triomphe, et va s'éteindre dans le petit village d'Arqua, près de Padoue, épuisé par de rudes austérités, par des travaux excessifs et les études infiniment variées où il cherche un refuge contre ses chagrins. On le trouva mort dans sa bibliothèque, la tête courbée sur un livre ouvert. Le « Roi des poètes italiens, » comme on l'appelait, traitait depuis longtemps ses immortels sonnets de frivolités et de bavardages.

Ce sont pourtant ces « frivolités » et ces « bavardages » qui composent le plus solide de la gloire de Pétrarque; ce sont ses *Rime*, et particulièrement, dans ses *Rime*, les sonnets et les canzones qui lui ont donné l'immortalité.

omnes mortalium errores, nihil insanius quam quod tanta diligentia tantoque dispendio italici homines Italiæ conducimus vastatores. (Famil., XIX, 16.)

C'est par eux que le poète a poli, façonné, assoupli et rendu plus harmonieuse la langue italienne, rude encore et parfois barbare dans *l'Enfer* de Dante; ils ont contribué à la fixer. Comme la force de la poésie classique italienne lui vient de Dante, la grâce lui vient de Pétrarque; c'est lui qui, en fondant l'école de l'élégance, a créé, pour ainsi dire, la moitié du goût italien, et c'est lui aussi qui a exercé non pas peut-être la plus saine, mais la plus durable influence. La « fluidité cristalline, » l'esquise finesse, la musique de son style, ont trouvé plus d'imitateurs que la vigueur de Dante; la langue italienne, si naturellement musicale, s'est pliée d'elle-même, pendant plusieurs siècles, aux exigences amollissantes des pétrarquistes, et c'est ainsi que toute la littérature nationale procède du poète des *sonnets*.

En dehors de son œuvre poétique italienne, Pétrarque, mêlé à tous les événements notables, a vu son nom associé aux noms les plus illustres de son époque. Son influence sur la restauration des lettres modernes a surpassé de beaucoup celle de Dante lui-même. L'antiquité classique n'eut pas de partisan plus zélé, de plus résolu propagateur, et à ce titre sa gloire fut véritablement européenne. A soixante ans, il copiait encore les manuscrits latins et demandait des leçons de grec au grammairien Léonce Pilate, de Thessalonique; il révélait Sophocle à l'Italie. On doit à ses infatigables recherches la découverte et sans doute la conservation des *Institutions oratoires* de Quintilien, d'une partie des *lettres* et des *discours* de Cicéron, etc. On doit surtout à ses attaques persévérantes contre la barbarie, l'ignorance et la subtilité du moyen âge, une partie de la vive lumière qui se fit tout à coup sur le monde des lettres au XIVe siècle.

Par cette rapide esquisse que nous ne chargerons pas de détails bibliographiques [1], on peut juger combien est digne d'intérêt et d'attention le grand poète italien, que M. A. Mézières a étudié d'après de nouveaux documents.

[1] Nous empruntons quelques traits de cette esquisse à une publication que nous avons préparée depuis près de dix ans, et que nous mettons sous presse, le *Dictionnaire universel des littératures*. L'article *Pétrarque*, comme la plus grande partie de la littérature italienne, est dû à la collaboration de M. A. Claveau.

Replacer Pétrarque au milieu du XIV[e] siècle, pour y considérer l'homme et l'écrivain, c'est remonter au berceau d'une grande littérature et de la civilisation moderne.

7

Voltaire et son siècle. Histoire et souvenirs. MM. G. Desnoiresterres et Loiseleur.

En histoire littéraire, comme ailleurs, la vérité n'est pas facile à découvrir sur la vie et les actions des hommes, quand les passions et les intérêts sont en jeu. Le nom de Voltaire a eu le privilége d'exciter des haines aussi vivaces que son influence : c'est dire qu'elles ne sont pas près de s'éteindre. Loin de là, elles se raniment de temps en temps, comme pour dévorer, avec sa mémoire, tous ceux qui en ont gardé le culte. Aussi l'histoire de Voltaire paraît-elle sans cesse à refaire et se refait tous les jours. J'ai dit, l'année dernière, à quelle recrudescence d'écrits sur sa vie et ses œuvres avait donné lieu le projet de lui élever une statue par une souscription nationale [1]. Aux ouvrages que j'ai cités alors, il me faut joindre, et dans un très-bon rang, ceux de M. Gustave Desnoiresterres. Ils doivent former une série sous ce titre général : *Voltaire et la Société française au* XVIII[e] *siècle*; deux volumes ont paru : *la Jeunesse de Voltaire*, et *Voltaire au château de Cirey* [2].

L'auteur a cependant la prétention de n'avoir pas fait un livre d'à-propos, et encore moins un livre de parti. Il vient à une heure favorable, mais il ne l'a pas cherchée; « rien ne nous lie, dit-il, à telle ou telle coterie; nous nous appartenons pleinement. » Il se propose de tout raconter, de tout dire, sans se croire un héros pour cela. Il est sûr de déplaire à des amis fanatiques qui ne veulent pas de tache dans leur soleil, et surtout à tous les ennemis qui n'admettent pas de circonstances atténuantes en faveur de cette grande incarnation de l'Antechrist. Il s'est dégagé de toute haine, comme de tout amour, mais

[1] Voy. t. X de *l'Année litt.*, p. 173-177.
[2] Didier et C[ie], in-8°, 492 et 480 p.

il n'a pu s'affranchir d'une juste admiration pour ce prestigieux et éblouissant esprit qui eut sur son siècle et sur le monde un incomparable empire.

Les recherches de M. Desnoiresterres sur Voltaire auront apporté un contingent notable de renseignements à sa biographie; elles auront éclairci des doutes, rectifié des erreurs, mis en poussière des calomnies. Peut-être l'auteur a-t-il tort de livrer à ces dernières des combats en règle, quand il suffisait du ridicule pour en faire justice. Par exemple, il rapporte le récit fait par l'abbé Barruel des manœuvres hypocrites de Voltaire, tendant à reconquérir les bonnes grâces de son frère l'abbé Arouet, zélé janséniste.

Voltaire, dit le pieux historien du jacobinisme, n'avait pas renoncé à l'héritage; il se fit janséniste et joua le dévot personnage. Tout à coup on le vit arborer le rigoureux costume, le grand chapeau aux ailes rabattues; il se mit à courir les églises, il s'y rendait surtout aux mêmes heures que l'abbé Arouet, et là, avec tout l'air contrit et humilié du diacre Paris, à genoux, au milieu de la nef, ou bien debout, les bras croisés sur la poitrine, les yeux fixés sur la terre ou sur l'autel, ou bien sur l'orateur chrétien, il écoutait ou il priait avec toute la componction d'un pécheur revenu de ses égarements. L'abbé crut voir son frère converti, l'exhorta à la persévérance, lui donna tous ses biens et mourut.

A propos de ce sot récit, qu'il faut rapporter pour en rire, M. Desnoiresterres fait observer que, « lorsque la passion aveugle, l'on ne recule pas devant les contes les plus grossiers et les plus absurdes, » et il se met en devoir de réfuter une version mensongère. Tous les faits et les documents authentiques sont contre elle. Quoi d'étonnant? Un mensonge de plus ou de moins ne paraît guère dans le monceau d'énormités inventées par de pieuses haines.

C'est toujours une bonne fortune de retrouver dans un coin de la France le souvenir de Voltaire, et d'éclaircir, par l'étude des lieux où il a passé, quelques mois de sa vie, certains points obscurs de cette existence si remplie de combats. M. Jules Loiseleur, le savant bibliothécaire d'Orléans, a eu cette chance. Nous avons signalé ses recherches intéressantes sur les châteaux et résidences

royales de la Loire [1]; il vient d'ajouter à la liste de ses monographies celle du *Château de Sully* [2]. Les touristes savaient déjà que cet ancien domaine de l'illustre ministre de Henri IV avait compté Voltaire parmi ses hôtes célèbres. Le concierge y montre encore la chambre où fut composée une partie de *la Henriade*. M. Loiseleur raconte d'une manière précise les séjours que le poète y a faits. Il y a été exilé à deux reprises, en 1716 et en 1717, à la suite de la publication de chansons et d'un pamphlet (*les Philippiques*) dont il se défendait d'être l'auteur. Il trouva à Sully une hospitalité dont il se loue beaucoup, tant en vers qu'en prose, dans sa correspondance. Le passage suivant de sa lettre à la marquise de Mimeure mérite d'être rappelé :

Je vous écris de ces rivages
Qu'habitèrent plus de deux ans
Les plus aimables personnages
Que la France ait vus de longtemps,
Les Chapelles, les Manicamps,
Ces voluptueux et ces sages
Qui, rimant, chassant, disputant,
Sur les bords heureux de la Loire
Passaient l'automne et le printemps
Moins à philosopher qu'à boire.

Il serait délicieux pour moi de rester à Sully, s'il m'était permis d'en sortir. M. le duc de Sully est le plus aimable des homme, et celui à qui j'ai le plus d'obligation. Son château est dans la plus belle situation du monde; il y a un bois magnifique dont tous les arbres sont découpés par des polissons ou des amants qui se sont amusés à écrire leurs noms sur l'écorce.

A voir tant de chiffres tracés
Et tant de noms entrelacés,
Il n'est pas malaisé de croire
Qu'autrefois le beau Céladon
A quitté les bords du Lignon
Pour aller à Sully-sur-Loire.

Il est bien juste qu'on m'ait donné un exil agréable, puisque j'étais absolument innocent des indignes chansons qu'on m'imputait.

[1] Voy. t. VI de *l'Année litt.*, p. 410.
[2] *Revue contemporaine* (Orléans, Herluison, gr. in-8° 108 p.).

Cependant les habitants de Sully avaient des « nuits blanches. » Il y a même parmi les poésies de Voltaire une pièce de vers intitulée : *les Nuits blanches de Sully*, et qu'il donne pour être de l'abbé Courtin, l'un de ces épicuriens d'Église, alors si nombreux dans le monde. Suivant M. Loiseleur, Voltaire aurait employé ces nuits sans sommeil à une tâche moins louable que d'écrire *la Henriade*. Parmi les anciens hôtes dont Sully lui offrait le souvenir se trouvaient non-seulement Mazarin et Louis XIV, Sully et Henri IV, mais aussi Charles VII et Jeanne d'Arc. « Et ce n'est pas, dit M. Loiseleur, une des moindres curiosités de ce château, qu'il ait abrité à trois siècles d'intervalle la vierge héroïque et son détracteur. C'est peut-être dans *les Nuits blanches de Sully*, c'est au sein de la société railleuse, légèrement cynique et dédaigneuse de sa propre réputation, qui s'y donnait rendez-vous, que Voltaire a puisé la première idée de son malheureux poème. »

Une chose plus sûre, c'est que Sully fut pour Voltaire le berceau et le théâtre de ses amours avec M[lle] de Livry. Il l'y connut et l'aima, dans son premier exil; elle vint l'y rejoindre pendant son second séjour. Voltaire mit tous ses soins à la former pour le théâtre, et lui fit répéter à Sully, en famille, les pièces qu'elle devait jouer plus tard à la Comédie-Française. Ils se retrouvèrent ensemble en Angleterre, lorsque Voltaire, sorti de la Bastille où l'avait fait jeter le chevalier de Rohan, fut contraint d'y chercher un asile. On sait comment finit cette liaison : la jeune actrice devint marquise, en épousant messire Charles-Frédéric de La Tour-du-Pin de Bourlon, marquis de Gouvernet, et la froideur qu'elle témoigna dès lors à son ancien amant lui inspira la jolie épître des *vous* et des *tu*.

Voltaire, doucement éconduit, ne revit plus la marquise qu'à un demi-siècle de là. Ils pouvaient reprendre impunément ensemble les souvenirs de Sully ; ils avaient l'un et l'autre plus de quatre-vingts ans.

8

Diverses monographies d'histoire littéraire française. MM. Mayrargues, Proth, Rambert.

Le *Rabelais* de M. Alfred Mayrargues [1] n'est pas seulement, comme porte le sous-titre, une « étude sur le XVIe siècle; » c'est avant tout une analyse commentée du *Gargantua* et du *Pantagruel* [2]. Ceux que la longueur de ces ouvrages ou les aspérités de la langue peuvent effrayer trouveront ici toute la quintessence de l'œuvre rabelaisienne, avec des citations rendues accessibles par l'application de l'orthographe moderne à un texte moins éloigné qu'on ne pense de notre propre langage. L'auteur croit que le moins érudit pourrait lire Rabelais, grâce à cette simple transcription, et s'étonnerait d'en trouver la lecture si facile et si claire. Les savants éditeurs ont raison de garder sévèrement la lettre des manuscrits, mais il faut aussi songer à tous ceux que rebutent les seules apparences de l'érudition. M. Mayrargues recherche, dans les œuvres de Rabelais, Rabelais lui-même et le temps qu'il représente, sous des traits directs ou déguisés, par ses peintures ou par ses satires. Il nous montre dans ses bouffonneries un grand fond de sagesse, et au milieu de mœurs si éloignées de nous, un précurseur de nos meilleurs sentiments et de nos plus chères idées.

Au pays de l'Astrée, par M. Mario Proth [3], est, sous une forme humoristique, un double voyage entrecoupé d'innombrables excursions. L'auteur avait passé une partie de ses vacances dans la belle province du Forez, trop peu connue des touristes; il ne se borna pas à admirer le pays, il y retrouva les traces, le souvenir vivant du roman célèbre d'Honoré d'Urfé. Tout le long du « doux coulant » Lignon, chaque site, chaque ruine lui racontait *l'Astrée*,

[1] Hachette, in-8°, t. IV, 270 p.

[2] On peut voir, à propos du livre de M. Mayrargues, une étude de M. Scherer sur Rabelais, dans *le Temps* du 29 décembre 1868.

[3] Libr. internat., in-18°, t. IV, 334 p.

cet *Astrée* dont il avait ri, comme tout le monde, sans même l'avoir feuilleté. Au retour il a entrepris un nouveau voyage, véritable expédition de découverte à travers ce livre long et touffu qui charma les loisirs de tant de beaux esprits au XVII[e] siècle. Il trouva, au milieu du fatras redouté du lecteur moderne, une foule de singularités qu'il n'espérait pas, « des intuitions et des presciences inattendues, une érudition solide et vaste, une préciosité piquante, pour qui n'est point enrégimenté dans l'ultra-réalisme, une imagination fertile, un vaillant essai du roman moderne, une philosophie souvent aimable et ferme quelquefois, un très-intelligent rappel de cette grande Gaule que nous avons trop oubliée, rappel d'autant plus remarquable chez un contemporain de la renaissance greco-latine. »

Et voilà M. Mario Proth écrivant, au lieu de quelques feuilletons sur le Forez, un grand commentaire du « roman de *l'Honneste Amitié.* » Il y met de toutes choses, de la philosophie, de l'histoire, de la critique littéraire, un peu de politique, mille et mille souvenirs du temps présent. Usant et abusant des priviléges du genre humoristique, il exagère l'originalité de la forme, il rapproche les extrêmes les moins faits pour se réunir et jette au milieu des choses du passé les noms modernes les plus disparates, le sénateur de Boissy ou Timothée Trimm, le philosophe V. Cousin et le maëstro Offenbach. Au milieu de ces singularités d'expression, le paradoxe va son train et ne déplaît pas, c'est le droit du genre adopté par l'auteur.

M. Mario Proth n'a pas voulu, dit-il, tenter « une glorification impossible ou inopportune » du roman de *l'Astrée,* mais son livre n'est que « l'effort d'une équitable restitution. » Ce n'est, je crois, ni l'un ni l'autre. Après l'avoir lu, on ne comprendra pas l'immense et sérieux enthousiasme dont *l'Astrée* fut l'objet, et que partagèrent tant de personnages pieux et d'illustres évêques. « Quiconque considèrera bien *l'Astrée* et en jugera sans passion, disait Pierre Camus, évêque de Belley, reconnaîtra qu'entre les romans et livres d'amour, c'est possible l'un des plus honnêtes et des plus chastes qui se voient, l'auteur étant l'un des plus modestes et des plus accomplis gentilshommes que l'on se puisse figurer. » Un homme plus sa-

vant encore et plus grave, le philosophe Huet, évêque d'Avranches, l'avait tellement lu dans sa jeunesse et en avait été si touché, qu'il évitait plus tard de porter la main sur ce livre et de l'ouvrir, « craignant de se trouver forcé de le relire par un espèce d'enchantement. »

Ces pieux approbateurs du roman de *l'Honneste Amitié* ne devaient pas y voir les mêmes choses que M. Mario Proth, qui a seulement trouvé dans un nouveau voyage au pays d'*Astrée* l'occasion de développer des thèses assez peu orthodoxes, dans un exercice d'homme d'esprit.

Sans donner précisément la gloire, les travaux de critique littéraire peuvent faire à un écrivain une réputation qui franchisse les frontières de son pays et se soutienne d'assez longues années après sa mort. Le professeur protestant de Lausanne, Alexandre Vinet, auquel M. E. Rambert consacre une étude d'après ses poésies [1], a eu cette bonne fortune, et il l'a due à ses qualités d'esprit honnête et sérieux. Chez lui, les convictions religieuses et les goûts littéraires étaient en parfaite harmonie et se prêtaient un appui réciproque. La foi élevait le talent, le talent éclairait la foi. Alexandre Vinet avait écrit, outre de nombreux ouvrages de théologie ou d'éducation religieuse, toute une série d'études littéraires qui témoignent d'une connaissance approfondie de notre littérature et d'un esprit à la fois très-vif et très-judicieux. Sa *Chrestomathie française* est un des recueils de morceaux de poésie et de prose des mieux faits, et le précis historique qui l'accompagne, un des meilleurs tableaux d'ensemble de notre littérature. Ses *Études sur Pascal* sont d'une assez haute portée religieuse; elles nous montrent, suivant M. Havet, « le protestantisme tirant à lui les *Pensées* et y faisant son butin avec un zèle ingénieux. » Les *Études sur la Littérature française au* XVIIe *siècle* de Vinet restent un des bons livres d'enseignement classique à l'étranger; mais où je trouve le plus d'originalité, avec non moins de conscience, c'est dans les deux volumes d'*Études sur la Littérature française au* XIXe *siècle*. Je ne crois pas que Mme de Staël et Chateaubriand aient été l'objet, en France,

[1] Meyrueis, in-18, 336 p.

d'analyses aussi fidèles ou d'appréciations aussi hautes ou aussi élevées.

M. Sainte-Beuve a dit de M. Vinet, considéré comme théologien, qu'il était « le plus sympathique des protestants. » Il était plus sympathique encore comme professeur, et il ne l'est pas moins comme critique. « Ne lui demandez pas la grande flamme, a dit aussi de lui M. Sainte-Beuve; il la gardera. » Ce mot est à la fois une malice et un éloge. Les écrivains qui n'ont pas la grande flamme pour les autres, ne l'ont pas ordinairement pour eux-mêmes, et il est difficile de l'avoir en soi, sans qu'elle éclate dans tous vos écrits. Les *Poésies* d'Alexandre Vinet, que M. Rambert étudie d'une façon spéciale, étaient jusqu'ici les moins connues de ses œuvres : elles sont certainement un écho des sentiments, des convictions et des travaux de toute sa vie, mais elles justifient plutôt l'estime et la sympathie pour l'homme, qu'elles ne sont faites pour ajouter à la réputation de l'écrivain.

9

La littérature parlée. La critique et l'histoire dans les conférences publiques. M. J. Claretie, M. H. Ballande.

M. Jules Claretie est un des intrépides de la jeune littérature contemporaine. Il mène tout de front, et non sans succès : le roman, l'histoire, le journalisme sous toutes ses formes, critique littéraire, feuilleton dramatique, causerie politique ou mondaine, correspondances, etc. Il avait voulu aussi aborder la littérature plus vivante et plus militante qui, depuis quelques années, a pour théâtre les conférences publiques. Il y avait déjà fait, avec quelque bonheur, l'essai de ses forces, lorsqu'il eut le privilége de se voir interdire la parole par l'administration ombrageuse qui l'avait retirée aux Prévost-Paradol, aux Jules Simon, aux de Broglie, aux hommes de la démocratie ou du libéralisme les plus distingués par le caractère et le talent. M. Claretie en est revenu au seul moyen de s'adresser au public qui ne fût pas soumis au régime de l'autorisation préventive, il a fait un livre des premières conférences qu'il lui avait été donné de pro-

noncer, en le complétant avec quelques articles de journaux. Il lui a donné un titre qui rappelle, par antiphrase, le frein mis à sa langue et l'a nommé *la Libre Parole* [1].

M. Claretie aurait pu le dédier avec reconnaissance au ministre même de l'instruction publique à qui il en adresse la *Préface;* car de tels interdits font beaucoup pour la réputation. Ce n'est pas précisément la politique qui a fait refuser la parole au jeune orateur; il demandait à tracer dans ses entretiens le « tableau de la littérature française au XVIIIe siècle, » et il promettait, au besoin, de s'occuper beaucoup plus de Diderot ou de Lesage que de Camille Desmoulins ou de Mirabeau. A-t-on vraiment « trouvé Gresset dangereux, Rivarol excessif et Marivaux révolutionnaire? » M. Claretie croit que l'on a tout simplement voulu faire un sacrifice agréable à des gens que le ministre n'aime pas plus que nous, mais qu'il redoute, et il dit assez agréablement : « Vous avez voulu donner, en passant, une satisfaction à vos adversaires, et vous avez doucement égorgé Diderot et d'Alembert sur l'autel de M. Dupanloup et de monseigneur Veuillot. Rassurez-vous, M. le Ministre (car je connais vos secrètes préférences), d'Alembert et Diderot se portent assez bien. » Et pour mieux montrer que ce sont les encyclopédistes que l'on a voulu frapper, l'auteur ajoute modestement : « Je ne suppose point que ce soit moi que vous ayez eu l'intention de proscrire; je n'ai point la fatuité de me croire dangereux. »

Dangereux ! il serait étrange que le livre de M. Claretie fût jugé tel. Ses leçons un peu mondaines sur Béranger, La Fontaine, Lamartine, Cervantes, ne témoignent que d'un goût élevé et d'un amour de la vérité dont la contagion n'est pas à craindre, tandis que ses études de critique sur les frères de Goncourt, Octave Feuillet, Erckmann-Chatrian, Taine, Sainte-Beuve, Michelet, Proudhon, Veuillot, etc., ne pèchent, en général, que par un excès de bienveillance. J'ai déjà reproché ce penchant aux premiers essais littéraires de M. Claretie, encore assez jeune pour que j'aie pu le suivre, dans mes volumes annuels, depuis ses débuts jusqu'à ce jour. Quelques sacrifices à l'esprit de flatterie, trop commun parmi nous, se pardon-

[1] Libr. internat., in-18, 342 p.

naient à la jeunesse de l'écrivain : il fallait bien payer sa bienvenue; mais quand on a pris son rang, qu'on a un nom, de l'autorité, un public, voire l'honneur d'être un peu persécuté, il ne faut plus faire à la camaraderie sa part et éteindre la vigueur de son talent dans les banalités de la critique complaisante [1].

La Parole ou *Art de dire et d'exprimer* de H. Ballande [2] n'est pas seulement un traité de la lecture à haute voix et de la déclamation; c'est aussi un complément de la rhéto-

[1] Voici en quels termes excellents un critique sincère, — chose rare! — M. L. Asseline, adresse le même reproche à M. Claretie qui est digne de l'entendre et d'en faire son profit :

« Je trouve qu'en général M. Claretie pèche par excès de bienveillance. Son intelligence est tellement ouverte qu'il comprend trop de choses différentes et que cette compréhension altère parfois son sens critique. Je voudrais que son esprit perdît en étendue pour gagner en concentration. Il est un peu, — et qu'il ne voie dans ce reproche qu'une marque de ma sympathie pour son talent, — il est un peu, dis-je, dans la république des lettres comme Casimir Delavigne était en France : il a des chants pour toutes ses gloires, des larmes pour tous ses malheurs. Il faudrait un peu plus d'intolérance, et le vieux Ben Johnson avait presque raison quand il disait : « *I love a good hater*, j'aime un bon haïsseur, » le mot étant entendu dans le bon sens.

« Dans ce volume même, il y a une facilité d'accueil qui déconcerte quelquefois. Quoi ! si bien comprendre à la fois Hugo et Béranger, Sainte-Beuve et Jules Janin, Büchner et M. Bersot, les encyclopédistes qui dominent le XVIII[e] siècle et M. Jules Favre qui les attaque à l'Académie, André Léo qui écrit en pleine réalité et Raoul de Navery dont le talent est si factice et si maniéré? Ne lisais-je pas l'autre jour, à peu de distance d'un éloge de *la Montagne* de Michelet, une parole aimable sur les *Grandes Dames* d'Arsène Houssaye, ce tohu-bohu de préciosité musquée et de prétention grotesque? M. Claretie a une nature bienveillante, et, comme il l'écrit dans le présent livre, « il aime à admirer. » Rien de mieux, mais pas d'excès dans la distribution de l'admiration. Si j'insiste sur ce qui me semble une pente dangereuse pour le charmant et érudit critique, qui sait tant et qui dit si bien, c'est que je suis persuadé qu'il ne tient nullement à ce qu'on le tienne pour partisan des idées de M. Renan sur « les voluptés des nuances. »

(*La Tribune*, 9 août 1868.)

[2] Dentu, in-18, 350 p.

rique. L'action et le débit oratoire ont leur côté technique et presque physiologique, mais ils ont aussi leur côté moral et tout littéraire. La première condition pour bien dire et bien lire, c'est de bien comprendre et bien sentir ce qu'on lit ou ce qu'on dit, en sorte que la meilleure leçon de déclamation est une bonne analyse littéraire. M. Ballande nous donne un certain nombre de préceptes spéciaux qui ressemblent un peu à ceux que M. Jourdain recevait de son maître de philosophie et qui le transportaient d'aise; il décompose le mécanisme des mouvements naturels et fait peut-être de l'anatomie superflue; mais il nous apprend aussi à entrer le plus avant possible dans les idées et les sentiments d'un auteur ou d'un personnage pour mieux les interpréter. Il choisit bien ses modèles et les fait valoir par ses commentaires, pour montrer à les faire valoir par la parole.

10 [1]

Jugements officiels sur l'état des lettres françaises, poésie, roman et théâtre. MM. S. de Sacy, P. Féval, Th. Gautier et Ed. Thierry.

De la collection des *Rapports sur les progrès des lettres et des sciences en France*, que nous avons annoncée l'année dernière comme devant former une sorte d'exposition intellectuelle à côté de l'exposition des produits de l'industrie [2], les rapports sur l'état des lettres, poésie, roman, théâtre [3], sont ceux qui devaient le plus nous intéresser.

[1] Aux livres de critique littéraire et volumes de mélange dont je rends compte dans la présente section, je regrette de n'en pouvoir ajouter un plus grand nombre : *les Livres nouveaux, essais critiques*, de M. de Barthélemy (Didier et Cie, in-8°, 456 p.); *les Écrivains modernes de l'Allemagne* de M. Blaze de Bury (Michel Lévy, in-18, 410 p.); *Littérature populaire de la Gascogne*, contes, mystères, etc., de M. Cénac-Moncaut (Dentu, in-18, XVIII-515 p.), l'un des plus savants livres de l'auteur; *Portraits littéraires* de M. Léon Gautier (Gaume, frères, in-18, XXXIV-458 p.); *Milton, sa vie et ses œuvres*, de M. Edmond de Guerle (Michel Lévy, in-8°, VIII-400 p.); *Portraits littéraires et philosophiques*, de M. Eug. Poitou (Charpentier, in-8°, 430 p.), etc.

[2] Voy. t. X de *l'Année litt.*, p. 388-392.

[3] Hachette et Cie, gr. in-8°, 188 p.

Ce sont aussi ceux qui, venus des derniers, paraissent avoir le plus excité la curiosité publique : ils ont été l'objet de plus de discussions et de critiques que les autres parties de cette grande publication officielle.

Malgré les noms distingués de leurs signataires, MM. de Sacy, P. Féval, Th. Gautier, Ed. Thierry, ces rapports sur les lettres françaises contemporaines ont produit un universel désappointement. La matière était délicate, mais à force de vouloir ménager trop d'intérêts ou d'amours-propres, les célèbres rapporteurs n'ont contenté personne. Ils ont tant loué et loué tant de monde, que leurs éloges ont eu peu de prix pour ceux qui en étaient l'objet, si même l'exagération de la louange ne cachait pas l'ironie, et que leurs omissions ont paru l'effet de faiblesses ou de calculs.

M. de Sacy, membre du sénat et de l'Académie française, chargé de marquer, dans une *Introduction*, le progrès général de notre littérature, a seul fait preuve de l'habileté diplomatique que la matière réclamait. Sans nommer personne, il a peint, sous de belles couleurs, un certain nombre de types dans lesquels chacun peut se reconnaître à son gré. Groupant autour d'Auguste Horace et Virgile, autour de Louis XIV Racine et Molière, il nous invite à substituer des noms modernes aux anciens et à voir, de nos jours comme au temps passé, les lettres protégées par le pouvoir, et le pouvoir honoré par les lettres. Voici sa conclusion :

> Ce n'est pas Auguste qui a fait naître Horace et Virgile, et la France ne doit pas à Louis XIV Racine et Molière ; mais les lettres ne se développent que sous un gouvernement qui les aime et les honore. L'Empereur les honore et les aime. Il fait mieux que de les protéger de tout son pouvoir, il les cultive de cette main qui a signé les traités de Paris et de Villafranca ; jamais le talent, même le plus modeste, n'a trouvé auprès de ceux qui gouvernent plus de faveur et d'appui. Une ère nouvelle commence ; je suis de ceux qui ont foi dans l'avenir.

L'avenir? mais c'est du présent ou du passé le plus proche qu'il s'agit. Après dix-huit ans de pouvoir, il est un peu tard pour célébrer les destinées littéraires que l'empire recèle dans son sein, en prenant pour texte ce beau vers de Virgile sur l'aurore du règne des Césars :

Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.

Si M. de Sacy dissimule mal son embarras à découvrir le progrès général des lettres contemporaines, le rapport de M. P. Féval sur le roman est encore moins fait pour prouver la supériorité de notre époque dans cette partie, d'ailleurs si féconde, du domaine littéraire. L'ancien président de la Société des gens de lettres fait pourtant les honneurs d'une mention à un nombre incroyable de confrères. Nous ne nous savions pas si riches en éminents moralistes, en conteurs distingués. Les noms les plus inconnus accourent sous sa plume, escortés des épithètes les plus flatteuses, ce qui fait mieux ressortir des omissions étranges ou de plus étranges caractérisations. Dans cet inventaire si prétentieux du roman contemporain, *les Misérables* et *les Travailleurs de la Mer*, ces œuvres ou ces ébauches énormes, ne sont pas cités, et l'auteur n'est désigné que par cette singulière phrase : « Je pointerais au doigt, chez Victor Hugo, les jeunes émotions revenues, qui abaissent le vol de l'aigle jusqu'à la tendresse et font jaillir la vérité des larmes et du sourire. »

Voilà le public bien renseigné sur la nature des œuvres, leurs mérites, leurs défauts, leur influence. Il y a, dans le rapport de M. Féval, bien d'autres effets de style qui, s'ils ne sont pas calculés à plaisir pour dissimuler la pensée, amuseront beaucoup le lecteur qui ne s'en laissera pas éblouir. On a déjà ri de cette image sur M. About : « A peine le voit-on passer, riant son rire fier et un peu cruel, à l'horizon de ce délicieux pamphlet qui a nom *le Roi des Montagnes*. » Ces enjolivements littéraires d'un rapport officiel ne sont pas, à coup sûr, des traits de lumière.

Si M. Th. Gautier n'éclaire pas mieux son lecteur, ce ne sera pas faute de flamboyer. Son rapport traite de la poésie ; il est tout en métaphores étincelantes. Il prodigue toutes les sortes de flammes ; il allume vingt fois tous les feux du jour, depuis les douces lueurs de l'aurore jusqu'aux torrents de lumière empourprée du couchant, sans préjudice des éblouissements de la foudre, des scintillements de l'étoile, des phosphorescences de la mer. Il fait ruisseler les pierreries, sème partout le rubis, la topaze ; il couvre ses phrases d'une cuirasse d'or. La mythologie grecque, cette vieille source de métaphores, ne lui suffit pas ; il demande des images nouvelles aux légendes sacrées de l'Inde, et la langue védique prête au français, déjà

si exubérant sous sa plume, un éclat et une sonorité inconnus. Essayez donc de douter de la poésie, quand vous la voyez jaillir en gerbes si richement colorées, entre les doigts de son enthousiaste introducteur!

Tout ce luxe de style, M. Th. Gautier le met au service des simples réputations comme des gloires consacrées. Les poètes secondaires, les *Dii Minores*, en sont tout transfigurés. A ces éblouissements de la phrase on préfèrerait des appréciations plus claires et plus justes. On ne voit pas trop la place que donne à M. de Laprade « son inspiration archaïque et alexandrine, » ni comment M. Arsène Houssaye rappelle Diaz, ni ce qu'il y a de commun entre les compositions antiques de M. Th. de Banville et « ces déesses de Rubens qui étalent, dans l'onde ou dans la nuée, des chairs de nacre, veinées d'azur, fouettées de roses, inondées de chevelures rutilantes, aux tons d'ambre et de topaze, qu'eût évités l'art grec. »

Les débutants, les inconnus, les fruits secs de la poésie apparaissent dans le même nimbe d'or, d'azur et de gloire. On n'ose reproduire les noms propres avec les formules qui les enchâssent, tant ces excès de style ont l'air de moqueries, sous leur pompe louangeuse. Celui-ci « a une puissance de style et une grandeur tranquille digne de l'antiquité. » Celui-là « plane au-dessus de la foule. » Un autre écrit « avec une plume qui semble arrachée à l'aile d'un ange. » Le critique poète, plus poète que critique, fait rayonner sur tous et sur chacun les feux du Bengale de toutes couleurs d'une universelle apothéose.

Il est une chose dont on ne peut savoir trop de gré à M. Th. Gautier, c'est sa fidélité courageuse envers la gloire poétique de M. Victor Hugo. Il n'oublie ni ne sacrifie l'auteur des *Contemplations*, de *la Légende des siècles*, des *Chansons des rues et des bois*, et, dans un rapport officiel sur les grandeurs littéraires de l'Empire, il rend un éclatant hommage à l'exilé de Jersey; il allume en son honneur un de ses plus beaux feux d'artifice.

M. Edouard Thierry, dans son rapport sur le progrès du théâtre, a moins déplu par ce qu'il dit que par ce qu'il ne dit pas. Son travail, écrit avec soin et avec goût, a d'étonnantes lacunes. Toute l'histoire dramatique, depuis vingt ans, semble se réduire, pour lui, à celle d'un seul théâtre, celui qu'il dirige. C'est une illusion d'optique. Si l'action

des mœurs et des idées sur la littérature dramatique se fait sentir quelque part, c'est surtout hors des scènes officiellement consacrées au culte et au maintien des traditions. Le passé retrouve ses modèles dans la maison de Molière, mais le mouvement, la vie, l'esprit du présent n'y arrivent qu'après avoir triomphé partout. Là on travaille à diriger le goût public, ailleurs on reçoit de lui l'impulsion.

Le directeur de la Comédie-Française trace des portraits flatteurs, et flattés, d'auteurs qui écrivent pour d'autres scènes, mais il ne rappelle pas leurs œuvres, même quand elles sont devenues des types. Il ne nomme pas *la Dame aux Camélias.* On peut blâmer le genre, mais encore faut-il en constater le succès et en chercher les causes. Même silence sur la bouffonnerie musicale dont la vogue retentissante, exploitée chez nous par tant de théâtres, a porté successivement dans toute l'Europe et jusqu'en Amérique cette nouvelle forme de gaieté convulsive, qui n'est plus à coup sûr la vieille gaieté française [1].

Un fait curieux est à noter à propos de l'ensemble des rapports officiels dont ceux de MM. de Sacy, P. Féval, Th. Gautier et Ed. Thierry font partie. Jusqu'au milieu de l'année 1868, la collection portait le titre général suivant : *Recueil de rapports sur les progrès des lettres et des sciences en France.* Le progrès devait se montrer partout, en littérature, en histoire, en philosophie, comme dans les diverses branches du domaine scientifique, et des esprits distingués, trop fidèles au programme, se sont évertués à le montrer là où il n'est pas. Depuis que la critique s'est raillée de leurs vains efforts, la publication officielle a

[1] A propos de ces publications officielles sur l'état des lettres en France, un certain nombre de critiques, entre autres MM. Sainte-Beuve, Scherer, Sarcey, Claveau, Claretie, ont bien voulu juger que la collection de *l'Année littéraire* formait le vrai rapport sur le développement de la poésie, du roman, du théâtre et des diverses branches des lettres dans ces dix dernières années : rapport d'autant plus exact qu'il s'est fait, pour ainsi dire, de lui-même, au jour le jour et sans parti pris. — Parmi les critiques dont le travail officiel a été l'objet, il faut citer au premier rang la brochure de M. L. Ulbach, *Rapport sur les Rapporteurs de M. Duruy* (Libr. internat., gr. in-8°, 82 p.). C'est, on le pense bien, la contre-partie de l'optimisme officiel.

modifié ainsi son titre : *Recueil de rapports sur l'état des lettres et les progrès des sciences.* On avoue que le progrès peut n'être pas partout à la fois, dans une période contemporaine, et que le siècle d'Auguste ou de Louis XIV, que rappelle M. de Sacy, n'est pas encore revenu pour les lettres.

HISTOIRE, BIOGRAPHIES, MÉMOIRES

L'histoire éclairée par l'archéologie. Guerre d'un artiste historien contre le despotisme. M. Beulé. — La personnification d'un siècle ou d'une question historique. Saint Jérôme, Arnaud de Brescia. MM. Am. Thierry et Guibal. — Les enseignements de l'histoire étrangère. La Suède. M. A. de Flaux. — La vérité sur le développement et l'état social de l'ancienne France. MM. P. Lacombe, A. Feillet et Cénac-Moncaut. — L'apogée de la puissance royale en France. Diplomatie de Louis XIV. M. M. Topin. — L'histoire générale de la Révolution française. MM. Michelet et Louis Blanc. — La Révolution française jugée par ses œuvres. M. Eug. Despois. — La Révolution française et ses témoins. *Mémoires* de Malouet. — Le premier Empire et les documents. La question romaine. L'invasion. MM. d'Haussonville, Lanfrey, Steenackers. — L'histoire de nos propres révolutions. Février 1848. Décembre 1851. MM. Rittiez, Ténot. — Le témoignage des souvenirs personnels sur l'histoire contemporaine. MM. Pellarin, de Beaumont-Vassy. Anonymes. — Interprétations politiques des événements récents : documents officiels, souvenirs pittoresques. Les publications de M. de Kératry. — L'histoire politique contemporaine racontée par nos prisons. M. A. Sirven. — La chronique d'actualité. Echos de la cour, des salons, de la rue. MM. Adr. Marx, T. Révillon, Ch. Yriarte. — L'histoire universelle par les anecdotes. Le Bossuet de la table. M. Nicolardot.

1

L'histoire éclairée par l'archéologie. Guerre d'un artiste historien contre le despotisme. M. Beulé.

L'érudition, en histoire, nous avait valu jusqu'ici bien des réhabilitations. A la lumière de leurs documents inédits, authentiques ou supposés tels, les chercheurs, les savants spéciaux ont l'habitude non-seulement de changer les proportions de leurs sujets d'étude, mais de les agrandir et de leur prêter une beauté, une noblesse inconnues. Ils transfigurent les faits et les hommes. Ils révisent volontiers les procès jugés pour revenir sur les condamnations et casser les sévères arrêts de la conscience publique. Les crimes couronnés surtout ont trouvé, parmi

ceux qui ont la prétention d'approfondir l'histoire, des avocats pour les expliquer, les accuser, les absoudre, enfin les glorifier. M. Beulé ne veut pas en grossir le nombre. Il a demandé à l'archéologie, sa science favorite, d'éclairer l'histoire de la Rome impériale d'un jour nouveau; mais, loin de trouver une justification des empereurs dans les monuments dont ils ont doté la Ville éternelle, il en a fait sortir une lumière sinistre qui rend les règnes universellement détestés plus odieux encore et fait paraître dignes d'exécration des hommes qui ont joui jusqu'ici d'une admiration trop indulgente. Telle est l'impression produite coup sur coup sur le public par ses deux livres, résumé de son enseignement à la Bibliothèque impériale : *Auguste, sa famille et ses amis*, et *Tibère et l'héritage d'Auguste* [1].

Le premier surtout causa une sorte d'étonnement par la nouveauté des aspects sous lesquels était envisagé le fondateur de l'Empire romain. On se plaisait généralement à voir, dans Auguste, un prince doué d'autant de qualités et de nobles sentiments qu'il y avait eu, dans Octave, de vices funestes et de basses passions. Pour M. Beulé, le contraste n'existe pas; le prince ne vaut pas mieux que le triumvir, et, loin d'avoir mérité qu'on oublie les crimes de sa jeunesse en faveur des vertus et des bienfaits de son règne, Auguste a plus fait pour le malheur de sa patrie et l'abaissement de ses concitoyens par sa politique d'empereur, que n'avait fait Octave par la fureur de ses prescriptions. La ruse, l'hypocrisie ont changé les seuls dehors; l'intérêt a conseillé les apparences de la modération; mais le vieil homme est demeuré tout entier et le même. « Sur le trône, il est resté le plus habile des égoïstes, un hypocrite qui n'a jamais songé qu'à lui..., l'homme composé, l'homme maître de lui, qui, devant conduire les hommes, se conduit lui-même avec précaution..., dans la vie privée, défiant de lui-même..., dans le sénat, affectant le désintéressement, feignant de vouloir abandonner la puissance au moment même où il y tenait le plus. » Pour M. Beulé, Auguste, qui « meurt en comédien, » a vécu en « rusé tyran. »

C'est la vérité, entrevue par Montesquieu. Le secrétaire

[1] Michel Lévy, frères, in-8°, 350 et 358 p.

perpétuel de l'Académie des beaux-arts croit l'avoir mise hors de doute, en « complétant l'histoire, qui n'est qu'une partie de la connaissance de l'antiquité, par l'archéologie, qui apporte le secours des monuments dont le témoignage est irrécusable : celui des statues qui ont aussi leur langage et trahissent la physionomie morale; celui des médailles, des pierres gravées et des inscriptions, textes officiels dont la concision est pleine d'éloquence. »

Le plus grand tort d'Auguste envers Rome est d'avoir fondé l'empire et d'avoir rendu Tibère non-seulement possible, mais inévitable. On dit qu'en arrachant le peuple à lui-même et aux passions démagogiques il a sauvé Rome et le monde : M. Beulé proteste contre ce prétendu service, dont la patrie n'avait d'ailleurs nul besoin. « Depuis quand, dit-il, appelle-t-on le salut un système qui établit le pouvoir d'un seul, qui annihile le peuple et le fait dépendre d'une volonté unique? Eh ! cette prospérité qu'il a, dit-on, prolongée de quatre siècles, n'a pas même consolé deux générations. A peine a-t-elle duré un seul règne, car le lendemain de la mort d'Auguste commence une série de tyrans éphémères et d'usurpateurs qui se renversent les uns sur les autres. »

Du reste, Auguste a été cruellement puni. Le châtiment est une leçon qui manque rarement à l'histoire et qui est ici éclatante. La famille d'Auguste se charge de venger le monde. M. Beulé nous montre dans Livie une « Egérie compliquée de Locuste » qui supprime par autant de crimes les neuf obstacles vivants qui séparent son fils du trône. Que de morts soudaines, de toutes parts, clandestines ou violentes ! Puis quels monstrueux désordres! Quel déshonneur, quelle fange Julie fait jaillir autour d'elle ! Et Mécène dont les lettres ont glorifié le nom avec trop de reconnaissance, quel corrupteur corrompu ! Il est châtié, lui aussi, par sa corruption même. « Esclave de Térentia, il est le jouet de cette femme coquette et acariâtre. Asservi au plaisir, il passe les trois dernières années de sa vie dans un état d'insomnie qui est un supplice. » Prouve-t-il bien par là, comme le veut M. Beulé, la logique et la moralité de l'histoire? et peut-on dire qu'il a ainsi « payé son tribut à la grande loi humaine de la pénalité. La vie privée et la vie publique sont-elles à ce point solidaires? et peut-on dire qu'un homme d'État est

puni de sa participation à un régime politique par les conséquences personnelles de ses désordres?

L'aversion de M. Beulé pour le despotisme dont Auguste est l'auteur, Mécène l'instrument, Tibère le continuateur et la victime, lui inspire une curieuse sévérité pour les lettres romaines dont l'éclat se lie, à tort ou à raison, au souvenir de l'empire romain. Le siècle d'Auguste, comme on l'appelle, a usurpé, dans les arts et dans la poésie, l'admiration des hommes, comme dans l'histoire leur indulgence. Il faut se garder de mettre cette littérature servile et flatteuse de niveau avec celle des Grecs, les seuls hommes libres, les seuls vraiment hommes. Il faut cesser de fonder sur l'enseignement d'une langue avilie par la politique des Césars toute l'éducation littéraire de nos enfants. « Il faut, dit-il, à nos fils, si nous voulons qu'ils soient meilleurs que nous, un aliment plus viril et plus généreux. Reléguons le latin au second rang. » Et M. Beulé propose de « superposer désormais, dans les études classiques, non plus le grec au latin, mais le latin au grec. » En d'autres termes, le grec s'étudierait pendant toute la durée des huit années que l'on passe au collége, le latin serait l'étude accessoire des quatre dernières.

Cette opinion n'est pas seulement un effet de la haine contre tous les instruments du despotisme, mais aussi de l'enthousiasme de l'auteur pour la Grèce, son ciel, son climat, son sol, son histoire, ses arts, ses monuments, tous ses poétiques souvenirs. M. Beulé doit à ses ardeurs de philhellène d'étincelantes pages où le culte du génie s'associe à l'amour de la liberté. On dirait des réminiscences de Chateaubriand, de Byron, un écho de Child-Harold.

Mais, pour qu'on ne croie pas qu'en émettant ces vœux en faveur de l'étude du grec, il cède à ses penchants, à ses habitudes d'artiste, M. Beulé s'empresse de revenir à ses conclusions politiques contre le despotisme. Il les mêle à l'exposition des faits, aux portraits historiques des hommes; il s'arrête, à plusieurs reprises, pour les dégager et les enseigner *ex professo*. Tout le règne d'Auguste, la vie entière de Tibère en sont la démonstration. L'horreur pour Tibère est même amoindrie par l'utilité de la leçon qu'il donne, comme « la plus mémorable victime du pouvoir absolu. » L'auteur insiste : « Tibère n'était point

un monstre : Tibère était un homme comme nous, mieux doué que nous. Ce descendant des illustres Claudius... aurait laissé peut-être une gloire pure, comme la plupart de ses aïeux... Tibère est une démonstration éloquente et formidable des périls du despotisme, pour les souverains aussi bien que pour les peuples ; car les peuples n'ont pas le droit de demander à un prince d'être bon, quand les institutions qui les régissent sont mauvaises. La fatalité qui pèse sur les héros de la tragédie grecque antique a pesé tous les jours plus lourdement sur Tibère : cette fatalité, c'est *l'héritage d'Auguste.* » Ainsi le titre même du second volume de M. Beulé contenait toute sa pensée, et l'auteur le ramène comme conclusion, comme le mot de la fin.

2

La personnification d'un siècle ou d'une question historique. Saint Jérôme, Arnaud de Brescia. MM. Am. Thierry et Guibal.

La biographie et l'histoire sont inséparables et se confondent l'une dans l'autre, quand il s'agit d'hommes qui ont été le centre d'événements considérables, et pour ainsi dire l'âme de leur temps. Saint Jérôme a ce caractère et cette situation au IVe siècle; il résume et personnifie la société chrétienne dans le monde romain, c'est-à-dire la constitution déjà robuste et violente de l'Eglise, l'autorité qui s'affirme dans son infaillibilité, l'intolérance implacable contre l'erreur et les colères passionnées contre les hommes qu'elle séduit, en un mot toutes les aspirations dominatrices du christianisme, hier esclave et persécuté, demain persécuteur et possédé de la grande ambition de gouverner la pensée et par elle les affaires du monde. On conçoit qu'un historien comme M. Amédée Thierry, après avoir emprunté à la Rome des IVe et Ve siècles divers sujets de récits [1] et de tableaux, ait voulu concentrer une plus vive lumière sur la figure qui se détache de cette époque, la domine et la représente dans le triomphe du christianisme avec les grandeurs et les faiblesses de la nature humaine. Tel est

[1] *Récits de l'histoire romaine aux* IVe *et* Ve *siècles* (4 vol. in-8o).

ou du moins tel doit être le sujet de *Saint Jérôme, la société chrétienne à Rome et l'émigration romaine en Terre sainte*[1].

La méthode que M. Amédée Thierry a voulu suivre est bien simple : il a cherché saint Jérôme dans saint Jérôme lui-même, en étudiant la volumineuse collection de ses œuvres, avec une curiosité patiente et avec amour. Il lui a tant emprunté qu'il aurait pu intituler son livre *les Mémoires de saint Jérôme*, si ce titre ne lui eût paru manquer de gravité.

Au fond, mon livre n'est que cela : saint Jérôme n'en est pas seulement le héros, il en est le véritable auteur. C'est son portrait tel qu'il nous l'a laissé de sa main; c'est la confidence de ses pensées, de ses études, de ses chagrins, de ses persécutions, de ses triomphes, faite par lui-même, au jour le jour, dans la sincérité des premières émotions; c'est aussi la vie de ses amis et de ses ennemis, parfois même la confession de ses nobles pénitentes; enfin c'est l'histoire du IVe siècle, car Jérôme a touché à tout, il a tout vu, tout raconté, il a participé à toutes les luttes de son temps, dont il a été l'âme et la gloire.

Cette méthode n'est pas sans danger. L'axiome de droit : « Nul n'est juge dans sa propre cause, » est applicable à l'histoire, et il faut s'arracher au prestige sympathique que les hommes du passé, quelque grands qu'ils soient, exercent sur nous, pour juger leur œuvre. Il ne faut pas partager sans réserve le sentiment qu'ils ont eu de leur mission, et qui, survivant dans leurs livres, en fait à la fois l'intérêt et le danger. La sincérité éloquente des émotions trouble le jugement, après avoir égaré l'action; elle dissimule les fautes. La vie des adversaires surtout doit se chercher ailleurs que dans les écrits d'un ennemi, surtout quand celui-ci a été, comme saint Jérôme, si âpre dans la lutte, si intraitable dans la victoire.

Il y a bien des hommes dans saint Jérôme, il y a l'écrivain, orateur fougueux, polémiste infatigable; il y a le théologien, dont les décisions sont devenues presque autant de dogmes; il y a l'immortel traducteur des livres hébreux et l'ordonnateur des évangiles canoni-

[1] Didier et Cie, 2 vol. in-12, 402-438 p.

ques; il y a enfin l'ascète, le propagateur passionné du monachisme en Occident. A chacun de ces points de vue et dans chacun de ces rôles, se révèle une individualité puissante, un esprit fier, une âme ardente et exaltée. M. Amédée Thierry sentira lui-même le besoin d'expliquer, il ose dire « de faire pardonner ses exagérations, ses colères, ses injustices même, » et il pense que, pour cela, « il faut devenir avec lui homme de son temps. » Je crois qu'il n'est pas moins utile de rester homme du nôtre. Avec la consciencieuse érudition qui fournit aujourd'hui ses lumières à l'histoire et à la critique religieuse, la seconde condition pour comprendre et juger les hommes est d'être complétement détaché de leur cause.

Les études d'un historien ont quelquefois un à-propos qu'il n'a pas cherché; l'analogie entre la situation présente d'un pays et ses révolutions passées donnent à la peinture de ces dernières un intérêt d'actualité. Ainsi au moment où s'achevait, avec le concours de la Prusse, l'œuvre de l'unité italienne, commencée par nos armes, un de nos jeunes compatriotes, M. G. Guibal, écrivait l'histoire d'un homme qui a réalisé, au XII[e] siècle, l'unité éphémère d'un empire italien, affranchi à la fois de l'autorité du pape et de la suprématie allemande. Son livre, *Arnaud de Brescia et les Hohenstaufen*[1], traite la question toujours brûlante du pouvoir temporel de la papauté; mais il ne la considère qu'en plein moyen âge et proteste contre toute pensée de polémique, contre toute allusion aux faits contemporains. L'auteur voulait seulement étudier une grande et dramatique figure, la replacer dans son vrai jour au milieu des idées, des mœurs et des institutions de son temps. Il avait raison : l'histoire est comme la science, elle ne cherche que le vrai, sans préoccupation aucune des conclusions que les intérêts ou les partis en pourront tirer.

M. G. Guibal ne s'est pas borné à tracer la biographie du tribun de Brescia et à apprécier son intervention dans la révolution romaine dont il recherche les causes et

[1] Durand et C[ie], in-8°, 290 p. — Je vois annoncer, sur le même sujet : *Arnaud de Brescia et les Romains du* XII[e] *siècle*, par M. V. Clavel (Hachette et C[ie], in-8°, x-428 p.).

suit le cours; il a mis deux autres points en lumière; il a montré d'abord dans les idées suscitées par la révolution municipale de Lombardie et par la querelle des Investitures, les germes et les éléments de la doctrine qui atteint son unité et son développement dans l'esprit d'Arnaud, sous l'influence d'une double renaissance littéraire et philosophique; il voulut ensuite faire ressortir le lien étroit qui unit l'œuvre d'Arnaud de Brescia et les aspirations réformatrices de l'empereur Frédéric II, aspirations servies par des efforts encore énergiques, quoique stériles.

Le tribun romain et l'empereur allemand, tous deux révolutionnaires, mais avec un but et un intérêt différents, sont présentés par leur nouvel historien sous le jour le plus favorable. Il est certain que s'ils n'ont pas accompli un progrès que le moyen âge ne comportait pas, ils ont du moins imprimé aux esprits une agitation salutaire. M. G. Guibal va cependant trop loin, quand il fait remonter au XII[e] siècle la renaissance philosophique et littéraire de l'Europe et en considère Arnaud et Frédéric II comme les apôtres. On peut dire que l'un et l'autre ont illuminé un instant les ténèbres du moyen âge; mais le pouvoir de les dissiper n'appartenait ni au réformateur couronné ni au tribun martyr. Après les sinistres lueurs que jette le bûcher de ce dernier, ces ténèbres s'épaississent encore sur le monde. Arnaud de Brescia fut brûlé vif avant le lever du jour; c'est presque un symbole : le vrai jour, le jour de la pensée et de la liberté, ne se lèvera que deux siècles plus tard.

L'étude de M. G. Guibal sur Arnaud de Brescia et les Hohenstaufen est écrite d'après les documents déjà mis en œuvre par un historien allemand qui mériterait d'être plus connu en France, le docteur Gregorovius. On doit à celui-ci une remarquable *Histoire de la ville de Rome au moyen âge* [1], écrite à Rome même, avec un profond sentiment des destinées de l'Italie et la parfaite intelligence des révolutions qui composent son histoire. Ce docteur en *us*, « dont les traits tudesques, dit M. Guibal, semblent avoir pris je ne sais quel caractère italien, appar-

[1] *Geschichte der Stadt Rom., in Mittelalter.* Stuttgard, 1859-1865, t. I-V.

tient à ce groupe d'érudits allemands qui vouent leur vie scientifique à des recherches persévérantes sur quelques points du passé de l'Italie. » Ces Allemands sont étonnants avec leurs études spéciales sur l'étranger. Ils écrivent et publient plus que nous sur notre langue et notre littérature provençales; ils révèlent l'histoire italienne et espagnole à l'Italie et à l'Espagne elles-mêmes. Notre propre histoire de France est la seule que nous ne leur laissions pas le soin de nous enseigner.

3

Les enseignements de l'histoire étrangère. La Suède. M. A. de Flaux.

M. de Flaux poursuit lentement ses études historiques sur la Suède et nous donne, sept ans après son récit de la vie et du règne de Gustave Ier, l'*Histoire de la Suède sous les princes de la maison de Vasa,* Eric IV, Jean III et Sigismond[1]. Tristes héros, malheureux règnes : tous les Vasas sont emportés, violents, cruels; leur histoire n'est qu'une longue traînée de sang. Gustave Ier avait délivré son pays de la tyrannie la plus horrible et la plus insensée qui se puisse concevoir; ses successeurs immédiats nous ramènent le spectacle des horreurs et des folies. Quand on songe que les fils de Gustave Ier règnent en Suède jusqu'au commencement du XVIIe siècle, on est stupéfait de voir si près de nous un pareil étalage de barbarie. Après tout, le reste de l'Europe chrétienne était-il plus humain, plus civilisé que le Nord, et les guerres religieuses ou les querelles politiques n'étaient-elles pas signalées partout par les mêmes atrocités?

Les règnes des deux frères Eric IV et Jean III ne sont remplis que de pillage, de viols, de massacres, de supplices inouïs. Les fureurs royales trouvent de dociles ministres qui périssent à leur tour victimes d'un revirement de colère. Tel est le sort du vice-chancelier Joran Pehrsson qui, après avoir servi la rage d'Eric IV, est livré, lors de la chute de son maître, à d'horribles représailles :

[1] C. Reinwald, in-8°, 526 p.

Son supplice, qui eut lieu le 27 septembre, se fit avec un raffinement de cruauté qui prouve que, dans ce terrible XVIe siècle, tout le monde était impitoyable, et que ce brigand ne valait guère moins que ses contemporains. Tout l'art des bourreaux fut employé à rendre sa mort lente et cruelle. On lui coupa d'abord les deux oreilles que l'on cloua contre une potence à côté de ses lettres de noblesse. On le hissa ensuite sur cette même potence où il ne fut pendu que pour la forme, pendant un instant. Descendu de là, il fut couché sur une roue où quelques-uns de ses membres furent cassés avec une barre de fer, on lui coupa ensuite la tête lentement, à petit coups, avec une hachette. Enfin il fut écartelé et les quatres quartiers de son corps placés sur quatre poteaux sur le Brunkeberg, et la tête au milieu, au bout d'un piquet. La mère de cet infortuné, condamnée comme lui à mort, allait sans doute partager son atroce supplice. En route, elle parvint à se précipiter du cheval sur lequel elle était montée. Elle tomba sur le cou et se le rompit. Les valets du bourreau qui la suivaient, prenant son corps avec des fourches, pour ne pas être souillés par son contact, la jetèrent dans un marais voisin qui lui servit de sépulture.

Le roi Eric IV était devenu fou, mais ses instants lucides étaient des réveils de bête féroce. Il eut pourtant un beau mouvement vers la fin de sa vie. Au plus fort de la guerre civile soutenue contre lui par son frère Charles, il lui écrivit une lettre solennelle pour lui proposer un combat singulier, avec armes égales, sans perfidie ni ruse, sur un champ libre où beaucoup de braves gens pussent assister comme spectateurs. Il alléguait un motif qui ne touche pas autant, d'ordinaire, les monarques jouissant de leurs facultés : « Rien ne me sera plus agréable, puisque ce sera un moyen d'épargner le sang d'un grand nombre de fidèles sujets du royaume de Suède. » Son frère Charles se garda bien d'accepter le cartel. Les troupes d'Eric furent vaincues ou l'abandonnèrent, et le roi déchu, dont le sort des armes épargna la vie, fut empoisonné plus tard par son autre frère et son successeur, Jean III. Ce fratricide ne pouvait manquer à l'histoire de Suède.

J'ai dit, à propos du premier volume de M. de Flaux, que la réalité historique y présentait un intérêt romanesque; dans le second volume, il y a pour ainsi dire des romans tout faits. Le fils d'Eric eut une vie pleine d'aven-

tures dont le début, que voici, pourrait passer tout d'une pièce dans un feuilleton de M. Ponson du Terrail.

Destiné à la mort par le tyran, il avait été livré à l'estafier chargé de l'assassiner, enfermé par lui dans un sac, prêt enfin à être jeté dans la rivière qui devait lui servir de tombeau, lorsqu'il fut rencontré par un jeune gentilhomme de la maison de Sparre. Celui-ci, pressentant qu'un crime allait se commettre, marcha droit au meurtrier et sauva la victime à la pointe de son épée. Ayant appris son nom, il la fit sortir du royaume.

Par des jeux incroyables de la destinée, le jeune Gustave Ericsson fut plusieurs fois rapproché du trône ou jeté dans la dernière misère. Après avoir été réduit un instant, pour avoir du pain, à décrotter les vêtements des voyageurs à la porte des auberges, il fut recueilli dans plusieurs cours comme un instrument de desseins politiques qu'il refusa de servir aux dépens de son honneur et mourut dans l'obscurité. Voilà l'histoire de Suède avec les spectacles qu'elle donne et les tristes enseignements qu'elle contient. Les faits ont par eux-mêmes assez d'éloquence et d'intérêt pour rendre superflue la mise en scène parfois trop pompeuse que M. de Flaux juge à propos de leur prêter, ou les leçons un peu déclamatoires qu'il en fait sortir.

4

La vérité sur le développement et l'état social de l'ancienne France. MM. P. Lacombe, A. Feillet et Cénac-Moncaut.

Un petit livre digne d'un grand accueil est celui de M. Paul Lacombe, intitulé modestement *Petite Histoire du peuple français* [1]. Ce n'est rien moins que la philosophie de l'histoire de France, c'est-à-dire un résumé des évolutions politiques, civiles et sociales de la nation depuis les temps antiques de la Gaule jusqu'à nos jours. M. Paul Lacombe ne raconte pas les événements; il ne dit pas la chronologie des rois; il ne marque même pas la suite des dynasties; il suppose tout cela connu de son lecteur. Il a mieux à nous montrer, c'est la filiation des destinées du peuple

[1] Hachette et Cie, in-18, 236 p.

lui-même à travers ses changements de maîtres et de régimes. Il s'attache aux institutions et les dégage des faits; il en marque l'origine, les progrès, l'influence utile ou funeste, puis la destruction et le remplacement. Il saisit et montre avec une parfaite netteté la raison d'être de chacune d'elles et sa raison de disparaître. Il donne à l'histoire un enchaînement logique.

Il a malheureusement à rapporter à chaque nouveau régime, pour une courte période de bienfaits, de longues périodes de souffrances. On voit tour à tour, avec lui, toutes les situations par lesquelles passe notre pays devenir intolérables et épuiser la patience du peuple, jusqu'à ce que du mal sorte le remède qui se transforme presque aussitôt en une source de mal à son tour. On dirait qu'une implacable fatalité pèse sur les habitants de la Gaule, depuis les temps antérieurs à la conquête romaine jusqu'au grand jour de la Révolution. Chaque progrès dans l'organisation sociale se fait payer par un héritage d'oppression et de misère. A l'existence nomade de l'ancien clan celtique succède la propriété, tour à tour communale, familiale, individuelle; elle ne suspend pas la guerre, et elle crée l'esclavage et le colonat. La conquête romaine apporte, avec le régime des *lati fundia*, les curies forcées et les impôts écrasants. Vient la conquête barbare ou franque, avec les distributions de terres ou bénéfices, qui deviennent héréditaires et par leur hiérarchie constituent la féodalité : c'est le règne du servage de la glèbe, au milieu d'une fureur de dévastations et de guerres qui jettent les peuples dans une misère indicible et leur font attendre avec une sinistre résignation la fin du monde. La révolution communale leur apporte un peu d'espérance; la lutte commence entre la puissance royale et la féodalité; le pouvoir judiciaire naît et se fortifie; la monarchie s'affirme dans sa souveraineté, et s'identifie à la France au milieu des épreuves et des revers. Après les déchirements de la guerre et les mutilations momentanées du pays, l'unité se fait et se consolide à l'ombre du trône. François Ier crée la cour et s'environne d'un grand éclat; mais ce n'est, pour le peuple, qu'un changement de maux, et les règnes les plus brillants de l'histoire officielle ne sont, pour les masses, d'après les témoignages contemporains, que des jours d'écrasement et de misère.

L'auteur de la *Petite Histoire* expose, aux diverses époques, la condition du peuple des campagnes et des ouvriers des villes. Il explique le régime des corporations et le suit dans ses conséquences. Il étudie ces institutions fiscales qui ont laissé un lugubre souvenir : la taille, les aides, les corvées, la gabelle, formes variables de l'invariable impôt pesant sur une classe unique de la nation. Enfin la Révolution vient changer tout cela ; elle établit l'égalité ou, du moins, la met dans les institutions, avant qu'elle passe dans les mœurs. Elle laisse plus à faire pour la liberté, mais elle en proclame au moins les principes, et les générations qui suivent n'ont à s'en prendre qu'à elles-mêmes de ne pas les appliquer.

On comprend que tous ces résultats généraux de notre histoire, M. Paul Lacombe n'a pas le temps, dans son petit livre, de les discuter et de les prouver : ils frappent par leur évidence ceux qui ont étudié les faits avec quelque détail. Il n'est qu'un point sur lequel l'auteur a voulu produire des pièces justificatives, c'est celui de la misère effroyable qui décime la France pendant la plus belle période de la royauté, c'est-à-dire du milieu du XVIIe siècle au milieu du siècle suivant. Les témoignages de La Bruyère, de Fénelon, de Vauban sont connus, mais ils ne sont pas isolés. Une foule de lettres particulières et des rapports officiels nous peignent le peuple sous les mêmes couleurs. Partout des famines aussi affreuses que fréquentes, et les maladies engendrées par la faim ; des multitudes de mendiants qu'on ne peut secourir ; la population, dans certaines généralités, diminuant tout à coup d'un tiers, de la moitié, par l'effet de la misère ; les femmes et les enfants « trouvés morts sur les chemins et dans les blés, la bouche pleine d'herbes, » des provinces entières ne vivant que de glands, de racines, de l'herbe des prés et de l'écorce des arbres ; le pain de fougère devenant le principal aliment des campagnes ; les enfants mangeant les ordures et allant jusque « dans les cimetières sucer les os des trépassés [1]. » Et cela ne se voit

[1] *Lettre* d'un supérieur d'un couvent de Blois, 1662 ; — *Lettre* du duc de Lesdiguières à Colbert, 1675 ; — *Lettre* de l'abbé Grandet à l'évêque d'Angers, 1683 ; — *Rapports* des intendants sur diverses généralités, 1698 ; — Vauban, 1707 ; — Saint-Simon, 1725 ; — Massillon, 1740, etc.

point dans une année exceptionnelle de famine ; on peut invoquer, de dix ans en dix ans à peu près, les souvenirs écrits des témoins oculaires de ces affreux spectacles. Et il y a des gens qui, au milieu de notre société moderne, encore très-imparfaite, sans doute, regrettent, tout haut ou tout bas, ces temps de malheurs, comme leur idéal politique ou religieux !

Les panégyriques complaisants du temps passé ne tiennent pas devant la connaissance de plus en plus approfondie de l'histoire. Nous préférons aujourd'hui les faits qui prouvent aux déclamations qui louent ou accusent, sans connaître ; nous travaillons à substituer la réalité aux idées de convention qui servent ou flattent les partis. Cette disposition explique le succès de livres comme *la Misère au temps de la Fronde* de M. Alphonse Feillet, dont nous devons signaler la quatrième édition. Nous avons déjà fait connaître l'ouvrage à nos lecteurs [1]. L'auteur s'abstient de toute polémique ; il ne plaide pas, il ne tire pas les conclusions du grand procès, toujours pendant, de l'esprit moderne et de la Révolution contre le passé ; il fait mieux, il les prépare et les appuie ; il fournit, par l'étude des faits de la cause, les plus sûrs moyens de la juger.

Le travail de M. Feillet, dans la nouvelle édition, a été revu avec soin, corrigé, justifié, complété. Dans ses pages nouvelles, il insiste sur les efforts isolés et souvent stériles qui furent faits pour porter remède à des misères si profondes. Il revient, pour le préciser mieux, sur le rôle de Saint-Vincent de Paul en qui l'on doit voir une belle personnification de la charité chrétienne, mais non pas, comme M. Rondelet, un précurseur des économistes. La préoccupation d'institutions sociales et politiques destinées à combattre le paupérisme n'était pas de son temps. La misère était un mal endémique, et l'aumône qui l'entretient, en la soulageant, était moins un remède qu'une vertu.

M. Cénac-Moncaut a repris et achevé le vaste tableau ethnographique, philosophique, religieux, moral et littéraire de la France qu'il avait entrepris de présenter dans

[1] Voy. t. V de *l'Année littér.*, p. 328-330.

son *Histoire du caractère et de l'esprit français*[1]. Les longs développements auxquels je me suis laissé aller à propos de ses deux premiers volumes m'ont permis de montrer l'étendue de la tâche de l'auteur et la façon dont il l'a remplie. Son troisième volume, comme les précédents, contient une foule de faits et de renseignements aussi intéressants que variés, et groupés d'une façon ingénieuse autour du même point de vue. Pour mieux faire comprendre l'esprit et le caractère français, M. Cénac-Moncaut les compare avec ceux des différentes nations européennes, ce qui lui permet d'esquisser l'histoire littéraire et morale de l'Italie, de l'Espagne, de l'Angleterre et de l'Allemagne.

Il faut bien s'attendre à retrouver ici quelques-uns de ces rapprochements arbitraires que j'ai déjà signalés à l'auteur et qui transforment en lois de simples accidents ou en faits historiques des suppositions sans preuve. Mais si les généralisations sont contestables, les détails qu'elles dominent sont instructifs et puisés aux meilleures sources. L'histoire littéraire du moyen âge et des premiers temps de la renaissance a été surtout mise à profit. Nos vieux monuments poétiques sont l'objet d'analyses fidèles, animées agréablement par des extraits. Notre théâtre religieux est reproduit avec ses représentations naïves et ses bouffonneries pieuses. M. Cénac-Moncaut connaît à fond les drames populaires de nos provinces méridionales, et il sait en faire sortir une image très-vivante de la société du temps. Il met aussi en œuvre les vieilles chansons nationales, ainsi que les légendes qui se sont conservées dans certaines provinces jusqu'à nos jours, et qui semblent montrer, suivant le système de l'auteur, le vieil esprit gaulois restant fidèle à lui-même, en dépit de toutes les invasions venues du dehors et de toutes les révolutions sociales ou morales accomplies à l'intérieur.

[1] Didier et Cie, in-18, 590 p. — Voy. t. X de *l'Année litt.*, p. 213-219.

5

L'apogée de la puissance royale en France. Diplomatie de Louis XIV. M. M. Topin.

Le travail historique de M. Marius Topin, *l'Europe et les Bourbons sous Louis XIV*[1], nous est signalé par son succès académique ; il a obtenu à l'unanimité le prix Thiers, ce prix que notre illustre historien fonda en abandonnant à l'Académie l'argent du prix biennal de l'Empereur qui lui avait été décerné par ses collègues. M. Topin présente, dans son livre, le tableau des principales négociations qui alternèrent avec les grandes guerres du règne de Louis XIV. Il montre que le monarque qui faisait tout remonter à lui n'a pas été moins bien servi par ses diplomates que par ses ministres et ses généraux. Parmi les négociateurs de la dernière moitié de son règne, il en est un que l'on a rejeté à tort au second rang, mais que « l'importance de sa carrière politique, l'élévation de son esprit et la variété autant que l'heureux emploi de son talent rendaient digne d'occuper une des premières places dans l'histoire. » C'est le cardinal de Polignac, dont M. Topin s'était proposé d'abord de raconter seulement la vie ; mais le biographe s'est laissé entraîner par l'intérêt des événements auxquels son héros a pris part, et, glissant dans l'histoire, il a exposé toute la suite de la politique bourbonnienne dans ses relations diplomatiques avec l'Europe. Le cardinal de Polignac est resté toutefois la grande figure de l'ouvrage, qui commence par des détails sur sa vie et sa famille et finit par une appréciation générale de son rôle.

La postérité a montré au sujet du cardinal un de ses caprices qui lui sont familiers ; elle a retenu de lui les plus superficiels de ses titres et oublié injustement l'œuvre la plus sérieuse de sa vie. Ce qu'on sait généralement de lui, c'est l'élégance de son esprit, la facilité de sa parole, la souplesse charmante de son commerce et son habileté dans la versification latine. Saint-Simon fait le portrait suivant des agréments personnels de ce courtisan qui dit à Louis XIV le fameux mot : « Sire, la pluie de Marly ne mouille pas. »

[1] Didier et Cie, in-8°. VIII-432 p.

C'était un grand homme, très-bien fait, avec un beau visage, beaucoup d'esprit, surtout de grâce et de manières, toute sorte de savoir, avec le débit le plus agréable, la voix touchante, une éloquence douce, insinuante, mâle, des termes justes, des tours charmants, une expression particulière; tout coulait de source, tout persuadait. Personne n'avait plus de belles-lettres; ravissant à mettre les choses les plus abstraites à la portée commune, amusant en récits, et possédant l'écorce de tous les arts, de toutes les fabriques, de tous les métiers. Ce qui appartenait au sien, au savoir ou à la profession ecclésiastique, c'était où il était le moins versé. Il voulait plaire au valet, à la servante, comme au maître et à la maîtresse. Il buttait toujours à toucher le cœur, l'esprit et les yeux. On se croyait aisément de l'esprit et des connaissances dans sa conversation; elle était en la proportion des personnes avec qui il s'entretenait, et sa douceur et sa complaisance faisaient aimer sa personne et admirer ses talents.

Ce qu'on sait mieux encore, c'est que le cardinal de Polignac est l'auteur d'un poème latin, surfait par ses contemporains et qui a gardé une trop belle place dans les souvenirs littéraires. On ne lit plus guère l'*Anti-Lucrèce*, mais on souscrit toujours, de confiance, aux éloges si flatteurs que lui prodigua Voltaire dans le *Temple du goût :*

Le cardinal, oracle de la France,
Non ce Mentor qui gouverne aujourd'hui,
Mais ce Nestor qui du Pinde est l'appui,
Qui des savants a passé l'espérance,
Qui les soutient, qui les anime tous,
Qui les éclaire, et qui règne sur nous
Par les attraits de sa douce éloquence;
Ce cardinal qui sur un nouveau ton
En vers latins fait parler la sagesse,
Réunissant Virgile avec Platon,
Vengeur du ciel et vainqueur de Lucrèce.

Ceux qui ont essayé de connaître par eux-mêmes l'*Anti-Lucrèce* savent combien il faut rabattre de ce jugement. Loin d'avoir vaincu Lucrèce en poésie, le cardinal de Polignac n'a pas même lutté contre son modèle; son poème n'est qu'un jeu d'esprit froid et pénible, un exercice ingénieux dans une langue morte, qui n'a que le mérite de la difficulté vaincue, et où rien ne rappelle ni la grande imagination ni le profond sentiment du poète romain. La facilité du vers a plu aux uns, l'orthodoxie des doctrines a

séduit les autres, et un grand renom s'est attaché à une œuvre puérile. Par une sorte d'ironie du sort, les mérites imaginaires du poète ont fait perdre de vue les services réels du diplomate, ceux que M. Topin s'est efforcé de remettre en lumière.

Cette réhabilitation du cardinal de Polignac comme négociateur a contre elle les impressions des contemporains. Saint-Simon, qui a si bien fait valoir les grâces du courtisan, donne une triste idée de l'homme et de son rôle dans les affaires; il nous le montre « tout occupé de son ambition, sans amitié, sans reconnaissance, sans aucun sentiment que pour soi; faux, dissipateur, sans choix sur les moyens d'arriver, sans retenue ni pour Dieu ni pour les hommes, mais avec des voiles et de la délicatesse qui lui faisaient des dupes; galant surtout, plus par facilité, par coquetterie, par ambition que par débauche; et si le cœur était faux et l'âme peu correcte, le jugement était nul, les mesures erronées, et nulle justesse dans l'esprit, ce qui, avec les dehors les plus gracieux et les plus trompeurs, a toujours fait périr entre ses mains toutes les affaires qui lui ont été commises. »

M. Topin ne réussit pas autant qu'il en a l'envie à dissiper l'effet d'un tel témoignage. A propos des affaires de Pologne, les plus laborieuses que le cardinal ait conduites, il refuse de voir en lui un artisan d'intrigues, et il fait valoir en sa faveur cette raison, « peut-être bien un peu naïve, » dit M. Scherer [1], que le caractère ecclésiastique de l'abbé de Polignac proteste suffisamment contre une pareille accusation. Mais ce caractère, qui inspire dans cette circonstance une confiance si indulgente à M. Topin, ne l'empêche pas de reconnaître ailleurs « l'influence perfide » du cardinal. Quand on a à raconter des traits comme ceux qui signalent les rapports de Polignac avec la reine Marie-Casimire, on n'est pas reçu à invoquer la délicatesse du négociateur et à en donner pour garantie la robe qu'il porte.

Les condescendances de M. Topin pour ce qu'on appelle aujourd'hui l'esprit clérical sont caractéristiques dans son livre. Quand il parle de l'entrevue supposée de l'abbé Polignac avec Bayle dont l'admiration pour Lucrèce lui

[1] Voy. *le Temps* du 19 mai 1868.

aurait suggéré l'idée première de réfuter le poète matérialiste, il se laisse aller contre notre grand érudit à des déclamations édifiantes peut-être, mais banales. Il le traite de « sophiste artificieux » et déplore « cette carrière qui aurait pu être glorieusement utile, et que le scepticisme le plus audacieux devait rendre stérile. » Ces allures de style ont pu plaire aux lecteurs du *Correspondant*, où une grande partie de *l'Europe et les Bourbons sous Louis XIV* a été insérée avant de paraître en volume; je ne pense pas qu'elles aient nui au succès du livre auprès de l'Académie.

6

L'histoire générale de la Révolution française. MM. Michelet et Louis Blanc.

La réimpression d'ouvrages importants comme l'*Histoire de la Révolution française* de M. Michelet ou celle de M. Louis Blanc[1] n'a pas besoin d'être signalée par des incidents à l'attention publique. C'est pourtant ce qui a eu lieu. M. Michelet, en publiant les deux premiers volumes de la seconde édition de son grand ouvrage, y avait mis une préface à laquelle une polémique entre lui et un de ses jeunes rivaux en histoire révolutionnaire a donné un grand retentissement. Il dirigeait de nombreuses et vives critiques contre le long travail historique consacré à la même époque par M. Louis Blanc. L'insertion de cette préface acerbe dans le journal *le Temps*, dont M. Louis Blanc est un des rédacteurs les plus distingués, fit sensation[2]. L'historien attaqué dut naturellement répondre. M. Michelet répliqua, et la querelle aurait pu s'envenimer, si le plus jeune de nos deux écrivains révolutionnaires, M. Louis Blanc, n'avait déclaré, avec beaucoup de dignité à la fois et de modestie, que, tout en maintenant la liberté et l'exactitude de ses appréciations, il ne jugeait pas à propos de poursuivre, aux dépens de la cause commune, une pareille querelle avec un des maîtres

[1] Libr. internat., in-8°.
[2] Voy. *le Temps* du 10 octobre 1868 et plusieurs numéros des jours suivants.

les plus honorés de l'histoire et de la propagande révolutionnaires.

Les reproches adressés par M. Michelet à M. Louis Blanc ont, du moins, l'avantage de mettre en relief quelques-unes de ses propres opinions sur des points importants. Il l'accuse d'une prédilection fantaisiste pour l'intrigant Calonne, d'injustice pour les Girondins, d'indulgence pour les Montagnards, d'enthousiasme pour Robespierre dont il ferait son Dieu. Pour lui, il s'est efforcé de mieux comprendre les services rendus ou les fautes commises et de remonter à la source des unes et des autres. Il s'explique les divergences de détail entre M. Louis Blanc et lui par une divergence qui vient de plus haut.

Une chose nous sépare bien plus qu'il ne paraît, une chose profonde. Nous sommes de deux religions. — Il est demi-chrétien, à la façon de Rousseau et de Robespierre. L'Etre suprême, l'Évangile, le retour à l'Église primitive : c'est ce *Credo* vague et bâtard par lequel les politiques croient atteindre, embrasser les partis opposés, philosophes et dévots.

. Suivant M. Michelet, la Révolution n'avait pas à ressusciter l'Église primitive ni à refaire l'œuvre d'aucune secte chrétienne. « Elle n'adopta, dit-il, aucune Église. Pourquoi? C'est qu'elle était une Église elle-même. » M. Michelet s'attache à l'idée de cette religion nouvelle ; il voit *agape et communion*, en 90, dans l'élan des fédérations ; « l'absolu, l'infini du *Sacrifice*, en sa grandeur, » dans l'élan de 92. Il voit, subsistant toujours, « l'autel du Droit, du Vrai, de l'éternelle raison. » Il reconnaît, il sent Dieu !

La querelle de M. Michelet avec M. Louis Blanc lui fournit une occasion d'émettre une fois de plus ses idées sur les origines physiologiques de nos opinions. Il dit :

La race et le tempérament ne sont pas peu non plus dans notre opposition. Il est né à Madrid... Il est Corse de mère, Français par son père (de Rodez). Il a la flamme sèche et le brillant des Méridionaux, avec un travail, une suite que ces races n'ont pas toujours. Il a étudié à Rodez, au pays des Bonald, des Frayssinous, qui nous fait tant de prêtres. Dans sa démocratie, il est autoritaire.

Mais ne venons-nous pas de voir que M. Michelet, qui est Parisien, divinise aussi la Révolution, bien qu'à sa

manière, et lui donne une tournure assez peu parisienne de révélation religieuse? Prenons acte pourtant de ses déclarations contre le fanatisme et le système autoritaire. Nous avons besoin autant que jamais que notre histoire nous enseigne la tolérance et la liberté ; malheureusement elle ne peut nous donner qu'un enseignement indirect et pour ainsi dire à rebours, en nous offrant non pas l'exemple de la fidélité à ces deux grandes causes, mais celui des malheurs qui suivent les fautes commises contre elles.

Ai-je besoin de rappeler que l'*Histoire de la Révolution française* de M. Michelet nous montre, comme tous ses travaux historiques, à côté de sa facilité d'exaltation, un besoin insatiable d'investigation érudite. Il nous dit de son livre : « Il est né du sein des Archives. Je l'écrivis, six ans (1845-1850) dans ce dépôt central où j'étais chef de la section historique. Après le 2 décembre, j'y mis deux ans encore, et l'achevai aux Archives de Nantes, plus près de la Vendée dont j'exploitais aussi les précieuses collections. » Il ajoute que, « armé des actes mêmes, des pièces originales et manuscrites, il a pu juger les imprimés et surtout les Mémoires qui sont des plaidoyers, parfois d'ingénieux pastiches. » Il a jugé, jour par jour, le *Moniteur*, qu'il accuse MM. Thiers, Lamartine et Louis Blanc de suivre de trop près, et qui a été si constamment « arrangé, corrigé, chaque soir, par les puissants du jour. »

Voilà comment, dans l'*Histoire de la Révolution francaise*, M. Michelet associe la tâche de l'érudit à celle de l'apôtre. C'est ici surtout qu'il fait cause commune avec les hommes dont il raconte les luttes ardentes, avec les idées surtout, dont il suit le laborieux enfantement. C'est ici que, suivant une méthode dont nous avons déjà dit plusieurs fois le secret [1], il fait de l'histoire un panorama vivant, et se trouve lui-même en scène, dans tous les événements, ému, transporté, comme s'il en avait été le témoin ou plutôt l'acteur, tour à tour héros ou victime.

[1] Voy. surtout t. I de l'*Année litt.*, p. 81-82.

7

La Révolution française jugée par ses œuvres. M. Eug. Despois.

S'il y a des époques privilégiées pour l'apothéose, comme le siècle de Louis XIV, il y en a qui semblent destinées à épuiser toute la fureur de la déclamation ; telle est la période de notre histoire où se consomme la Révolution et qu'on appelle plus particulièrement « la Terreur. » La France passe pour avoir été livrée en proie aux barbares pendant les années 1792 à 1795. On accorde qu'elle n'a pas été sans gloire militaire et que le patriotisme a poussé à la frontière des légions de héros, mais au dedans son histoire serait honteuse et sanglante ; un esprit de destruction stupide aurait animé les hommes de bas étage que la démagogie nous avait donnés pour tribuns et pour dictateurs. Ce serait une nouvelle invasion de barbares, le triomphe des Vandales de l'intérieur.

M. Eugène Despois a voulu mettre un terme à toutes ces déclamations des ennemis de la Révolution française, en groupant les faits qui montrent la Convention à l'œuvre, et permettent de juger ce qu'elle a fait pour la barbarie ou pour la civilisation. Le titre de son livre plaira aux détracteurs de la Révolution, c'est leur propre devise : *le Vandalisme révolutionnaire* [1]. Mais ce n'est ici qu'une antiphrase, et le livre tout entier montre que ce prétendu vandalisme a été le dévouement le plus actif et le plus fécond aux intérêts intellectuels et moraux. *Le Vandalisme révolutionnaire* n'est autre chose que le tableau des « fondations littéraires, scientifiques et artistiques de la Convention. »

Jamais pouvoir régulier et paisible n'a plus fait pour l'enseignement public que ce gouvernement, ballotté par une perpétuelle tourmente. Il a réorganisé les écoles depuis le fondement jusqu'au faîte ; il a décrété :

1° Les écoles primaires : une par 400 habitants (nous avons conservé le nom, mais nous n'avons pas encore réalisé la chose) ;

2° Les écoles secondaires : une par district ou par ar-

[1] Germer-Baillière, in-18, VIII-380 p.

rondissement, comprenant ce que nous avons appelé, dans ces dernières années, l'enseignement spécial, si difficile à séparer de l'enseignement classique ;

3° Cent dix *instituts*, répondant à nos lycées ou colléges, et consacrés aux études classiques ;

4° Neuf *lycées* : c'étaient nos facultés, ou les chefs-lieux de l'enseignement supérieur ;

5° Une *Société nationale des sciences et des arts*. Ce n'était autre chose que notre Institut ; placée au sommet de la hiérarchie enseignante, elle avait le rôle d'un sénat directeur et modérateur de la république intellectuelle.

La Société nationale comprenait quatre sections dont chacune désignait trois de ses membres pour constituer le directoire de l'instruction publique. C'est à ce directoire, selon M. Despois, qu'appartenait la solution de toutes les questions relatives à l'enseignement, le gouvernement général de l'instruction publique et la nomination des professeurs des neuf lycées ou facultés. Une organisation libérale et nullement autocratique présidait aux destinées des cent dix instituts ou colléges, des écoles secondaires, des écoles primaires elles-mêmes et à la nomination de leurs fonctionnaires. « C'était l'élection allant de haut en bas, celle des moins instruits par les plus instruits, mais, pour les trois degrés inférieurs de l'enseignement, combinant l'autorité des connaissances et des lumières avec une certaine intervention des pouvoirs municipaux ou des pères de famille dans le choix définitif. »

A tous les degrés, l'enseignement de l'État était gratuit, et la liberté de l'enseignement, en dehors des établissements nationaux, était pleine et entière. L'enseignement de la religoin devait se donner dans les temples de chaque culte ; les établissements de l'État ne recevant pas d'internes, la direction de la conscience des enfants restait, selon le droit naturel, entre les mains de leurs parents ou de ceux à qui leurs parents les confiaient. J'oubliais que des écoles primaires spéciales, tenues par des institutrices, étaient fondées pour les filles dans presque toutes les communes. Enfin les instituteurs ou professeurs étaient chargés de faire une fois par semaine des cours aux adultes.

Voilà le magnifique plan général qui avait été élaboré,

au nom de la Législative, par Condorcet; il avait été pressenti et préparé, dès la Constituante, par Mirabeau et Talleyrand [1]. La Convention, à qui la Législative le légua, accomplit le plus pressé de la tâche, ce qui regardait l'instruction primaire. Quant à l'enseignement supérieur, elle fonda ou réorganisa de grands établissements qui existent encore, pour la plus grande gloire des régimes qui les ont conservés. Tels furent :

En juin 1793, le Muséum, transformé sur le rapport de Lakanal;

En août 1794, l'Institut central (Conservatoire) de musique;

En septembre 1794, le Conservatoire des arts et métiers, fondé sur le rapport de Grégoire;

Dans le même mois, l'École polytechnique, fondée suivant le projet de loi rédigé par Fourcroy;

En octobre 1794, l'École normale, fondée sur le rapport de Lakanal;

En octobre 1795, enfin, l'Institut, fondé sur le rapport de Daunou.

Voilà quels ont été les exploits du « vandalisme révolutionnaire. » Nous n'avons eu et nous n'avons encore rien de mieux à faire que de continuer son œuvre, pour servir les intérêts de la civilisation, et de mettre les sociétés modernes en état de ne pas tourner contre elles-mêmes les droits et les armes que nos révolutions politiques leur ont donnés. Le plan général de Condorcet a été traité d'utopie, mais l'utopie est en train de devenir une réalité. A côté du nom de Condorcet, il faut placer ceux de Lakanal, de Daunou, de l'ex-abbé Grégoire.

M. Despois remarque que, pour l'application de ses idées civilisatrices, la Convention avait un rare bonheur dans le choix des hommes. Quand elle voulait nommer une Commission dans l'intérêt de l'art ou de la science, elle la composait d'hommes éminents, pris dans son sein ou en dehors. Qu'on en juge par un ou deux faits. Lors de la fondation du Conservatoire de musique, les ins-

[1] Le directeur de la *Revue de l'instruction publique*, M. Ed. Goumy, expose ce plan d'après l'auteur du *Vandalisme révolutionnaire* et le juge aussi pratique que libéral. — Voy. *Revue de l'instruction publique*, 6 août 1868.

pecteurs chargés par elle de la surveillance de l'enseignement étaient : Gossec, Grétry, Méhul, Chérubini. Lorsqu'elle ouvrit l'École normale, elle lui trouva des professeurs tels que Lagrange, Monge, Laplace, Haüy, Daubenton, Berthollet, Volney, Bernardin de Saint-Pierre, Sicard, Garat, Laharpe, etc.

La Convention n'a connu le vandalisme que pour le flétrir et le punir. Suivant M. Despois, c'est la Révolution elle-même qui a mis le mot en circulation. Un mois après Thermidor, Grégroire lut, au nom du comité d'instruction, son *Rapport sur le vandalisme et les moyens de le réprimer*. M. Despois dégage la responsabilité du gouvernement révolutionnaire de certains actes célèbres de destruction ou de violence. Il les réduit, d'ailleurs, à leurs justes proportions. Il remet sous son vrai jour la profanation des tombeaux de Saint-Denis. Il rappelle un décret du 16 frimaire an II (6 décembre 1793) portant : « Art. 1er. Toutes violences et mesures contraires à la liberté des cultes sont défendues. » Il transcrit, au sujet de la destruction des édifices religieux, un calcul fait par M. Fréd. Lock qui mérite d'être reproduit.

Il a trouvé que 130 édifices religieux ont été détruits depuis 1790 jusqu'à 1861, savoir :

1 en 1791
9 en 1792
4 en 1793
aucun en 1794
3 en 1795
9 en 1796
18 en 1797
8 en 1798
5 en 1799
26 de 1800 à 1814
31 de 1814 à 1830
11 de 1830 à 1848
23 de 1848 à 1861.

(Quelques-uns ont été détruits depuis.)

De sorte que la part de l'ère conventionnelle dans cette œuvre de destruction est justement la moins forte de toutes !

C'est ainsi que *le Vandalisme révolutionnaire* de M. Eug. Despois est le meilleur des plaidoyers, un plaidoyer qui ne déclame pas, qui ne disserte même pas, qui laisse

parler les faits et abandonne le lecteur à leur toute-puissante éloquence.

8

La Révolution française et ses témoins. *Mémoires* de Malouet.

On ne saurait trop multiplier les publications des documents originaux sur une époque comme la Révolution française, et les mémoires de tous ceux qui ont pris une part à ses drames seront toujours bien accueillis des historiens, lors même qu'ils manqueraient des qualités de style ou de l'intérêt anecdotique qui peuvent en rendre la lecture populaire. Parmi les innombrables témoignages que les acteurs des événements révolutionnaires ont laissés après eux, les *Mémoires* de Malouet[1] se recommandent par l'extrême honnêteté de l'homme et la constante indépendance de son caractère. La part qu'il a prise aux affaires de son temps fut assez importante pour le mettre à même d'en étudier les ressorts et de voir souvent le dessous des choses.

Avant la Révolution, Pierre-Victor Malouet s'était fait remarquer dans l'administration de la marine et avait montré un esprit de pratique et de progrès dans les missions remplies à Saint-Domingue et à Cayenne. Lorsqu'éclata la Révolution, il était intendant du port de Toulon. Il fut envoyé aux états généraux par le baillage de Riom, son pays natal. Partisan des réformes raisonnables et des libertés modérées, il se voua à la défense de la monarchie, compromise par ses imprudentes résistances plus encore que par les attaques de ses ennemis. Une royauté constitutionnelle, comme celle de l'Angleterre, était son idéal. Au milieu des entraînements contraires de la révolution et de la réaction, il fonda, en 1790, le club des Impartiaux qui devint bientôt le club Monarchique. Il fut mis en relation avec Mirabeau, lorsque celui-ci fut gagné clandestinement au parti de la cour, et le roi l'appela dans son conseil privé. En 1792, Malouet échappa aux massacres de septembre, passa en Angleterre, et y publia une

[1] Didier et Cie, 2 vol. in-18, xxx-456-512 p.

Défense de Louis XVI. Lorsque le roi fut mis en jugement, il demanda à la Convention de venir l'assister à la barre. Rentré en France en 1801, il fut nommé commissaire général de la marine à Anvers, puis devint maître des requêtes et conseiller d'Etat. Dans ce dernier poste, son esprit d'indépendance excita la colère de l'empereur qui n'admettait l'opposition sous aucune forme, et il fut éloigné de Paris. En 1814, la première Restauration appela Malouet au ministère de la marine, mais il mourut la même année.

Une pareille carrière doit laisser de précieux souvenirs, et l'on comprend que lorsque l'homme qui l'a parcourue s'est donné la satisfaction de la raconter, ses héritiers accordent les honneurs de la publicité à ses récits.

Les *Mémoires* de Malouet le prennent à sa jeunesse, le suivent à Saint-Domingue, à la Guyane, dans d'autres colonies, ainsi que dans son intendance de Toulon, et nous disent ses relations avec quelques personnages importants de l'ancien régime. Ils s'étendent davantage sur la Révolution, surtout pendant la période qui précède la chute de la royauté. Ils contiennent, sur des événements auxquels il a été mêlé, des particularités intéressantes; mais il manque au narrateur ce qui a manqué tout à fait au député de Riom, le sentiment de la Révolution, de ses imprescriptibles droits et de ses implacables devoirs, en face des réformes à accomplir et des obstacles à surmonter. Malouet était revenu de son exil, comme tant d'émigrés, n'ayant rien oublié, n'ayant rien appris; il est resté l'homme honnête et dévoué que la reine présentait au Dauphin, après le retour de Varennes, en disant au jeune prince : « Mon fils, connaissez-vous monsieur? — Non, ma mère, répondit l'enfant. — C'est M. Malouet, reprit la reine; n'oubliez jamais son nom. » Ce souvenir, conservé en ces termes par lui-même, était certainement le plus beau de sa vie. L'éditeur a fait de ces quelques lignes l'épigraphe des *Mémoires*, et elles en donnent le ton.

Malouet, malgré ses tendances libérales, ne voit dans la Révolution qu'une œuvre de violence. A ses yeux, elle est consommée depuis le retour de Versailles. « La populace s'en était emparée, dit-il; les fripons, les scélérats les plus obscurs avaient pris place au premier rang, et ils contenaient les chefs, comme les subalternes, quand ils ne les entraînaient pas. » Aussi fait-il remonter la Terreur,

dont le règne historique ne date que de 93, aux premiers jours de l'Assemblée constituante, tant est grande la pusillanimité du parti modéré devant les moindres menaces populaires.

Il cite à ce propos des faits qui lui sont personnels et qui ne donnent pas une haute idée du courage des majorités.

« La veille de la constitution des communes en Assemblée nationale, nous étions, au moment de la délibération, dans une agitation extrême. Je proposai à l'Assemblée d'examiner froidement et sans tumulte, avant de former le décret, de quel côté se trouverait la majorité, promettant que le parti de l'opposition, dont j'étais, s'y soumettrait et signerait l'arrêté comme unanime, si nous étions dans la minorité. Nous étions sûrs du contraire, et dans un instant tous les *non* se rangèrent de mon côté, au nombre de plus de trois cents. Pendant ce mouvement, un homme de la taille et de la figure d'un portefaix, mais très-bien vêtu, s'élance des galeries dans la salle, fond sur moi et me prend au collet en criant : *Tais-toi, mauvais citoyen!* Mes collègues vinrent à mon secours. On appela la garde, l'homme disparut, mais la terreur se répandit dans la salle; les menaces suivirent les députés opposants, et le lendemain nous ne fûmes que quatre-vingt-dix. »

Des récits comme celui-là, ou comme celui plus important de la part prise par Malouet à la conversion monarchique de Mirabeau, laissent penser que si la publication de ses *Mémoires* a pour objet d'inspirer la haine des ennemis de la monarchie, l'auteur ne devait pas avoir lui-même une grande estime pour ses défenseurs.

9

Le premier Empire et les documents. La question romaine. L'invasion. MM. d'Haussonville, Lanfrey, Steenackers.

Une question capitale dans l'histoire contemporaine de toute l'Europe, est celle des rapports de l'Eglise et de l'Etat, du pape avec l'empereur ou le roi, du spirituel avec le temporel, c'est, en un mot, la question romaine. Elle est aujourd'hui l'un des gros embarras du second Empire; elle fut un des ennuis, un des tourments, un des

dangers du premier. C'est une longue et curieuse histoire que celle des relations de Napoléon I[er] avec le saint-siége. Il a usé, et en pure perte, avec le chef spirituel et temporel d'un Etat microscopique de l'Italie, plus de science diplomatique, plus d'habileté, plus de ruses, plus de flatteries ou de menaces qu'avec les plus puissants souverains dont il voulait s'assurer l'alliance ou la neutralité. Tout cela pour arriver à une rupture violente, à un combat de persécutions et d'excommunications, à l'enlèvement et à l'emprisonnement d'un vieillard inflexible, aux dernières mesures de rigueur et d'humiliation contre sa personne, aux actes les plus odieux de colère et de vengeance contre ses soutiens, ses serviteurs et ses amis. Voilà, au milieu d'un trouble profond des esprits, d'intrigues toujours renaissantes et de dangers croissants, les fruits du Concordat de 1801.

Ce fut la source d'une grande discorde, dont il faut voir le détail dans l'important ouvrage historique de M. le comte d'Haussonville, *l'Eglise romaine et le premier Empire, 1800-1814*[1]. Les trois volumes parus ne nous conduisent encore qu'à la captivité de Savone. Le pape a déjà subi les plus grandes rigueurs matérielles; il lui reste encore à subir, à Savone ou à Fontainebleau, les violences morales qui lui arracheront le concordat tout à fait dérisoire de 1813. La colère de l'empereur s'augmente sans cesse par le sentiment de son impuissance. C'est comme un nouveau combat du lion et du moucheron, de la force matérielle contre un ennemi invisible. Le pouvoir absolu s'épuise en coups d'éclat contre des résistances sourdes et qui arrivent à peine au grand jour de l'histoire. La tâche de M. d'Haussonville est de mettre en lumière toutes ces causes secrètes d'irritation, les intérêts cachés sous ces luttes dont les hstoriens n'avaient guère vu jusqu'ici que les péripéties principales et le dénouement. Il pénètre les desseins du maître, explique les difficultés et les obstacles, fait la part du dévouement maladroit et des excès de zèle, et poursuit la vérité dans l'action des hommes et la situation des choses jusqu'à un point où aucune histoire générale n'aurait pu le faire.

Je regrette de ne pouvoir suivre l'auteur dans ces dé-

[1] Michel Lévy, frères, 3 vol. in-8°, XXIV-588-472-536 p.

tails, ni montrer, après lui, l'empereur, qui devait se plaindre si amèrement des traitements de ses geôliers à Sainte-Hélène, en ordonner lui-même de plus indignes contre le détenu de Savone. Il se donne la satisfaction de faire souffrir le pape dans sa personne; il fait écrire à son préfet : « Mon intention est que l'intérieur du pape se ressente du mécontentement que j'ai de sa conduite, et que l'état de sa maison soit réglé de façon à ne pas dépenser plus de douze à quinze cents francs par mois. » Il fait renvoyer ses voitures. Il ordonne de pratiquer chez lui, la nuit, une visite domiciliaire, de crocheter son secrétaire, de saisir ses papiers et ses lettres; il le prive de papier et de plumes. Il exige qu'il remette son anneau du pêcheur dont le sceau servait à revêtir les actes émanés du chef de la catholicité; Pie VII le remet à la réquisition de la gendarmerie, mais après avoir eu le soin de le briser. Jamais le ministère anglais ne fera rien de tel par les mains d'Hudson Lowe.

Les faits qui remplissent le livre de M. d'Haussonville sont toujours confirmés par des témoignages authentiques, des pièces officielles, des rapports, des lettres et autres documents du temps. Outre les renvois aux sources que contient le récit, chaque volume se termine par un choix de pièces justificatives prises parmi les plus importantes, et dont la plupart sont entièrement inédites. Cet emploi des documents historiques, qui donne à un livre tant d'autorité, a été vu d'un mauvais œil par le pouvoir ou du moins par ces administrateurs trop zélés qui croient de l'intérêt d'un gouvernement de faire la guerre à la vérité, dans l'histoire comme dans la science, ou du moins de la dispenser eux-mêmes au public, dans la mesure et sous les couleurs qu'il leur plaît. M. le comte d'Haussonville s'est vu signifier, au nom du ministère, la défense de prendre aucune communication au dépôt public de nos archives nationales. Ce n'est donc pas seulement au Vatican que l'on essaye de confisquer l'histoire.

L'histoire se vengera en tournant, par réaction, à une appréciation de plus en plus sévère contre ce régime impérial autour duquel il serait peut-être plus facile de faire le silence que de créer le monopole des informations au

profit des écrivains complaisants. Les mutilations, les arrangements des derniers volumes de la *Correspondance de Napoléon Ier* ont déjà soulevé des protestations dont j'ai dû me faire l'écho. La réaction contre l'admiration officielle et contre les entraînements populaires contribue aujourd'hui au succès d'un ouvrage signalé par sa sévérité contre l'Empire, ainsi que par le talent de l'auteur. Je parle de l'*Histoire de Napoléon* de M. Lanfrey[1], qui aborde toutes les questions nationales, politiques, sociales, religieuses, militaires même, et les résout toutes dans le sens de l'abaissement de la gloire impériale.

La chute sanglante du premier Empire et les deux invasions de la France qui en ont expié si cruellement les stériles victoires, ne restent pas de nos jours l'objet exclusif des peintures des romanciers; elles sollicitent encore les études minutieuses de l'historien et du chroniqueur. On trouvera des détails d'un intérêt local sur ces tristes événements dans le livre de M. F.-F. Steenackers, *l'Invasion de 1814, dans la Haute-Marne*[2]. L'auteur, membre du conseil général de ce département, était en mesure mieux que personne d'y recueillir les souvenirs encore vivants de tant de ruines et de malheurs et de consulter tous les documents officiels ou particuliers qui s'y rattachent. Son livre est moins saisissant que les romans populaires d'Erckmann-Chatrian; il est d'un intérêt moins élevé que l'histoire des Vaulabelle ou des Thiers, mais il reste aussi instructif que peut l'être la chronique. Il prouve une fois de plus, non par des mots, mais par des faits, les sanglantes misères de la guerre, et les effets de la bestialité humaine qui monte à la surface. Partout le pillage, la ruine, le vol, la bastonnade et souvent l'assassinat; des bourgeois notables, des maires, des curés subissent la honte et la douleur de la schlague prussienne.

Je ne sais si l'ordre du jour du prince de Schwartzen-

[1] Charpentier, in-18, t. I et II.

[2] Didier et Cie, in-8°, 380 p. — Le même écrivain a publié cette année *Agnès Sorel et Charles VII*, essai sur l'état politique et moral de la France au XVe siècle (même libr., in-18), et l'année dernière : *Histoire des ordres de chevalerie et des distinctions honorifiques en France* (même libr., in-4°).

berg, daté de son quartier général de Troyes, le 10 mars 1814, figure dans les histoires générales ; mais il montre que la guerre d'invasion s'est toujours signalée par les mêmes rigueurs, et la plupart de ses dispositions rappellent celles que nous avons été conduits à prendre nous-mêmes, dans nos tentatives les plus récentes de conquête. En voici quelques-unes :

ART. I. — ..... Tout habitant de ville ou de campagne qui aura tué ou blessé un militaire des armées alliées, sera traduit devant une commission militaire et fusillé dans les vingt-quatre heures.

ART. II. — Toute commune où sera sonné le tocsin dans le but de soulever le peuple, sera livrée aux flammes.

ART. III. — Toute commune dans laquelle il aura été commis un assassinat, sera responsable du fait; elle sera frappée d'une contribution dans la proportion suivante :

Les communes au-dessus de 20,000 habitants, de 500,000 francs; celles de 10 à 20,000 habitants, de 300,000 francs; celles de 5 à 10,000 habitants, de 200,000 francs; celles de 1,500 à 5,000 habitants, de 100,000 francs, etc.

ART. IV. — Toute commune dont les habitants se porteront en masse à des voies de fait contre les troupes alliées, sera livrée au pillage et aux flammes.

ART. VI. — Tous les prisonniers français au pouvoir des puissances alliées répondront de chaque voie de fait que l'on se permettrait contre des militaires que le sort des armes ferait tomber au pouvoir des armées françaises. »

Voilà les jeux de la guerre et le sort des pays qui en sont le théâtre!

6

L'histoire de nos propres révolutions. Février 1848. Décembre 1851. MM. Rittiez, Ténot.

A côté des ouvrages historiques, qui, ne se bornant pas à mériter le succès par la connaissance approfondie des sources, prennent d'assaut la popularité par la passion politique ou l'excentricité de la forme, il faut encore distinguer des travaux plus modestes où l'historien efface sa personnalité pour ne laisser voir que les faits. Ce que de tels livres perdent en éclat ou en émotion, ils le gagnent

en instruction et en impartialité. Ces deux derniers avantages recommandent l'*Histoire du gouvernement provisoire de 1848*[1], entreprise par M. F. Rittiez pour faire suite à son *Histoire du règne de Louis-Philippe*. On y trouvera, sur une époque si féconde en espérances et en terreurs, en promesses et en déceptions, voire en mensonges, toute une suite de renseignements et d'informations qui en éclairent tour à tour tous les aspects, qui rendent aux choses leur couleur, aux hommes leur langage, aux agitations de chaque jour et de chaque heure leur signification oubliée. M. Rittiez ne craint pas de jeter dans son récit de nombreux extraits des documents officiels et autres pièces anthentiques. C'est sa manière de laisser la parole aux événements, et de faire aux hommes qui les ont conduits leur part de responsabilité.

Entre autres chapitres qui doivent leur intérêt à cette méthode, je signalerai ceux qui traitent du mouvement électoral d'où l'Assemblée nationale constituante sortit. On y voit comment, au lendemain de février, tous les anciens partis se ralliaient à la République, et en acceptaient la forme, sans contestation. On ne repoussait qu'une république anarchique et violente, qui n'était demandée par personne, mais dont le fantôme obsédait les esprits inquiétés par le brusque progrès de la démocratie. Il est curieux de voir les adhésions plus ou moins empressées des monarchistes de la veille, orléanistes ou légitimistes, à l'institution républicaine. M. de la Rochejacquelein qui, peu de jours avant le 24 février, s'était signalé à la Chambre des pairs par de violentes sorties contre le parti radical, écrivait, le 9 mars, dans un factum électoral : « Je le répète, après qu'une révolution inouïe a passé sur mes paroles : la liberté a été l'idole de mon âme... Si la vie politique m'était rouverte par le suffrage de mes concitoyens, je travaillerais de bonne foi et sans la moindre arrière-pensée à fonder la constitution de la République. » Enumérant toutes les libertés qu'il s'agissait de fonder, il les résumait dans cette devise : « Liberté en tout et pour tous. » Ce légitimiste fait pair de France, sous le régime de l'illégitimité, devenu si promptement républicain, sera, quelques années après, sénateur de l'Empire.

[1] Libr. internat., in-18, t. I et II.

MM. Berryer, Montalembert, de Falloux, tous les chefs du parti légitimiste ou clérical, s'efforçaient de se familiariser, eux et leurs amis, avec la République. « Travaillez, écrivait M. de Falloux, à faire bien comprendre au clergé toute l'importance de son attitude dans le mouvement actuel. La religion fleurit dans les républiques américaines; elle a fait, au moyen âge même, la splendeur des républiques italiennes. Il n'y a plus à cette heure qu'un mot de l'ancienne unité française qui soit debout : la Patrie! »

M. Dupin, de son côté, adressait, dès le 15 mars, aux électeurs de la Nièvre une lettre pleine de sévérités pour le gouvernement déchu et de « vœux pour la nouvelle République, » et il réclamait « l'honneur » de travailler à la constituer. Une foule de hauts fonctionnaires du dernier règne n'avaient pas attendu, suivant l'expression de M. Rittiez, que Louis-Philippe eût pris pied en Angleterre et qu'il s'y fût établi, pour déclarer bien haut que sa chute était méritée, et renier une politique qu'ils avaient servie et peut-être contribué à perdre par des excès de zèle.

L'ancienne gauche dynastique garda plus de convenance dans son attitude. L'opposition ardente qu'elle avait faite à la monarchie dans ses derniers jours lui permettait de réclamer sa part dans la subite victoire du parti radical; elle n'en fit rien, mais elle adhéra, par la voix de ses chefs, à la forme républicaine, avec une sorte de résignation. MM. de Tocqueville et de Beaumont, dont les noms étaient recommandés par de beaux travaux sur la république des États-Unis, rappelèrent leur ancienne admiration de théoriciens pour la démocratie américaine; mais ils insistèrent plus que personne sur la distinction d'une république modérée et d'une république violente et perturbatrice. MM. Duvergier de Hauranne, Odilon-Barrot et Thiers se bornèrent à se déclarer prêts à servir, sous la nouvelle forme politique, la cause de la Révolution, de l'ordre et de la liberté. M. Thiers, s'adressant aux électeurs des Bouches-du-Rhône, s'exprimait ainsi : « Il est bien vrai que je n'ai ni désiré ni voulu la République; car, dans mon opinion, la monarchie était suffisante pour nous assurer une large liberté. La Providence en a décidé autrement, je m'incline devant ses décrets, et, si je suis prêt à résister à toute tyrannie, je ne résisterai jamais à la force des choses, manifestée par des signes éclatants.

J'accepte donc la République sans arrière-pensée, mais je n'entends désavouer aucune partie de ma vie. »

On distinguait alors deux sortes de républicains, ceux de la veille et ceux du lendemain ; nous voyons, par les citations qui précèdent, que les plus fougueux de ces derniers étaient ceux-là même qui devaient être, le surlendemain, les plus empressés partisans de l'Empire. Voilà les leçons de l'histoire écrite, comme dans les livres de M. Rittiez, sous la dictée même des faits : elle nous donne une triste connaissance des hommes.

Un des livres qui ont fait le plus de bruit cette année, est le *Paris en décembre 1851*, *Etude historique sur le coup d'Etat*, par M. Eugène Ténot[1], l'un des rédacteurs ordinaires du *Siècle*. C'est le pendant d'un autre livre du même auteur, *la Province en décembre 1851*, qui, après être passé presque inaperçu, lors de sa publication, avait eu tout à coup un retentissement extrême. Il le devait aux polémiques et aux procès auxquels donna lieu un récit dramatique qu'un journaliste en avait tiré. M. J. Claretie avait raconté dans le *Figaro*, sous le pseudonyme de Candide, qu'un malheureux paysan du Var, nommé Martin Bidauré, avait été fusillé, en décembre 1851, par l'ordre du préfet, M. Pastoureau; que, laissé pour mort, il avait pu se réfugier chez des fermiers, mais que, dénoncé, il avait été arraché du lit où le retenaient ses blessures, reconduit au lieu du supplice et fusillé une seconde fois. Son seul crime était d'avoir porté des dépêches, sans avoir pris part à la lutte.

Mis en demeure d'indiquer les sources où il avait puisé cet atroce souvenir, M. Claretie cita *la Province en décembre 1851* de M. Ténot. Les procès intentés par M. Pastoureau contre le *Figaro* et les divers journaux qui lui empruntèrent son récit, aboutirent à des condamnations, par cette seule raison que la loi française n'admet pas la preuve en matière de diffamation. Mais elle ne la défend pas en matière d'histoire, et, dans les discussions qui suivirent, la vérité de la double exécution du fusillé du Var fut si clairement établie, que quelques journalistes, comme M. Pelletan, dans la *Tribune*, rétractèrent hautement les rectifications qu'ils avaient d'abord admises. C'est au moment où la cu-

[1] A. Le Chevalier, in-8°, x-302 p.

riosité, l'intérêt, l'indignation même se trouvaient excités par les révélations du premier livre de M. Ténot, que le second parut. Le succès en était fait d'avance; il fut complet; les journaux d'opposition emplirent leurs colonnes d'extraits du volume que des éditions successives de divers prix et de divers formats multiplièrent, sans empêcher la concurrence de publications analogues.

Il faut convenir toutefois que *Paris en décembre 1851* ne répondit pas entièrement à l'attente de tous les lecteurs. Ce livre répandit la connaissance de faits inconnus ou oubliés; mais il contenait plus d'actes officiels et de récits d'une authenticité déjà établie que de révélations vraiment nouvelles. Il a produit beaucoup d'émotion sans doute, mais il en aurait produit bien davantage, s'il eût présenté les choses d'une manière aussi vive et aussi complète que le font certaines publications historiques étrangères. Il est vrai que des livres comme ceux de l'historien anglais Kinglake, si répandus dans toute l'Europe, n'entrent pas en France, même pour y être réfutés.

11

Le témoignage des souvenirs personnels sur l'histoire contemporaine. MM. Pellarin, de Beaumont-Vassy. Anonymes.

Les hommes curieux des choses contemporaines ne dédaignent pas les témoignages personnels de ceux qui, dans le cours d'une existence très-agitée, ont été mêlés aux événements les plus excentriques de leur époque. Tels sont les *Souvenirs anecdotiques* du Dr Charles Pellarin[1]. Il est difficile de trouver une vie plus accidentée que celle de l'auteur et, par suite, un livre plus rempli de choses disparates que le sien. Les souvenirs se rangent sous trois titres : Médecine navale, Saint-Simonisme et Chouannerie; et plus d'un récit échappe à ce triple cadre.

Les notes de l'auteur sur sa jeunesse intéressent comme faisant revivre l'époque orageuse où elle a été ballottée. Comme médecin de marine, M. Pellarin rappelle de curieux détails, particulièrement sur le service médical du bagne

[1] Libr. des Sciences sociales, in-8°, VIII-240 p.

de Brest, auquel il fut attaché, en 1823 et 1824, avant de prendre la mer. Il donne d'étranges détails sur les effets de la bastonnade en usage contre les forçats. Le fait suivant qu'il raconte est de nature à faire douter les partisans de la peine de mort de l'efficacité de cette peine.

Parmi les condamnés que j'eus occasion de panser des suites de la bastonnade à l'hôpital du bagne, il se trouvait un homme d'une grande énergie, qui, pour se venger d'un garde-chiourne dont il croyait avoir à se plaindre, se précipita un jour sur lui, armé d'une paire de ciseaux avec laquelle il lui fit au cou des blessures graves, non toutefois mortelles. Ce forçat se nommait Rognon. Traduit pour cette tentative de meurtre devant le tribunal maritime, dont les sentences relatives aux forçats s'exécutaient dans les vingt-quatre heures, lorsque le président, suivant l'usage, demanda à l'accusé son nom : « Aujourd'hui Rognon, demain *rogné,* » répondit-il en portant la main derrière son cou et faisant le simulacre de l'action du couteau de la guillotine.

Ce qu'il annonçait eut lieu effectivement, et le lendemain, dans l'après-midi, nous faisions, avec la pile de Volta, des expériences sur son chef et sur son tronc séparés d'un de l'autre.

Le docteur Pellarin se rencontra à cette époque avec un autre chirurgien de marine, devenu plus célèbre que lui, le fécond romancier Eugène Sue. Il connut aussi, entre autres personnages fameux, un simple commis d'administration de la marine que fut plus tard l'assassin Papavoine. Les juges, en 1824, le condamnèrent comme meurtrier, et l'envoyèrent au supplice ; la médecine légale d'aujourd'hui l'excuserait, comme monomane, et le recueillerait dans une maison de santé.

Revenu des expéditions lointaines de la Guadeloupe, de Cayenne, du Sénégal, etc., le docteur Pellarin se laissa convertir au saint-simonisme et fit des voyages non moins aventureux dans le pays des aspirations et des rêves socialistes. Il y connut des hommes célèbres alors par leur singulier apostolat et depuis par leur habileté à prendre les premières positions financières et industrielles de l'Empire. L'ex-missionnaire de Ménilmontant est bien guéri de ces escapades d'une jeunesse enthousiaste, et la longue relation de sa vie monacale parmi les disciples du père Enfantin fera l'effet d'une diatribe de renégat contre le saint-simonisme. L'auteur, qui s'en aperçoit, réclame le droit

de saluer d'un coup de sifflet tant d'insultes à la raison et au bon sens. Le plus grand malheur des *Souvenirs anecdotiques* du docteur Pellarin est d'être médiocrement écrits, tantôt dans un style très-familier, tantôt avec les bizarres images en honneur dans la littérature médicale [1].

Il est permis à l'histoire de s'écarter de la solennité classique qui semble sa loi; on l'appellera peut-être alors du simple nom de chronique; mais sous ce nom et sous cette forme, elle n'en est souvent que plus instructive, plus vraie et surtout plus vivante. Parmi les expéditions militaires du second Empire, celle d'Italie avait été le triomphe des chroniqueurs de profession. Un certain nombre de journalistes avaient suivi l'armée française pour rendre compte, au jour le jour, de ses hauts faits sur les champs de bataille ou de sa vie ordinaire en marche et dans les camps. Cette histoire ambulante n'avait pas été inventée encore pour la guerre de Crimée, qui n'a pas manqué pourtant d'historiographes. On se souvient peut-être que le baron de Bazancourt, chargé d'une mission spéciale par le ministre de l'instruction publique auprès de l'armée française, avait recueilli sur les lieux les matériaux d'une chronique officielle [2]. Il est un peu tard pour que les voltigeurs de la chronique volontaire se mettent en campagne, près de quinze ans après l'événement, et ce n'est pas sans un peu de surprise qu'on voit paraître aujourd'hui un *Journal humouristique du siége de Sébastopol* [3], par un artilleur. Après tout, le temps ne fait rien à l'affaire, et l'on ne peut en vouloir à l'historien anonyme de n'avoir pas mis moins de cinq ans à se décider à écrire, cinq ans à s'y préparer, et cinq ans à exécuter son dessein.

[1] Voici un échantillon digne d'être enchâssé. Il s'agit d'un mariage devant donner à un médecin une paternité prématurée : « Le diable, disait Voltaire, ne se joue pas aux médecins;... en thèse générale, je dirai que je ne comprends pas comment la fleur d'oranger passée à fruit s'aventure à affronter la couche nuptiale d'un fils d'Esculape, élève aussi de Lucine, l'un n'allant pas sans l'autre. »

[2] Ce livre, *l'Expédition de Crimée jusqu'à la prise de Sébastopol*, porte pour sous-titre : *Chronique de la guerre d'Orient* (Amyot, 2 vol. in-8°, 4e édit., 1856).

[3] Libr. centrale, in-18, 2 vol., XX-404-588 p.

Si le livre ne répond pas aux promesses du titre et aux efforts dont il semble le fruit, ce n'est pas faute, de la part de l'auteur, d'en avoir bien arrêté le plan et compris l'objet. Il expose ainsi l'un et l'autre :

Acteur de la guerre depuis l'ouverture jusqu'au dénouement, mêlé, dans ma modeste sphère de lieutenant d'artillerie, de près ou de loin à tous les événements, je me suis proposé, pour mes camarades, la plupart mes compagnons, et aussi pour les gens du monde friands des aventures guerrières, d'écrire sur Sébastopol un livre, bâtard de l'histoire, mais plus vrai qu'elle. Emailler de mes souvenirs la narration des labeurs du siége; tempérer l'horreur des mêlées nocturnes, l'hiver dans la boue et la neige, par des scènes de bivac ou des épisodes de la vie des assiégés; varier le récitatif du siége, des impressions des deux années de jeunesse et d'illusions passées en exil à la tranchée; composer, pour ainsi dire, avec la synthèse de l'armée, un personnage, analogue au chœur de la tragédie antique, qui animerait la scène pendant les entr'actes des travaux et le chômage des canons; fourrager le long du chemin, partout où la poésie de la guerre laissera sa trace légère sous la tente en pleine arène, à l'ambulance, au milieu des décombres de la ville, sur la plage de la Tauride de Sophocle; égayer la philosophie de l'histoire militaire et les sévérités de la critique; mener de front les bulletins de chaque journée et le voyage humoristique autour des remparts et des bivacs; extraire de la pratique du siége de Sébastopol une méthode applicable aux siéges futurs; enfin encadrer ce tableau d'ensemble entre un aperçu sur le passé de la question d'Orient et un coup d'œil sur son avenir; bref, allier de mon mieux le plaisant au sévère, tel est le cadre ambitieux de mon récit.

« Le plaisant au sévère, *utile dulci*, » la citation n'est pas neuve; l'application en est-elle heureuse? Il me semble que notre artilleur a plus cherché le plaisant qu'il ne l'a trouvé. Son journal humoristique manque tout à fait d'humour; il n'a pas non plus l'avantage d'être fortement écrit. L'auteur prétend que l'on peut enseigner en quelques minutes à un homme du monde ce qu'il faut de stratégie pour comprendre un siége. Il est plus difficile à un homme de guerre d'apprendre l'art de le raconter.

Si c'est de l'histoire, c'est de l'histoire à l'eau de rose qu'on s'attend à trouver dans *les Salons de Paris et la Société parisienne sous Napoléon III*, par le vicomte de Beaumont-

Vassy [1]. C'est le pendant et le complément du volume publié il y a deux ans, par le même auteur, *les Salons de Paris et la Société parisienne sous Louis-Philippe Ier*. M. de Beaumont-Vassy a été placé, sous les deux règnes, pour bien voir, mais il paraît cependant avoir peu vu, à moins qu'il n'y ait chez lui parti pris de ne rendre de son époque qu'un témoignage inoffensif.

Il y a, dans l'histoire contemporaine, certains points délicats qui donnent vite la mesure de l'écrivain qui y touche. Tel est spécialement le coup d'Etat du 2 décembre, dont la relation est devenue, depuis un an, l'objet d'une curiosité passionnée. Ici nous n'avons que l'écho du dernier mot du président Dupin, lors de l'invasion de l'Assemblée nationale : « Messieurs, la constitution est violée. Nous pouvons avoir le droit pour nous, mais nous avons contre nous la force. Je vous engage donc à vous retirer, et je vais en faire autant. » Voilà tout ; le tour est joué. Il est vrai qu'au moment de cet historique « coup de balai, » comme disait M. de Morny, M. de Beaumont était du côté du manche. Je ne lui en fais pas un reproche ; mais quand même on applaudit à une contre-révolution dont on se flatte de profiter, il ne faut pas s'en faire l'historien, pour n'en rien dire. Ainsi entendue, l'histoire des salons n'est qu'un escamotage de l'histoire.

Le petit livre qui porte simplement pour titre *Marie-Amélie de Bourbon* [2] n'est pas une de ces monographies historiques destinées à éclairer une époque de la lumière faite autour d'une figure qui la domine; c'est un simple recueil de notes historiques et biographiques, avec des extraits de correspondance et neuf *fac-simile* d'autographes, pieux hommage de souvenirs et, probablement, de reconnaissance envers une mémoire sympathique.

La reine Amélie ne représentait pas seulement, sur le trône de France, la grâce si naturelle à la femme et la bonté si facile à une souveraine; elle résumait en elle toutes les vertus de la famille, les rendait aimables et les faisait régner autour d'elle. Ce doux éclat sous la couronne paraîtra mesquin et bourgeois aux parvenus du

[1] Sertorius, in-18, 350 p.
[2] Libr. centrale, in-18, 176 p., avec 7 autographies.

hasard, de la violence ou de l'intrigue; il plaît à l'esprit et au cœur de ceux qui ne pensent pas que l'homme ne s'élève au premier rang que pour faire découler la corruption de plus haut.

12

Interprétations politiques des événements récents : documents officiels, souvenirs pittoresques. Les publications de M. de Kératry.

Le retentissement de notre malheureuse expédition du Mexique a trouvé dans les publications de M. le comte de Kératry un écho qui l'a augmenté encore et qui aujourd'hui le prolonge. Après avoir fait partie de l'expédition, le soldat, devenant journaliste, s'en est fait le juge et l'historien. Il a publié dans la *Revue contemporaine* une série d'études extrêmement remarquées pour les révélations de toutes sortes qu'elles contenaient et qui ont été invoquées, comme une autorité, dans les débats des journaux et de la chambre. Réunies en volumes, elles resteront au rang des meilleurs documents contemporains sur cette fameuse entreprise, proclamée la plus grande pensée d'un règne et qui devait aboutir, par des vicissitudes faciles à prévoir, à un dénouement lamentable.

Les ouvrages de M. de Kératry sur le Mexique sont au nombre de trois : *l'Elévation et la Chute de l'empereur Maximilien; la Contre-guérilla française au Mexique; la Créance Jecker, les Indemnités françaises et l'Emprunt mexicain.* Cette dernière publication[1] est celle qui a mis le plus de passions en mouvement, parce qu'elle expliquait l'origine du grand coup de main destiné à tant de désastres par des spéculations privées et des tripotages d'argent qui, loin de présider à la direction des affaires nationales, ne doivent pas même s'y mêler ou agir sur elles. Les discussions publiques dont les révélations de M. de Kératry ont été l'objet et l'aliment, depuis les duels de tribune de M. Jules Favre avec M. Rouher jusqu'à la rencontre au pistolet entre le banquier Jecker et le journaliste Odysse Barrot, ont donné

[1] Libr. internat., in-8°.

au témoignage du publiciste une notoriété qui obligera plus tard tout historien à en tenir compte.

Dans *l'Élévation et la Chute de l'empereur Maximilien*[1], M. de Kératry, faisant lui-même œuvre d'historien, a tracé le tableau régulier et complet de l'expédition française. Ce livre est écrit, comme le précédent, dans un esprit de sévérité contre la pensée souveraine qui a décidé et organisé cette aventure douloureuse pour notre amour-propre national, funeste pour nos finances, plus funeste encore pour notre influence politique; mais il est plein de sympathie pour le malheureux prince qui en est resté la victime « Le second empereur mexicain, dit l'auteur dès les premières lignes, a été fusillé à Queretaro en 1867, comme le premier l'avait été à Padilla en 1824. Tous deux pourtant aimaient leur pays d'adoption, et Maximilien y avait apporté un sentiment très-élevé de sa mission. » La méthode M. de Kératry est celle qui convient à l'histoire des événements récents. Il s'agit moins encore de les raconter que d'en établir la vérité et d'en définir le sens. Les affaires contemporaines sont l'objet de tant d'incertitudes et de tant de contradictions que leur historien doit marcher toujours entouré de documents justificatifs et de pièces à l'appui. M. de Kératry ne se borne pas à en réunir un certain nombre en appendice; il les introduit, les groupe dans toute sa relation. Il ne fait pas un pas sans rapporter les dépêches, les circulaires, les notes diplomatiques, les ordres du jour, les lettres particulières ou les actes publics qui marquent la direction des événements, en renvoient la responsabilité à qui de droit et donnent aux appréciations de l'historien l'autorité même de la réalité.

Un point particulièrement mis en évidence par l'auteur de *l'Élévation et la Chute de Maximilien*, c'est l'attitude menaçante des États-Unis vis-à-vis de l'intervention française, attitude aussi logique que franche, attendue, inévitable et qu'il ne fallait pas provoquer, sans être résolu à la braver et assez fort pour n'en pas tenir compte. On voit poindre et grossir cet obstacle contre lequel nos projets d'établissement d'un empire néo-latin au Mexique

[1] Libr. internat., in-8°, xx-372 p.

auraient été si briser, s'ils n'avaient pas rencontré tant d'autres causes fatales d'avortement. Nous avons sous les yeux les premières dépêches où le ministre de Washington s'inquiète de voir Maximilien, « lequel prétend être empereur du Mexique, » remettre la direction des deux ministères à des officiers français; le président fait savoir à l'empereur des Français que « la nomination desdits officiers est de nature à porter atteinte aux bonnes relations entre les États-Unis et la France. » Et le gouvernement français de répondre qu'il n'autorisait pas lesdits officiers à accepter leurs portefeuilles; et Maximilien de demander, de son côté, si l'alliance entre la France et lui devait être prise, ou non, pour une réalité. Il y a dès lors une position fausse qui pèse sur tout le monde, compromet tout et fait pressentir, pour les uns une retraite peu honorable, pour les autres des catastrophes.

M. de Kératry, jaloux de n'imprimer à sa relation qu'un caractère, celui de l'authenticité, s'abstient de lui donner un tour dramatique; mais le drame est tout fait, il n'est pas seulement dans le dénouement, il est dans les événements qui le préparent, dans la marche fatale et chaque jour plus rapide qui y conduit. C'est ce que fait ressortir M. Prévost-Paradol, dans la *Préface* très-remarquable qu'il a écrite pour le livre de M. de Kératry. Il dit, en comparant l'affaire du Mexique aux affaires d'Italie et d'Allemagne, engagées et conduites d'après le même principe : « L'entreprise mexicaine offre ce caractère particulier d'intérêt que le gouvernement personnel s'y montre plus à découvert qu'en aucune autre, que les yeux les moins clairvoyants sont forcés d'y voir l'œuvre librement conçue d'une seule volonté, que l'objet en est nettement défini dès le début, que le théâtre en est limité, que la catastrophe en est décisive et éclatante, que tout y a marché, comme dans un drame antique, vers une fin sanglante et vers un dénouement assez mémorable pour servir d'éternelle leçon à la postérité. »

La Contre-guérilla française au Mexique[1] peut être regardée comme le commentaire pittoresque de l'histoire de notre expédition. C'est une suite de notes et de souvenirs sur

[1] Libr. internat., in-18, 322 p.



les événements où M. de Kératry avait été témoin et en partie acteur. Ce sont des pages écrites, comme il le dit lui-même, « encore sous l'influence de la poudre. » L'auteur ne raconte pas les opérations militaires de l'expédition qui peuvent se rapporter à la grande guerre, mais les courses aventureuses, les expéditions irrégulières d'une véritable « chasse à l'homme. » Car telle est la guerre de partisans, sauvage et légitime forme de la défense nationale et contre laquelle les conquérants sont conduits à organiser des moyens souvent non moins sauvages de compression. A guérilla, guérilla et demie. Contre ces résistances irrégulières, quelquefois compliquées de brigandage, nous avons eu, en Algérie, les tirailleurs et les spahis; en Crimée, les bachi-bouzouks de la Dobrutscha; au Sénégal, en Chine, en Cochinchine, des troupes auxiliaires spéciales, adjointes aux contingents français. Dans le Mexique, qui fut à certains égards l Espagne du second Empire, nous trouvâmes devant nous, comme autrefois dans l'Espagne elle-même, des bandes de partisans ou guérillas sur tous les points du territoire. La création des contre-guérillas, indiquée par tant de précédents, était une nécessité.

L'organisation de ce service irrégulier et violent fut confiée par le général Forey au colonel du Pin, de sinistre mémoire. M. de Kératry raconte que cette misson sanglante lui fut donnée au milieu d'un bal, chez le ministre de France, à Orizaba, au moment peut-être où les chefs de guérillas, travestis en galants cavaliers, prenaient part à la fête. Rien d'original comme la réunion des hommes mis sous le commandement du colonel du Pin.

Ce fut un curieux spectacle que la revue de cette cavalerie et de cette infanterie sans uniformes. La troupe sous les armes, fièrement déguenillée, attendait, rangée dans un *coral* (c'est-à-dire dans une enceinte palissée pour les animaux). Toutes les nations du monde semblaient s'être là donné rendez-vous: Français, Grecs, Espagnols, Mexicains, Américains de Nord et du Sud, Anglais, Piémontais, Napolitains, Hollandais et Suisses se coudoyaient. On ne pouvait pas dire que chaque pays avait envoyé à cette bizarre exposition les types les plus remarquables de sa race. Presque tous ces hommes avaient quitté leur patrie pour courir après une fortune toujours fugitive... Cette bande d'aventuriers ignorait la discipline. Officiers et soldats se gri-

saient sous la même tente; les coups de revolvers sonnaient souvent le réveil. Quant au costume, si cette troupe avait défilé, clairons en tête, sur les boulevards de Paris, on eût cru assister au passage d'une ancienne bande de truands exhumés du fond de la cité.

Voilà les héros chargés, au nom de la France, de réprimer, par des coups de main perpétuels, les coups de main des partisans mexicains. Tels hommes, telles guerres. Aux pendaisons, aux fusillades, on répond par des fusillades et des pendaisons. On a dépouillé l'homme civilisé, on vit, on agit en sauvage. On meurt en sauvage aussi. On ne tient pas plus de compte de sa vie que de celle des autres; on donne la mort sans pitié, on la reçoit sans faiblesse. M. de Kératry dit n'avoir vu qu'un seul Mexicain qui se soit montré lâche devant la mort. Le courage est la seule réhabilitation de ce retour de l'homme à la brute par la guerre.

On ne trouvera pas cependant dans *la Contre-guérilla française* autant d'anecdotes qu'on pourrait s'y attendre. Lorsque le colonel du Pin mourut, il y a quelques mois, on en conta bien d'autres sur son compte. Les chroniques des journaux firent de lui le héros d'une foule d'aventures excentriques, d'une jovialité féroce, qui ne trouvent pas leur place dans le récit de M. de Kératry.

Quoique ce récit soit d'un bout à l'autre étranger à toute considération politique sur l'origine et la marche de l'expédition mexicaine, l'auteur en a tiré, dans une très-courte préface, les mêmes conclusions que de la relation historique du règne éphémère de Maximilien. En retrouvant, en Europe, « le spectacle consolant de la vie humaine, comptée à sa juste valeur, utile à la société qu'elle féconde par son travail, et entourée de toutes les protections de lois tutélaires, » il a compris l'horreur du rôle sauvage que lui et ses compagnons avaient été forcés de jouer, et il en renvoie tout l'odieux au pouvoir absolu et personnel, en ces termes : « De ce contraste poignant est né pour nous l'espoir que l'humanité, marchant au progrès, se liguera dans une sainte alliance pour ne plus permettre à une volonté seule de disposer, sans contrôle, de milliers d'existences. »

18

L'histoire politique contemporaine racontée par nos prisons. M. A. Sirven.

Si l'histoire d'une société s'éclaire par celle de chacune de ses institutions, un régime politique se juge par les moyens judiciaires dont il use pour sa défense. M. Alfred Sirven ferait plus qu'il ne pense peut-être œuvre d'historien, s'il exécutait, au prix de sérieuses recherches, l'ouvrage complet que promet ce titre : *les Prisons politiques.* Mais la première des monographies qu'il nous donne, celle de *Sainte-Pélagie*[1], n'indique pas chez l'auteur des prétentions si hautes. Il a recueilli, un peu à la hâte, des renseignements et des anecdotes, des listes d'écrou, des souvenirs de prisonniers; il y a joint ses impressions personnelles; car lui-même a été à trois reprises un des hôtes de Sainte-Pélagie, avant de s'en faire l'historiographe.

Nourri dans la *prison,* il en *sait* les détours.

Il rectifie les relations de journalistes qui parlent de la détention politique à la légère, en hommes qui ne l'ont pas subie ou qui ont pu l'adoucir par toutes les ressources de la fortune, de l'amitié et de la tolérance administrative. Il s'efforce de dire les vraies conséquences de ces condamnations qui ne sont ni si terribles que les uns se le figurent, ni si douces que d'autres veulent bien le dire. Quelques prisonniers politiques trouvent à Sainte-Pélagie, dans le pavillon de l'Est, dit pavillon des Princes, les joies de la famille et du monde, les plaisirs de la table ; Béranger y recevait d'Ile-et-Vilaine ces fameuses « bourriches pleines de gibier digne d'un glouton. » D'autres ont fait de leur cellule un cabinet d'étude où ils pensaient en liberté et écrivaient à loisir ; quelques esprits plus sombres ont éprouvé, comme Lamennais, « que le temps passé en prison est une peine de mort partielle. » Personne pourtant ne quitte Sainte-Pélagie avec le désir d'y rentrer. L'un de ceux qui ont le mieux pris leur captivité, un philosophe, M. Louis-Auguste Martin, incrustait sur les murs, avant

[1] Lebigre-Duquesne, in-18, 250 p.

de les quitter, ces quelques vers, dont le dernier n'est pas en l'honnenr de l'hospitalité reçue :

Adieu! prison et solitude,
Tour à tour salon et parloir,
Salle à manger, chambre et boudoir,
Lieu de promenade et d'étude,
Adieu!... mais non pas au revoir!

Ce que je voudrais trouver dans une histoire des prisons politiques, et ce que donne très-incomplétement l'auteur de *Sainte-Pélagie*, c'est une liste des prisonniers avec les motifs de leur condamnation, la durée de la peine et autres indications, commentaires nécessaires de noms propres si rapidement saisis par l'oubli. Les énumérations par groupes de M. Alfred Sirven manquent de lumière et, par suite, d'intérêt : les noms les plus obscurs s'y mêlent aux plus célèbres, sans autres explications que quelques notes du bas des pages, rattachées, on ne sait pourquoi, de préférence à tel ou tel personnage. Ce n'est pas ainsi qu'on écrit l'histoire ou même qu'on en prépare les matériaux. Il y a du moins, parmi ces notes jetées au hasard, quelques remarques intéressantes, comme celle-ci, à propos de Dupoty, rédacteur de *la Réforme*, condamné pour *complicité morale*, dans l'affaire Quenisset : « On a évalué à plus de *cent ans* de prison le total des condamnations prononcées contre M. Dupoty, ex-gérant d'une infinité de feuilles. » Il y a tel ancien pensionnaire de Sainte-Pélagie qui, de farouche républicain, est devenu dévoué conservateur, ou qui, après avoir été condamné pour outrage envers la religion établie, s'est fait le champion de la foi et de la politique de l'Eglise. On cite même des anciens détenus de la rue de la Clé qui sont aujourd'hui sénateurs et qui ont eu l'occasion de protéger et de faire avancer dans la police les agents dont la brutalité les avait fait le plus souffrir. On sait gré à M. Sirven de rappeler ces revirements d'idées ou de situations, en regrettant que de tels souvenirs ne viennent pas plus fréquemment et plus régulièrement sous sa plume.

Je ne quitterai pas ce sujet sans rappeler ici quelques-uns des noms les plus honorables du registre d'écrou de Sainte-Pélagie. J'y trouve ceux de MM. Vacherot, Eugène Pelletan, Scherer, Laurent-Pichat, A. Peyrat, Mangin, Ver-

morel, etc. Quelques-uns figurent aujourd'hui à l'Institut, au Corps législatif ou sont au premier rang de la presse militante. Bizarre effet des rigueurs pénales : la prison de Ham a été, pour le chef de l'Etat, le chemin du trône; Sainte-Pélagie est le passage qui conduit aux plus hautes positions de la littérature ou de la science, du journalisme ou de la vie politique.

14

La chronique d'actualité. Echos de la cour, des salons, de la rue. MM. Adr. Marx, T. Révillon, Ch. Yriarte.

La chronique, qui envahit le journalisme, a ses pourvoyeurs attitrés et qui se font un nom et une position lucrative, dit-on, en recueillant les bruits du jour, les détails inédits, authentiques ou non, sur les faits ou sur les hommes, sur l'accident du matin, la solennité de l'après-midi, le dîner, le bal ou la représentation du soir. Je ne sais plus si j'ai déjà dit le nom particulier de ces collaborateurs très-actifs des journaux bien informés, ou du moins très-informés; il n'est pas très-agréable à l'oreille, on les appelle *échotiers*. L'échotier patenté et par excellence est M. Adrien Marx. Nous l'avons vu révéler avec éclat, par ses *Indiscrétions parisiennes*, dans *l'Événement* et *le Figaro*, sa vocation pour cette haute littérature qui fait seule, au dire des méchants, le succès populaire d'un journal; seule, c'est trop dire, nous avons vu que le succès d'une feuille quotidienne littéraire appartenait aussi à cette littérature de menus culinaires dont le desservant fidèle est le baron Brisse.

M. Adrien Marx a eu belle d'exercer ses fonctions et son talent de *reporter* pendant l'Exposition universelle, et comme monument de ce grand concours international il nous donne un recueil de notes publiées sur les plus illustres visiteurs du Champ-de-Mars, sous ce titre : *les Souverains à Paris*[1]. On a peine à croire que tant de têtes couronnées se soient donné rendez-vous chez nous en quelques mois. M. Marx énumère trois empereurs, sept rois et un vice-roi, cinq reines, neuf grands-ducs et deux grandes

[1] Dentu, in-18, XVIII-284 p.

duchesses (sans comprendre celle de Gérolstein), deux archiducs, vingt-deux princes, sept princesses, etc. Il s'attache aux plus grands de ces personnages, donne « l'historique exact et détaillé de leur visite à Paris, de leurs réceptions, le programme des fêtes qui leur ont été offertes. » Il se flatte que son lecteur conviendra que « si la France a eu la bonne fortune de recevoir, cette année, tous les princes régnants de l'Europe, elle s'est montrée à la hauteur de l'honneur qui lui arrivait. »

Pour le prouver, il se met en devoir de nous décrire la cour ambulante des princes, de nous dire le nombre et l'état précis de leur escorte, de lèur service public et intime et de toute leur domesticité. Il décrit les appartements où ils sont reçus; il les suit dans les chasses et compte les victimes massacrées par centaines dans les impériales boucheries; il transcrit le texte même des billets d'invitation et donne le menu de leurs dîners, au risque de blesser l'amour-propre du baron Brisse, son confrère. Décidément, si la postérité ne connaît pas à fond notre histoire, ce ne sera pas faute d'en recevoir de nous les matériaux.

En écrivant, d'après les indiscrétions d'un ami, *le Faubourg Saint-Germain* [1], M. Tony Révillon a moins fait l'histoire d'un de nos « mondes parisiens » que sa nécrologie. Le faubourg Saint-Germain est en train de disparaître, miné par l'infiltration des mœurs et des intérêts modernes. Il n'y a plus de ces salons aristocratiques où les gens se scandalisent et se révoltent d'avoir à annoncer le nom d'un roturier. Un jour, il y a déjà loin, un magistrat nommé *Lorenchet* se présentait avec sa femme chez une marquise; le suisse annonça : « Lord et lady Enchet. » Aujourd'hui, les relations du noble faubourg avec les roturiers de la politique, de l'administration ou de la finance n'étonnent plus personne.

Pendant longtemps le faubourg Saint-Germain fut fermé aux « dames à plume. » On appelait ainsi les femmes appartenant à la noblesse du premier Empire, à cause de la toque à plume dont le caprice de Napoléon avait orné le front des ducs et princes de sa création. M. Tony Révillon a noté à ce sujet la conversation suivante entre

[1] Dentu, in-18, 212 p.

une grande dame de province et un gentilhomme parisien :

— Combien avez-vous encore de salons fermés aux dames à plume?

— Une quinzaine tout au plus!

— De combien de familles se compose donc le faubourg ?

— Mais de quatre à cinq cents, je ne sais pas au juste.

— Vous ne savez pas au juste! Savez-vous, du moins, combien sont restées fidèles à leur tradition, j'entends combien dont aucun membre n'appartienne au gouvernement, à la diplomatie, à l'armée... ?

— Oh! cela, je le sais, oui, madame.

— Alors, combien?

— Pas une seule.

S'il en est ainsi, ce qu'il faut au faubourg Saint-Germain, ce n'est pas un historiographe, comme aux anciennes cours, ni un *reporter*, comme aux clubs à la mode, c'est un orateur pour prononcer son oraison funèbre.

Si rien n'est plus éphémère que la gloire, au dire des philosophes, que doit-on penser du renom attaché par la curiosité publique à certains personnages qui n'ont rien de remarquable que l'excentricité des habitudes ou du costume? M. Charles Yriarte en avait formé, il y a quelques années déjà, une galerie sous cette rubrique : *les Célébrités de la rue* [1]. Son livre a eu du succès et de nombreux tirages. Il en donne aujourd'hui une nouvelle édition, illustrée et augmentée, dont certaines circonstances ont ranimé l'intérêt. Comme il le dit lui-même, « plusieurs de ses personnages sont devenus des types historiques et légendaires, » — légendaires plutôt qu'historiques. Plusieurs sont morts, dans l'intervalle, comme Mangin, « le charlatan épique, » comme « l'Arménien de la bibliothèque, » comme « le Persan de l'Opéra. » Ce dernier qu'on voyait, tous les soirs, depuis cinquante ans, au balcon de nos théâtres lyriques, ne s'est éteint que cette année, et sa mort a été un redoublement de notoriété, au seuil même de l'inévitable oubli. Les journaux, à cette occasion, ont été reprendre dans *les Célébrités de la rue* les mystères de cette existence énigmatique, que M. Yriarte

[1] Dentu, in-18, 370 p., 40 types gravés.

a déchiffrés, comme tant d'autres, offerts à la curiosité des passants. Les souvenirs consignés dans son livre sont d'autant plus précieux, qu'ils vont s'effaçant plus vite du Paris transformé, sinon embelli, de M. Haussmann et de Napoléon III. Les légendes et énigmes ambulantes sont, chaque jour, comme la cour des miracles, expropriées pour cause d'utilité publique.

15 [1]

L'histoire universelle par les anecdotes. Le Bossuet de la table. M. Nicolardot.

M. Louis Nicolardot, de mémoire anti-voltairienne, ne s'est pas corrigé de sa passion pour les curiosités et les

[1] Quoique ce chapitre soit peut-être le plus chargé de tout mon volume, c'est un de ceux, néanmoins, qui présentent le plus d'involontaires et inévitables lacunes; tant est actif, de nos jours, le mouvement des études historiques. Je signalerai, parmi les livres dont je regrette de ne pouvoir parler, et sur quelques-uns desquels j'aurai peut-être l'occasion de revenir, les suivants : *Mémoires du vicomte d'Aulnis*, par M. d'Alton-shée (Libr. internat., in-18); *les Etats de Bretagne*, par le comte de Carné (Didier et Cie, 2 vol. in-8o); *Rapports sur les études historiques*, par MM. Geoffroy, Zeller et Clément (Hachette et Cie, gr. in-8o); *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient* de M. Fr. Lenormant (A. Lévy, 2 vol. gr. in-8o); *Histoire de Versailles*, par M. Le Roy; (Versailles, Oswald, 2 vol. in-8o); *Archives parlementaires de 1787 à 1860*, par MM. J. Mavidal et E. Laurent (Dupont, t. I et II, gr. in-8o à deux colonnes); *les Deux Procès de Jeanne d'Arc*, par M. E. O'Reilly (Plon, 2 vol. in-8o); *les Soldats du Pape*, 1860-1867, par M. Oscar de Poli (Amyot, in-18); *Mémoires d'exil* de Mme Edg. Quinet (Libr. internat., in-18); *Histoire de France* de M. Ant. Roche (Londres, Trubner, 2 vol. in-18, édit. entièrement refondue); la réimpression *des Murailles révolutionnaires de 1848* (Picard, 21 livraisons, avec *Table*). — Il faut aussi mentionner la continuation de publications commencées les années précédentes, entre autres : *Histoire des ducs et comtes de Champagne* de M. d'Arbois de Jubainville (Durand, in-8o, t. V); *Journal et Mémoires du marquis d'Argenson*, par M. Rathery (veuve J. Renouard, t. IX); *Sous dix rois*, par M. Boucher de Perthes (in-18, t. VIII); *Mémoires du peuple français*, par A. Challamel (Hachette et Cie, t. IV, in-8o); la traduction de l'*Histoire du* XIXe *siècle* de Gervinus (Libr. internat., in-8o,

anecdotes, après l'avoir satisfaite, avec tant de bruit, aux dépens du maître des libres penseurs. Le chercheur infatigable, le furieux collectionneur auquel on devait la diffamation érudite qui a pour titre *Ménage et Finances de Voltaire*, s'est tourné vers un sujet moins scabreux, intéressant pour une légion d'amateurs dans tous les partis, et fait pour réunir fraternellement le camp des philosophes et celui des prêtres; il a écrit l'*Histoire de la Table*[1], en recueillant les curiosités gastronomiques de tous les temps et de tous les pays.

Cette *Histoire de la Table* est vraiment une histoire universelle; elle comprend les temps anciens, le moyen âge et les temps modernes; elle rappelle par sa distribution *le Discours sur l'Histoire universelle* de Bossuet, en le supposant complété. M. Nicolardot n'a pas peur de ce rapprochement, « inconvenant et sacrilége au premier abord. » Il provoque même la comparaison et nous dit : « Il y a une telle analogie entre la table et la religion qu'il est difficile de parler savamment et consciencieusement de l'une sans remonter à l'autre. La religion la plus parfaite produira la table la plus favorable à la santé et à la longévité. La table des temps modernes sera la conséquence de l'Evangile. L'Ancien Testament donne seul une explication suffisante de la table ancienne. »

Voilà de plaisants paradoxes. Sans doute, toutes les grandes religions ont leur côté hygiénique et culinaire. La loi de Moïse défend l'usage du porc et d'autres aliments impurs; celle de Mahomet interdit le vin; l'Evangile, après avoir déclaré indifférent « ce qui entre dans le corps, » est interprété par des mystiques qui nous imposent, suivant une règlementation minutieuse, les longs jeûnes et les innombrables abstinences. Mais si vous entrez dans la suite des faits historiques, vous verrez comment les religions transigent bientôt avec les faiblesses humaines; comment il est avec elles, comme avec le ciel, des accommodements; comment la légende des saints per-

t. IV); celle de l'*Histoire romaine* de Th. Mommsen (Franck, in-8°, t. VI); la *Correspondance de Napoléon Ier* (Plon, in-8°, t. XXV); l'*Histoire de la Restauration*, par M. Alfred Nettement (Lecoffre, in-8°, t. VI); *Histoire générale de Paris*, pnbliée par la préfecture de la Seine (Imprimerie impér.), etc.

[1] Dentu, in-18.

sonnages de la Thébaïde rencontre, jusque dans les couvents, moins de dévots et de fidèles que celle de Pantagruel et de Gargantua. Si la table des temps modernes était aussi évangélique que M. Nicolardot l'annonce, l'histoire en serait simple et courte, et l'auteur aurait été très-embarrassé pour lui consacrer plus de trois cents pages de son livre.

Il n'en est rien, heureusement pour les amateurs de curiosités gastronomiques. Les temps de ferveur ascétique de la primitive Eglise sont depuis longtemps évanouis. La glorification de la pauvreté et de ses privations est un vieux souvenir, et si l'on a encore béatifié ou canonisé, de nos jours, le mendiant Labre, pour avoir vécu trente ans dans le fumier, on ne se règle pas, même dans le clergé, sur un si bel exemple :

Souffrez que je l'admire et ne l'imite point.

La cuisine des couvents leur fit plus d'honneur encore que leurs bibliothèques, et les moines des règles les plus austères, à l'origine, ont inventé plus de recettes nouvelles qu'ils n'ont sauvé d'anciens manuscrits. L'influence du christianisme sur l'hygiène s'est effacée devant l'influence de la science, et les tables vraiment chrétiennes ne sont plus que des curiosités archéologiques.

Mais M. Nicolardot n'a pas pris seulement la plume pour émettre des propositions édifiantes ; il se plaît surtout à raconter des faits. Tant pis pour ses thèses, si les faits les renversent ! Il faut voir, par son livre même, tout l'empire des puissances gastronomiques dans les sociétés modernes, plus ou moins religieuses. Le monde, l'Eglise, le couvent, l'armée, tout cède à la tentation de bien manger et de bien boire ; il y a partout des hommes qui se font un nom par leur grand appétit ou leur goût raffiné. Les nations rivales, les différentes classes de la société se disputent la suprématie de la table. Malgré les lois somptuaires et les édits des rois, la bonne chère est le premier des luxes et appelle les autres à sa suite. La cour, le clergé, la magistrature ne peuvent réprimer cet entraînement ; ils le suivent, ou même ils le précipitent. On verra dans l'*Histoire de la table* combien de personnages illustres, dans l'Église ou l'État, ont eu de non moins illustres cuisiniers.

Le retour à l'abstinence n'est pas chose facile, si l'on en juge par les efforts inutiles de l'abbé de Rancé pour réformer l'abbaye de la Trappe. On parla de le poignarder, de l'empoisonner, de le jeter dans les étangs; il fut obligé de transiger. L'abbaye de Citeaux fut plus récalcitrante encore. La règle de Saint-Benoît y était ouvertement foulée aux pieds ; l'abbé de Rancé voulut faire intervenir le pape pour la rétablir, mais le général de Citeaux courut à Rome pour combattre ces prétentions ascétiques. « Sommes immenses, ruses, mauvaise foi, intrigues, » dit M. Nicolardot, rien ne lui coûta, pour mettre le saint-père dans ses intérêts. De Rancé retourne à Rome inutilement, et échoue contre les machinations de son antagoniste. Mais celui-ci meurt ; le nouveau général, gagné par de Rancé, manifeste l'intention d'adopter des réformes. Les religieux effrayés complotent contre sa vie, et son secrétaire l'empoisonne. On lui administre à temps le contre-poison, et le coupable périt sur l'échafaud. La victoire reste cependant aux moines ; car le général, guéri par la peur de ses velléités réformatrices, renonce à toute révision des statuts. Et même, pour mieux se faire pardonner son zèle d'un jour, il se montre plus large que ses prédécesseurs, et ferme les yeux sur le relâchement. « Les Cisterciens, dit M. Nicolardot, purent continuer de se délecter dans les douceurs de la commune observance. »

Le luxe de la table était aussi difficile à réprimer dans les armées que dans les cloîtres. Sous Louis XIV, la présence du roi au camp y excitait une incroyable émulation de dépenses. Au siége d'Arras, il n'y avait point d'officiers généraux, colonels ou mestres-de-camp qui n'eussent de la vaisselle d'argent. Le duc de La Rochefoucauld, partant en campagne, empruntait soixante mille livres pour s'acheter un service. Saint-Simon parle des repas que l'on portait à la tranchée, et qui étaient abondants dans tous leurs services, avec des fruits, des glaces et une profusion de toute sorte de liqueurs, qui leur donnaient un air de fête. Il ajoute : « La dépense ruinait les officiers...., et les choses nécessaires à porter et à faire quadruplaient leurs domestiques et les équipages de l'armée qui l'affamaient souvent. »

Où l'on s'étonne de trouver les douceurs et le luxe de la cuisine, c'est dans les prisons de la Terreur. L'amiral

Kersaint ayant été jeté dans les cachots de la Force, « il s'y fit suivre, dit Mme Roland, par un attirail immense d'ustensiles de toutes les façons pour la préparation du thé, du chocolat et de bien d'autres friandises dont la privation eût trop coûté à ses goûts sensuels. » Mercier déclare, de son côté, que jamais on ne vit la gourmandise plus florissante que dans ces jours de calamité et d'horreur. « J'en atteste, dit-il, *les six prisons* où j'ai été plongé. » Il ne cache pas que lui-même, une fois séparé du monde et de la société, voulut se donner toutes les satisfactions de la table. « Je me fis, ajoute-t-il, une affaire capitale de mes quatre repas, ou plutôt d'un seul repas du matin au soir, ne mangeant, comme les enfants, que lorsque j'avais faim. » Les émigrés, ces prisonniers de l'exil, se livraient aussi, quand ils avaient des ressources, à toutes les consolations de la passion gastronomique.

Mais le vrai royaume de la cuisine, ce sont les cours : *Illa se jactat in aula*. Nous ne pouvons l'y suivre. On sait comment mangeait Louis XIV ; il fournit à M. Nicolardot plusieurs chapitres. Napoléon n'était rien moins que gourmand ; il professait et pratiquait personnellement le plus grand dédain pour la table ; mais il entendait que sa cour, pour l'apparat des festins et la science culinaire, eût la suprématie, comme en tout le reste. Le cuisinier de l'archichancelier Cambacérès était de force a en remontrer aux officiers de bouche de tous les potentats. Parmi les diplomates, ces gastronomes de vocation, Talleyrand soutenait, par la sûreté et le raffinement de son goût, la supériorité de la France.

Voilà les annales que nous déroule l'*Histoire de la Table*. M. Nicolardot les écrit cependant moins en historien qu'en chroniqueur ; il connaît les faits mieux qu'il ne les met en œuvre ; il ne cherche ni ne rencontre l'effet ; il ne donne rien à la fantaisie. Il n'a pas l'esprit parfois raffiné ou prétentieux de Brillat-Savarin et des autres classiques de la table. La gastronomie avait eu ses poètes, elle aura en lui son érudit.

VOYAGES, GÉOGRAPHIE, ETHNOGRAPHIE

Les voyages lointains. Explorations nationales et relations étrangères. MM. Mage, Marcoy, Hayes, Mouhot, de Lanoye, etc. — L'Europe. *Italiam! Italiam!* Excursions pittoresques, littéraires, scientifiques, politiques. Mme Figuier. MM. Palustre, Simonin. Mme Colet. — L'Europe. Espagne. Mysticisme et littérature. Mme de Gasparin, M. A. de Latour. — Un peu partout. Impressions de voyages et de lectures. MM. Achard, du Camp, du Bisson, Iconomos. — L'exploration de notre propre territoire facilitée et popularisée. MM. Joanne, Verne et Lavallée. — Le dernier effort de la vulgarisation et la grande science géographique. MM. Belin de Launay et Reclus.

1

Les voyages lointains. Explorations nationales et relations étrangères. MM. Mage, Marcoy, Hayes, Mouhot, de Lanoye, etc.

On nous a longtemps reproché notre ignorance de la géographie. Gœthe la considérait comme essentielle à notre nation et en faisait, comme on sait, le fond même d'une définition satirique du Français. Cette ignorance, qui n'a pas toujours été notre lot, est en train de disparaître, si l'on en juge par l'importance que prend, de jour en jour, chez nous, la littérature des voyages. Je laisse à l'auteur de *l'Année géographique* le soin d'enregistrer toutes les publications relatives à l'exploration du globe et d'en exprimer les résultats scientifiques. Je me borne à signaler ici les livres de voyages ou d'études géographiques qui offrent un intérêt de haute curiosité intellectuelle et, qui, par l'importance des faits ou l'intérêt du récit, méritent de devenir plus ou moins populaires.

Plusieurs ouvrages relatifs à des pays lointains, inconnus jusqu'ici ou mal connus, s'offrent à nous, chaque

année, avec ce caractère. Ils ne nous font pas défaut en 1868. La littérature des voyages est, au contraire, plus riche que jamais, et, pour la première fois peut-être depuis dix ans, une très-belle part en revient à la France. Nos voyageurs nationaux prennent le premier rang, même en Afrique où jusqu'ici les noms des Livingstone, des Speke, des Grant, des Baker, des Barth, des Vogel, semblaient laisser si peu de place à des découvertes d'origine française. Dans le beau mouvement de recherches et de conquêtes dû à l'initiative anglaise, les amis des sciences géographiques en France faisaient du moins ce qu'ils pouvaient; ils traduisaient les relations publiées à l'étranger, et ces traductions, dignement illustrées et popularisées par un journal français, *le Tour du monde*, faisaient encore grande figure dans notre littérature des voyages. Notre tour est venu d'apporter notre contingent de révélations sur les régions africaines. Non-seulement l'Abyssinie est décrite par M. Abbadie, qu'un long séjour a familiarisé avec des contrées signalées par les derniers événements à la curiosité européenne; mais la lumière s'est faite sur des points autrement obscurs, grâce à l'intéressante publication du lieutenant de vaisseau, M. Eugène Mage : *Voyage dans le Soudan occidental* [1].

Ce voyage était inspiré par le désir patriotique de relier notre colonie du Sénégal au Niger et de détourner ainsi le commerce de l'Afrique centrale vers les comptoirs français. Les contrées à peu près inconnues où s'engageait notre intrépide explorateur, peuplées de tribus toujours en guerre, sont le siége d'empires éphémères, aussi vite reformés que détruits. M. Mage, après avoir traversé le Gangarou et le Kaarta, et navigué longuement sur le Niger, arriva à Segousikoro, dont il fit le centre de ses opérations et de ses études. A force de recherches, il parvint à reconstituer l'histoire de ce royaume, élément important de l'histoire générale, encore si confuse, de l'Afrique centrale. Il décrit le pays, les peuples et les mœurs, il nous initie à leurs traditions, nous donne le

[1] Hachette et Cie, gr. in-18, XII-694 p., 60 grav., 6 cartes et 2 plans. — M. Abdon-Eugène Mage est né le 30 juillet 1837. Entré au service en 1850, il a été reçu aspirant le 1er août 1852, enseigne de vaisseau le 1er septembre 1855, lieutenant de vaisseau le 26 août 1861. Il est officier de la Légion d'honneur.

spectacle de leurs fêtes et cérémonies religieuses, nous renseigne sur leurs langues et sur les faits qui intéressent l'ethnographie. Il ne néglige pas l'histoire naturelle des importantes régions arrosées par le Niger, et en étudie les productions au double point de vue de la science et de l'intérêt commercial.

Toutes ces observations, tous ces renseignements nous sont donnés au milieu du récit parfois très-émouvant de ses aventures personnelles. Le roi Pégou, le rusé Ahmadou, lui crée des difficultés, des périls auxquels il n'échappe qu'à force d'adresse et de courage. Les conquêtes scientifiques des voyageurs coûtent cher souvent à ceux qui les tentent, et les souffrances de ces trois années d'études dans la vallée du Niger ont été le premier et le principal prix des services rendus à la civilisation, au pays et à la science : prix plus assuré que les récompenses de la reconnaissance nationale.

Le voyage du lieutenant Mage est dédié au général Faidherbe, ancien gouverneur du Sénégal. La lettre par laquelle le général accepte cette dédicace est la plus belle préface à mettre en tête du récit de toute exploration entreprise avec ce désintéressement généreux et poursuivie avec ce dévouement héroïque; elle se termine par ces lignes :

Ces pensées, mon cher capitaine, doivent vous procurer de nobles jouissances, plus précieuses encore que les fumées de la gloire.

Maintenant les hommes vous ont-ils récompensé suivant vos mérites? Ici je ne suis plus juge. Je puis seulement vous dire, à vous plus jeune que moi, une chose que l'expérience apprend et qui ne doit pas nous étonner, et qu'il faut subir sans murmure : c'est que les services les plus récompensés ne sont pas généralement ceux qui sont les plus méritoires par le mal qu'ils ont donné et par la grandeur du but.

Vous avez travaillé pour l'humanité, pour votre pays, pour l'intérêt général; ce sont là des êtres de raison qui ne vont guère solliciter pour ceux qui se dévouent à leur service. Mais à les servir on acquiert honneur et contentement de soi.

Un autre voyageur français nous emmène plus loin encore, pour nous faire étudier d'une manière approfondie des pays non moins intéressants et non moins inconnus, malgré leurs relations de longue date avec les colonisa-

teurs européens. Il s'agit de l'Amérique du Sud que M. Paul Marcoy nous fait traverser de l'océan Pacifique à l'océan Atlantique, en notant les merveilles ou les mystères de la nature et de la vie à demi sauvage des populations. Parti d'Arequipa ou plutôt d'Islay, sur la côte du Pérou, l'auteur du *Voyage à travers l'Amérique du Sud*[1] visite Acopia et Cuzco, l'ancienne capitale des Incas. Il s'enfonce ensuite dans les profondeurs du continent. Il traverse les missions catholiques qui lui offrent un mélange si singulier de traditions et d'influences sociales. Il explore le vaste cours du fleuve des Amazones jusqu'à son embouchure dans l'Atlantique, à Santa-Maria-de-Belem. Ce chef-lieu de la province brésilienne du Para est la dernière étape de cette course aventureuse à travers les pampas et les forêts vierges.

Il y a deux choses dans le livre de M. Marcoy, livre gigantesque comme son exploration même : d'abord un voyage plein de mouvement, d'incidents dramatiques, d'aventures piquantes; l'auteur le raconte avec une verve infatigable et la légèreté humoristique qui convient à un simple volume d'impressions de touriste : les vastes dimensions de son ouvrage ne l'empêchent pas d'offrir l'intérêt soutenu d'un roman. Il y a ensuite le côté sérieux et scientifique : le naturaliste, l'anthropologiste, le philosophe ont beaucoup à recueillir dans les études de M. Marcoy sur les pays qu'il a parcourus et surtout sur les innombrables tribus qui les peuplent. Il en décrit les types physiques et les mœurs, compare leurs langues, recueille leurs traditions historiques. Il se préoccupe également de la flore et de la faune, de l'hydrographie et de la géographie de ces contrées inconnues. Il multiplie les cartes, les gravures, les tableaux géologiques, les vocabulaires des langues. Une variété infinie caractérise ce panorama changeant où se succèdent tant de peuples divers et, dans chaque peuple, tant d'éléments hétérogènes. Les mœurs intimes sont esquissées comme les mœurs publiques. Missionnaires, curés, fonctionnaires péruviens et portugais, dames du haut monde colonial et femmes du peuple, chefs indiens et leurs sujets, de toute origine et de toutes couleurs, viennent successivement

[1] Hachette et Cie, 2 vol. gr. in-4°, 704-520 p. 626 grav. et 20 cartes

poser devant le spirituel et indiscret voyageur et lui fournir la matière d'une interminable galerie de portraits. Les innombrables vues, types et paysages, dessinés par M. E. Riou, forment au texte un commentaire pittoresque et continu.

A côté de ces belles explorations nationales, la traduction nous apporte aussi son tribut de relations intéressantes de voyages faits par des étrangers. Il faut citer à part *la Mer libre du pôle*[1], voyage de découvertes dans les mers arctiques, exécuté en 1860 et 1861 par le docteur américain J.-J. Hayes. L'ouvrage est traduit de l'anglais par le sasavant rédacteur du *Tour du monde*, M. Ferdinand de Lanoye, qui y a ajouté des notes et des appendices d'une certaine importance.

Aucun voyage ne pouvait exciter, en ce moment, une curiosité plus vive. Aucune contrée ne nous appelle par un attrait plus mystérieux et plus fantastique. Le pôle Nord! c'est-à-dire le point du globe où l'on a cru si longtemps que toute vie était éteinte, tout mouvement suspendu, toute activité engourdie, sous le règne d'un froid perpétuel, c'est-à-dire d'une perpétuelle mort. Aujourd'hui, cette sombre illusion s'est dissipée. Au centre des montagnes de glace qui entourent le pôle et en défendent l'accès aux tentatives humaines, la science est venue affirmer l'existence d'une mer libre, et toutes les nations civilisées se sont disputé l'honneur d'y envoyer les premiers explorateurs. Trois expéditions à la fois se sont préparées, cette année même, en France, en Allemagne, en Amérique, pour aborder cette mer vierge par trois côtés différents. L'expédition française de M. Gustave Lambert, la mieux conçue, dit-on, n'a pu réunir encore les quelques cent mille francs nécessaires à son exécution. L'expédition allemande, organisée par l'illustre géographe le docteur Petermann, partie l'été dernier, s'est arrêtée en route.

Je ne sais où en est le projet d'expédition américaine, mais cette mer libre qui reste à explorer, un navigateur américain a pu du moins la saluer du regard. Le docteur J.-J. Hayes est parvenu, en mai 1861, après 46 jours de

[1] Hachette et Cie, gr. in-8°, illustré.

voyage en traîneau, au bord de ces flots que les glaces du pôle environnent, mais que le froid n'enchaîne pas. Malheureusement les navires qui ont voulu jusqu'ici s'en approcher se sont brisés contre les formidables banquises dont il faut franchir les barrières. Le livre du docteur Hayes nous dit au prix de quelles fatigues, de quels dangers, de quelles terribles péripéties, il a fallu payer le premier résultat obtenu par son courage. Son récit met en scène d'étranges phénomènes et d'émouvantes aventures : aurores boréales, montagnes de glace, hivernages, nuit polaire, tempêtes de neige, chasses aux ours, mœurs des Esquimaux, etc. Il contient, en outre, de précieuses observations d'histoire naturelle que les notes du traducteur éclaircissent, précisent et complètent au besoin. Il est superflu de dire que de nombreuses cartes et gravures viennent à l'appui du texte et reproduisent pour les yeux soit le tracé géographique, soit les scènes et les paysages. L'illustration des livres modernes de voyages n'est pas un vain luxe pittoresque, mais un des éléments les plus efficaces d'enseignement et d'intérêt.

Il ne faut pas prendre pour une traduction de l'anglais la relation abrégée des explorations de notre compatriote Mouhot dans l'Indo-Chine, que nous donne aujourd hui M. F. de Lanoye sous le titre de *Voyage dans les royaumes de Siam, de Cambodge, de Laos*, etc. [1], après la publication complète faite, l'année précédente, en Angleterre. Ce qu'il faut reconnaître, c'est que le jeune et intrépide voyageur français avait été choisi par les sociétés scientifiques de Londres pour accomplir à leurs frais, dans ces contrées lointaines, une mission scientifique, dans laquelle il soutint dignement l'honneur européen ; mais la première relation en fut publiée par *le Tour du monde*, et la publication anglaise qui vint ensuite fut illustrée avec les planches mêmes du recueil français.

Le volume de M. de Lanoye, où les notes de Mouhot sont réduites et coordonnées, n'est pas un journal de voyage, mais un résumé des découvertes faites et des résultats obtenus. On sait sans doute à quel prix. Après avoir traversé, presque en ligne droite, le royaume de

[1] Hachette et Cie, in-18, 332 p., 1 carte, 28 grav.

Siam, M. Mouhot, arrivé à Louang-Prabang, sur le Mé-Kong ou Cambodge, y trouva la mort. Dans ces contrées à demi sauvages et jusque-là fermées à la curiosité européenne, il se fait non-seulement respecter, mais aimer, et laisse un souvenir sympathique, dont un groupe d'explorateurs français recueilleront le bénéfice. La commission scientifique du Mé-Kong, chargée, sous la conduite du capitaine de vaisseau Dondart de Lagrée, de remonter le cours de ce fleuve, à peu près inconnu, jusqu'aux frontières de la Chine, devait croiser en plusieurs points les traces de son précurseur. A Louang-Prabang, nos compatriotes trouvèrent encore vivante l'amitié qu'il avait su inspirer, et la population s'associa aux honneurs funéraires qu'ils rendirent à sa mémoire.

La relation de Mouhot offre un grand intérêt historique et ethnographique. Elle se signale par la première étude un peu complète des ruines d'Angcor, cette pagode grande comme une ville, et dont les restes attestent, à la fois, une perfection artistique étonnante et la prospérité d'une civilisation entièrement évanouie. Encore un de ces problèmes proposés par les ruines aux recherches du présent! en attendant la solution, l'étude des ruines elles-mêmes suffisait amplement à intéresser la curiosité. Le *Voyage dans les royaumes de Siam, de Cambodge et de Laos* recevra prochainement, sans doute, son complément par la publication de la relation de notre expédition scientifique du Mé-Kong, ramenée à Saïgon par le lieutenant de vaisseau Francis Garnier, après plus de deux ans de souffrances et de périls auxquels son chef, le capitaine de Lagrée, avait succombé. Cette nouvelle exploration de l'Indo-Chine, l'une des plus importantes explorations des temps modernes, est, dans sa conception et dans son exécution, éminemment française.

Parler de ces diverses relations de voyages, c'est rappeler la publication qui les résume toutes, *le Tour du monde*. C'est là qu'ont paru, cette année même, avant de nous revenir en volumes, les explorations de MM. Mage et du docteur Hayes, dont nous venons de nous occuper. D'autres voyages lointains, accomplis par des Français ou des étrangers, viennent y aboutir. Tels sont ceux de M. Simonin dans le Far-West américain, de M. et Mme

Agassiz dans le Brésil, de M. Aimé Humbert au Japon, de M. Guillaume Lejean, dans le Pandjab et le Cachemire, de M. Jules Garnier dans la Nouvelle-Calédonie, de M. J. Nougaret dans l'intérieur de l'Islande, de M. Basile Vereschaguine dans le Caucase, etc. Les contrées plus voisines sont aussi explorées, surtout au point de vue du pittoresque, comme l'Espagne par M. G. Doré, Rome par M. Fr. Wey, Trèves et la Moselle allemande par M. G. Perrot. On n'a qu'un regret, c'est de ne pas voir plus souvent la France elle-même décrite par les voyageurs du *Tour du monde;* mais elle n'est pas toujours oubliée; ensuite, toutes nos contrées, intéressantes et pittoresques ou non, n'ont-elles pas, aujourd'hui, leur Joanne pour en dresser le plus minutieux inventaire?

2

L'Europe. *Italiam! Italiam!* Excursions pittoresques, littéraires, scientifiques, politiques. Mme Figuier. MM. Palustre, Simonin. Mme Colet.

L'Italie n'a pas encore cessé d'être la terre promise des touristes. Peu de pays ont inspiré autant de volumes de descriptions ou d'impressions de voyage, d'études historiques, archéologiques ou artistiques, sans compter les brochures politiques ou religieuses. Il n'est pourtant pas si difficile qu'on peut le croire d'écrire quelque chose de nouveau sur un pays tant de fois visité par les artistes ou les curieux; il suffit d'y porter un sentiment personnel, avec l'habitude de voir avec ses yeux et de juger par soi-même. La nature et les grandes œuvres de l'homme ont beau être, celles-ci fort anciennes, celle-là éternelle, elles sont toujours nouvelles, toujours jeunes pour qui sait les contempler. Mme Louis Figuier s'était sans doute tenu ce langage, et elle nous offre à son tour, dans le libre cadre d'un voyage, *l'Italie d'après nature* [1].

Plusieurs romans descriptifs avaient préparé l'auteur à la tâche de peindre les contrées méridionales [2], et son livre

[1] Furne et Cie, in-18, 366 p.

[2] Voy. t. Ier de *l'Année litt.*, p. 119; t. II, p. 140; t. III, p, 115; t. IV, p. 59 et 150.

aura, après tant d'autres, la seule nouveauté qu'on puisse en attendre, celle des impressions. Mme L. Figuier, qui sent vivement et qui exprime facilement ce qu'elle a senti, s'imagine que jusque-là « aucun écrivain n'a dépeint simplement cette contrée, telle qu'elle se présente aux voyageurs, avec ses mœurs spéciales, avec ses aspects si divers, avec ses plaisirs de l'âme et des yeux. » C'est une innocente illusion que partagent sans doute tous les touristes; il ne leur suffit pas de bien voir, il faut qu'ils aient vu comme personne ne l'avait fait avant eux. Il y a pourtant peu de places nouvelles à prendre dans la littérature des voyages, entre *l'Italie il y a cent ans* de Brosse, ces lettres si vives, si faciles et si spirituelles, et les ambitieuses dissertations d'ethnologie ou d'esthétique du *Voyage en Italie* de M. Taine. Il serait très-honorable encore de laisser un souvenir à côté de Mme de Staël, de Ch. Didier ou de Stendhal. Le livre de Mme Figuier a, d'ailleurs, une raison d'être, un intérêt qui tend à disparaître : le progrès, comme elle le fait remarquer, est en train de passer son niveau sur la terre italienne. « Avant que l'unité politique, dit-elle, et les chemins de fer, ces messagers rapides de la civilisation, aient enlevé à ce doux pays sa poésie et ses traditions, il faut se hâter de saisir sa physionomie pittoresque et ses coutumes originales. »

La description de paysages, de villes et de monuments, inséparable de tout livre de voyage, ne manque pas à celui de *Paris à Sybaris*, par M. Léon Palustre de Montifaux [1]. Mais ce que l'on trouvera dans ce beau volume, imprimé par D. Jouaust avec le luxe archaïque des collections Alphonse Lemerre, ce sont des études artistiques et littéraires sur Rome et l'Italie méridionale. Empruntons-lui donc avant tout un souvenir de littérature. C'est une chanson que le touriste entendit retentir tout à coup à ses oreilles dans la campagne de Carrare. Elle est du poète Pietro Paolo Parzanese, de Naples, mort en 1852, très-populaire en Italie, dit l'auteur, mais assez peu connu en France. On peut voir dans cette chanson une appropriation de l'Évangile au lazaronisme italien, ou une gracieuse traduction libre de la parabole du Père et les oiseaux, de Lamennais, dans les *Paroles d'un croyant.*

[1] A. Lemerre, in-8°, XXIV-433 p.

Tu es pauvre, petit oiseau; — Tu ne sèmes ni ne moissonnes ! — Cependant tu chantes à loisir, — Et tu passes des jours heureux. — Oiseau, qui t'a donc procuré — Une si heureuse existence ?

A mon nid et à ma nourriture — Le Dieu bon a pourvu.

O petite fleur solitaire tu ne sais point tisser; — Cependant vêtue comme une reine, — Tu t'élèves pompeusement. — Dis-moi, qui t'a donné ce vêtement si riche et si beau ?

Je ne file ni ne tisse; — Dieu pense à me vêtir.

Moi seul, homme de peu de foi, — Moi misérable ouvrier...! — Qui m'a donné jusqu'ici — Le gîte, le pain, l'habit? — Qui m'a nourri mes fils, — Enfants dans leurs maillots.

— Ne te trouble pas, ô mon cœur : — Dieu est le père de tous [1]

L'auteur de *Paris à Sybaris* est un admirateur sans doute du pays qu'il visite, mais non pas jusqu'au fanatisme ; la France lui paraît aussi bien, sinon mieux, la

[1] Il faut, pour juger le charme particulier de cette petite production, en avoir sous les yeux le texte original.

Sei povero, angelletto,
Non semini, nè mieti !
Pur canti per diletto
E passi i giorni lieti.
Angello, e chi ti ha dato
Cosi felice stato ?
— « Al nido e al cibo mio
Pensa pietoso Iddio. »

O fiorellin romito,
Tessere tu non sai;
Pur, come un re vestito,
Pomposamente vai.
Dimmi chi ti diè il manto
Si ricco e bello tanto ?
— « Non filo, nè tesso io;
Pensa a vestirmi Iddio. »

Sol io di poca fede,
Io, misero operaio...!
Finora chi mi diede
Lo strame, il pane, il saio ?
Chi i figli miei mi pasce
Bambini tra le fasce ?
— Non ti smarir, cuor mio,
Padre di tutti è Dio.

patrie des arts que l'Italie. Ses jugements semblent avoir pour règle ce vers fameux qui n'exprime qu'une vérité de sentiments :

Plus je vis l'étranger, plus j'aimai mon pays.

L'étude des monuments italiens et de toutes leurs richesses n'ébranle point cette flatteuse conviction d'amour-propre national, que les artistes français, peintres ou sculpteurs, ne sont pas seulement les premiers, mais presque les seuls de l'Europe depuis deux siècles. Quant à l'architecture, l'Italie reste particulièrement au-dessous de la France. Si c'est là du chauvinisme, c'est celui d'un touriste, d'un curieux, c'est-à-dire, malgré la contradiction des termes, un chauvinisme éclairé.

« Les hasards de la vie de mineur, dit M. L. Simonin, m'ont amené plusieurs fois en Toscane. » Mais M. Simonin n'est pas simplement un mineur, un ingénieur, un savant; c'est aussi un curieux, au besoin un érudit et un archéologue. Ces qualités ne sont pas de trop, quand on parcourt un pays aussi rempli de souvenirs d'histoire et d'art que de richesses minéralogiques.

Attentifs aux uns comme aux autres, l'auteur de *la Toscane et la mer Tyrrhénienne* [1] nous parlera tour à tour de minerais de plomb ou de cuivre et de coupes de bronze ou autres objets antiques, de carrières de marbre et de musées. Il rapproche sans cesse le passé du présent, et celui-ci n'a pas toujours la palme. Voyez, par exemple, la Maremme de Toscane, sur laquelle l'auteur s'étend longuement : c'est aujourd'hui un désert coupé de marais où l'homme ne peut séjourner plus de quelques mois sans y être saisi par de fatales fièves qui le conduisent peu à peu, mais sûrement à la mort; c'est le royaume désolé de la *mal'aria*. M. Simonin nous apprend que le climat de la Maremme n'a pas toujours été aussi malsain ni le sol toujours inculte. Là s'élevaient des villes florissantes, comme Vetulonia, l'une des capitales ou *lucumonies* de l'Etrurie, dont les ruines mêmes sont aujourd'hui perdues, ou comme Populonia qui, dix ou douze siècles avant l'ère chrétienne, fournissait à Enée 600 jeunes gens de

[1] Challamel, in-18, VIII-418 p.

son élite guerrière, le double du contingent de l'opulente île d'Elbe.

> Sexcentos illi dederat Populonia mater
> Expertos belli juvenes; ast Ilva trecentos
> Insula inexhaustis Chalybum generosa metallis.

Des murs pélasgiques marquent encore la vaste enceinte de la ville, dans laquelle est aujourd'hui perdue une bourgade, et une foule de médailles, de monnaies, de scarabées gravés sur pierre dure, et autres objets d'art ou d'industrie attestent une civilisation active et prospère d'une origine orientale.

Des souvenirs historiques plus récents vivent encore dans le peuple. Aux environs du lac Trasimène, le paysan a conservé la légende d'*Annibale il Cartaginese* et vous raconte à sa manière la fameuse défaite des Romains. Il ne sait pas l'époque, mais il montre un lieu que l'on nomme *Ossaja*, à cause de la masse d'ossements qu'on y a trouvés, dit-on, et un ruisseau qui a gardé le nom d'*Il Sanguinetto*, parce qu'il a roulé du sang au lieu d'eau, *perché invece d'aqua correva sangue.*

Mme Louise Colet n'a pas seulement voulu rédiger un livre d'impressions de voyage en écrivant *les Derniers Abbés, Mœurs religieuses de l'Italie* [1]; c'est une œuvre satirique, presque un pamphlet. Elle observe et s'irrite de ce qu'elle sait et, par moments, l'indignation, comme il arrive, la fait poète. Aux descriptions du touriste se mêle alors le coup de fouet de la satire. La pièce intitulée *la Voix du Tibre* ne manque ni d'éclat ni d'énergie, et les notes de voyage mises au bas des vers les plus forts en justifient la sévérité. Voici un échantillon :

> Tout est cendre dans l'art comme dans la morale :
> Ils ont tari les flots de la source idéale;
> Ce que la renaissance en fit jaillir de grand
> S'efface ou dépérit sous ce fougueux courant.
> On les voit tour à tour, barbares et grotesques,
> Masquer de badigeon les marbres et les fresques,
> Au premier art chrétien ils ont même insulté;
> Mais leur haine éternelle est pour l'antiquité.
> . . . .

[1] Dentu, in-18, 276-XVI p.

De l'ignoble et du laid le stigmate irritant
Frappe chaque maison, atteint chaque habitant,
Sur Rome et les Romains la lèpre monastique
D'âge en âge incrusta sa hideur endémique.

. . . .

Le salubre gymnase au peuple est interdit;
Les thermes ont été déclarés lieux maudits;
Papes et cardinaux, sous la pourpre et l'hermine,
Dissimulent leur crasse et cachent leur vermine;
Leur règne a fait de Rome un immense *Ghetto*.
— Protester ne se peut, même au Campo-Santo :
Comme la vie ils ont voulu la mort muette.

. . . .

Rome! Mieux vaut pour toi l'inanité des morts;
Je suis humilié de te voir sur mes bords;
Cadavre fastueux, dissous-toi dans ta bière,
Et que mon dernier flot soit bu par ta poussière.
— Une voix répondit au vieux Tibre irrité :
« Silence ! écoute ! entends ! Voici la liberté ! »

Après ces vers et bien d'autres, l'auteur des *Derniers Abbés* doit-elle s'étonner beaucoup qu'une population grossière, ameutée par ceux qui vivent de ses préjugés, l'ait poursuivie de ses fureurs et ait mis sa vie en danger dans Ischia. Aujourd'hui Mme Colet rit un peu d'avoir vu la mort de si près, et termine son livre par une *boutade tragi-comique* sur son aventure :

Leur fureur me tenait captive
Dans une adorable villa,
Tandis qu'un prêtre sur la rive
Criait au peuple : « Assommez-la!

Avec le diable du Vésuve
Cette nuit elle conféra,
De l'enfer elle a bu l'effluve
Pour vous vomir le choléra. »

3

L'Europe. Espagne. Mysticisme et littérature. Mme de Gasparin, M. A. de Latour.

Mme de Gasparin met une grande variété dans ses voyages. Après avoir parcouru, avec sa « Bande du Jura, »

l'est de la France, une partie de l'Allemagne et de l'Italie, elle a couru vers le Levant, visité Constantinople et la Turquie; elle revient ensuite dans l'occident et parcourt les vieilles provinces de l'Espagne, la Catalogne, Valence, Alicante, Murcie et la Castille. Ce dernier voyage est l'objet de son nouveau volume : *A travers les Espagnes* [1], signé, comme toujours, de « l'Auteur des *Horizons prochains.* »

Malheureusement il y a moins de variété dans les livres de Mme de Gasparin que dans les pays qu'elle visite. Je l'ai déjà dit : elle porte partout une idée fixe, celle de faire tourner tout spectacle à la glorification de l'Évangile transfiguré par le mysticisme protestant. C'est un débordement perpétuel d'exaltation religieuse. Tout lui est occasion d'entonner un hymne ou une plainte, un hosanna ou une jérémiade, en l'honneur de Jésus crucifié. Les musées, les églises, les rues, tous les lieux où elle trouve les images du Christ — et en Espagne ces images ne manquent pas — ouvrent l'écluse à ses effusions. Chaque étape de son voyage est une station du chemin de la Croix.

Les souvenirs profanes eux-mêmes et les plus simples accidents de la vie de touriste font éclater ses ardeurs d'apôtre. Visite-t-elle le tombeau de Chimène et du Cid, la modeste boîte en plomb qui renferme leurs restes la ramène ainsi à la pensée de la résurrection des morts, des corps et des âmes : « On sent bien que la noble dépouille, comme l'hôte héroïque, aura son jour de gloire; et que le Cid revivra, et que Chimène remontera du sépulcre, car Jésus est le Ressusciteur de notre poussière, comme il est le Rédempteur de notre esprit. »

Voici qui est plus fort. Mme de Gasparin veut acheter des castagnettes : en Espagne, rien de plus simple. Elle entre chez un luthier et nous le montre très-agréablement « jetant sur la table quelques paquets de ces coquilles de bois noir à deux valves, polies et légères, que relie un cordon de soie, et qui, sous les doigts des Señoritas, mordent l'air de leurs trilles agaçants. » Elle raisonne en expert et en artiste de l'instrument national des Espagnoles.

[1] Michel Lévy, frères, in-18, 434 p.



Toutes les castagnettes, dit-elle, se ressemblent du plus au moins. Toutes ne rendent pas. En voilà de plates, dont le vulgaire babil distille un incomparable ennui; en voici d'élégantes, des castagnettes à prétention, dont le son fêlé ne dit rien de bon. Les unes éclatent en grêle cassante, les autres restent muettes sous la main qui les prese.

Cela est charmant, mais l'acheteuse veut avoir autre chose que des castagnettes de luxe et d'étagère. Elle désire « l'instrument même, le vrai. » — « Le vrai! dit le luthier avec un éclair dans le regard; moi aussi je le cherche, le vrai! Je ne l'ai pas trouvé. »

Là-dessus, l'auteur part et se lance dans trois pages de lyrisme évangélique sur le vrai, non pas en matière de castagnettes, mais en fait d'interprétation du symbole chrétien. Le vrai, le vrai Jésus est difficile à démêler dans le fouillis des traditions espagnoles; mais Mme Gasparin le possède; elle le tient d'ailleurs. « Je l'ai trouvé, le vrai, s'écrie-t-elle; la parole de mon Dieu me l'a fait connaître. Voilà ton Créateur, tel qu'il se raconte à toi, et te voilà, toi, tel que tu ne voulais pas te rencontrer. » Et Mme de Gasparin salue son Créateur avec des retours sur elle-même, et des apostrophes, tour à tour triomphantes et déchirantes comme des échos de Pascal. Tout cela dans la boutique et à propos d'un marchand de castagnettes!

Voilà une quinzaine d'années que M. A. de Latour s'est fait une spécialité des études sur l'Espagne. Ses relations d'amitié et de dévouement avec le duc de Montpensier, son ancien élève, lui ont fait adopter, au-delà des Pyrénées, une seconde patrie. Il y a observé avec persévérance le pays et les hommes, exploré l'histoire et les mœurs, la littérature et les arts. Il vient de donner à ses trois premiers volumes d'*Etudes* une suite, sous ce titre . *Espagne, traditions, mœurs et littérature* [1]. Ces « nouvelles études, » comme il les appelle, se composent d'articles de critique et d'histoire, de fragments, de mélanges, en un mot, dont il est inutile de faire ressortir l'unité.

L'auteur nous déclare que ce sera probablement son dernier recueil de ce genre. Avant les événements qui viennent d'emporter le trône espagnol et d'envoyer la

[1] Didier et Cie, in-18, IV-376 p.

dynastie elle-même en exil, la reine avait expulsé de ses Etats le prince dont M. de Latour est le fidèle serviteur, et celui-ci craindrait, en écrivant de nouveau sur un pays d'où l'éloigne l'exil de son auguste maître et ami, d'être soupçonné d'obéir à quelque sévère ressentiment. Crainte chimérique : la fidélité aux amitiés politiques ne détruit pas chez des esprits élevés l'indépendance du critique et du littérateur.

4

Un peu partout. Impressions de voyages et de lectures. MM. Achard, Du Camp, Du Bisson, Iconomos.

Si l'on veut des voyages sans prétentions, sans prédication d'évangéliste ni de philosophe, des voyages de délassement pour l'esprit, de curiosité sans fatigue ou d'instruction agréable, on les trouvera dans *la Vie errante*[1] de M. A. Achard. C'est le récit des excursions d'un touriste qui ne cesse pas d'être homme du monde et homme de lettres. Il quitte Paris, traverse la France, court à l'est, à l'ouest, passe le Rhin ou la Manche, franchit les Pyrénées; il voit, il observe, il s'abandonne à ses impressions; puis il les recueille, consigne dans un volume ses notes de chaque jour, ajoute à la vivacité de leur forme primitive un peu de correction littéraire, et le livre est fait.

C'est celui d'un curieux, d'un amateur, d'un causeur d'esprit et de goût. L'art y tiendra plus de place que la morale, et si, par hasard, la religion, la philosophie, l'histoire ou autres choses graves se rencontrent sous sa plume, ce sera sous forme de souvenirs curieux et comme matière à observations. M. A. Achard nous fait faire « un tour en Espagne; » il passe « huit jours à Dives; » il visite « les curiosités de Londres; » il exécute une longue « promenade dans la Fôret-Noire; » en un mot, il s'est donné lui-même un peu partout, et donne à son lecteur ce spectacle changeant dans la forme, mais au fond le même, de la vie humaine. Ce qu'il y a de constant, d'immuable dans l'homme, le philosophe le considère tout à l'aise dans son

[1] Dentu, in-18, 342 p.

cabinet; le touriste, qui court au milieu des hommes, a le droit de chercher autre chose, leur diversité.

Les voyages dominent dans le volume de M. Maxime du Camp, intitulé *Orient et Italie*[1], mais ils ne le remplissent pas, car c'est à la fois un recueil de « souvenirs de voyages et de lectures, » de lectures plus encore que de voyages. L'auteur, qui sait être touriste à ses heures, et rapporter des pays lointains des impressions personnelles, est, pour l'instant, journaliste; chargé de rendre compte des livres nouveaux, il choisit volontiers des relations de voyageurs : c'est encore voyager que de raconter les voyages d'autrui.

Un séjour dans l'île de Capri, une excursion au grand Saint-Bernard, voilà la part qui lui revient en propre dans ses récits; les autres études sur l'Italie et l'Orient sont des comptes rendus bibliographiques. M. M. du Camp explore la Sardaigne avec M. Aug. Bouillier, que nous avons suivi nous-même dans ce pays si peu connu; l'Abyssinie avec M. Guill. Lejean, notre consul auprès de feu l'empereur Théodoros; l'Arabie centrale avec William Palgrave; l'ancienne Egypte avec Champollion jeune; les steppes des Kirghizes avec Bronislas Zaleski. L'Exposition de 1867 lui sert de prétexte pour quelques excursions dans le domaine de la curiosité; le rapport du docteur Chenu sur le service médico-chirurgical de l'armée française en Crimée lui fournit celui d'une discussion savante sur la mortalité dans cette terrible campagne, et, pour changer tout à fait d'horizon, il termine son volume en jetant un coup d'œil, à propos d'un livre de M. Alfr. Hédouin, sur « Gœthe, sa vie, ses œuvres, son époque et ses contemporains. »

Dans cette revue, nécessairement un peu rapide de tant de choses, M. M. du Camp rencontre tour à tour l'art, la politique, la littérature, l'ethnographie, la science même, et en parle en homme d'un esprit élevé, d'un goût éclairé, d'un caractère indépendant. On sent qu'il a assez vu par lui-même pour bien voir à l'occasion par les yeux des autres.

Les civilisations étrangères ont des côtés mystérieux qui excitent particulièrement la curiosité du lecteur de

[1] Didier et Cie, in-18, 368 p.

relations de voyages. Le comte Raoul du Bisson, dont les tentatives d'exploration en Afrique et de colonisation ont fait du bruit, n'a-t-il pas eu en vue cette disposition frivole du public, en écrivant le livre de touriste qu'il intitule, *les Femmes, les Eunuques et les Guerriers du Soudan* [1]? C'est une suite d'anecdotes et d'impressions dont quelques-unes ne laissent pas que d'être piquantes, mais n'y a-t-il pas, dans ces récits, un peu trop d'odalisques et d'almées? Après tout, s'il y en a autant que cela dans le pays, on ne peut pas savoir mauvais gré à l'auteur de nous en entretenir si longuement : l'histoire ne doit pas mentir par pudeur, et les livres de voyage scientifique n'ont pas même le droit de se taire sur les coutumes les plus immorales des nations lointaines.

On peut remarquer cependant que M. du Bisson n'écrit pas une relation d'explorateur ou de savant; ce sont des excursions qu'il raconte; il a tout le loisir de choisir les spectacles qu'il donne à ses lecteurs, et on prend une triste idée des pays qu'il a parcourus, en le voyant y recueillir surtout « des scènes dissolues, honteuses même, ce sont ses propres termes, pour un pays de sauvages. » Du reste, le châtiment de tous ces désordres ne manque pas : d'affreuses maladies, au milieu desquelles l'épidémie du choléra n'est qu'un détail, sont la juste expiation des orgies et des bacchanales du Ramazan.

En fait d'ouvrages d'érudition géographique, je ne peux refuser de citer l'*Etude sur Smyrne*, de Constantin Iconomos, traduite du grec, commentée et annotée par M. Bonaventure F. Slaars[2]. Elle vient d'assez loin pour être bien reçue; elle est imprimée à Smyrne même, en langue française, mais tout émaillée de textes grecs et de copies d'inscriptions locales qui lui donnent le prestige de l'autorité. Je ne suis pas de force à conduire mon lecteur, à travers le dédale de l'archéologie smyrnienne, sur les bords de ce fleuve sacré du Mélès, dont l'oracle de Claros proclamait les habitants trois et quatre fois heureux :

Τρισμάκαρες κεῖνοι καὶ τετράκις ἄνδρες ἔσονται
Οἵ πάγον οἰκήσουσι περην ἱερεῖο Μέλητος !

[1] Dentu, in-18, 396 p.
[2] Smyrne, B. Tatikian, gr. in-8°, VIII-152 p.

Le voyage et le guide sont un peu faits l'un et l'autre pour effrayer l'amateur; je ne sais même pas si des publications comme celle-ci ne sont pas de nature à inquiéter l'érudit : tant elles font voir la difficulté d'arriver à la vérité sur la correspondance de la géographie ancienne et de la moderne. Qu'on recherche, par exemple, entre les cours d'eau connus aujourd'hui à Smyrne ou aux environs, le fleuve qui a fait donner à Homère le nom de Mélésigène; il y a plus de trente dissertations. allemandes, anglaises ou françaises produites par les archéologues les plus autorisés; et, si l'on en croit le dernier opinant, toutes les explications antérieures ne sont que galimatias, grossière ignorance ou savante absurdité. Le traducteur et annotateur d'Iconomos est, il est vrai, sur les lieux; mais est-il donc nécessaire de passer sa vie dans un coin de terre célèbre, pour en traiter avec compétence la géographie?

5

L'exploration de notre propre territoire facilitée et popularisée. MM. Joanne, Verne et Lavallée.

Une chose doit nous familiariser avec la connaissance de notre propre pays, c'est la facilité de le parcourir. Le réseau des chemins de fer s'étend peu à peu sur toute sa surface et fait circuler le mouvement, la vie et les idées jusqu'aux extrêmes frontières; puis, avec les moyens de visiter la France, nous voyons se multiplier aussi les publications qui permettent de le faire avec plus de profit. Les ouvrages descriptifs et pittoresques, les itinéraires, les guides, s'offrent à nous, si complets, si exacts, si précis qu'ils nous invitent également à voyager et à nous borner, du fond de notre cabinet, aux voyages accomplis par d'autres avec tant d'intelligence. Lecteur sédentaire ou touriste, il n'y a plus, pour personne, de recoins cachés dans la patrie.

Le grand voyageur, le cicerone, le guide universel, est toujours, pour la France, comme pour l'Europe, M. Adolphe Joanne. Il a entrepris, lui aussi, son réseau de chemins de fer, et il est à la veille de l'achever : c'est un réseau de publications que je veux dire; il l'appelle l'*Itinéraire général de la France*, et doit le composer de

dix volumes dont quelques-uns n'ont pas moins de sept à huit cents pages, à deux colonnes, d'un texte compacte, serré, avec un nombre assez considérable de cartes et plans. Neuf volumes ont déjà paru; les deux derniers, qui datent de cette année, ne sont pas les moins intéressants; l'un s'intitule : *Vosges et Ardennes*, l'autre : *la Loire et le Centre*.

On peut juger e l'importance des deux nouveaux itinéraires par les anciennes provinces ou les départements actuels qu'ils parcourent. Celui des *Vosges et Ardennes* [1] contient la description minutieuse de l'Alsace, de la Lorraine, de la Champagne, d'une partie de la Franche-Comté et de l'Ile-de-France. Pour parler un langage plus morderne, il suit, dans tous ses embranchements, la ligne des chemins de fer de l'Est. On sait que, depuis quelques années, par une réaction intelligente de la curiosité, les Vosges et les Ardennes sont presque aussi fréquentées par les touristes que la Suisse ou la Forêt-Noire. Ces pays si pittoresques, si riches en beautés naturelles, en souvenirs historiques, en produits intéressants, pourront désormais être visités, étudiés, admirés, sur les pas de notre guide national, d'une façon aussi instructive que les contrées les plus célèbres de l'étranger.

L'*Itinéraire de la Loire et du Centre* [2] conduit à travers des provinces non moins riches et non moins intéressantes à étudier; ce sont : l'Orléanais, le Poitou, l'Angoumois, l'Aunis et la Saintonge, la Guyenne et le Querey, le Berry, le Limousin, la Marche, etc. Il correspond au grand réseau de la compagnie d'Orléans, des chemins de fer des Charentes, de la Vendée et des lignes du Midi situées au nord de la grande voie de Bordeaux à Cette. Toutes ces provinces, fondues depuis si longtemps dans la monarchie française, ne laissent pas que d'avoir conservé encore leur originalité, et méritent par leur passé et leur présent l'attention du voyageur et du lecteur.

Je n'ai pas à revenir sur la méthode des itinéraires de M. Joanne. Prenant son rôle de « guide » au sérieux, il suit toutes les voies anciennes ou nouvelles, chemins de

[1] Hachette et Cie, in-18, LII-712 p., 14 cartes, 7 plans.
[2] Même libr., in-18, XXXVIII-690 p., 26 cartes, 10 plans.

fer, routes de terre, lignes de navigation; il s'arrête à toutes les stations, à tous les relais de poste, à toutes les escales, et à chacun de ces points d'arrêt il donne les renseignements les plus précis, rappelle les faits historiques, signale les curiosités, consigne, en un mot, tout ce qui mérite un regard ou un souvenir. L'abondance et l'exactitude des détails devaient caractériser l'*Itinéraire général de France*, comme elles faisaient déjà le mérite de cette grande collection de guides dont j'ai eu dix fois à signaler les publications nouvelles et les réimpressions.

Ce bel ouvrage d'ensemble sur la France est la mise en œuvre régulière et logique de cette connaissance approfondie de notre territoire, éparpillée, suivant l'ordre alphabétique, dans le *Dictionnaire des communes*, distribuée par monographies dans une nouvelle *Géographie* (histoire, statistique et archéologie) *des 89 départements*, récemment entreprise [1], enfin condensée dans le petit livre-miniature, *la France* [2], ajouté, cette année même, par M. Joanne à sa collection des « guides-diamant. »

Parmi les livres qui ont pour objet de répandre la connaissance générale de la France, je dois une mention à la publication populaire de MM. Jules Verne et Th. Lavallée, *la Géographie illustrée de la France* [3]. Publiée par livraisons, elle n'a que huit pages de son grand format à donner à chaque département, avec sa carte spéciale et une gravure représentant quelques-unes de ses curiosités naturelles ou ses principaux monuments. L'illustration est exécutée avec tout le soin que comportent les publications pittoresques adressées aux masses. Le texte résume les notions les plus importantes de géographie, de statistique, d'administration, de commerce, d'histoire, sur l'ensemble du département et sur ses principales cités. Les livraisons, prises à part, ne seraient pas sans doute un guide suffisant pour le touriste, mais elles sont d'agréables mémentos, et leur réunion compose un des bons livres de vulgarisation de notre géographie nationale.

[1] Hachette et Cie, chaque livraison, in-18, 96 p., carte et gravures.
[2] Même libr., petit in-32, xx-522 p., 8 cartes.
[3] Hetzel, gr. in-8°, 2 vol., xxxii-768 p.

6[1]

Le dernier effort de la vulgarisation et la grande science géographique. MM. Belin de Launay et Reclus.

Comment ne finirons-nous pas par nous familiariser avec les voyages et les découvertes géographiques, quand les éditeurs font tant d'efforts pour répandre, sous les formes les plus accessibles, la connaissance des résultats des explorations lointaines? Les relations complètes des expéditions scientifiques des Livingstone, des Specke, des Grant, des Baker, des Th. Baines et de tant de hardis voyageurs étrangers, avaient déjà en France leur public, grâce aux traductions dont une femme, Mme Henriette Loreau, nous a donné les principales; aujourd'hui le cercle des lecteurs doit singulièrement s'agrandir, car voici que des résumés habiles et savants encore mettent en un volume populaire tout ce qu'il y avait d'essentiel dans les publications originales. On ne peut méconnaître l'utilité d'une telle œuvre. M. J. Belin de Launay nous a déjà donné une demi-douzaine de ces abrégés[1]; ils sont tous ou presque tous relatifs à l'Afrique où la recherche des sources du Nil a entraîné dans ces régions, naguère si inconnues, tant d'intrépides explorateurs. Le mouvement est donné, les découvertes exécutées dans le monde entier deviendront l'objet d'une vulgarisation semblable,

[1] Aux livres de voyages étudiés ou mentionnés dans ce présent chapitre, je me contenterai d'ajouter : *Voyage en Égypte et en Nubie,* par M. J.-J. Ampère (Michel Lévy, in-8°); *Voyage en Angleterre*, 1860, par M. Boucher de Perthes (Jung-Treuttel, in-18); *Voyage dans la mer des Indes*, par M. H. Massias (Plon, in-18); *Voyage en Espagne*, de M. Eug. Poitou (Tours, Mame, in-8°, illustré); *les Colonies françaises*, par M. F. Rambosson (Delagrave, in-8°); *Voyage pittoresque en Grèce et dans le Levant,* par MM. E. Rey et A. Chenavard (Lyon, Perrin, 2 vol. in-fol.); sans compter la continuation de grandes publications originales, comme *Ninive et la Syrie*, par M. Place (Impr. imp., in-fol., liv. XLIV-XLVI), ou de recueils utiles, comme les *Annales des voyages* de M. Malte-Brun (Challamel, in-8°); ou *l'Année géographique* de M. Vivien-Saint-Martin (Hachette, in-18, 6e année).

[2] Hachette et Cie, in-18°, avec grav., cartes, plans et figures.

et ceux qui les accomplissent devront à leurs modestes abréviateurs un surcroît de popularité.

Je ne puis quitter le chapitre de la géographie et des voyages sans annoncer au moins l'achèvement d'un ouvrage que je me suis plu à signaler, l'année derrière, comme prenant d'emblée le premier rang parmi les publications françaises, relatives aux sciences géographiques; je veux parler de *la Terre*, par M. Élisée Reclus[1]. Notre jeune rival du vieux Humboldt avait traité, dans une première partie, des continents. Il poursuit la « description des phénomènes de la vie du globe, » en étudiant un double océan, celui des eaux et des airs, double théâtre de la vie animale et de l'activité humaine. Il expose la composition des eaux marines, leurs couleurs, leur profondeurs et leurs mouvements, les courants et leur cause; l'action de l'eau et de l'air sur le globe, les lois des météores, la distribution des climats, les manifestations de la vie, depuis la plante jusqu'à l'homme. Dans ses nouvelles peintures comme dans les précédentes, le géographe se montre doublé d'un philosophe, et le penseur, qui se fait sentir dans le savant, maintient toujours l'écrivain à la hauteur d'un si merveilleux spectacle.

[1] Hachette et Cie, gr. in-8, 2me partie, IV-772, p. 27 cartes et 207 fig. — Voy. t. X de *l'Année litt.*, p. 403-405.

SCIENCES MORALES, PHILOSOPHIE RELIGION

Entraînements de la réaction matérialiste et athée. Beaucoup de mouvement et de bruit. — Jugement officiel sur la situation de la science philosophique en France. M. Ravaisson. — Le christianisme libéral, selon les nécessités politiques du jour et selon l'histoire du dogme chrétien. MM. Guizot et de Gasparin. — Opposition historique et dogmatique du christianisme et de la liberté. M. Guichard. Christianisme et progrès. M. Troplong. — Libre pensée et spiritualisme en psychologie et en morale. MM. Bersot, L. Richer, J. Barni. — Une question métaphysique oubliée : « l'origine du mal. » M. Naville. — Les formes littéraires de la morale. La pensée et l'image. M. Arm. Pommier. — Efforts universels pour vulgariser la morale. Catéchisme philosophique. M. Vercamer et Une mère. MM. Boysset et Franck.

1

Entraînements de la réaction matérialiste et athée. Beaucoup de mouvement et de bruit.

Je n'ose décider si la philosophie, dans les années que nous traversons, exerce sur les esprits une action efficace, salutaire ; on ne peut nier du moins qu'elle les agite : ce qui est déjà quelque chose ; car, pour la pensée, rien ne ressemble plus à la mort que le repos. Mais, par une réaction contre les influences politiques, sociales ou religieuses, qui tendent de nos jours à endormir la raison ou à comprimer son essor, celle-ci ne se réveille que pour protester contre les doctrines au nom desquelles on a l'air de travailler à l'asservir. Heureuse de secouer un joug étranger, elle semble vouloir échapper à ses propres règles ; elle s'emporte à la négation violente, absolue ; elle cède au besoin de détruire, même ce qu'elle a élevé, comme si elle craignait de trouver dans les vérités démon trées par elle une nouvelle prison.

Toute une génération de penseurs s'est jetée hardiment dans les prétendues nouveautés de l'athéisme et du matérialisme ; non-seulement on les confesse, mais on en fait un objet d'ardente propagande. On les associe aux sciences physiques qui avaient conservé, dans la période d'indifférence précédente, leur autorité et leur crédit. On fait des doctrines matérialistes et athées des machines de guerre, à la fois contre le pouvoir politique, contre l'influence cléricale, contre le rationalisme des philosophes. On prétend voir en elles le seul fruit légitime de la liberté proscrite et le seul espoir de la démocratie.

Le matérialisme et l'athéisme, après s'être produits dans des livres isolés, et avec des allures toutes scientifiques, se sont créé des journaux, des centres de ralliement. Leurs partisans ne cachent pas leur drapeau; ils le déploient, ils le font flotter avec orgueil. Un journal matérialiste de Paris, et qui se fait gloire de l'être, *la Pensée nouvelle*, annonce ainsi la fondation d'un journal de même couleur à Marseille : « Il arbore hardiment le drapeau du « matérialisme. — Courage et succès à notre confrère ! » Les matérialistes ont même leurs poètes : nous avons vu l'un d'eux reprendre contre la spiritualisme chrétien l'œuvre antipaïenne de Lucrèce; comme si cette œuvre n'était pas achevée, dans ce qu'elle a de légitime, pour tous les bons esprits !

Ces hardiesses de doctrine ou plutôt de langage ont jeté le désarroi parmi les défenseurs de la philosophie traditionnelle comme de l'orthodoxie religieuse. Les représentants officiels de l'enseignement de l'Etat, M. Caro en tête, ont fait aux prétentions nouvelles l'honneur de les discuter dans leur chaire et dans leurs livres; le spiritualisme universitaire a traité avec le matérialisme physiologique, comme de puissance à puissance, et lui a fait, dit-on, des concessions. Cependant le grand orateur du parti démocratique, M. J. Favre, élu membre de l'Académie française en remplacement de M. Cousin, exposait sa popularité de chef de la politique radicale par des déclarations de foi spiritualiste au Palais-Bourbon et à l'Institut. La question se portait avec plus de bruit encore au Sénat où l'enseignement matérialiste de l'Ecole de médecine de Paris, dénoncé par une pétition, plus ou moins véridique

dans les détails, fournissait à M. Sainte-Beuve l'occasion de défendre au moins la liberté de la science.

Les prédicateurs catholiques qui ont tant de fois évoqué le fantôme de l'athéisme et du matérialisme contre les libres penseurs les plus spiritualistes et les plus religieux, se sont trouvés désarmés devant cette proclamation de doctrines dont ils avaient l'habitude de se servir comme d'un épouvantail. Le protestantisme, habitué à faire une part à la liberté, n'a vu dans cette réaction antireligieuse qu'une contre-façon de l'autorité catholique « L'air de Paris, dit *le Protestant libéral*, est en ce moment comme saturé d'incrédulité et d'athéisme, c'est de l'intolérance retournée : le principe est resté catholique, mais il est mis au service du matérialisme. »

J'oubliais de dire que les déclarations matérialistes ou athées, ne se contenant pas dans le livre, le journalisme et l'enseignement scientifique, se sont produites dans les assemblées publiques autorisées par les nouvelles lois sur le droit de réunion. La négation de Dieu et de l'âme s'y est fait applaudir, et les orateurs qui réclamaient, dans la démocratie libérale, une place pour l'influence spiritualiste ou religieuse, ont vu leur voix couverte par les huées de l'auditoire.

Ce mouvement, ce bruit, ce fanatisme retourné ne doivent pas nous inspirer trop d'inquiétude ni de souci. Il y a longtemps que nous avons lu dans Cabanis les prétendues découvertes du matérialisme physiologique, avec sa triomphante et décevante formule : « La pensée est une secrétion du cerveau. » On est revenu et l'on reviendra encore à la conscience, comme au seul mode de connaître et d'étudier les faits intellectuels et moraux, tout aussi réels et imprescriptibles que les faits physiologiques. On comprendra plus d'une fois encore, à propos des merveilleux rapports du moral et du physique, que supprimer l'un des deux termes d'une question, ce n'est pas la résoudre.

Quant aux entraînements de la réaction, ce n'est pas la première fois que l'histoire nous en donne le spectacle; on brise les idoles, on démolit les temples, on transforme les églises en magasins, on jette des pierres aux prêtres, on traite Dieu comme le complice du despotisme et la philosophie spiritualiste comme un auxiliaire des doctrines asservissantes ; puis on relève le culte du passé, on l'ho-

nore de ses regrets, on s'efforce de faire revivre les idées et les institutions évanouies, on essaye des restaurations impuissantes, après des destructions insensées. Le philosophe contemple de sang-froid ce va-et-vient des passions, fait pour troubler les politiques ; il sait que, d'elle-même, l'humanité n'avance ni ne recule aussi vite et qu'il ne dépend de personne de la jeter aussi complétement hors de sa voie; il reçoit du temps, pour son compte, des leçons de sagesse et voit sortir peu à peu, du milieu de ces oscillations, le progrès de la raison publique.

2

Jugement officiel sur la situation de la science philosophique en France. M. Ravaisson.

Chargé de tracer le tableau de *la Philosophie en France au* XIXe *siècle* [1] pour le recueil officiel des *Rapports sur les progrès des lettres et des sciences*, rédigés à l'occasion de l'Exposition universelle, M. Félix Ravaisson ne s'est pas borné à s'acquitter de la tâche qui lui était confiée; il a étendu et transformé son rôle de rapporteur. Non content de montrer ce que la philosophie de notre époque a produit de systèmes plus ou moins dignes de mémoire, il n'a pas craint d'exposer ses idées personnelles sur les grands problèmes philosophiques.

M. Ravaisson est un des penseurs les plus distingués de ce temps et à coup sûr l'un des plus originaux, si l'originalité consiste à dédaigner les points de contact avec ses contemporains. Il a débuté en philosophie, avec beaucoup d'éclat, par un *Essai sur la Métaphysique d'Aristote*, qui trahissait, avec une connaissance tout à fait extraordinaire de la philosophie péripatéticienne, un goût extrême pour ses principes. Aristote venait de se conquérir, au milieu de notre spiritualisme superficiel et de notre sensualisme ignorant, non-seulement un interprète, mais un disciple. M. Ravaisson n'a pas changé, ou plutôt il s'est développé dans son sens. Il est plus près que jamais de la métaphysique d'Aristote, il en professe la

[1] Hachette et Cie, gr. in-8°, 270 p.

doctrine transcendante en la rendant plus rigoureuse et plus absolue encore.

« Cette doctrine, dit M. Caro, qui se charge de la traduire à l'usage du public affairé d'un journal politique, *la France,* cette doctrine, on pourrait la définir par son nom, en l'appelant un *réalisme spiritualiste.* Elle consiste essentiellement à faire de l'esprit la réalité unique, l'universelle substance. Elle a pour principe générateur la conscience que l'esprit prend en lui-même d'une existence dont il reconnaît que toute autre existence dérive et dépend. Cette existence est son action même, sa pensée, et n'en diffère pas. Cette action spirituelle, cette pensée, cette volonté ne doivent pas s'entendre comme la manière d'être d'un être, comme le mode d'un sujet duquel elle diffère. Non; être, c'est proprement penser. Agir, vivre, c'est penser. Notre être vrai est toute action, toute pensée, toute perfection relative. Cette perfection relative se sent elle-même dans la dépendance d'une cause, laquelle est la perfection absolue. C'est même cette perfection absolue que nous sentons, que nous voyons la première et dont la nôtre ne nous paraît être qu'une limitation. »

Singulier écho de la formule fameuse : Νοησις, νοησεως νοησις. La pensée ne constitue pas seulement l'homme et Dieu, elle soutient aussi la nature. « L'organisme, dit encore M. Caro, s'explique d'après le type de l'âme qui est elle-même un organisme intérieur, et tous les êtres organisés ont en eux-mêmes le principe et la fin de leur mouvement et sont, comme Dieu, comme l'âme, mais à un moindre degré, des *causes d'elles-mêmes*, des choses enfin plus ou moins analogues à des personnes. » Il ne manque ici qu'un mot, leur nom aristotélique, celui d'*entéléchies*. Prise dans son ensemble, la nature n'est donc qu'une réfraction, une dispersion de l'esprit. L'esprit n'est pas seulement l'universelle lumière, il est aussi, pour M. Ravaisson, l'universelle substance. La matière resterait ce quelque chose de purement négatif qui, suivant les spiritualistes absolus, limite dans la créature, par sa réceptivité imparfaite, la perfection et l'infinité naturelle de la cause.

Après avoir résumé « ces explications si hautes, si subtiles, si étranges, » M. Caro ajoute qu'elles confondent sa pensée. Que diront donc les hommes moins versés dans les grandes spéculations philosophiques ? Je ne cher-

cherai pas, pour ma part, si l'on s'éloigne autant qu'on le pense du système qui fait, de l'esprit, de la matière qui monte, en faisant ainsi, de la matière, de l'esprit qui descend. En philosophie, comme en politique, les extrêmes se touchent, et le spiritualisme radical n'est peut-être qu'un matérialisme retourné. Quoi qu'il en soit, ce « réalisme spiritualiste » ne paraît pas être la philosophie dominante du XIX[e] siècle, en France du moins. Fils de Descartes, de Leibniz, de Condillac, de Voltaire, des Ecossais, des Allemands et de je ne sais combien encore de pères selon l'esprit, ne nous étonnerons-nous pas à bon droit de nous retrouver, en fin de compte avec M. Ravaisson, aussi purs péripatéticiens ?

3

Le christianisme libéral, selon les nécessités politiques du jour et selon l'histoire du dogme chrétien. MM. Guizot et de Gasparin.

Il faut que la liberté soit devenue, de nos jours, un besoin bien impérieux des esprits élevés, car nous voyons son alliance ardemment recherchée par les hommes qui ont eu le plus de peine à s'accommoder d'elle, dans la pratique de la vie politique, et par les systèmes que l'histoire nous montre vivant avec elle dans une perpétuelle incompatibilité d'humeur ou de principes. Voyez l'un des derniers livres de M. Guizot, ses *Méditations sur la religion chrétienne dans ses rapports avec l'état actuel des sociétés et des esprits*[1]. Une préoccupation domine l'auteur, celle de montrer que les croyances religieuses qui lui sont chères peuvent et doivent vivre en bonne intelligence, en parfaite harmonie, avec les institutions libres dont les sociétés modernes ne peuvent plus se passer, sous peine de tomber, par des alternatives de despotisme et d'anarchie, au rang des nations en décadence.

M. Guizot n'oublie-t-il pas les guerres séculaires entre le principe chrétien d'autorité et l'esprit de libre examen renaissant; cette longue histoire de compression d'un côté, de révoltes de l'autre, de violences des deux parts,

[1] Michel Lévy, frères, in-8°, XCVIII-294 p.

qui a enfin abouti à l'émancipation intellectuelle de l'Europe moderne? Entre la raison et la foi, la liberté et l'autorité, la science et la révélation, l'État et l Église, puissances si longtemps divisées et qui ne peuvent plus ni s'opprimer ni se supprimer, il prêche l'entente cordiale; il la croit désirable et possible. Et par la religion, nécessaire aux sociétés libres, il n'entend pas une sentimentalité vague, s'adressant aux âmes rêveuses, comme celle de l'auteur de la *Vie de Jésus*; il entend le christianisme positif, avec son autorité traditionnelle, qu'elle réside dans le Consistoire ou dans l'Église. « J'appelle les choses par leur nom, dit-il, c'est au christianisme que je pense. » Et ailleurs : « Je ne suis pas de ceux qui croient que les catholiques sont nécessairement hostiles à la liberté politique. » Comme exemple de catholiques libéraux, il cite Chateaubriand, le père Lacordaire, M. de Montalembert, le père Hyacinthe et M[gr] Darboy. Peut-être voudrait-on, en fait de catholicisme libéral, de plus sérieuses cautions. Celle de M. Guizot vaut mieux pour le protestantisme, car il est certain que, s'il se montre, au déclin de la vie, de plus en plus chrétien, il n'a jamais protesté plus haut de son dévouement à la liberté.

M. Guizot cite quelque part l'admirable discours prononcé au Corps législatif par son ancien rival, M. Thiers, sur les libertés nécessaires et la liberté de la presse. Il me semble avoir voulu faire aussi le sien, sur les libertés nécessaires dans l'ordre moral et religieux; c'est pour cela qu'il sort de sa profonde retraite.

J'ai beaucoup vu et un peu agi, dans ma longue vie, dit-il, dans un retour éloquent sur lui-même. J'ai pris part aux affaires du monde, je l'ai quitté et ne fais plus que le contempler; depuis vingt ans, j'essaye mon tombeau. J'y suis descendu vivant, et n'ai point tenté d'en sortir, j'ai à la fois l'expérience et le détachement. S'il m'était donné d'être encore de quelque service pour les deux grandes causes qui à mes yeux n'en font qu'une, la cause de la foi chrétienne dans les âmes, et celle de la liberté politique dans mon pays, j'attendrais avec reconnaissance, au sein de mon repos, cette aurore du jour éternel que les insensés appellent la mort, dit Pétrarque :

Quel che morir chiaman gli sciocchi.

La pensée de la vie future n'empêche pas toutefois

M. Guizot de revenir avec plaisir sur les grands souvenirs de sa longue carrière. Un autre volume publié par lui, cette année, en est la preuve. C'est, sous le titre de *Mélanges biographiques et littéraires*[1], une suite d'articles très-intéressants sur les personnages avec lesquels il a été en relation, ou dont il a particulièrement étudié la vie ou les ouvrages. Tels sont l'historien Gibbon, de Barante, Mme Récamier, la comtesse de Boigne, la princesse de Liéven, etc. Un sentiment intime et personnel règne dans ces études, où l'auteur trouve encore l'occasion d'affirmer sa foi de chrétien et de protester contre l'impuissance des rêves poétiques d'une imagination panthéiste à satisfaire notre besoin de croire et d'espérer.

Cette liberté que M. Guizot s'efforce de concilier avec l'autorité religieuse, par un juste sentiment des conditions politiques des sociétés modernes, le comte Agénor de Gasparin la réclame au nom des principes mêmes de la philosophie chrétienne, avec cette ferveur mystique particulière à certains écrivains du protestantisme moderne, et dont la comtesse de Gasparin (l'auteur des *Horizons prochains*) est devenue le type le plus complet [2]. Il nous présente la liberté comme formant, avec la famille, l'une des deux passions de son cœur et l'un des deux buts de sa vie. Il a consacré à son histoire, à sa défense, à la détermination de ses droits et de son rôle, de longues années d'études, et il est sorti de ses veilles un traité étendu intitulé : *la Liberté morale* [1].

Le programme en est vaste et complet. C'est une enquête historique d'abord, puis psychologique, religieuse, politique et sociale. L'auteur cherche ce que fut la liberté, ou plutôt ce qu'elle ne fut pas, dans l'antique Orient et dans les Etats de l'Occident avant l'ère chrétienne. Il voit dans celle-ci l'avénement même de la liberté dont les progrès se mesurent par les défaites du principe païen. Les divers échecs de la liberté dans le monde moderne ne sont que des revanches passagères du paganisme contre la foi chrétienne. M. de Gasparin ne veut pas qu'on se borne à voir dans le christianisme un grand fait historique,

1 Michel Lévy, frères, in-8°, VIII-466 p.
2 Voy. ci-dessus, p. 246
3 Michel Lévy, frères, 2 vol. in-18, VIII-432-536 p.

une révolution régulière, quoique capitale, dans l'ordre des idées et des faits politiques et sociaux. Il repousse les « admirations qui s'adressent à l'Evangile comme au produit le plus admirable de l'histoire. » La doctrine de Jésus ne se rattache à aucune de celles qui la précèdent; le christianisme n'a rien continué, mais tout changé; entre lui et ce qui n'est pas lui, il n'y a que contraste. Ni Socrate ni Platon n'ont préparé l'enseignement de Jésus; l'Évangile n'a point de commencement hors de lui-même, il est tout révélation. Il est la grande révolution; il est la liberté succédant à la servitude.

L'assurance et la bonne foi avec lesquelles ces affirmations se produisent sont faites pour déconcerter la critique. Comment peut-on donner de pareils démentis à la philosophie et à l'histoire? Comment peut-on dire que « l'antiquité païenne n'a transmis quoi que ce soit au christianisme? » Comment peut-on croire que le grand principe nouveau de l'enseignement évangélique soit la liberté? On a fait cent fois justice de ces respectables illusions : les Pères mêmes de l'Eglise ont reconnu dans la philosophie païenne bien des germes chrétiens. L'un d'eux n'a-t-il pas appelé le platonisme une préface de l'Evangile? Ne prétendait-on pas, au moyen âge, sauver les âmes de plusieurs philosophes grecs, et canoniser l'un d'entre eux? Il faut voir, dans les études de M. Havet sur les origines du christianisme [1], comment la philosophie grecque et romaine avait préparé les esprits et les cœurs à la semence chrétienne. Quant à l'assimilation absolue du principe chrétien avec la liberté, le livre de M. Larroque sur *l'Esclavage chez les nations chrétiennes* [2] a montré d'avance que c'est là un tour de force qui ne s'exécute qu'en sautant à pieds joints par-dessus les textes et l'histoire.

L'auteur de *la Liberté morale* s'efforce de traiter son sujet sous ses divers aspects scientifiques. Il faut convenir pourtant qu'il fait une trop grande place au sentiment. Il ne cède pas à la même fougue d'imagination que Mme de Gasparin dans les nombreux ouvrages que nous avons présentés d'elle à nos lecteurs; il n'exagère pas au même degré, dans son style, la dernière manière, heurtée

[1] *Revue contemporaine*, livraison du 15 août 1868 et suiv.
[2] Voy. t. VII de *l'Année litt.*, p. 290 et suiv.

et excentrique, de M. Michelet; mais il ne se défend pas de s'adresser, comme l'auteur des *Horizons prochains*, à la sensibilité plutôt qu'à la raison, et d'invoquer au secours de ses opinions des impressions qui devraient s'interpréter contre elles. On peut en juger par la page suivante où, pour s'exciter aux résistances de la liberté contre le triomphe passager de la force dans le monde humain, il développe avec une poétique complaisance le tableau des fatalités immuables de la nature :

Il y a une douceur réelle à s'occuper de cela aujourd'hui. Je me rappellerai toujours que, l'an dernier, par une belle journée de juin, je venais de mettre la dernière main à mes recherches préparatoires; établi sous ma chère tonnelle, mes notes arrangées en bon ordre, j'allais commencer, quand les journaux arrivèrent; ils apportaient la nouvelle de la rupture entre l'Autriche et la Prusse. Je reportai les yeux sur mon papier; je me demandai si j'étais fou, si la pauvre liberté morale avait chance de se faire écouter désormais; puis, regardant autour de moi, je vis un tel éclat, une telle paix dans la nature, la persistance tranquille de l'ordre divin m'apparut avec tant d'évidence, que j'eus honte d'avoir douté. Deux nids étaient là, cachés sous les pampres et commis à ma garde, à l'heure même où les premiers coups de canon se tiraient en Bohême ; les deux mères couvaient leurs œufs, les deux pères voltigeaient et chantaient sur l'arbre voisin.

Je compris alors combien de place l'immuable occupe sur la terre. Quel bonheur de se plonger dans ce qui ne change pas ! Voici les lois éternelles, voici les vérités; voici les principes; un principe défie un événement.

Loin d'être inopportune, l'étude que j'avais entreprise répondait aux besoins de notre génération. Quand avait-il été plus urgent de former des hommes? Quand avait-il été plus nécessaire d'être soi, de ne pas dépendre des accidents, de ne pas s'agenouiller devant le succès, de ne pas se perdre dans la foule, de ne pas subir les nivellements?

Les idées libérales ont vraiment une grande puissance pour garder leur ascendant sur des esprits engagés dans une pareille sentimentalité, et qui, pour y rester fidèles et les concilier avec leurs convictions religieuses, faussent l'interprétation de leurs doctrines et en dénaturent toute l'histoire.

4

Opposition historique et dogmatique du christianisme et de la liberté. M. Guichard. Christianisme et progrès. M. Troplong.

L'objet d'un livre qui a pour double titre : *la Liberté de penser*, *Fin du pouvoir spirituel* [1], n'a pas besoin d'être expliqué. L'auteur, M. V. Guichard, ancien représentant, est parti de cette idée, que « la liberté de penser et l'obligation de croire sont les deux contraires. » Le triomphe de l'une est nécessairement la mort de l'autre. Toute l'histoire du christianisme est là pour montrer à quelles persécutions sanglantes conduit la foi imposée, la guerre à l'erreur, en matière religieuse. La raison et la science vivent de liberté, et la société humaine où elles prennent place repose sur la justice et la tolérance.

Le livre de M. Guichard offre une particularité ingénieuse. Chacun des chapitres a deux épigraphes en regard l'une de l'autre, et toutes deux empruntées à des documents authentiques : l'une est une des formules de l'obligation de croire, l'autre une des devises de la liberté de penser. Voici un exemple de cette opposition.

Les princes temporels ne doivent pas épargner les pervers ; ceux qui servent un autre Dieu que Notre-Seigneur doivent être tués du glaive, et leurs cités brûlées par le feu. (*Droit canonique,* Grégoire XIII, t. I, p. 322.)

La Constitution garantit, comme droit naturel et civil, ... la liberté à tout homme d'exercer le culte religieux auquel il est attaché. (*Constitution du 3 septembre 1791*, titre I.)

Ce double thème de l'intolérance du dogme religieux d'une part, et de la liberté de penser reconnue, mais non inventée par l'esprit moderne, est ramené en de nombreuses variations. D'un côté, c'est le concile de Latran de l'an 1215, qui décrète : « Les puissances temporelles jureront d'exterminer les hérétiques, » serment que Louis XVI dut prononcer encore en 1774, ou bien : « Tous ceux qui seront trouvés atteints du seul soupçon d'hérésie

[1] Le Chevalier, in-18, IV-560 p.

seront frappés du glaive ; » c'est la loi des Juifs établissant les sacrifices humains par cette prescription du *Lévitique* (ch. XXVII, v. 29) : « Nul interdit dévoué à l'Eternel ne se rachètera, mais on le fera mourir ; » c'est, pour abréger et arriver à notre temps, l'*Encyclique* du pape Pie IX (octobre 1861), déclarant une fois de plus : « Il faut réprouver, comme absolument fausse et un véritable délire, la pensée que la liberté de conscience et des cultes est un droit propre à chaque homme, qui doit être proclamé par la loi et assuré dans tout Etat bien constitué. » D'autre part, au contraire, ce sont toutes nos constitutions modernes proclamant, après celle de l'an II, que « le droit de manifester sa pensée et ses opinions, le libre exercice des cultes, ne peuvent être interdits ; » ce sont les Chartes mêmes de 1814 et de 1815, déclarant, comme plus tard celle de 1830 : « Chacun professe sa religion avec une égale liberté et obtient pour son culte la même protection. » C'est, dans l'ordre des sentiments, pour faire contraste avec notre christianisme dévié, l'ancienne loi des Douze-Tables qui portaient au titre du culte divin : « Honorer les dieux par la chasteté, la piété, le désintéressement ; » c'est Zoroastre disant, comme l'Evangile : « Aimons-nous les uns les autres, et que la concorde règne toujours parmi nous. » Voilà les enseignements de la raison et de l'histoire. Le système qui les méconnaît peut être encore debout, il n'en est pas moins condamné, et l'on peut, comme M. V. Guichard, parler de sa fin.

Pour se reposer des études spéciales et techniques de la jurisprudence, M. le premier président Troplong a traité un point important de la philosophie de l'histoire dans un mémoire à l'Institut qui est devenu un volume et a eu les honneurs d'une triple réimpression. Son titre marque bien le sujet : *De l'Influence du christianisme sur le droit civil des Romains*[1], et les conclusions sont tout à fait en faveur de l'influence chrétienne. Suivant M. Troplong, « le droit romain a été meilleur sous l'époque chrétienne que dans les âges antérieurs les plus brillants ;... mais il a été inférieur aux législations modernes, nées à l'ombre du christianisme et mieux pénétrées de son esprit. »

[1] Hachette et Cie, in-18.

Ce progrès est-il aussi visible que le croit l'auteur ? Le droit romain, compilé, pendant les derniers jours de la décadence, dans les vastes collections de Justinien, a-t-il cette immense supériorité sur les époques brillantes où il était un des éléments de la grandeur et de la dignité romaine ? M. Troplong sait mieux que personne que cela a été contesté par des hommes d'une grande science. Il ne s'en émeut pas et déclare : « Tout ce qu'on a dit de contraire n'est qu'un paradoxe ou un malentendu. » En admettant ce progrès continu et réel dans le droit, ne faudrait-il pas y voir, à côté de l'influence chrétienne, l'œuvre du temps, de la philosophie et de la raison s'éclairant chaque jour davantage et faisant passer ses lumières dans les institutions, tantôt avec le concours de la religion, tantôt sans elle ou malgré ses résistances ?

5

Libre pensée et spiritualisme en psychologie et en morale. MM. Bersot, L. Richer, J. Barni.

Une des prétentions du matérialisme est d'être, dans la philosophie, le vrai, le seul représentant de la liberté ! C'est une étrange illusion. Le spiritualisme n'a-t-il pas eu, de tout temps, ses libres penseurs, ses champions ardents, ses martyrs même de l'émancipation de la raison ? Il est bon de rappeler qu'il n'est pas devenu une doctrine d'esclaves, et que le drapeau de l'indépendance peut être de nos jours encore son drapeau. C'est ce que fait M. Ernest Bersot, en intitulant fièrement *Libre philosophie* [1] le volume de la « bibliothèque de philosophie contemporaine » qu'il consacre à la défense du moderne spiritualisme.

Sorti des rangs d'une philosophie officielle qui donnait à l'idéologie une trop grande place et substituait la psychologie à l'anthropologie, M. Bersot a su mieux comprendre que ses maîtres les relations complexes de l'homme et de la nature, et la diversité contenue dans l'unité de la vie. Il n'isole pas la science psychologique des sciences naturelles ; il n'enferme pas la connaissance entière de

[1] Germer-Baillière, in-18, xii-168 p.

l'homme dans celle d'un moi abstrait; il ne laisse pas aux philosophes matérialistes le monopole de la grande question du physique et du moral qui domine et résume toute la science de l'homme, ni celui de la méthode expérimentale, qui est la première expression scientifique de la liberté et la condition du progrès.

La libre pensée n'est pas synonyme de scepticisme, et les philosophes les plus ardents à combattre les préjugés ou l'intolérance en matière religieuse ne sont pas les derniers à réclamer la reconstruction de doctrines ou d'institutions religieuses conformes à l'idéal moderne. Telle est la tendance des *Lettres d'un libre penseur à un curé de village*, par M. Léon Richer[1]. Une introduction, écrite par M. Adolphe Guéroult, rédacteur en chef de *l'Opinion nationale*, où ces lettres ont paru d'abord, en marque le double caractère : opposition très-vive à l'esprit d'un autre âge qui ne veut pas mourir ou qui cherche à renaître, aspiration généreuse vers une foi nouvelle en harmonie avec la science et la politique de ce siècle. Le livre de M. Léon Richer témoigne l'importance persistante de la question religieuse, en mêlant aux polémiques du jour les discussions de principes. L'auteur, en rompant avec les formes vieillies, se montre plein de respect pour les traditions spiritualistes; loin de s'arrêter dans le doute, ou la négation, la critique, il expose une profession de foi complète de rationalisme religieux. Il paraît se souvenir beaucoup de la confession du Vicaire savoyard et de cette religion naturelle où tant de dogmes acceptables à la raison sont compromis par une sentimentalité vague et la poésie irréfléchie des souvenirs. M. Léon Richer et les hommes de l'école de M. Guéroult feront bien de songer aux dangers du dogmatisme religieux auquel ils aspirent. Le ratonialisme peut tourner à l'intolérance, quand il aboutit à des dogmes, et la religion naturelle elle-même fait peur, quand on se souvient de cette disposition édictée par J.-J. Rousseau, dans le *Contrat social :* « Si quelqu'un, après avoir reconnu publiquement ces dogmes, se conduit comme ne les croyant pas, qu'il soit puni de mort. »

[1] Le Chevalier, in-18, x-288 p.

Un philosophe plus éloigné de la pensée d'invoquer le *compelle intrare* au service de la raison est M. Jules Barni, qui n'en soutient pas moins énergiquement les principes de la morale rationnelle comme science, et son autorité comme règle de la vie. Son livre, *la Morale dans la démocratie* [1], nous le montre toujours fidèle à la cause de l'indépendance philosophique et à celle de l'amélioration des masses populaires que nos révolutions ont rendues souveraines. Il y porte un sentiment très-haut de la dignité humaine dont il fait le principe vivifiant de la morale individuelle et sociale. Il faut respecter, il faut *cultiver l'humanité* en nous et dans les autres, c'est le point de départ de tous les devoirs négatifs et positifs qui font de chacun de nous un artisan de son propre perfectionnement moral et du progrès de l'humanité.

M. Barni traite de la morale au point de vue des questions politiques et sociales modernes et considère successivement la morale dans l'atelier, la morale devant la misère, la morale dans l'État, et la morale dans les rapports des États entre eux. On voit qu'il n'est point de hautes questions auxquelles la morale reste étrangère, mais toutes ces discussions élargissent le programme des devoirs sans faire perdre de vue la condition essentielle de l'obligation morale, la liberté. L'auteur de *la Morale dans la démocratie* ne voit pas entre l'esprit moderne et le christianisme d'incompatibilité absolue. Porté par le principe de tolérance à la conciliation, il admire la morale de l'Évangile, sans se préoccuper assez des contradictions des diverses prescriptions évangéliques entre elles, et surtout de la difficulté d'interpréter, comme il le demande, suivant les règles de la raison, des maximes de conduite qu'on se fait gloire de mettre au-dessus d'elle.

6

Une question métaphysique oubliée : « l'origine du mal. » M. Naville.

La question de l'existence et l'origine du mal dans le monde, trop négligée de nos jours par la philosophie

[1] Germer-Baillière, in-18.

officielle, tenait autrefois une grande place dans la théologie; elle était même l'objet capital de la philosophie religieuse traitée par la raison, c'est-à-dire de la théologie naturelle. De là venait le nom propre de cette dernière, la *théodicée*, c'est-à-dire l'étude de la conciliation de la justice de Dieu avec la présence du mal dans son œuvre. M. E. Naville est ramené à cette question, comme philosophe et comme théologien; son livre, *le Problème du mal* [1], se compose de sept discours prononcés à Genève et à Lausanne devant un public protestant, et qui se ressentent plus de l'inspiration évangélique que des préoccupations philosophiques.

L'auteur constate la généralité du mal dans la nature et dans l'humanité. Celle-ci l'éprouve sous trois formes : la douleur, l'erreur et le péché. Après avoir longuement discuté les conditions du problème, M. E. Naville propose la solution que voici : « L'humanité est corrompue, parce qu'elle s'est corrompue. Un acte primitif de l'humanité a créé, par l'abus du libre arbitre, par une révolte contre la loi, le cœur mauvais de l'humanité. D'où résulte que, dans chaque individu, il faut distinguer deux choses . 1° sa volonté personnelle, responsable de ses actes et de son consentement aux inclinations de la nature; 2° la nature humaine qui est en lui et dont il est responsable, pour sa part, non comme individu, mais en sa qualité d'homme. »

Je ne vois guère là qu'une forme un peu alambiquée de la vieille doctrine du péché originel, qui joue un si grand rôle dans les religions primitives de l'Orient, tournées tout entières vers le passé de l'humanité et peu soucieuses de son avenir. Je ne discuterai pas ici ce problème; il y a deux solutions contraires, résumées dans ce beau vers de Lamartine :

Imparfait ou déchu, l'homme est le grand mystère.

Convient-il à notre époque, emportée, dans son activité, par tant d'aspirations, de préférer, même sur la foi de saint Paul, le dogme de la chute qui s'expie au fait de l'imperfection dont on travaille à sortir?

1. J. Cherbuliez, in-18, VIII-332 p.

7

Les formes littéraires de la morale. La pensée et l'image.
M. Arm. Pommier.

Rien de plus séduisant, avec un peu de loisir et quelque esprit d'observation, que de reprendre la tâche des La Rochefoucauld, des Pascal, des La Bruyère, des Vauvenargues; mais rien de plus difficile que d'ajouter un seul trait nouveau et fort à ceux de ces peintres immortels sur l'homme et la société. Les réflexions et maximes publiées par M. Armand Pommier, sous ce titre : *A travers la vie* [1], sont dignes de sympathie; elles sont d'un esprit élevé, qui comprend que la vie a un but sérieux et que nos facultés doivent s'attacher à des objets dignes d'elles, mais ces pensées détachées manquent du nerf, de l'énergie, de la concision que le genre réclame. Ce sont parfois d'excellents conseils, mais on peut leur appliquer cette image célèbre faite pour les conseils de la vieillesse : « Comme le soleil d'hiver, ils éclairent sans échauffer. »

M. Armand Pommier nous dit, par exemple :

Ni la menace ni la flatterie ne nous émeuvent.

Ou bien :

Ce n'est point à contenter tout le monde que l'on se doit évertuer, mais à satisfaire aux lois de l'équité, aux préceptes du bon sens.

Ou encore .

Craignez Dieu, puis votre conscience, ensuite restez sans peur.

Tout cela est à merveille; mais il manque à ces préceptes le tour ou l'image qui les fixe dans l'esprit. M. Armand Pommier est mieux inspiré quand il dit, avec ou sans images :

[1] E. Cournol, in-18, 380 p.

Laissez l'eau aux poissons, l'air aux oiseaux, l'amour à la jeunesse.

Ou bien :

Un ami, c'est beaucoup ; cent ennemis, peu.

Ou encore :

Quand on aime, il arrive qu'un rien nous trouble, nous inquiète, nous désole, qu'un rien aussi nous rend la sérénité. Ce sont les nuages qui voilent le soleil au printemps.

Dans cette dernière pensée, je me suis permis d'écourter l'image; l'auteur, qui ne sait pas s'arrêter, l'étend, la charge et l'amortit. « Au printemps, dit-il, des nuages voilent le soleil; alors les fleurs tressaillent et se penchent désolées. Bientôt revient l'azur : la joie brille de nouveau. » Ce n'est pas ainsi que les moralistes emploient la méthaphore; Vauvenargues dit en deux mots : « Les feux de l'aurore ne sont pas si doux que les premiers regards de la gloire. » Et La Rochefoucauld : « Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement. » C'est faire tomber l'image sur la pensée, comme un rayon.

8 [1]

Efforts universels pour vulgariser la morale. Catéchisme philosophique. M. Vercamer et Une mère. MM. Boysset et Franck.

La philosophie cède aujourd'hui, comme toutes les sciences, à un besoin qui caractérise notre époque, celui

[1] Aux livres de philosophie, de morale et de religion étudiés dans la présente section, je puis ajouter les suivants, sur quelques-uns desquels je devrai revenir : *Journal de l'autre monde*, par l'abbé Bautain (Hachette et Cie, in-18); *les Apôtres*, par l'abbé Bourassé (Tours, Mame, in-8°); *le Matérialisme et la Science*, par M. Caro (Hachette et Cie, in-18); *la Morale et la loi de l'histoire*, par le P. Gratry (Douniol, 2 vol. in-8°); *Étude médico-psychologique du libre arbitre humain*, par M. P.-J. Grenier (Delahaye, in-8°), simple thèse d'étudiant en médecine dont les rigueurs universitaires firent un événement; *les Problèmes de*

de se répandre et, comme on dit, de se vulgariser. Les livres de propagande philosophique abondent, et les hommes le plus haut placés dans l'enseignement ou dans la science ne dédaignent pas d'écrire de tout petits livres pour le peuple. Ils se chargent aussi de lui faire des lectures publiques et des leçons. Ainsi, parmi les conférences qui ont lieu à l'Asile impérial de Vincennes pour les ouvriers convalescents, un certain nombre portent sur la philosophie, la morale et l'économie politique, et elles ont pour auteurs des professeurs du Collége de France, des membres de l'Institut, des publicistes distingués.

Ce mouvement de vulgarisation de la science philosophique s'est marqué d'une façon particulière par un concours qui avait pour objet la rédaction d'un « catéchisme de morale universelle. » Ce n'était pas l'Académie des sciences morales et politiques qui l'avait ouvert, mais un simple particulier, M. Louis-Auguste Martin, l'auteur de l'*Annuaire philosophique*. Le prix était de cinq cents francs et devait être décerné par une commission prise dans la rédaction du journal *la Morale indépendante*, dont M. Martin est un des collaborateurs. Les principes bien connus de ce journal indiquaient l'esprit dans lequel devait être rédigé le catéchisme à couronner. Non-seulement il devait être indépendant de toute religion positive et s'adresser aux protestants comme aux catholiques, aux juifs aussi bien qu'aux chrétiens; il devait encore désintéresser la question morale de la question religieuse et tirer toute la science des devoirs de la seule conscience, sans le secours d'aucune métaphysique ni théodicée, selon les doctrines qui ont fait tant de chemin, depuis trois ou quatre années, sous le nom de morale indépendante.

De nombreux mémoires répondirent à l'appel. Huit d'entre eux furent distingués par des mentions honorables, et des extraits en furent publiés dans le journal; deux partagèrent le prix. Ces deux derniers ont bientôt paru en en-

l'âme, par M. A. Laugel (Germer-Baillière, in-18); *Lettre philosophique à M. Rosenkranz, éditeur de Kant*, par M. C. Schœbel (même libr., in-8°); *l'Imagination, ses bienfaits*, etc., par M. J. Tissot (Didier et Cie, in-8°), enfin *la Religion*, par M. E. Vacherot (Chamerot et Cie, in-8°), le livre philosophique le plus important des derniers jours de l'année.

tier, sous la forme de livres; l'un resta anonyme, sous cette simple signature : *Une mère;* l'autre avait pour auteur M. Charles Vercamer, chef d'institution à Bruxelles. Le travail de celui-ci fut signalé par une assez curieuse polémique.

Lauréat d'un concours institué par les partisans déclarés de la morale indépendante et pour le plus grand honneur de cette doctrine, il s'est trouvé que M. Vercamer en niait résolûment les principes. « Quelques précautions que nous avons prises, disait-il, de ne faire intervenir aucune donnée religieuse ou métaphysique, il nous a paru impossible de ne pas indiquer, de temps à autre, l'arbre où se cueille les fruits qui ont noms principes et règles de conduite. On peut bien se perdre dans les divagations d'une métaphysique creuse ou dans les incertitudes d'opinions religieuses s'anathématisant à l'envi; mais quant à repousser tout à fait cette lumière commune que nous retrouvons au fond de la conscience et où toutes les opinions philosophiques et religieuses se rencontrent, ce serait, selon nous, folie et prétendre bâtir dans l'air ou sur le sable mouvant. » Dans son introduction imprimée, M. Vercamer dit plus expressément encore, et avec une certaine pointe de déclamation : « Les mystères du Sinaï et du Golgotha laisseront dans le cœur des traces plus durables que tous les raisonnements, que les plus beaux discours du langage sentimental ou philosophique. » Le rapporteur du concours a protesté contre cette prétendue nécessité de l'intervention de l'idée religieuse dans la morale, tout en couronnant l'auteur qui s'en faisait l'interprète. Ce désintéressement qui va jusqu'à décerner des prix aux adversaires de ses doctrines, a valu à ces Messieurs de la Morale indépendante plus d'une critique et d'une raillerie.

Le *Catéchisme de morale universelle* de M. Vercamer[1] a deux torts peut-être : celui de n'être pas un catéchisme et celui de traiter des questions qui n'ont pas un intérêt universel. Le mot de catéchisme éveille dans l'esprit l'idée d'un enseignement tout à fait élémentaire, offrant aux plus jeunes intelligences des vérités très-faciles à comprendre, ou des mystères absolument incompréhensibles sous des formules très-brèves confiées à la seule mémoire. Or, tel

[1] Hachette et Cie (Bruxelles, F. Claassen), gr. in-8°, 180 p.

n'est pas l'enseignement de M. Vercamer. Il est le plus élevé que la philosophie puisse concevoir, c'est celui qui dérive de la doctrine de Kant, donnant à l'homme pour loi la liberté, et pour règle de morale « l'impératif catégorique, » ou notion pratique du devoir avec l'idée de Dieu comme terme spéculatif de la raison pure. Suivant la morale dans toutes ses conséquences sociales, l'auteur introduit dans son catéchisme la politique, avec ses principes de tous les temps et ses problèmes de l'heure présente. Il traite les questions de souveraineté, de représentation ou de délégation de pouvoir, de gouvernement et de révolution. Il explique les différences essentielles entre la société moderne et la société antique, distingue le point de vue *a priori* de la pratique expérimentale, et trace le portrait de l'homme d'Etat *doctrinaire,* tel qu'il a été et tel qu'il devrait être. J'aurai, pour ma part, toujours beaucoup de peine à m'habituer à la forme de questionnaire appliquée à ces hautes spéculations.

Le *Catéchisme de morale universelle* rédigé par « Une mère [1] » est, à tous égards, plus à la portée du public encore peu éclairé auquel il s'adresse. Destiné par l'auteur « à la jeunesse de tous les pays, » il est plutôt fait pour l'enfant que pour le philosophe. La mère de famille qui l'a écrit l'avait composé sans le vouloir, presque sans le savoir, en pratiquant sur ses enfants et petits-enfants une éducation rationnelle. Pour prendre part au concours de la *Morale indépendante,* elle n'avait qu'à formuler en théorie ce qui lui avait réussi en pratique. « C'est avec une expérience de mère, dit-elle, et en toute simplicité de cœur que j'ai écrit ce livre. » On s'en aperçoit à chaque page.

Son catéchisme, puisque catéchisme il y a, se divise en trois parties : catéchisme des petits enfants, catéchisme des adolescents, catéchisme des adultes. Le langage change avec les sujets, suivant l'âge auquel l'enseignement s'adresse. Avec les enfants, la mère procède par demandes et par réponses, et, selon la coutume peu rationnelle du genre, c'est le maître qui fait la question, et l'élève qui répond, c'est-à-dire qui enseigne. Si l'on tient

[1] In-18, XII-132 p.

à garder la forme de questionnaire, on devrait bien intervertir les rôles et mettre les questions dans la bouche de l'enfant et les réponses instructives dans celle des professeurs.

Je vois avec plaisir la mère abandonner la méthode routinière avec les enfants devenus plus grands : son catéchisme des adultes est une conversation entre elle et son fils ou sa fille, conversation dictée par le cœur et la raison, et propre à éclairer et fortifier l'un et l'autre. Aucune question de morale ou de politique n'est traitée scientifiquement, mais les principes les plus purs sont inculqués sous la forme de sentiments généreux. Les grandes idées de solidarité humaine, de jutice, d'égalité, de dignité personnelle, le respect du droit et le dévouement au devoir, entrent dans l'âme sans autre secours que leur propre évidence et la satisfaction élevée qu'ils donnent à la raison. Une mère qui sent et qui comprend ainsi est la meilleure des institutrices; c'est la Cornélie moderne; ses enfants ne sont pas seulement ses bijoux, ils sont la force et l'espoir de la société.

Un concours pseudo-académique n'était pas nécessaire pour produire des catéchismes, tant le mot et la chose sont en faveur. J'en vois figurer un dans la collection dite bibliothèque libérale, le *Cathéchisme du* XIXe *siècle*, par M. Ch. Boysset, ancien représentant du peuple [1]. Suivant l'auteur, le XVIIIe siècle a bien fait son œuvre, une œuvre de démolition. A nous revient une autre tâche, celle d'une reconstitution sociale, et la première chose que nous ayons à faire, pour répondre aux aspirations qui survivent aux ruines amoncelées autour de nous par l'esprit critique, c'est « d'instituer la morale scientifique. » Voici l'idée un peu prétentieuse que l'auteur se fait de cette morale, et sa manière plus pompeuse que claire de l'exprimer :

Sa base large et ferme est dans le développement intellectuel de l'homme, ainsi que nous l'avons proclamé. Déjà, nous avons montré que la seule culture scientifique, la seule éducation spéculative générale, instituant dans le cerveau humain une vision d'ensemble, simple, claire, précise du monde extérieur, inor-

[1] Degorce-Cadot, in-18, 264 p.

ganique ou vivant, assure à la raison une haute influence d'une incontestable efficacité, une sorte de prépotence immanente qui se manifeste par la décroissance marquée des emportements passionnels et de leur prépondérance initiale. C'est là une action générale qui embrasse tous les phénomènes cérébraux dans sa tutelle précieuse, peut se détailler par une série d'analyses spéciales.

Le *Catéchisme du* XIXe *siècle*, dédié par l'auteur à ses fils, est un appel à la jeunesse qui doit remplacer les générations éteintes ou fatiguées de 1830 et 1848. C'est un livre de propagande de politique libérale plutôt que de morale philosophique.

Cette dernière a sa représentation complète dans le livre populaire d'un membre de l'Institut, professeur au Collége de France, la *Morale pour tous*, de M. Ad. Franck[1]. C'est un abrégé didactique des parties de l'enseignement philosophique des colléges relatives à la science des devoirs, à ses principes et à ses applications. La psychologie n'y figure que par ses rapports avec la morale. Il faut bien étudier les facultés de l'âme humaine pour les gouverner. De là un certain nombre de chapitres sur l'homme intellectuel et moral, sur la sensibilité, la liberté, les motifs ou mobiles d'action, les influences exercées sur nous par les passions, les impressions extérieures, par l'éducation de l'individu ou la civilisation des peuples. Viennent ensuite les questions générales de la morale, celle de son principe, le bien obligatoire ou devoir, et de ses rapports avec le plaisir et l'intérêt, puis celle des sanctions de la loi morale : sanction individuelle par le remords ou la satisfaction de la conscience et par toutes les conséquences naturelles de nos actions bonnes ou mauvaises ; sanction sociale par l'estime et le mépris de nos semblables et par les dispositions pénales des lois ; sanction religieuse enfin par la conception de la vie future.

La morale est alors étudiée dans toutes ses branches particulières, à travers tous les groupes de devoirs que nous imposent la dignité même de notre nature, nos relations générales avec les hommes, nos relations par-

[1] Hachette et Cie, in-18, XII-192 p.

ticulières avec la famille et avec l'État. Toutes les grandes questions de politique et de droit social se présentent sur notre passage, comme sources de devoirs à accomplir ou de droits à respecter. La théodicée ou théologie naturelle ne figure ici qu'accessoirement. La morale religieuse doit être le couronnement de la morale, mais une fois Dieu conçu comme le principe ou le terme de la loi morale, le premier et le plus clair de nos devoirs envers lui, sinon le seul, est l'accomplissement de toutes les obligations que nous a d'abord imposées la conscience envers nous-mêmes et envers nos semblables. Y a-t-il même des devoirs spéciaux envers Dieu? L'auteur de la *Morale pour tous* hésite peut-être à l'affirmer; il parle plutôt des sentiments que la nature de Dieu et de ses attributs, entrevue par la raison, nous inspire, que des devoirs qu'elle nous impose. La perfection infinie ne peut se concevoir sans exciter dans l'âme des mouvements d'admiration ou d'amour. Le principal éloge qu'on puisse faire du livre de M. Franck, c'est d'élever et fortifier la raison à laquelle seule sa morale s'adresse. Son tort est d'avoir négligé le sentiment, qui est une force morale aussi, et qui récompense le moraliste de lui avoir fait une juste part, en donnant du charme et de la chaleur à son style.

SCIENCES POLITIQUES ET SOCIALES ACTUALITÉS

Les grandes questions politiques de la démocratie moderne. M. Prévost-Paradol. — Polémiques contemporaines. Critique savante. Vives attaques. Répliques. MM. Renan, Rochefort, Giraudeau. — La synthèse de l'Exposition universelle, ou philosophie de l'industrie moderne. M. Michel Chevalier. — L'Économie politique. Les hommes, les questions, les principes, les applications. MM. du Puynode, A. Clément, Courcelle-Seneuil, Frignet, Et. Baudry. — L'enseignement de la science économique. Ses divers degrés. MM. J. Garnier, Edm. About. Mme Carraud. — Les questions d'actualité dans les débats parlementaires. MM. J. Simon, Havin et Carnot. — La question orageuse de l'instruction des filles. Les prélats. MM. Sainte-Beuve et Em. Sauvestre.

1

Les grandes questions politiques de la démocratie moderne. M. Prévost-Paradol.

M. Prévost-Paradol s'était fait jusqu'ici tout son renom d'écrivain politique par une guerre d'escarmouches; il a livré, cette année, sa grande bataille, sans beaucoup ajouter à sa réputation, soit que celle-ci n'eût plus à grandir, soit qu'il fût difficile de répondre par l'importance de l'œuvre aux exagérations de l'attente publique. Après une longue série d'articles de journaux, de préfaces, de lettres de circonstance, fragments divers dont on compose des volumes, sans faire des livres, il a voulu écrire un vrai livre, et il a publié *la France nouvelle*[1]. Ce n'est rien moins qu'un traité de philosophie politique, approprié aux sociétés contemporaines, un ensemble de considérations

[1] Michel Lévy, frères, in-18, XVI-420 p.

sur les principes qui se dégagent de nos révolutions politiques et sur les applications qu'elles réclament pour assurer de nos jours l'ordre et développer la liberté. C'est l'héritage même de Montesquieu, librement recueilli et sous bénéfice d'inventaire; c'est l'esprit des lois et des institutions de cette démocratie que Roger-Collard voyait déjà « couler à pleins bords » et dont il faut bien régler les envahissements, puisqu'il est impossible de les contenir.

Tel sera le livre de M. Prévost-Paradol; ce sera celui d'un démocrate, mais d'un démocrate malgré lui, assez intelligent pour compter avec une puissance qu'il a ses raisons de ne pas aimer; car elle a renversé du pouvoir ses amis et ses patrons, et c'est en la flattant que ses plus implacables adversaires se maintiennent. L'auteur de *la France nouvelle* ne flattera pas la démocratie, mais il l'étudiera de près pour lui arracher le secret de ses destinées.

L'ouvrage se divise en trois livres : le premier traite de la nature même de la démocratie, de l'essence du gouvernement démocratique et des dangers qu'il court, entre l'anarchie et le despotisme. Le second livre passe en revue les institutions et les principes de gouvernement qui conviennent à la démocratie française : l'auteur rencontre sur son passage tous les grands problèmes de la politique contemporaine et les résout à sa manière : droit de suffrage, assemblées électives, depuis le conseil municipal jusqu'au Corps législatif, attributions et responsabilité du chef de l'Etat et de ses ministres, organisation de la magistrature, régime de la presse, relations de l'État et des cultes, question de la guerre et de l'armée. La discussion de tous ces points est le corps même de l'ouvrage. Le troisième livre en contient la conclusion morale et pratique. Il résume à grands traits notre histoire nationale des quatre-vingts dernières années, et en tire quelques conseils à l'adresse de la génération présente. La chute de nos divers gouvernements et le développement régulier de quelques autres peuples pendant la même période sont des leçons qui ne doivent pas être perdues, et l'auteur, en montrant à la France ses conditions de stabilité et de grandeur, lui ouvre les perspectives d'un avenir où la prospérité de notre colonisation africaine doit tenir une grande place.

Un esprit élevé, libéral par instinct, démocrate par nécessité, plus préoccupé des changements politiques que des transformations sociales, des idées justes, des aperçus ingénieux, des appréciations désintéressées, ou même en dehors des traditions du parti supposé de l'auteur, de brillantes qualités d'écrivain, des goûts d'artiste, que la logique de la politique contrarie et ne fait pas toujours céder : voilà ce qui distingue *la France nouvelle*, signalée à l'attention de tous et livrée aux contradictions passionnées des partis.

M. Prévost-Paradol reconnaît le gouvernement démocratique, sinon comme un progrès, du moins comme une phase nécessaire. « Les sociétés, dit-il, ne débutent point par l'état démocratique. Si, en Amérique, cet état s'est produit d'abord, c'est que la société fondée dans le Nouveau-Monde était un rameau détaché d'une société plus ancienne et essentiellement aristocratique. » La démocratie consiste surtout, à ses yeux, dans le droit du grand nombre à s'occuper des affaires publiques, par la nomination des mandataires du pays et l'exercice de la liberté de la presse et du droit de réunion. Il propose à l'application du suffrage universel une modification ingénieuse qui laisse aux minorités une part dans la représentation nationale. « Dans le système actuel, dit-il, la moitié moins un des électeurs ne possède ni le droit ni le moyen d'être représentée, et perd ses suffrages aussi sûrement que si on les jetait dans la rivière. »

M. Prévost-Paradol ne recule pas devant certains détails propres à assurer la pratique sincère des habitudes démocratiques. Voici quelques lignes qui ne sont peut-être pas sans malice, mais qui ont leur importance, sur une petite réforme ministérielle :

Il serait salutaire d'habituer les ministres français à considérer l'hôtel des ministères comme un lieu de travail et non point comme leur habitation particulière. Si nos ministres prenaient l'habitude, comme les ministres anglais, de ne rien changer à leur existence, de garder leur demeure habituelle et d'aller au ministère comme le font leurs employés, ils s'attacheraient moins au pouvoir, ils s'accoutumeraient à en sortir sans peine et à y rentrer sans empressement; ils considéreraient enfin les révolutions ministérielles comme des événements ordinaires dans la carrière d'un homme politique, et

non plus comme des triomphes ou des catastrophes de leur vie privée.

Puisque nous en sommes aux malices contenues, citons-en une encore : elle est à l'adresse de cette croix de la Légion d'honneur, qu'un représentant de 1848 traitait brutalement de hochet :

A force de voir cet insigne qui était réservé, dans le dessein de son auteur, aux mérites éminents de tout genre, répandu avec une prodigalité inouïe jusqu'aux derniers rangs de la médiocrité et trop souvent plus bas encore, on s'est habitué en France à le dédaigner, *sans cesser cependant de le rechercher*. Néanmoins, c'est aujourd'hui une distinction parmi la classe éclairée, que de ne point recevoir ou de ne point porter cet insigne, et le progrès de l'esprit public est sensible à cet égard depuis une vingtaine d'années.

Sur la grave question de la forme du gouvernement, monarchie ou république, et sur le choix d'une dynastie, en cas d'option pour la royauté, M. Prévost-Paradol est plus explicite qu'on ne pourrait le croire. Evidemment, il préfèrerait un roi, mais il n'a pas d'objection radicale contre la forme républicaine. Il en a d'assez fortes contre les maisons qui ont régné et contre la dynastie régnante : « Celle-ci aura de la peine à persuader à une partie considérable de la nation qu'elle veut sincèrement la liberté, la paix et surtout le gouvernement parlementaire dans toute sa plénitude. »

Cette plénitude du gouvernement parlementaire est précisément la pierre d'achoppement des gouvernements monarchiques. On n'a pas oublié comment le bon sens pratique de Louis-Philippe et l'austérité de M. Guizot ont échoué aux écueils du régime de 1830. « Le roi et ses ministres, dit M. Prévost-Paradol, éprouvaient un certain plaisir à braver l'impopularité tous ensemble : plaisir qui n'est que trop séduisant pour des âmes fières et qu'on peut goûter sans remords, dans la vie privée, mais qu'il faut du moins s'interdire au pouvoir. » Il résume la situation par ce mot profond : « La difficulté de trouver un bon roi constitutionnel n'est guère moindre que la difficulté de s'en passer. » Il n'y a pas loin de là à une profession de foi républicaine [1].

[1] Au milieu des interminables polémiques auxquelles *la*

Parmi les pages qui font le mieux briller le talent de l'écrivain, on a remarqué dans *la France nouvelle* celles sur la guerre. L'auteur se refuse à voir en elle une forme plus ou moins savante de la barbarie dans la civilisation moderne. Il est bien près d'en faire l'aphothéose paradoxale, comme autrefois V. Cousin. Il en fait ainsi valoir la sombre poésie :

C'est, dit-il, l'idée toujours présente de la mort qui communique une certaine dignité aux luttes humaines, plus encore que ne le fait l'idée du nombre. Cela est si vrai, qu'une rencontre même individuelle cesse aux yeux de tous d'être une lutte vulgaire et méprisable, si la mort y est conviée. Que Gros-Pierre et Gros-Jean se disputent à coups de poing une beauté de village, la sincérité naïve du sentiment n'empêchera pas

France nouvelle a donné lieu dans la presse, et qui ont plus d'une fois détourné la discussion du livre sur la personne de l'auteur, M. Prévost-Paradol a été conduit à écrire au *Pays* la lettre suivante qui dessine finement sa situation politique :

« Monsieur,

« Vous ne serez pas surpris de me voir profiter encore une fois de la liberté que vous m'offrez de vous répondre.

« Vous me parlez du 24 février comme si j'avais éprouvé à cette époque une défaite personnelle. Mais à moins d'avoir dormi aussi profondément qu'Épiménide, je crois que vous vous trompez en affirmant que ce jour-là « on m'a volé le velours du trône, et qu'on m'a escamoté le pouvoir. » J'étais alors au collége, je n'ai aucun souvenir d'avoir été précipité de si haut.

« Permettez-moi de vous dire, puisque vous me mettez en demeure de m'expliquer, que depuis mon entrée dans la vie publique, je suis ardemment, mais simplement libéral et parlementaire; et vous auriez pu voir dans mes écrits que, si j'incline de préférence vers une monarchie constitutionnelle profondément réformée, je n'ai aucune prévention contre la forme républicaine.

« Je sais que ce sont mes relations et mes amitiés qui vous abusent, mais on peut aimer beaucoup ses amis et être soi-même. Vous m'attribuez donc à tort tantôt des fautes que je n'ai pas commises, tantôt des ressentiments que je n'éprouve point. En un mot, vous vous trompez, monsieur, en me traitant sans cesse comme un vaincu de Février, car je ne suis encore qu'un vaincu de Décembre.

« Veuillez excuser une réponse que vous m'avez demandée et agréer, etc. »

qu'il ne semble ridicule d'invoquer à ce propos le dieu des batailles; mais quand nous entendons, dans *les Huguenots*, Raoul et son adversaire répéter avec toute l'éloquence dont la musique est capable : « En mon bon droit j'ai confiance, » l'âme s'émeut, et le nom de Dieu invoqué ne nous paraît plus un blasphème. Qui fait cette différence? C'est l'épée que ces hommes tiennent à la main et qui va ouvrir à l'un d'eux les régions du monde invisible. L'idée de la mort imminente et volontairement encourue suffit donc à tout changer, et comme le champ de bataille est, à proprement parler, le domaine et l'empire de la mort, celle-ci le consacre pour ainsi dire et le remplit d'une sombre majesté qui pénètre aussitôt tous les cœurs.

Voilà, selon moi, un des cas où l'artiste nuit au penseur et où le philosophe s'oublie et abdique pour ne plus laisser voir que l'écrivain.

Et cependant notre supériorité dans les lettres et les arts, en supposant que nous la maintenions, ne paraîtrait pas à M. Prévost-Paradol une part suffisante, pour la France, au milieu du grand mouvement d'expansion, d'activité et de richesse, qui caractérise les libres nations modernes. Voici comment il expose une situation encore glorieuse qu'il ne considère que comme un pis-aller :

Si un grand changement politique et moral ne se produit point en elle, si notre population, obstinément attachée au sol natal, continue à s'y accroître avec une extrême lenteur, tantôt même, comme il nous est arrivé pendant dix années, à rester stationnaire ou à décroître, nous pèserons, toutes proportions gardées, dans le monde anglo-saxon, autant qu'Athènes pesait jadis dans le monde romain. Nous serons toujours la plus attrayante et la plus recherchée des sociétés de l'Europe... Les lettres, l'esprit, la grâce, le plaisir habiteront donc encore parmi nous; mais la vie, la puissance et le solide éclat seront ailleurs. Notre langue, nos mœurs, nos arts, nos écrits seront toujours goûtés, et notre histoire, restée familière aux hommes éclairés de ce nouveau monde, donnerait aux générations futures, comme l'histoire de la Grèce dans les écoles de Rome, des modèles littéraires à suivre et des exemples politiques à éviter.

C'est pour rendre à la France cette prépondérance conforme à l'esprit moderne qui est en train de lui échapper, que M. Prévost-Paradol propose de nous ouvrir sur le continent africain un vaste théâtre d'action, de produc-

tion et de consommation. C'est par l'industrie, par le commerce, par la multiplication indéfinie des forces sociales et de leurs produits que nous pouvons désormais tenir notre rang dans le monde et résister au courant anglo-saxon. « Car il n'y a, dit l'auteur, que deux façons de concevoir la destinée future de la France : ou bien nous resterons ce que nous sommes, nous consumant sur place dans une agitation intermittente et impuissante, au milieu de la rapide transformation de tout ce qui nous entoure, et nous tomberons dans une honteuse insignifiance, sur ce globe occupé par la postérité de nos anciens rivaux, parlant leur langue, dominé par leurs usages et rempli de leurs affaires, soit qu'ils vivent unis pour exploiter le reste de la race humaine, soit qu'ils se jalousent et se combattent au-dessus de nos têtes ; ou bien de quatre-vingts à cent millions de Français, fortement établis sur les deux rives de la Méditerranée, au cœur de l'ancien continent, maintiendront, à travers les temps, le nom, la langue et la légitime considération de la France. »

Est-ce là vraiment la « France nouvelle? » et M. Prévost-Paradol a-t-il tenu assez de compte des transformations sociales dont nous sommes témoins depuis vingt années? Il fait toutes les concessions légitimes à la liberté politique; il en fait une, assez grave de sa part, à la liberté religieuse; il demande la séparation complète de l'Eglise et de l'Etat, et propose la suppression du budget des cultes ! Mais se montre-t-il assez préoccupé des besoins intellectuels et moraux des générations nouvelles? A-t-il assez senti cet esprit d'affranchissement qui, des sciences expérimentales, souffle sur la philosophie et transforme la science sociale tout entière?

Pourquoi n'a-t-il pas fait sa place à cette grande question de l'enseignement populaire, montée avec tant d'éclat à l'ordre du jour, et qui contient un des meilleurs symptômes de ce temps? Faut-il donc dédaigner les questions sociales parce qu'elles étouffent les questions politiques, et ne pas compter avec les masses, parce que, sans les traiter de vile multitude, on les juge avec raison, plus avides de bien-être que de droits? Il y a en elles pourtant, comme l'a fait remarquer un des critiques de M. Prévost-Paradol [1], « un formidable inconnu qui pourrait, d'un seul

[1] Fr. Magnard, *le Figaro* du 7 juillet 1868 et *l'Époque* du 28.

coup de poing, renverser son ingénieux échafaudage d'institutions et de garanties à l'usage des gens de loisir et des penseurs raffinés. »

2

Polémiques contemporaines. Critique savante. Vives attaques. Répliques. MM. Renan, Rochefort, Giraudeau.

M. Renan croit qu'il appartient aux philosophes, aussi bien qu'aux hommes politiques, de s'occuper des affaires de leur temps, et il publie son volume de *Questions contemporaines* [1], pour mettre en pratique à la fois et justifier sa prétention. C'est, naturellement, un recueil de mélanges et d'articles de journaux, dont toute l'unité consiste à traiter les intérêts de ce siècle au point de vue des principes philosophiques. M. Renan touche à la politique générale dans une étude assez étendue sur la philosophie de l'histoire contemporaine; puis il aborde quelques questions particulières relatives à l'instruction publique en France, à l'enseignement supérieur surtout, et, suivant sa pente naturelle, termine par des considérations sur l'état moral et religieux de notre pays et sur l'avenir que les luttes de l'ancienne foi et de l'esprit philosophique préparent à la religion dans les sociétés modernes.

Quoique touché, comme nous tous, par l'esprit révolutionnaire, M. Renan voit moins volontiers les bienfaits de la Révolution que les dangers sociaux qui en naissent. Le grand mouvement national, imprimé en 89 et toujours soutenu ou repris depuis, lui paraît une expérience infiniment honorable, mais une expérience manquée. On a été trop et trop peu radical, et les immenses efforts déployés par nos pères n'ont engendré pour nous que faiblesse et petitesse. On n'a laissé debout qu'un géant, l'État, et des milliers de nains, nous tous. Mais dans la désagrégation universelle, un autre grand corps devait se reformer, le clergé, l'épiscopat. Nous nous épuisons, pygmées en révolte, entre ces deux forces : l'État et l'Église. La faute de l'impuissance moderne est aux hommes politiques médio-

[1] Michel Lévy, frères, in-18, XXXII-478 p.

cres et lâches, qui ont reconstitué notre société sans le secours d'une forte et sincère philosophie.

Dans l'instruction publique, notre mal n'est pas tant d'avoir un enseignement primaire insuffisant, qu'un enseignement supérieur en décadence. Les écoles populaires se fonderont toutes seules : le mouvement est de ce côté; mais la haute culture intellectuelle a subi un temps d'arrêt funeste; l'hypocrisie officielle dans le pouvoir et dans la société, un catholicisme aussi intolérant que peu sincère ont atteint et paralysé toutes nos grandes institutions scientifiques, tandis que celles de l'Allemagne n'ont cessé de recevoir un développement merveilleux, sous la double influence du protestantisme national et de la libre pensée.

M. Renan reprend à ce propos l'historique de son affaire du Collége de France, et redit la double lâcheté du pouvoir qui lui retire la parole, et, trois ans après, le destitue sournoisement : c'est l'un des plus tristes incidents de ce règne, dans des jours qui semblaient annoncer un retour à des idées plus libérales.

Dans tout ce volume des *Questions contemporaines*, M. Renan porte une franchise d'idée et une netteté de parole que les philosophes auxquels il s'adresse préfèreront de beaucoup à la phraséologie sentimentale de la *Vie de Jésus*. Pour nous, nous dirons volontiers de la philosophie ce que M. Renan dit de l'enseignement supérieur : « Si elle devait être réduite à l'art de tout émousser, de tout fausser, mieux vaudrait l'abolir. »

Avant d'être l'homme de la *Lanterne*, c'est-à-dire, grâce au bruit fait autour de cette feuille volante, le héros, le lion du jour, et comme un signe vivant du temps, M. Henri Rochefort était un simple chroniqueur d'un journal littéraire, devenu politique malgré lui, de par la loi du timbre, sans ligne politique ni opinions, se vantant au contraire de n'en point avoir à suivre ou à servir. Mais au milieu de la rédaction systématiquement hétérogène et multicolore du *Figaro*, les chroniques de M. Henri Rochefort se faisaient remarquer par une unité de pensée et de couleur. Elles avaient toutes un même objet : la satire des hommes et des choses politiques de ce temps-ci. La réunion de ces chroniques en volumes en a fait sentir encore mieux l'âpreté. Les titres mêmes la trahissaient : le

premier volume s'appelait les ***Français de la décadence***, le second, *la Grande Bohême;* et il contenait, en guise de préface, les pages les plus mordantes qui aient été écrites contre le régime impérial et ses soutiens [1]. Aujourd'hui, une troisième série de chroniques porte la dénomination, un peu usée, *les Signes du temps* [2]. J'en extrais la page suivante sur les visites des souverains à Paris pendant l'Exposition :

Espérons cependant que, par extraordinaire et pour cette fois seulement, les peuples recueilleront quelques motifs d'indulgences plénières dans les baisers Lamourette de cette Exposition qui, jusqu'à présent, n'avait eu pour résultat que de les laisser manquer de voitures, et de leur faire payer le filet de bœuf quatre francs la livre. On a besoin de croire que les princes sont sincères. « Le plaisir rend l'âme si bonne! » a dit Béranger, ce dangereux propagateur du chauvinisme dans les classes pauvres. Or, si le plaisir a été jamais le drapeau de la France, c'est certainement aujourd'hui. Il me semble même, soit dit sans aucun sentiment d'humiliation personnelle, que les étrangers de haute distinction dont nous célébrons les visites regardent Paris comme une espèce de *bateau de fleurs* où l'on vient uniquement pour mener la vie belle et joyeuse.

Lorsqu'à Erfurt, l'empereur de Russie et Napoléon Ier se trouvèrent au théâtre dans la même loge, on leur joua une tragédie. L'histoire prétend même qu'à ce vers :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux!

le czar tendit la main à Napoléon, qu'il devait, du reste, contribuer, trois ans plus tard, à embarquer pour Sainte-Hélène. Car, en politique, une poignée de main n'engage à rien.

Aujourd'hui, il ne s'agit plus de tragédie. La première pièce que nos illustres hôtes se hâtent d'aller voir, c'est *la Grande Duchesse de Gerolstein.* Ils sont parfaitement convaincus, et ils n'ont peut-être pas tort, que Paris n'est plus capable que d'écouter Hortense Schneider faisant cascader sa vertu. M. Haussmann, a dit un jour que Paris ne devait être qu'un immense caravansérail où l'Europe viendrait passer ses vacances. J'ignore si cette parole imprudente a été prise au pied de la lettre, mais les étrangers ont l'air de se rendre chez nous comme dans un mauvais lieu. Ils paraissent croire en y entrant qu'une mise débraillée et qu'une conduite légère y sont de rigueur, qu'on n'y vient, comme au Casino-Cadet, que pour

[1] Voy. t. IX de *l'Année litt.*, p. 299-301.
[2] Librairie centrale, in-18, 302 p.

parler aux femmes, manger des écrevisses et danser des pas hasardés. Paris, qu'on avait surnommé la tête de la France, n'en est plus pour eux que les jambes.

Les chroniques des derniers volumes de M. Rochefort n'affectent pas de rester, en apparence, étrangères à la politique, comme celles des deux premières séries des *Français de la décadence.* Le timbre du *Figaro* avait, dans l'intervalle, permis à ses rédacteurs de toucher aux hommes publics et à leurs actes autrement que par allusion. M. Rochefort n'était pas fait pour ne pas user de ce privilége.

Il est bien difficile de juger de la situation politique d'un pays d'après les brochures ou articles de journaux, rédigés sous l'influence des partis. Tout est bien, ou tout est mal, suivant le point de vue des opinions ou des intérêts. Les principes de gouvernement que réclament les uns, comme le seul espoir de salut social, sont, suivant les autres, la perte assurée de la société. Au milieu des contradictions entre les partisans et les adversaires des libertés politiques, entre ceux qui les réclament et ceux qui en ont peur, il y a un rôle assez original à prendre, c'est celui qui consiste à soutenir que nous possédons pleinement ces libertés. M. F. Giraudeau dont nous avons fait connaître, l'année dernière, le travail sur la presse périodique, a pris résolûment ce rôle, et il l'a soutenu dans une longue suite de lettres au *Constitutionnel*, qu'il réunit sous ce titre : *Nos Mœurs politiques* [1].

Nous voulons des institutions libres et le gouvernement de la nation par elle-même, disons-nous. — Vous ne les aurez jamais, nous répond-on d'ordinaire, ou, du moins, vous ne les aurez que quand vous en serez devenus dignes. M. Giraudeau vient nous dire : vous les avez dans toute leur plénitude. « Nos institutions se transforment. L'Empereur nous conduit vers le *self-governement.* Nous en avons déjà l'essentiel. Le reste viendra de soi-même. Et comme, en 1850, on disait : *L'Empire est fait*, on peut dire, dès aujourd'hui : *L'Empire libéral est fait.* » Puisqu'on est en veine de formules célèbres, pourquoi M. Giraudeau ne nous rappelle-t-il pas cette autre devise de 1852 : « L'Em-

[1] Dentu, in-18, 420 p.

pire, c'est la paix, » qui fut le prélude d'une demi-douzaine de guerres? Car c'est peut-être dans le même sens et avec autant de vérité qu'il faudrait adopter, en 1868, la devise correspondante: « L'Empire, c'est la liberté. » Après tout, l'auteur semble faire assez bon marché des institutions libérales. « C'est un grand préjugé de croire que la liberté d'un peuple dépend de ses institutions. — Elle dépend de ses mœurs. » Sans doute, mais avouons que les deux choses se tiennent et que les institutions libres forment seules aux mœurs de la liberté.

M. Giraudeau rencontre sous sa plume à peu près tous les noms des hommes de l'opposition et dit vertement son fait à chacun. Il ne permet pas aux adversaires du régime français actuel de louer les hommes et les institutions de l'Angleterre. Il leur reproche d'alimenter l'outrecuidance britannique et leur rappelle la spirituelle anecdote, racontée par Henri Heine, d'un chien français qui savait écrire avec des lettres de bois : *Vive Wellington !* « Les fils d'Albion, disait le célèbre humoriste, se réjouissaient fort de voir les mérites de leur grand capitaine reconnus au moins par les chiens français : reconnaissance à laquelle les autres créatures de France refusaient outrageusement de se prêter. » Pour M. Giraudeau, les chefs de l'opposition libérale d'aujourd'hui, orléanistes et républicains, pratiquent le plagiat antinational de ce chien savant. Ce ne sont pas précisément là des arguments.

3

La synthèse de l'Exposition universelle, ou philosophie de l'industrie moderne. M. Michel Chevalier.

L'Exposition universelle, qui a été le grand fait de l'année 1867 et l'objet d'une curiosité peu favorable aux intérêts littéraires, a laissé, comme souvenir d'elle, en 1868, une importante publication, celle des *Rapports du jury international* sur les diverses branches de l'industrie, leur état ou leur progrès constatés dans ce concours solennel. L'énorme volume du *Catalogue officiel* de l'Exposition avait lui-même son intérêt, son enseignement, et nous nous sommes plu à en signaler avec détail la partie la plus instructive et la plus neuve, l'histoire du travail.

Aujourd'hui la série, je dirai presque la bibliothèque des *Rapports du jury* a une tout autre valeur; c'est la véritable encyclopédie de l'industrie moderne, c'est le tableau raisonné de toutes les conquêtes de l'esprit de l'homme sur la matière, docilement asservie à la satisfaction de ses besoins.

L'*Introduction*[1] de M. Michel Chevalier aux *Rapports du jury international* est, à mes yeux, une des œuvres les plus curieuses et les plus fortes de ce temps. Elle témoigne d'une merveilleuse aptitude à se rendre compte de toute chose, à pénétrer dans le détail des faits, à en comprendre les lois générales, à remonter des conséquences aux principes, à chercher dans la nature même de l'esprit humain la raison des moindres manifestations extérieures de sa puissance. M. Michel Chevalier s'intéresse et nous intéresse à l'immense variété des produits industriels, à l'origine et aux progrès de leur fabrication, aux matières premières, au travail qui les transforme, au commerce qui les met à la portée de nos besoins. Rien ne lui est étranger; il sait le mérite de toutes les découvertes, de toutes les applications de la science; il prend chacune d'elles à son tour et la fait valoir, comme s'il n'avait à parler que d'une seule; il dit avec une admirable clarté sa naissance, son histoire, ses progrès, son avenir. Il est familier avec les chiffres, cette langue du savoir précis, rebelle aux vagues généralités; puis l'esprit pratique fait tout à coup place à la pensée spéculative, et l'industrie, explorée d'abord dans ses plus minutieux recoins, est éclairée de haut par des flots de lumière philosophique. Ce n'est pas en vain qu'un homme comme M. Michel Chevalier a consacré sa jeunesse aux questions morales et religieuses; l'esprit en garde toujours une certaine empreinte de grandeur et l'habitude de chercher, par delà les innombrables détails où l'observateur se noie, des horizons vastes et dignes de la pensée.

Telle n'a pas été sans doute la manière de voir des dix millions de visiteurs que la France et l'étranger ont envoyés, dans l'espace de quelques mois, au grand caravansérail industriel du Champ-de-Mars. Tous ou presque tous auraient été bien étonnés de voir chercher si loin et si

[1] Imprimerie impériale, 1 fort vol. in-8°.

haut le secret des merveilles étalées devant eux; je doute même que beaucoup des membres de la Commission impériale de l'Exposition, ou des rapporteurs des jurys particuliers, aient été de force à rattacher l'industrie à des principes si élevés et à subordonner ses progrès à tant de questions économiques ou morales, sociales ou religieuses. Peut-être leur illustre collègue n'aura-t-il trouvé grâce devant eux qu'en faveur de son habileté à résumer, dans une série de chapitres particuliers, les résultats de l'exposition des diverses branches industrielles par des chiffres et dans la langue technique de chacune d'elles.

Ces chapitres forment un vrai panorama où tout est à sa place et dans sa proportion. Ici, les matières premières, le fer, la houille, le coton, la laine, la soie, les produits naturels de toutes sortes offerts au travail de l'homme; là, les machines avec leur extension perpétuelle et la substitution de leurs ingénieux organes aux bras de l'ouvrier; puis les forces motrices qui vont se multipliant sans cesse et font valoir, à l'envi les unes des autres, leurs prétentions à déposséder la vapeur. Dans cette curieuse revue, les machines-outils de M. Whitworth, de Manchester, tiennent le premier rang : elles sont en train de révolutionner tous les métiers. Puis viennent les mécanismes divers qui, s'appropriant aux travaux les plus délicats ou les plus puissants , tantôt, comme la machine à coudre, abrégent la tache de l'ouvrier isolé, tantôt, comme les machines à tisser, donnent à la production de l'atelier ou de l'usine une rapidité invraisemblable. La science revendique spécialement, entre les progrès de l'industrie, ceux de la télégraphie et de la photographie, les appareils de chirurgie, les instruments de précision, les cartes et plans, la galvanoplastie, les métempsycoses chimiques du goudron de gaz et autres substances vulgaires, la substitution de produits et de matériaux artificiels à bon marché, à ceux que la nature ne donne qu'à grands frais. L'agriculture mérite aussi l'attention, et par les services rendus dans des conditions défavorables, et par les progrès qu'elle pourrait accomplir avec le concours de la science et du capital, si elle était moins entravée par une déplorable organisation politique.

Car tout se tient, dans l'existence d'une nation, comme dans le développement d'un organisme vivant. On ne sé-

pare pas l'industrie de la législation, ni la législation des idées et des mœurs. La situation économique et l'esprit politique sont solidaires; les mêmes questions de liberté intéressent le marché industriel aussi bien que l'essor de la vie intellectuelle et morale. M. Michel Chevalier justifie ces réflexions et les féconde par l'histoire comparée des différents peuples. Les États-Unis d'Amérique et, plus près de nous, l'Angleterre, nous donnent de grands enseignements; ils nous montrent comment toutes les garanties légales et constitutionnelles sont les ressorts nécessaires de la civilisation moderne, comment la liberté religieuse, la liberté politique, la liberté du travail s'enchaînent et concourent à la prospérité économique. Une préoccupation qui paraîtra singulière à plusieurs, dans un pareil sujet, est celle de l'alliance du sentiment religieux avec les institutions libérales et démocratiques. Cette alliance est de plus en plus compromise chez nous, comme chez toutes les nations catholiques, par les déclarations de guerre du saint siége contre toutes les idées modernes. M. Michel Chevalier fait ressortir, comme il l'a fait ailleurs[1], « cette contradiction flagrante, » et y voit l'une des grandes difficultés de notre situation, sans oser proposer de remèdes. Il ne nous condamne pas toutefois à la décadence fatale dont les races catholiques et latines semblent suivre la pente; il croit au contraire à la perfectibilité de toutes les races humaines, soit de celles que l'oppression a tenues le plus longtemps en arrière, soit même de celles qui passent pour être atteintes, comme la race noire, d'une infériorité de nature. Voilà comment une revue d'exposition industrielle s'est agrandie sous le regard d'un esprit supérieur, comment les *Rapports du jury international* resteront dominés par un magnifique préambule qu'on peut appeler *l'Esprit des lois* de l'Industrie.

[1] Dans son très-remarquable livre, *le Mexique ancien et moderne* (1863, in-18). — Voy. t. VI de *l'Année litt.*, p. 375 et suiv.

4

L'Économie politique. Les hommes, les questions, les principes, les applications. MM. du Puynode, A. Clément, Courcelle-Seneuil, Frignet, Et. Baudry.

Un excellent moyen de réhabiliter une science, si elle en avait besoin, ou d'ajouter à sa popularité quand elle est en train d'en acquérir, c'est d'étudier dans leur vie, dans leurs œuvres ou dans leur influence sur leur temps, les hommes qui l'ont créée, développée, agrandie. M. G. du Puynode a entrepris de rendre ce service à l'économie politique par ses *Études sur les principaux économistes* [1]. Les hommes qu'il présente au public sous ce titre s'appellent : Turgot, Smith, Ricardo, Malthus, Say, Rossi. Il ne craint pas de dire « qu'ils comptent certainement parmi les écrivains que Bacon appelait les serviteurs de la postérité, » et le rôle qu'il leur prête est propre à faire honneur à la science qu'ils ont fondée.

En nous conviant aux destinées les plus dignes d'ambition, et après avoir accepté les seules voies où se puise la conviction, ils ont l'incontestable mérite de nous envisager tels que nous sommes sortis de la création, et que nous existons au sein de l'univers. L'Eden qu'ils offrent à nos regards, comme le terme qu'il nous faut atteindre, comme leur suprême idéal, c'est l'Eden du travail sans cesse accompli, de la félicité sans cesse méritée, de la liberté véritable et de la réelle solidarité.

Voilà sans doute de quoi venger l'économie politique de toutes les attaques auxquelles elle a été parfois en butte, et justifier les sympathies renaissantes dont elle a été l'objet. Avec M. du Puynode, l'économie fait mieux que se défendre, elle triomphe. Il y a surtout un fait social moderne qui parle en sa faveur : « c'est que les peuples n'acceptent plus la misère ; simple souffrance privée autrefois, elle est devenue de nos jours un grave danger public. » Or, c'est la tâche spéciale de l'économie politique de combattre la misère, et c'est même là la source de certaines répugnances contre elle. On lui reproche d'exalter les in-

[1] Guillaumain et Cie, in-18, XIV-494 p.

térêts matériels dont elle se déclare la science, de méconnaître ou de dédaigner les intérêts intellectuels et moraux, d'être indifférente au droit politique et aux libertés, en un mot de répandre le matérialisme pratique dans les individus et dans les nations.

M. G. du Puynode répond à tous ces reproches. Il montre particulièrement que l'économie politique ne peut être accusée justement de solliciter nos coupables convoitises et stimuler nos appétits grossiers, si l'on regarde à deux de ses plus importants principes : la liberté du travail et l'excellence du capital, et il dit avec un enthousiasme justifié :

Sur les flots changeants de la concurrence, le succès n'appartient qu'au plus capable et au mieux famé, et comment les capitaux s'accroîtraient-ils sans habitudes actives et intelligentes, et sans de vertueux sacrifices du présent et de l'avenir? Le but de l'économie politique, c'est le bonheur; mais elle n'a pas à apprendre qu'il ne nous est possible qu'au sein de labeurs habilement conduits et d'une pure moralité. La voie qu'elle trace pour y parvenir n'admet ni la nonchalance, ni la dissipation, ni l'ignorance. Si spiritualiste qu'elle se soit proposé d'être, aucune philosophie n'a réclamé des efforts intellectuels plus constants ou des sentiments plus élevés.

Voilà les principes qui dominent l'économie politique et que M. du Puynode fait sortir avec éclats de la vie comme des œuvres de ses plus grands représentants.

L'accord de la démocratie et de la liberté, si souvent démenti par l'histoire, serait le premier dogme et le dernier mot de l'économie politique et de la morale expérimentale, si l'on adoptait les conclusions du long travail que l'économiste M. Ambroise Clément intitule modestement : *Essai sur la science sociale*[1]. L'auteur est un adversaire convaincu de ces théories aristocratiques et dédaigneuses imaginées en faveur des *supériorités* par des parvenus de l'intelligence, comme MM. Renan et Guizot. Il n'y a pas de raffinements ni de délicatesses d'esprit qui puissent faire passer à ses yeux la limitation de la civilisation à des classes restreintes. Les masses populaires ont droit à l'accès de tous les biens intellectuels et moraux, comme

[1] Guillaumin et Cie, 2 vol. in-8°, 620-666 p.

à la participation des meilleures conditions matérielles de la vie. Il fut un temps qui n'est pas loin où, chez nos voisins les Anglais, le blé, dont on fait le pain, était l'objet d'un privilége pour les *supériorités sociales* du pays. Les lois sur les céréales étaient une spoliation légale des classes populaires, au bénéfice de l'aristocratie. Mais, grâce à la liberté, qui corrige les vices les plus graves des institutions, Richard Cobden put organiser une ligue formidable contre cette organisation injuste, contre ce « vol au pain, » et, après sept ans d'agitation entretenue et développée avec une énergie infatigable, le peuple eut raison de la loi des céréales; il en obtint l'abandon absolu et définitif.

Il a obtenu, depuis, la réforme radicale d'un grand nombre d'autres iniquités, d'une multitude d'entraves, de mesures illibérales ou nuisibles que consacrait la législation commerciale anglaise.

M. A. Clément cite cet exemple mémorable, pour montrer ce que peut, « pour le bien commun et contre les directions trop souvent iniques et funestes imprimées par les supériorités sociales, l'accession des masses populaires à un niveau plus élevé de civilisation, à une entente plus généralement éclairée de leurs intérêts collectifs. » Mais pour faire triompher l'intérêt général, dans lequel, après Bentham et malgré les réfutations qui en ont été faites, l'auteur de l'*Essai sur la science sociale* voit le principe même de la morale publique, il importe que les institutions sociales fassent à la liberté une large place. Il n'y a pas de régime normal qui ne repose sur elle; la science politique n'a pas d'autre objet légitime que de lui assurer tous les développements et toute la puissance possibles; car ce n'est qu'au sein de la liberté que « toutes les facultés se perfectionnent, que les intérêts s'éclairent et s'harmonisent de plus en plus et que toutes les activités concourent le plus efficacement à la prospérité et à l'élévation communes. »

Dans son livre intitulé *Liberté et Socialisme*, un économiste distingué, M. Courcelle-Seneuil, discute les principes de l'organisation du travail industriel; il rappelle des problèmes, des idées et surtout des formules qui ont causé, en 1848, tant d'effroi et un si grand ébranlement.

Il ne reprend pas l'exposition, désormais inutile, d'utopies abandonnées, sinon oubliées, de ces « grands systèmes socialistes, dit-il, qui meurent avec leur auteur et les premiers adeptes sans postérité. » Il discute plutôt les opinions d'aujourd'hui, les tendances, les principes ou les intérêts qui conduisent ou égarent la génération actuelle. Il porte dans cette discussion une franchise, une rigueur de logique et de bon sens, un amour désintéressé du vrai qu'on ne saurait trop louer. Sa bonne foi ne connaît pas les réticences; sa sympathie pour les classes laborieuses est sans faiblesse, et ses principes de liberté ne transigent pas; une des discussions accessoires et en appendice, celle du travail des femmes typographes, met particulièrement en relief ses qualités, qui sont celles de tout l'ouvrage.

Les idées et les institutions qui semblent le plus essentiellement modernes ont eu plus souvent qu'on ne pense leurs applications dans les temps passés. Tel est le principe de l'association, considéré comme l'âme de notre progrès économique et social. Un juriste, M. E. Frignet, en a recherché les origines et suivi la trace, dans son *Histoire de l'association commerciale* [1]; remontant jusque dans l'antiquité, pour redescendre au temps actuel, il passe en revue toutes les formes plus ou moins incomplètes qu'une idée féconde a pu revêtir, les développements qu'elle a pris, les services qu'elle a rendus, et parfois les catastrophes qu'elle a provoquées. L'antique prospérité commerciale de Tyr et de Carthage, l'essor du commerce dans l'empire romain, le mouvement d'échanges suscité par les croisades, la création des banques florentines, les corporations et les ligues du moyen âge, les grandes compagnies anglaises, hollandaises, portugaises, françaises, pour la navigation et la colonisation, la création du papier-monnaie au dernier siècle, les grands établissements financiers et industriels de celui-ci : voilà les objets sur lesquels les recherches de l'auteur répandent la lumière qui jaillit toujours des recherches approfondies de l'histoire.

Sous une forme humoristique et quelque peu préten-

[1] Guillaumin et Cie, in-8°, 426 p.

tieuse, M. Et. Baudry traite, dans *le Camp des Bourgeois* [1], des questions sociales soulevées autour de la bourgeoisie par nos révolutions contemporaines, spécialement de celle de la domesticité. C'est une suite de tableaux, de scènes et de dialogues où l'idée, juste au fond, est poussée à l'exagération et se traduit volontiers par la charge. Le livre est signalé à l'attention par des illustrations de M. G. Courbet, ce fameux apôtre du laid dans la peinture, trop souvent fidèle à ses principes. Ici les gravures, dignes à peine d'un écolier, sont au-dessous même de son système.

Deux idées s'étalent avec complaisance dans *le Camp des Bourgeois* : d'abord celle de l'humiliante gêne à laquelle le bourgeois est condamné, entre le luxe insolent du millionnaire et le bien-être croissant de l'ouvrier, puis celle de l'abolition de la domesticité, comme conséquence même de l'abolition du principe du droit divin. Le lien établi entre ces deux principes est forcé, mais le tableau des conséquences de leur ruine est, en général, vrai et parfois plaisant. Il y a, de ce côté, toute une révolution sociale dont plusieurs pièces de théâtre ont reproduit les effets comiques. Le livre n'en cache pas les effets douloureux; mais au lieu d'en plaindre les victimes, l'auteur aime mieux accuser la bourgeoisie d'imprévoyance et d'incapacité et tourner la peinture de ses misères en satire.

5

L'enseignement de la science économique. Ses divers degrés. MM. J. Garnier, Edm. About. Mme Carraud.

Quoique l'économie politique, à peine introduite d'hier dans les lycées par la porte dérobée de l'enseignement secondaire spécial, n'occupe pas, dans nos écoles, la place que lui assigne l'intérêt croissant des questions sociales, elle a toutefois, hors de l'université, un enseignement très-suivi du public, si l'on en juge par le succès de quelques-uns des livres élémentaires qui le dispensent. Je me reprocherais de ne pas signaler, malgré la

[1] Dentu, in-18, 316 p.

date ancienne de sa première publication, l'excellent *Traité d'économie politique sociale ou industrielle* de M. Joseph Garnier [1], l'un des représentants les plus dévoués et les mieux accrédités de la science économique. Six éditions, constamment refondues, ont amené à sa forme la plus complète à la fois et la plus claire « cet exposé didactique des principes et des applications de l'économie politique et de l'organisation économique de la société. » La suite même de ces éditions est comme un miroir des destinées de la science économique en France ou un quart de siècle.

Lorsque la première parut, trois ans avant la révolution de février, les spéculations des économistes paraissaient oiseuses aux uns, téméraires aux autres. Les préjugés protectionnistes étaient aussi puissants que les intérêts particuliers qu'ils défendaient contre l'intérêt général. En dehors et au-dessous des régions officielles, le socialisme se repaissait de rêves et de vagues espérances. L'explosion de 1848 les fit monter au premier plan et en fit un danger public. L'économie politique, qui opposait à des aspirations exaltées le frein de la science, eut son jour d'impopularité. Téméraire et trop avancée la veille, elle était devenue trop conservatrice et presque arriérée le lendemain. Depuis, le mouvement plus régulier des idées et le cours des événements lui ont rendu sa légitime influence. Les faits ont même marché plus vite que les idées ; le système protectionniste s'est évanoui devant la volonté toute-puissante du chef de l'État ; il eût mieux valu qu'il eût reculé devant le progrès de l'intelligence nationale. D'autre part, le socialisme, qui avait inspiré tant de terreurs, a repris un ascendant populaire qui demande à être, non pas comprimé par la force, mais contenu et éclairé par la science.

Dans ce flux et reflux des opinions et des intérêts, des livres comme le *Traité d'économie politique* de M. Joseph Garnier deviennent de plus en plus nécessaires aux classes intelligentes. La bourgeoisie ne peut ignorer les problèmes sociaux qui compliquent aujourd'hui toutes les questions politiques. Les masses populaires, imbues de préjugés dangereux, jouent avec les mots de la science

[1] Guillaumin et C[ie], in-18, XVI-762 p.

sociale; il importe à chacun de nous de comprendre sous ces mots les idées qui en font le danger ou la force, afin de n'être pas dupe des uns et de prendre dans les autres un point d'appui. L'économie politique doit donc être regardée comme le complément indispensable de toute éducation libérale; elle est, disait déjà le vieil académicien Droz, « le meilleur auxiliaire de la morale. » Ou plutôt elle est la morale elle-même agrandie, considérant les devoirs et les droits de l'homme et de la société sous leur forme la plus haute, les principes, et sous leur forme la plus vivante, les intérêts.

Les livres les plus élémentaires des économistes de profession ne mettent encore la science sociale qu'à la portée des classes éclairées ; M. About a voulu en faire pénétrer les définitions et les principes jusque dans les ateliers populaires. C'est l'objet de son *A B C du travailleur*[1]. Il suppose que des ouvriers intelligents lui ont témoigné le désir d'être promptement, mais sérieusement instruits de tout ce qui peut les intéresser dans la science de l'économie sociale. Ils lui ont tenu à peu près ce langage :

N'y a-t-il pas une science de l'économie sociale; comment ne nous l'a-t-on jamais enseignée? La savez-vous? Pouvez-vous nous l'apprendre, nous ne demandons pas un traité dans les formes, mais quelques heures de conversation familière sur la richesse, le capital, le revenu, le travail, le salaire, la production, la consommation, la coopération, l'impôt, la monnaie, que sais-je encore? sur tous ces mots dont on nous rebat les oreilles, tantôt pour nous leurrer, jamais pour les définir et les dégager de toute équivoque.

M. Edmond About s'est mis aussitôt à la tache; il a lu, comparé, discuté, et recueilli, sans parti pris, ce qui lui paraissait juste, vrai, accessible à tous; puis, avec la vivacité et la clarté merveilleuses de son esprit, il a cherché à donner, dans son *A B C du travailleur*, un pendant populaire au *Cathéchisme d'économie politique* de J. B. Say.

Ce que M. About fait pour les ouvriers, Mme Zulma Carraud a voulu le faire pour les paysans dans les *Veillées de maître Patrigeon*[2]. Ce sont des « entretiens familiers sur

[1] Hachette et Cie, in-18, 316. p.
[2] Même libr., in-18, IV-298 p.

l'impôt, le travail, la richesse, la propriété, l'agriculture, la famille, la probité, la tempérance, etc. » On voit ici l'économie politique donner la main à la morale. L'auteur ne veut pas éclairer les esprits sans assainir les cœurs. La science des intérêts lui paraît inséparable de la science des devoirs.

6 [1]

Les questions d'actualité dans les débats parlementaires. MM. J. Simon, Havin et Carnot.

Si les brochures politiques ont perdu de leur intérêt et de leur ancienne action sur le public, elles sont remplacées avantageusement par les débats parlementaires. J'ai dit quel retentissement ont eu, dans le pays, certains discours de la Chambre des députés, et, retrouvant réunis en volume ceux d'orateurs célèbres dans les anciennes chambres, comme M. Jules Favre et Thiers, j'ai signalé la renaissance de l'éloquence politique [2]. J'ai aujourd'hui un nom nouveau à mettre à côté des illustrations de la tribune, c'est celui de M. Jules Simon, l'un des champions les plus fermes et des interprètes les plus éloquents de la démocratie libérale. Sans cesse sur la brèche pour défendre tous les droits intellectuels et moraux du peuple, il a

[1] On comprendra que pour les livres de cette section, où l'intérêt littéraire s'efface devant des intérêts d'un autre ordre, j'en néglige un certain nombre qui ont eu leur succès d'actualité. Je mentionnerai simplement : *le Droit des femmes*, par M. Assolant (Auger, in-18); *la Lutte industrielle des peuples*, par M. A. Audiganne (Capelle, in-8°); *Lettres d'un passant* par M. Arthur de Boissieu (Maillet, in-18); *la Diplomatie et le Droit nouveau*, par M. Alb. de Broglie (Michel Lévy, in-18); *Histoire de l'impôt en France*, par M. J. J. Clamagéran (Guillaumin et Cie, in-8°, 2e partie); *l'Influence de l'éducation sur la moralité et le bien-être des classes laborieuses*, par M. P. Deseilligny (Hachette et Cie, in-18); *la Femme chrétienne et française*, par Mgr Dupanloup (Douniol, in-8°); *la France et la Prusse responsables devant l'Europe*, par M. Guizot (Michel Lévy, in-18); *le Bilan de l'Empire*, par M. J. E. Horn (Dentu, in-8°); *Pamphlet d'un franc parleur*, par M. Ed. Siebecker (Le Chevalier, in-18).

[2] Voy. t. IX de *l'Année litt.*, p. 303-307.

prononcé, dans les dernières sessions, une suite de discours qui, après avoir fait vibrer la conscience publique, méritaient bien de ne pas rester enfouis dans les catacombes du *Moniteur*.

Les sujets qu'il traite sont dignes de l'attention du philosophe autant que du politique; ce sont : 1° la séparation de l'Eglise et de l'Etat, 2° la liberté de la presse, 3° l'abolition des armées permanentes, 4° les écoles, 5° le droit de réunion et d'association. Pour montrer combien les principes qui inspirent son éloquence s'éloignent des expédients de la politique à courte vue de l'heure présente, M. Jules Simon intitule le recueil des ses discours : *la Politique radicale*[1]. Libérale, eût peut-être été plus juste, mais d'un moindre effet. On s'est étonné des progrès, du talent et de l'ascendant oratoire de M. Jules Simon dans ces dernières années ; il faut en faire honneur à la philosophie aussi bien qu'à l'expérience de la vie publique ; car, ici, le rôle s'est agrandi à mesure que l'esprit s'affranchissait et que les idées élargissaient leur horizon.

C'est au nom de M. Jules Simon que je rapporterai un autre recueil de discours parlementaires qui ont pour auteurs, avec lui, deux ses collègues au Corps législatif, MM. Carnot et Havin. Le livre, qui fait partie de la « Bibliothèque libérale » de MM. Degorce-Cadot, s'appelle *l'Instruction populaire en France*[2], du sujet même des débats qu'il résume. Les discours, extraits du *Moniteur*, sont au nombre de huit : deux de M. Havin sur la gratuité complète de l'enseignement; deux de M. Carnot, l'un sur l'instruction générale, l'autre sur l'enseignement des filles; quatre enfin de M. Jules Simon sur des questions générales ou particulières de l'enseignement primaire, la situation des instituteurs et institutrices, « l'emprunt des écoles, » les lettres d'obédience, et surtout l'instruction obligatoire, dont M. Jules Simon est un des partisans déclarés.

Par ce dernier point, nous retrouvons l'auteur de *la Politique radicale*. C'est par la diffusion, libre ou forcée, de l'instruction que s'accomplira la transformation morale et

[1] Librairie internat., in-8°, 258 p.
[2] In-18, 258 p.

intellectuelle des masses, sans laquelle la démocratie n'est qu'un mot et le suffrage universel un danger. En tête de ce recueil des débats parlementaires sur un sujet si intéressant, M. Jules Simon a placé une introduction de cent pages qui résume parfaitement la question au point de vue historique, et marque l'influence de l'esprit de la Révolution sur l'instruction populaire.

7

La question orageuse de l'instruction des filles. Lés prélats. MM. Sainte-Beuve et Em. Sauvestre.

Les questions relatives à l'instruction publique ont pris, depuis quelques années, un rang important dans les préoccupations publiques, et suscité d'assez nombreuses publications. L'éducation des filles surtout a donné lieu à de vives polémiques. Des cours d'un caractère entièrement nouveau ont été organisés par l'initiative du ministre de l'instruction publique, pour donner une sorte d'enseignement secondaire aux jeunes personnes et les initier à des notions littéraires, historiques, scientifiques, jusqu'ici réservées aux élèves de nos colléges ou de nos facultés. Cette extension insolite de l'instruction des filles a paru à quelques membres du clergé grosse de dangers ou de menaces contre la foi. Une sorte de croisade s'est formée dans l'épiscopat et dans la presse cléricale pour combattre une innovation qui, selon les partisans de l'esprit laïque, fait grand honneur à M. Duruy et rachète, à leurs yeux, quelques-unes des incertitudes et des faiblesses de son administration.

L'évêque d'Orléans, M. Dupanloup, membre de l'Académie française, donne le signal de l'attaque. Il semblait pourtant que la mesure ministérielle venait combler ses désirs; car, l'année précédente, il avait publié, sous le titre de *Femmes savantes et femmes studieuses*, un beau manifeste proclamant la nécessité d'une instruction plus élevée et plus solide pour les compagnes de l'homme, pour les mères de famille. Mais c'était à l'Eglise que revenait, dans sa pensée, le soin comme le droit de distribuer aux femmes l'instruction nécessaire. L'État ne pouvait prendre cette tâche sans attenter aux prérogatives du clergé et compro-

mettre des intérêts sacrés. Il publia une seconde brochure, *les Alarmes de l'épiscopat*, qui fit plus de bruit que la première. Elle disait hautement les prétentions que l'Eglise a conservées au sein de la société moderne en matière d'instruction, et faisait justice en ces termes du fameux principe de la liberté d'enseignement qui fut si longtemps, entre les mains du clergé, une machine de guerre : « Sur le terrain de l'enseignement, toutes les phrases sur la liberté des opinions sont des sophismes coupables. »

Un adversaire encore plus vif de l'enseignement secondaire des jeunes filles fut l'évêque de Montpellier, M. Le Courtier, que la colère emporta à des excès de langage. Malgré sa réputation d'homme d'esprit, il eut des paroles légères, comme dit M. Sainte-Beuve, pour « les étudiantes » (style du quartier latin) [1]. Il vit des dangers pour les mœurs dans ces leçons données aux jeunes filles par les professeurs de l'université sous les yeux mêmes de leur mère. Le mot d'ordre de toute cette polémique était que toute la société était perdue, si elle laissait jeter dans « les bras de l'université les femmes arrachées aux « genoux de l'Eglise. »

Ces mots furent relevés. *Sur les genoux de l'Église* [2], devint le titre d'une brochure où M. Em. Sauvestre, rédacteur de *l'Opinion nationale*, réunit tous les griefs de la société moderne contre l'enseignement ecclésiastique. L'auteur montra comment l'ignorance des masses, des femmes surtout, était un moyen de gouvernement pour certaines doctrines, et ce que l'enseignement dispensé par les congrégations religieuses contenait d'abus. Le journaliste mettait dans la polémique autant de vivacité que les prélats y avaient porté de colère hautaine ; il multipliait,

[1] Voy. *le Temps* du 4 janvier 1869. L'article de M. Sainte-Beuve, destiné au *Moniteur universel* qui cessait à ce moment d'être officiel, effaroucha l'indépendance naissante de l'ancien organe du gouvernement; le critique sénateur trouva un asile dans un des journaux les plus fidèles de l'opposition libérale. Cet article sur l'enseignement secondaire des jeunes filles avait pour thème le recueil de *Leçons faites à la Sorbonne*, par M. Paul Albert, pour l'inauguration de cet enseignement.

[2] Dentu, in-18.

dans des récits parfois scabreux, les faits propres à alarmer ou à révolter l'esprit moderne. Vieilles querelles, que nous avons déjà vues plusieurs fois éclater et que nous verrons encore renaître; quatorze siècles d'un système religieux et social antipathique à la science ne pèsent pas en vain sur une nation.

ESTHÉTIQUE, CRITIQUE D'ART PUBLICATIONS ARTISTIQUES

L'esthétique spiritualiste, classique ou chrétienne. MM. Chassang et Hurel. — Les artistes de la génération présente. M. E. Chesneau. — Monographies d'artistes. Géricault, Bellini, Rossini. MM. Clément, Pougin, Azevedo. — Les petites révolutions de l'Opéra. Mœurs du temps. M. N. Desarbres. — Les grandes publications illustrées. M. G. Doré.

1

L'esthétique spiritualiste, classique ou chrétienne. MM. Chassang et Hurel.

Le spiritualisme, si malmené dans la science, et qui se défend timidement dans la philosophie, soutient mieux la lutte dans l'art; il y fait cause commune avec l'idéal, sans lequel le beau artistique ne saurait se concevoir. M. A. Chassang est un des champions de cette alliance, comme le prouve son livre couronné par l'Académie française, *le Spiritualisme et l'Idéal dans l'art et la Poésie des Grecs* [1]. Il ne s'agit point ici toutefois d'un traité théorique et régulier sur ces hautes matières. L'auteur avait écrit quelques études sur des points particuliers de l'art grec, il les a réunis en un volume, et, comme elles avaient une unité d'esprit et de tendances, il en a exprimé les idées générales dans une introduction sur le spiritualisme et l'idéal et la poésie des Grecs, et a donné au livre entier le titre de son chapitre préliminaire.

Des quatre études qui composent le volume, la première, la seule générale, traite du « spiritualisme populaire chez les Grecs. » M. Chassang nous montre que les idées de

[1] Didier et Cie, in-8° et in-18, 368 p.

l'immatérialité de l'âme et de la vie future n'étaient pas étrangères aux anciens Hellènes; il rappelle que ces hommes, si épris de la vie et qui avaient tant de raisons de l'aimer, ne redoutaient point la mort, ne s'en faisaient pas une image terrible, et qu'ils regardaient même une mort prématurée comme un bienfait des dieux. Il cherche plus qu'il n'y réussit à concilier la philosophie et l'art spiritualiste des belles époques grecques avec le sensualisme si caractérisé de l'antique mythologie. Ces hommes qui se font des dieux de chair, animés de toutes les passions basses ou violentes de l'humanité, ont, dans la poésie et dans l'art, le culte des choses de l'esprit; ils placent dans leur ciel tous les vices humains; ils conçoivent, dans l'homme, les perfections et les vertus divines. M. Chassang ne voit pas la double raison de ce phénomène, très-général dans l'histoire, et qui fait sortir du même culte grossier, à Rome, une morale austère, à Athènes, un art épuré. C'est que les religions établies n'ont pas sur les peuples une influence aussi absolue qu'on l'imagine, et qu'elles se composent elles-mêmes d'éléments assez nombreux et assez disparates, pour exercer tour à tour et à la fois les actions les plus contradictoires.

M. Chassang étudie ensuite le type d'Héllène dans la poésie et l'art. Il rencontre, en passant, les parodies et les caricatures dont l'épouse adultère de Ménélas a été l'objet. Il s'irrite, il s'indigne contre les auteurs de sa dernière transformation grotesque, *la Belle Hélène* de notre théâtre des Variétés. A ses yeux, « ces exhibitions provocantes, cette littérature sensuelle, ces mascarades sans goût et sans mesure sont un outrage à la beauté et à l'art ! » Il déclare que les Grecs n'ont jamais profané l'idéal dans le grotesque. C'est oublier un peu trop les anciens drames satiriques, les comédies d'Aristophane et les pamphlets de Lucien. C'est forcer la note du spiritualisme et ne pas tenir assez de compte des revanches que l'idéal a, dans tous les temps, laissé prendre à la réalité.

Le volume se complète par une savante dissertation sur la mise en scène du théâtre grec qui n'est pas précisément une preuve de tendance spiritualiste, mais plutôt une concession à l'empire des sens, et par un essai de critique très-élevée sur Pindare; celui-ci, du moins, s'ex-

cite lui-même constamment et excite les autres à l'amour du grand et au culte des belles choses.

Il n'est pas nécessaire de professer une foi religieuse pour sentir et pour comprendre les œuvres d'art qu'elle a pu inspirer. Des philosophes, des libres penseurs, des critiques rationalistes ont été de nos jours plus sensibles qu'autrefois les disciples les plus fervents de l'Église, aux beautés de l'art chrétien. Les exemples ne manquent pas. Tout notre XVIIe siècle, encore si intrépide dans ses croyances, a méconnu l'art religieux dans toute ses formes. Dans les lettres, comme dans l'architecture, il a mêlé et substitué partout l'art grec, c'est-à-dire le paganisme aux conceptions du moyen âge; il n'a vu dans les siècles chrétiens qui l'ont précédé qu'un triomphe de la barbarie. On est revenu à des appréciations plus justes de l'art religieux, mais ce sont les laïcs qui ont opéré ce retour.

Le clergé s'est jeté à leur suite dans l'archéologie chrétienne ; il devait avoir à son tour ses esthéticiens qui chercheraient à établir une union intime entre l'art et la foi. C'est ce que fait l'abbé A. Hurel, dans *l'Art religieux contemporain*[1]. On sourit, en voyant le zèle de ces ouvriers de la dernière heure qui nous enseignent qu'il y a une architecture chrétienne, une sculpture chrétienne, une peinture chrétienne, et qui trouvent des preuves théologiques, psychologiques, historiques de la supériorité de l'art chrétien. Ils sont dans leur rôle, quand ils protestent contre « l'entière liberté laissée à l'artiste » et qu'ils réclament l'exactitude théologique dans les symboles de l'art, si indifférent à l'orthodoxie.

2

Les artistes de la génération présente. M. E. Chesneau.

Je ne sais pas si l'art contemporain est en voie de se renouveler, de se rajeunir ; mais ce qui se renouvelle et se rajeunit avec une effrayante rapidité, c'est le personnel des artistes. Que l'on compare l'exposition de peinture

[1] Didier et Cie, in-8°, VI-460 p.

de 1867 à celle de 1855, on verra combien de noms illustres ont été rayés par la mort dans l'intervalle. Eugène Delacroix, Paul Delaroche, Ingres, Horace Vernet, Decamps, toute la génération des maîtres a disparu en une douzaine d'années. Cette merveilleuse réunion de leurs œuvres, qui fit de l'exposition des beaux-arts de 1855 un musée contemporain sans égal, fut comme le signal d'une déroute et d'une dispersion universelles. Que nous a donné le présent, en échange de ce glorieux passé, évanoui sous nos yeux? Quelles compensations nous laisse espérer l'avenir? Voilà ce que nous avons tous cherché, critiques ou amateurs, avec une certaine anxiété, dans la partie réservée aux arts, en 1867, dans l'immense bazar industriel du Champ-de-Mars.

On peut reprendre cette question tout à l'aise avec ses souvenirs et grâce aux revues publiées depuis par divers critiques. L'une des plus complètes et des plus consciencieuses est celle de M. Ernest Chesneau, *les Nations rivales dans l'art* [1]. Le livre est dédié à la princesse Mathilde. Le titre indique le souci que prend l'auteur de rapprocher les œuvres et les artistes des divers pays et de marquer la part de chaque nationalité dans le grand effort général de la rénovation de l'art. M. Chesneau se fait un devoir de comprendre toutes les écoles, de rendre hommage aux intentions des nouveaux venus et de noter partout les progrès accomplis. Il a une bienveillance universelle qui n'exclut pas les préférences, mais qui tend à nous consoler trop facilement de nos pertes. Sans doute il ne faut pas tourner en dénigrement systématique des modernes la juste admiration des anciens; mais il est bon de mettre le but de l'art assez haut et de ne pas laisser croire à la présomption de la jeunesse qu'elle n'a plus beaucoup à faire pour y atteindre.

Dans l'art, comme en littérature, on possède aujourd'hui une grande habileté de facture, de métier, une science énorme des procédés; mais l'idée manque, le sentiment est incertain ou d'un ordre inférieur, la composition en désaccord avec le sujet, l'œuvre, agréable à l'œil, sans prise sur l'esprit. L'auteur des *Nations rivales dans l'art*, si dévoué qu'il soit au présent, est assez philosophe et con-

[1] Didier et Cie, in-18, VI-476 p.

naît assez bien les causes de l'état intellectuel et moral de l'Europe moderne pour en suivre dans la peinture les effets sensibles dans tous les arts et dans les lettres. A-t-il craint que cette recherche ne le fît remonter trop haut ou ne l'emportât trop loin ?

3

Monographies d'artistes. Géricault, Bellini, Rossini.
MM. Clément, Pougin, Azevedo.

Un intérêt touchant recommande les œuvres des artistes enlevés brusquement par la mort à une carrière de travail et de gloire. Le peintre français Géricault a eu ce triste privilége ; il a été emporté en pleine jeunesse, en pleine séve de génie. Des pages capitales signalaient pourtant déjà son nom et témoignaient de ces qualités puissantes qui font les chefs d'école. *Le Radeau de la Méduse*, *le Chasseur à cheval*, *le Cuirassier blessé*, *la Course de chevaux libres*, etc., ont fait, de son temps, une vive impression et laissé de lui un grand souvenir. Nous comprenons qu'un homme aussi compétent que M. Ch. Clément ait consacré à cet élève, à ce glorieux transfuge de l'école de David, une monographie écrite avec un sentiment visible de prédilection.

L'étude de *Géricault* [1], où la biographie et la critique s'éclairent l'une l'autre et se complètent par un catalogue raisonné de l'œuvre du maître, aura paru à l'auteur, comme à nous-même, un hommage, un acte de justice envers le génie de celui qu'il proclame, « le plus grand artiste de notre temps. » Géricault est certainement dans l'art français, une noble et sympathique figure : sa vie tout entière, son œuvre plus riche qu'on ne croit en peintures, esquisses, copies, dessins, sculptures même, prouvent avec quelle énergie il avait associé le travail à l'inspiration. On est heureux qu'il ait trouvé dans M. Clément un historien et un interprète.

Le même sentiment composé d'admiration et de tristesse s'attache au nom de Bellini, comme à celui de Géri-

[1] Didier et Cie, in-8°, 426 p.

cault et d'un trop grand nombre d'artistes éminents. L'auteur de *la Straniera*, *il Pirata*, *la Somnambula*, *Norma*, *I Puritani*, est de ceux qui n'ont produit tant de chefs-d'œuvre que pour nous faire regretter plus amèrement la brusque interruption d'une carrière glorieuse, Bellini est mort à trente-trois ans. On lira avec plaisir l'étude biographique et artistique que lui a consacrée, sous ce titre : *Bellini, sa Vie et ses Œuvres*[1], M. Arthur Pougin, auteur d'études analogues sur deux compositeurs d'une réputation bien inégale, Meyerbeer, si populaire dans toute l'Europe, et Wallace, le plus célèbre les maîtres anglais, admiré dans toute l'Allemagne et si peu connu en France.

La dédicace de cette biographie de Bellini a été acceptée par Rossini, dans ses derniers jours. On aime à voir associés deux noms également illustrés par des ouvrages si divers. Ne parle-t-on pas aujourd'hui même d'un rapprochement plus intime des deux compositeurs, dans une œuvre posthume? Bellini avait laissé en mourant deux actes d'un *Oreste* inachevé; Rossini, dit-on, aurait complété l'œuvre, en écrivant deux actes à son tour. M. Pougin, qui ignorait ce fait ou ce bruit, et qui croit l'*Oreste* de Bellini entièrement perdu, s'en console en pensant qu'une œuvre aussi sombre ne devait pas être dans les aptitudes de son talent. Pourquoi se défier ainsi de la variété de ressources qui caractérisent le génie? Les grands artistes, comme les grands écrivains, n'échappent-ils pas aux classifications arbitraires où notre manie des spécialités les condamne à s'enfermer?

La mort du maëstro Giochino Rossini, entré depuis trente ans déjà dans la gloire et l'immortalité, a été une occasion de rappeler les publications dont il a été l'objet, depuis la *Vie de Rossini*, par Stendhal, datant de 1823, jusqu'à *G. Rossini, sa Vie, ses Œuvres*[2] de M. Al. Azevedo. Ce dernier ouvrage, le plus récent et le plus complet, et dont une réimpression se prépare, offre un intérêt tout particulier par la manière même dont il a été construit. Une lettre particulière de l'auteur me donne à ce sujet des détails que je n'hésite pas à transcrire; ils valent

[1] Hachette et Cie, in-18, 232 p.
[2] Gr. in-8° (1865), avec portraits.

mieux que tous les comptes rendus, et l'auteur lui-même ne saurait faire une meilleure préface.

..... La mort de Rossini me permet de joindre à mon livre quelques détails sur la manière dont il a été fait. Vous serez le premier à les connaître.

Lorsque je consentis à faire cette biographie pour *le Ménestrel*, Rossini, qui jusque-là avait laissé passer les bêtises, les calomnies, les monstruosités répandues sur son compte sans les faire rectifier, jugea probablement l'occasion favorable pour rétablir la vérité. A ma demande de renseignements, il me répondit qu'il se mettait entièrement à ma disposition, et ce ne fut pas un simple compliment; il m'a accordé au moins soixante séances, dont beaucoup ont duré deux heures. A Passy, lorsque nous étions occupés à ce travail, il refusait sa porte, malgré mes instances, à des personnes considérables, en me disant : « Ce temps vous appartient; ils ont leur voiture, ils pourront bien revenir. »

C'est dans ce travail que j'ai pu juger l'admirable organisation de ce grand homme. Voici comment nous procédions : lorsque j'avais un chapitre à faire, j'établissais, d'après mes recherches personnelles, un petit questionnaire.

J'allais chez Rossini, et là, sous forme de conversation, je mettais le propos sur les points à éclaircir. Les réponses étaient nettes et complètes; il aimait à y joindre des anecdotes. Je sténographiais le tout. Mon chapitre terminé, j'allais lui en lire les épreuves, pour tout ce qui avait rapport aux faits; quant à mes observations, je ne les lui lisais que quand elles tenaient à quelque point de doctrine.

Jamais personne n'a su écouter comme écoutait Rossini : il buvait, il mangeait ce qu'on lui disait : on comprend qu'il le sût par cœur pour toute sa vie. Cette prodigieuse force d'attention était sans doute le secret de son incomparable mémoire.

Dans ces révisions d'épreuves, il ne laissait rien passer; il me faisait changer jusqu'à des adjectifs, me disant : « Le fait est vrai, mais la couleur est fausse : cherchons un autre accompagnement. » C'était bientôt trouvé, vous l'imaginez, Monsieur, avec un pareil collaborateur. Quelle netteté! quelle raison! et quel goût!

Ces révisions d'épreuves lui remettaient en mémoire des faits auxquels il n'avait pas pensé la première fois, et que j'ajoutais. Ma sténographie l'enchantait. Il me disait : « Écrivez ceci, c'est important. » Je lui répondais sans intervalle : « C'est écrit. » Il s'écriait alors : « Déjà! Comme c'est commode; mais comment, diable, faites-vous?... Si j'étais plus jeune, je voudrais apprendre cela. »

Dans ces conditions, mon ouvrage, j'ose le dire, a l'authenticité des mémoires de Rossini. Croyez bien que, sans cela, je n'eusse pas entrepris un travail qui m'a coûté deux ans de ma vie et qui, jusqu'à présent, ne m'a guère rapporté que des anicroches, des ennuis et des contrariétés de toute sorte.

J'ai dû le faire tourner court dans *le Ménestrel,* je l'ai complété dans des feuilletons de *l'Opinion nationale* des mois de juillet, août, septembre 1865, 1866 et 1867.

J'en prépare une édition définitive.

Cette curieuse révélation nous laisse à penser si Rossini avait pour sa propre gloire autant d'indifférence qu'on s'est plu à lui en prêter. Le souci des jugements des contemporains et de la postérité sur son compte lui est venu un peu tard, mais très-sérieux. Cette histoire de sa vie, dont il aura été l'actif collaborateur, restera désormais, sinon comme la relation la plus complète et la plus exacte qui se puisse faire, du moins comme l'expression fidèle des sentiments et des souvenirs personnels de l'auteur de *Guillaume Tell* et du *Barbier*, à la fin de sa longue carrière. Le voilà, non pas tel peut-être que le verra la postérité, mais tel qu'il s'est vu et veut se faire voir lui-même.

4

Les petites révolutions de l'Opéra. Mœurs du temps. M. N. Desarbres. Les grandes publications illustrées. M. G. Doré.

Plusieurs de nos institutions artistiques ou littéraires ont déjà une assez longue histoire. Notre Académie royale ou impériale de musique a la sienne, aussi bien que la Comédie-Française, qui a trouvé depuis si longtemps ses historiens. Les *Deux siècles à l'Opéra* de M. Nérée Desarbres [1] ne seront pas encore, pour ce théâtre, ce que l'ouvrage des frères Parfait est pour le Théâtre-Français; mais son livre résumera, pour l'amateur, beaucoup de souvenirs, en les remettant à leur date précise. L'auteur nous dit, de 1669 à 1868, les révolutions grandes ou petites, — car il n'est point d'histoire sans révolution, — les changements d'administration ou de local, la succession des maîtres d'orchestre, toute la population passée et

[1] Dentu, in-18, 298 p.

présente des artistes du chant ou de la danse qui se sont fait un nom pendant ces deux cents ans.

M. Nerée Desarbres, qui a été secrétaire particulier de l'Opéra, nous promet une « chronique anecdotique, artistique, excentrique, pittoresque et galante; » le lecteur qui la chercherait dans son livre serait trompé. C'est plutôt une chronologie où le fait et le nom propre viennent avec un chiffre ou un titre, et souvent rien de plus. Un mémento de cette nature a encore son prix.

Il se glisse pourtant, de force, dans une semblable histoire quelques aventures galantes qui, par elles-mêmes ou par leurs suites, peignent bien les mœurs ou les institutions du temps. Par exemple, en 1731, sous le règne du vertueux Louis XV, le directeur Gruer se donna, dans l'hôtel de l'Académie, une fête un peu trop mythologique par le costume ou plutôt par l'absence de costume des dames. Le roi se serait borné à en rire; mais la chose fit tant de scandale qu'il laissa révoquer, par un arrêt du conseil d'État, l'administrateur trop libertin, dont le privilége venait d'être renouvelé pour trente ans. Les associés conservèrent la direction, mais se ruinèrent, et, ayant refusé une gratification à une danseuse, protégée par le prince de Carignan, inspecteur général de l'Académie, ils se virent exilés par lettres de cachet! Il y a là plus qu'un trait de mœurs; il y a une curieuse échappée de vue sur les institutions.

Je ne parlerai aujourd'hui que pour mémoire de notre goût croissant pour les grandes publications illustrées, dont j'ai signalé déjà plusiours fois les remarquables échantillons. La concurrence les multiplie, à l'occasion du jour de l'an, sous l'influence du progrès général du luxe, si fécond, à cette époque de l'année, en somptueuses inutilités. Le livre richement illustré a du moins l'avantage de parler en même temps aux yeux et à l'esprit et de laisser un souvenir durable, tandis que tant d'autres satisfactions, plus coûteuses encore, de la vanité mondaine s'évanouissent en fumée. Le mouvement est donné, le livre de luxe est entré dans nos mœurs.

Nous avons eu, cette année, de riches illustrations de la nature et des œuvres littéraires, ici des jardins ou une seule espèce de fleur, là de grands ou de petits poèmes.

Le crayon de M. Doré fournit toujours le commentaire pittoresque le plus en vue des grandes œuvres françaises ou étrangères [1]; cette fois, il s'est inspiré tour à tour de la brumeuse Angleterre et de la chaude Italie : la poésie est de tous les climats. Il a achevé *la Divine Comédie* de Dante, dont la première partie, *l'Enfer*, avait autrefois tant contribué à sa gloire de dessinateur. Puis, avec le concours de M. Francisque Michel, comme traducteur, il a repris à l'œuvre d'Alf. Tennyson, qui lui avait fourni la poétique légende d'*Élaine*, deux autres petits poèmes, *Viviane* et *Genièvre* [2], qui expriment au plus haut point la mélancolie rêveuse et fantastiquede l'imagination septentrionale.

[1] Voy. particulièrement le t. VIII de *l'Année litt.*, p. 433-438, et IX, p. 470-472.

[2] Hachette et Cie, gr. in-folio, 32 et 24 p.; chacune 9 grav. sur acier.

ERUDITION, PHILOLOGIE, BIBLIOGRAPHIE

Jugements officiels sur l'état des diverses branches de l'érudition en France. MM. Egger, Boissier, Delisle, d'Arbois de Jubainville, de Barthélemy. — Procédés de composition des poésies nationales. L'épopée finlandaise. MM. Lœnnrot, Léouzon-Leduc. — La philologie comparée. Progrès, écarts, juste mesure. MM. Fr. Bopp, Muller, Baudry. — Les travaux français d'érudition classique. L'encouragement des études grecques. Éditions savantes, traductions. MM. Tournier, Weil, Benoist, Gaucher. — Fantaisie et érudition. Le roman de l'antique Perse. M. Cavaniol. Variétés orientales. M. de Rosny. — Les révolutions et les révolutionnaires de l'orthographe française. M. F. Didot. — Le culte bibliographique des grands écrivains. P. Corneille, Mme de Sévigné. — Bibliophiles et bibliographes. Raretés et curiosités historiques ou littéraires. — Le livre à l'Exposition universelle. Mouvement industriel et commercial de la bibliographie comparée. M. P. Boiteau.

1

Jugements officiels sur l'état des diverses branches de l'érudition en France. MM. Egger, Boissier, Delisle, d'Arbois de Jubainville, de Barthélemy.

Les études d'érudition philosophique ou littéraire sont plus suivies aujourd'hui qu'on ne le pense, si l'on en croit un groupe de rapports qui nous intéressent particulièrement, dans l'immense recueil officiel des *Rapports sur les progrès des lettres et des sciences en France*. Ce groupe, qui a pour titre commun : *Progrès des Études classiques et du moyen âge, philologie celtique, numismatique*, comprend autant d'auteurs distincts que de parties [1]. Les études classiques sont traitées par M. Egger, si compétent en matière de philologie grecque et latine, et par M. Boissier, professeur d'éloquence latine, habitué à ne pas séparer la littérature de la langue; les recherches sur l'histoire du

[1] Hachette et Cie (Impr. impér.), in-4°, VIII-150 p.

moyen âge ont pour rapporteur M. Léopold Delisle, qui résume avec autant d'ordre et de clarté que de savoir ce vaste mouvement d'études que rappellent les noms des Daunou, des Raynonard, des Fauriel, des Augustin Thierry, et d'où l'histoire de nos pères est sortie toute transformée; la littérature et les langues au moyen âge, qui méritent d'être considérés à part, sont exposées par M. Guessard, dont l'enseignement à l'École des Chartes a imprimé une si vive impulsion à l'étude et à la publication de nos anciens monuments; M. d'Arbois de Jubainville a été chargé de présenter les études celtiques, et M. Anatole de Barthélemy la numismatique gauloise. L'histoire, la critique littéraire et la philologie ne dédaignent aujourd'hui aucune source de renseignements.

La conclusion du rapport sur les études grecques est qu'elles sont en progrès de nos jours, et, malgré les apparences contraires, cette conclusion est justifiée. A voir avec quelle difficulté le grec s'apprend au collége et avec quelle facilité il s'oublie dans le monde, on est tenté de croire que, dans notre société pratique et utilitaire, les hommes d'étude et les professeurs doivent se détourner d'une branche de savoir qui semble porter si peu de fruits. Il n'en est rien; les hellénistes sont encore nombreux dans l'Université et aux abords de l'Institut; les recherches philologiques, les travaux d'histoire et de critique littéraire, les traductions, les commentaires abondent. Plus de la moitié des thèses de doctorat roulent sur des auteurs grecs, et nos hellénistes, spécialement couronnés par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, obtiennent encore de l'Académie française une portion notable de ses prix Monthyon.

Le rapport sur les études relatives à la langue et à la littérature du moyen âge en France mérite d'être signalé à part. Il n'y a pas ici à discuter sur le progrès de ces études; elles sont nées presque de nos jours et ont grandi sous nos yeux. La science des langues et des littératures du moyen âge est, chez nous, une création, une révélation. Quel vaste champ d'études! quelle suite d'œuvres dignes d'intérêt, parfois d'admiration! quelle popularité ont eu, en France, nos anciens poètes, trouvères ou troubadours, et quelle gloire ils ont donnée au nom français! Le moyen âge, c'est l'époque où notre langue et

notre littérature ont joui d'une universalité européenne que le XVIIIe siècle leur a un instant rendue, où nos chansons et nos romans de geste, nos fabliaux et nos bestiaires, épopées nationales ou encyclopédies du temps, passaient chez tous les peuples, se traduisaient ou s'imitaient dans toutes les langues. Il y a un demi-siècle à peine que tous ces monuments sortent de leur oubli et de leur poussière. Il faut honorer les érudits qui nous les rendent, malgré l'abus qu'un esprit rétrograde cherche à faire de notre justice à l'égard des œuvres littéraires du moyen âge, pour réhabiliter les idées et les formes sociales d'un temps particulièrement funeste à l'humanité.

La philologie celtique est aussi une création, mais une création à faire, si j'en juge par les incertitudes que laisse entrevoir, malgré lui, le rapporteur, M. d'Arbois de Jubainville. Depuis la *Grammaire celto-bretonne*, le *Dictionnaire breton-français* de Le Gonidec, jusqu'aux *Bardes bretons* (Barzaz Breiz) de M. de La Villemarqué, il a été fait beaucoup d'efforts, mais il a été obtenu peu de résultats. Ainsi le *Glossaire gaulois* de M. Roget de Belloguet laisse beaucoup à désirer sur la question de l'étymologie, question capitale et pour ainsi dire unique dans les études celtiques. Que voulez-vous? Avec l'hypothèse très-justifiée d'un idiome primitif, l'idiome aryen, ayant servi de souche commune à toutes les langues indo-européennes, il n'y a plus de ressemblances de mots qui surprennent d'une langue à l'autre, quand chacune d'elles a puisé ses racines dans le même fond. Le difficile est de savoir par quels croisements, quelles greffes successives les variétés d'une même espèce se sont modifiées, et, sur ce point, dans l'absence ou la pénurie des documents historiques et philologiques, on ne peut, à grand renfort d'érudition polyglotte, dresser pour les mots qui ont survécu, dans les patois, aux langues disparues, que des généalogies de fantaisie [1].

[1] Il n'en faut pas moins citer avec éloge les travaux persévérants du baron Roget de Belloguet, sur les antiquités celtiques. Il vient de donner une troisième partie à son *Ethnogénie gauloise* (Maisonneuve et Cie, in-8°, XIV-546 p.).

2

Procédés de composition des poésies nationales. L'épopée finlandaise. MM. Lœnnrot, Léouzon-Leduc.

Si le temps des grandes créations épiques est loin de nous la curiosité qui nous caractérise nous aura valu, dans l'histoire même de l'épopée, de merveilleuses résurrections. Chaque peuple, remontant aux origines de sa poésie, a remis au jour ses monuments primitifs, que nos pères avaient ensevelis dans un oubli profond. Pour notre part, en France, nous avons tiré de la poussière de nos bibliothèques les trois cycles de nos chansons de geste; les Allemands ont remis en lumière tous leurs vieux chants nationaux et ont trouvé une *Iliade* dans leurs *Nibelungen* et, dans leur *Gudrun*, une *Odyssée*. On a rendu la vie à des épopées plus anciennes et plus lointaines; *le Mahabharata* et *le Ramayana* sont venus du fond de l'Inde antique prendre leur place dans le domaine de nos notions littéraires. Voici une conquête plus récente, celle d'une épopée qui ne remonte guère qu'aux origines des nations européennes, mais qui paraît être restée jusqu'à nos jours en travail incessant de formation, c'est *le Kalevala* [1], trésor de poésie nationale de la Finlande et des peuples finnois, à peine tiré de l'ombre par les mains savantes et courageuses du philologue finlandais Elias Lœnnrot, et offert par la traduction de M. Léouzon-Leduc à la curiosité française.

C'est une remarquable histoire, et qu'il me serait bien agréable de conter ici, que celle du *Kalevala*, la dernière venue des grandes épopées nationales européennes; elle éclairerait, par comparaison, plusieurs points obscurs de l'histoire des anciennes littératures; elle aiderait à faire justice de certaines idées étroites et enfantines sur la composition des poésies primitives. Elle montrerait comment, à certaines époques, les compositions individuelles se fondent et s'absorbent dans le mouvement de la création nationale. Mais l'espace me manque pour cette étude, qu'un second volume du grand travail de M. Léouzon-Le-

[1] Libr. internat., in-8°. XLVIII-508 p.

duc me décidera peut-être à reprendre ; car, pour l'instant, le savant traducteur ne nous donne que l'épopée finnoise elle-même, avec quelques notes pour en faciliter l'intelligence, mais il nous annonce tout un ensemble d'études historiques et littéraires qui éclaireront les parties encore obscures d'un sujet si intéressant.

Le Kalevala, formé aujourd'hui de cinquante chants ou runes (*runot*) et de 22,800 vers, — 7,000 vers de plus que l'*Iliade*, — était, il y a une trentaine d'années, à peu près inconnu. La première publication en fut faite par Lœnnrot en 1835 ; mais Lœnnrot n'était pas un éditeur ordinaire ; le poème qu'il publiait, il l'avait lui-même, en quelque sorte, constitué avec les éléments recueillis dans le pays et transmis par la mémoire des poètes populaires appelés *runoiat*[1].

Pendant plusieurs années, il s'était livré, avec le concours très-actif de la société académique fondée à Helsingfors, aux plus patientes investigations. Il avait recueilli les chants primitifs ou leurs débris de la bouche même des anciens. Il était temps : ces chants étaient en train de disparaître.

Un vénérable *runoia*, âgé de quatre-vingts ans, lui disait un jour : « Ah ! que n'étiez-vous là, pendant la saison de la pêche, lorsque nous nous reposions près du brasier allumé sur le rivage ! Nous avions pour compagnon un homme de notre village, un bon *runoia*, moins bon, toutefois, que mon père. Pendant toute la durée des nuits, il chantait, en se tenant par les mains, et jamais la même *runo* n'était répétée deux fois. Je n'étais alors qu'un petit garçon, mais j'écoutais avec une curiosité avide, et c'est ainsi que j'ai appris les *runot* capitales. Hélas ! déjà j'en ai oublié plusieurs. Mes fils ne seront jamais, après ma mort, d'aussi bons *runoiat* que je l'ai été moi-même, après la mort de mon père. On prise moins aujourd'hui les vieux chants que dans mon enfance. On chante encore dans les réunions, surtout après boire, mais rarement quelque chose de valeur. » Les collecteurs de *runot*, envoyés dans toutes les parties de la Finlande, surtout dans les moins connues, explorèrent tous les villages, tous les hameaux. On cite

[1] On remarquera que le *t* est ici la marque du pluriel de ces mots finlandais, dont le singulier est *runo*, *runoia*.

à part Castren, « l'héroïque Castren, » comme l'appelle M. Léouzon-Leduc, qui, après avoir exploré la Laponie, poursuivit à travers les déserts de la Sibérie et jusqu'aux confins de l'Altaï, c'est-à-dire jusqu'au berceau même de la race finnoise, ses investigations ethnographiques et poétiques.

De tous les matériaux recueillis et centralisés, M. Lœnnrot forma, en 1835, la première composition du *Kalevala*, qui n'avait que trente-deux chants ou *runot* et environ 12,000 vers [1]. Cette publication, qui excita une curiosité sympathique à l'étranger, fut, pour les Finnois, un véritable événement national. « Les bardes, les *runoiat*, sollicités par l'élan général, se montrèrent aussi prodigues qu'ils s'étaient montrés réservés jusqu'alors, les *runot* débordèrent. M. Lœnnrot recueillit ces nouvelles richesses, élargit le cadre du poème, qui comprit, dans l'édition de 1849, un nombre presque double de chants et de vers.

Il n'est pas sûr qu'il ait trouvé enfin sa forme suprême. La vaste exploration d'où il est sorti ne permet guère d'attendre de nouveaux remaniements, et la troisième édition, donnée récemment par Lœnnrot, ne diffère pas sensiblement de la seconde; mais il peut se révéler des variantes plus ou moins importantes des chants partiels introduits dans la composition générale. Les variantes connues sont d'ailleurs assez nombreuses pour former autour du *Kalevala* une sorte de cycle littéraire plus riche que les hymnes et fragments conservés du cycle homérique. C'est, suivant l'expression de M. Léouzon-Leduc, « comme un cordon lumineux dressé autour du grand monument élevé à la nationalité finnoise. »

Sans entrer dans l'analyse du poème, disons qu'il renferme une grande variété dans son unité. On aurait trouvé facilement, dans les matériaux qu'il réunit, une *Iliade* guerrière, une *Odyssée* aventureuse et une *Théogonie*, c'est-à-dire le triple pendant des deux récits homériques et de l'œuvre d'Hésiode. La trame des poèmes dont le premier *runo* est tout cosmogonique, et dont la suite est

[1] M. Léouzon-Leduc avait déjà traduit *in extenso* cette première édition, dans l'ouvrage publié par lui, en 1845, sous ce titre : *la Finlande, son histoire primitive, sa mythologie, sa poésie épique*, etc. (Jules Labitte, 2 vol. in-8°).

fabuleuse, est étrange, fantastique, coupée souvent par de grandes lacunes, souvent reliée par des digressions; elle nous déroule les croyances et les destinées de la race finnoise, mêlées à des éléments étrangers, soit par suite d'importations d'une date inconnue, soit par l'effet d'une communauté d'origine, perdue dans la nuit des temps, entre les Tartares et les nations indo-européennes.

3

La philologie comparée. Progrès, écarts, juste mesure. MM. Fr. Bopp, Muller, Baudry.

Je n'ai pas marchandé, l'année dernière, à propos de la traduction de la *Grammaire comparée* de M. F. Bopp par M. Michel Bréal, le témoignage de mon admiration pour les belles découvertes modernes qui viennent se résumer dans ce grand monument de philologie et d'érudition [1]. Je puis me borner aujourd'hui à signaler le second volume de cette traduction [2]; il a été accueilli avec le même empressement par les amis des hautes études philologiques. M. Bréal l'a fait précéder, comme le premier, d'une introduction qui résume et éclaire la marche du travail et permet au lecteur de s'orienter au milieu de ces analyses savantes, profondes, mais un peu confuses et disproportionnées. Le génie allemand n'a pas le même besoin d'ordre et de clarté que l'esprit français.

L'œuvre de M. Bopp n'est pas seulement traduite par M. Bréal; elle est modifiée, améliorée, et nous avons besoin de savoir dans quelle mesure. Le traducteur se borne naturellement à nous dire ces changements; un savant philologue berlinois les juge, et voici en quels termes : « M. Bréal, dit M. Kuhn [3], suit généralement le texte avec rigueur. Mais en tête des divisions principales et des subdivisions, ainsi que des simples paragraphes, il a mis des titres qui en caractérisent le contenu; de plus, il a partagé les paragraphes en alinéas, de sorte que le lecteur

[1] Voy. t. X de *l'Année litt.*, p. 349-353.
[2] Impr. impér., gr. in-8°, XXXVIII-430 p.
[3] *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, article reproduit dans le *Journal asiatique* (septembre-octobre 1867).

embrasse avec plus de facilité l'ensemble du livre... Pour les légers changements de rédaction qu'il s'est permis, nous devons reconnaître qu'ils sont généralement à l'avantage de l'exposition. »

Et M. Kuhn émet le vœu que la prochaine édition allemande mette les améliorations françaises à profit. On regrette presque que M. Bréal se soit montré si réservé dans ses remaniements. Il eût été curieux de voir nos savants voisins rendre hommage à nos habitudes d'ordre et de clarté, en retraduisant en allemand la traduction française, profondément modifiée, d'un de leurs plus importants ouvrages. Telle qu'elle nous est donnée par M. Bréal, la *Grammaire comparée* de M. F. Bopp est un de ces livres qui maintiennent à sa hauteur l'estime due à la philologie, en dépit des écarts que de célèbres grammairiens permettent à leur imagination, sous prétexte de science.

Je voudrais bien parler sérieusement des livres qui ont coûté d'immenses recherches, et fait à leurs auteurs une réputation de savoir plus qu'européenne, comme les *Nouvelles Leçons sur la science du langage* de M. Max Muller, traduites de l'anglais par MM. Georges Harris et Georges Perrot [1]; mais j'en demande pardon à l'illustre professeur de l'université d'Oxford, correspondant de l'Institut de France, membre des grandes sociétés savantes d'Allemagne, j'en demande pardon à ses estimables interprètes, ces fameuses élucubrations de la haute philologie me paraissent propres à compromettre la science devant le bon sens français. Il est de mode d'accuser notre ignorance et notre frivolité, et je me suis moi-même élevé plus d'une fois contre elles ; mais je me demande s'il ne vaut pas mieux ne rien savoir, et avouer franchement qu'on ne sait rien, que de trôner pompeusement au milieu d'une prétendue science transcendante qui étouffe quelques intéressantes découvertes sous un amas d'ambitieuses chimères.

J'ai eu occasion de dire, l'année dernière, comment les faits historiques et les souvenirs légendaires s'évanouissent en fumée, entre les mains de M. Max Muller, dans les interprétations astronomiques, comment le siége de Troie

[1] Durand et Cie, in-8o, VIII-358 p.

n'était pour lui qu'un phénomène solaire, et toute l'*Iliade*, la personnification de la succession du jour et de la nuit, avec accompagnement d'orage [1]. J'ai montré que notre petite fantaisie célèbre, *Comme quoi Napoléon n'a pas existé*, était une chose sérieuse à côté des jeux où les savants laissent s'emporter leur imagination. Le second volume des *Nouvelles Leçons* soumet, comme le premier, la mythologie des peuples indo-germaniques à la torture des explications symboliques ; mais mon lecteur étant assez édifié sur ce point, j'y cherche la science philologique elle-même, et je ne demande à M. Max Muller que de m'instruire sur les rapports de l'antique idiome sacré de l'Inde avec les langues classiques de la Grèce ou de Rome et avec nos langues modernes. Dans cet ordre d'idées plus modeste, je trouve encore un auteur qui se perd à plaisir dans l'arbitraire et dans la fantaisie.

On a souvent cité l'épigramme sur l'étymologie d'*alfana*, qui « vient d'*equus* sans doute, » après avoir beaucoup changé en chemin ; on connaît aussi les plaisanteries de Voltaire sur la filiation des mots où « les voyelles, disait-il, ne comptent pour rien et les consonnes pour pas grand'chose. » M. Max Muller semble avoir pris à tâche de donner raison à Voltaire et à tous les mauvais plaisants. Dans ses *Nouvelles Leçons sur la science du langage*, il y en a une, la septième, presque entièrement consacrée à « l'histoire de la racine MAR (broyer) et des nombreux rejetons qui en sont sortis dans toutes les langues aryennes. » Il n'y a guère d'idées dans l'esprit qui ne se rattachent, avec de la bonne volonté, à celle de broyer; il n'y a guère de mots qui ne puissent se ramener, avec le renfort de la science, aux sons articulés qui désignent le broiement chez les pères de la race aryenne. Avant de donner les applications, voici les principes scientifiques :

1° *R* et *L* sont congénères et peuvent se remplacer ; par conséquent, *mar* = *mal;*

2° *Ar*, en sanscrit, s'abrége en une simple voyelle que l'on figure par *ri;* de là, *mar* = *mri* ;

3° *Ar* peut se prononcer *ra*, et *al* peut se prononcer *la;* de là, *mar* = *mra*, *mal* = *mla* ;

[1] Voy. t. X de *l'Année litt.*, p. 345-348.

4° *Mra* et *mla* se changent, en grec, en *mbro* et *mblo*, et, par la chute de *m*, en *bro* et *blo*.

En résumé, *mar* égale *blo* : c'est démontré. Il égale bien d'autres choses, comme on peut le voir par les innombrables applications entre lesquelles je vais prendre au hasard. De *mar*, signifiant broyer, vient d'abord tout ce qui se rapporte à l'idée de meule : en grec *mylos*, en latin *mola*, en gothique *malan*, en allemand *mühle*, en anglais *mill*, en français *meule;* viennent ensuite, dans d'autres sens : en grec, *marnamai*, se battre; *maraino*, se faner, consumer, d'où notre mot *marasme;* puis, en latin et chez nous, tous les mots relatifs à la *mort*, comme en grec *brotos*, mortel, et son contraire *ambrotos*, ainsi que l'*ambroisie*, nourriture des immortels, et, en passant, la maladie, *morbus*, cause de mort; puis le mot *membre*, *membrum*, pour *memrum*, et l'usage des membres, *membloka*, en grec, marcher; puis le latin *mora*, délai, d'où le français *demeurer;* puis encore en latin *mare*, la mer, c'est-à-dire eau morte; puis le dieu *Mars*, sous sa forme grecque, *Arès*, aussi bien que sous sa forme latine; puis le grec *melgo* et le latin *mulgeo*, traire, avec l'allemand *milch* et l'anglais *milk*, lait; puis l'adjectif *malakos*, signifiant *mou*, c'est-à-dire, à l'origine, frotté, poli, et *blax*, mou d'esprit ou *sot :* puis *arpazo*, saisir; puis *blapto*, blesser, d'où le français *blame* ou *blasphème;* puis en gothique et en anglais *mild*, doux, puis en grec *meldomai* et *eldomai*, désirer, ainsi que *molpis* et *elpis*, espérance; en latin *memor*, et les dérivés relatifs à la mémoire, sans compter tous les noms, prénoms et surnoms de dieux ou d'hommes qui rappellent l'idée primitive de broyer, soit directement, soit par antiphrase. M. Max Muller dit, en finissant : « Les destinées et la fortune de cette seule racine MAR ne composent qu'un court chapitre de l'histoire du développement des langues aryennes; mais elles donnent l'idée de la force et de l'*élasticité* des racines et font voir l'empire illimité qu'exerce la métaphore sur la formation des idées nouvelles. » Ajoutons : et sur l'imagination des philologues.

La mesure qui convient, en toutes choses, à l'esprit français, sera-t-elle portée par nos propres savants dans les travaux philologiques? On l'espère en voyant s'entre-

prendre des livres comme la *Grammaire comparée des langues classiques*, par M. F. Baudry[1], qui doit comprendre « la théorie élémentaire de la formation des mots, en sanscrit, en grec et en latin, avec références aux langues germaniques. » La première partie de cet ouvrage, dédié par l'auteur à l'ancien président de l'Assemblée constituante, M. J. Senard, son beau-père, traite de la phonétique ou de la phonologie, c'est-à-dire de la théorie comparative des lettres, de leur persistance et de leur permutation dans le sanscrit et dans les langues congénères. C'est la partie la plus aride de l'étude des langues comparées, mais c'est la clé même de toute la science, et il faut commencer par elle. La phonétique a ses lois qui consistent, comme celles de l'histoire naturelle, dans des faits généralisés; seulement ces lois sont sujettes à des exceptions nombreuses qui jettent sur les conclusions tirées une incertitude que les sciences exactes seules ne connaissent pas. Aussi, faut-il, en philologie, autant de prudence que de savoir, et le bon sens doit y retenir l'imagination. « Dégager les généralités et les tendances normales des faits, dit M. Baudry, sans méconnaître les tendances secondaires et même au besoin les exceptions uniques, telle est la tâche modeste, mais sûre, à laquelle une science sensée doive se borner, en évitant les deux excès contraires de l'esprit de système qui ne tient pas compte des différences et de l'esprit étroit qui méconnaît les analogies, lorsqu'elles ne vont pas jusqu'à l'identité. » Programme parfait : on souhaite que l'ouvrage commencé de M. Baudry s'y conforme jusqu'à la fin.

4

Les travaux français d'érudition classique. L'encouragement des études grecques. Éditions savantes, traductions. MM. Tournier, Weil, Benoist, Gaucher.

Tandis que les études classiques sont accusées de baisser dans nos colléges, les maîtres semblent faire leurs efforts pour ranimer pour eux-mêmes une instruction

[1] Hachette et Cie, in-8°, vi-212 p.

que la société moderne leur demande de moins en moins pour les enfants. Un fait qui marque cette tendance est la formation d'une Association française pour l'encouragement des études grecques. Fondée depuis deux ans à peine, elle compte dans son sein un certain nombre de professeurs des facultés et des lycées, surtout des anciens élèves de l'École française d'Athènes, des membres de l'Institut, quelques hellénistes ou plutôt philhellènes du monde, plusieurs banquiers et hommes d'affaires de nationalité grecque. L'agitation renaissante jetée par l'insurrection crétoise dans les relations entre la Grèce et la Turquie a contribué à attirer l'attention sur cette société d'origine universitaire, qui ne doit pourtant marquer son activité que par des actes tout pacifiques.

Le premier, sinon le seul mode d'encouragement pratiqué par les corps académiques, est de décerner des prix.

> ... Grâce aux soins des plus nobles génies,
> Des prix sont proposés par les académies :
> J'en donnerai.

La société des amis des études grecques a donc les siens. Elle en décerne aux écoliers qui ont obtenu la palme du grec au concours général; elle en décerne aux hellénistes laborieux qui se font remarquer par de savantes éditions. Sous l'influence de ce retour aux fortes études grecques, nous voyons se produire en France des travaux que nous avions l'habitude de laisser accomplir aux étrangers. Les textes des auteurs classiques sont publiés par nos professeurs dans l'état de savante authenticité où l'érudition moderne se flatte de les avoir amenés. L'École normale de Paris n'aura plus rien à envier aux universités allemandes et anglaises.

On revendique cet honneur pour la publication des *Tragédies de Sophocle*, par M. Ed. Tournier[1], et de *Sept tragédies d'Euripide*, par M. H. Weil[2]. Ce sont de belles éditions remarquables par l'exécution typographique, plus remarquables encore par le soin avec lequel on a tenu compte des discussions de la critique moderne et profité des moindres découvertes de l'érudition. Et ce n'est pas une petite

[1] Hachette et Cie, gr. in-8°, XXXII-782 p.
[2] Même libr., gr. in-8°, XLVIII-806 p.

chose qu'une édition vraiment critique des œuvres grecques, même les plus populaires. En admirant les beautés littéraires de Sophocle ou d'Euripide, nous ne nous doutons pas de la difficulté que les érudits ont eue pour en établir le texte. Tantôt des manuscrits bien conservés offrent des variantes contradictoires; tantôt les copies ont subi des altérations évidentes; ici, un mot unique a été dédoublé; là, deux mots ont été réunis en un seul. Et la divergence d'une syllabe, d'une lettre, d'un accent suffit pour transformer le sens ou défigurer le style. On ne peut qu'applaudir au courage et à la patience déployés dans ces obscurs et utiles travaux.

Le même labeur savant et consciencieux nous vaudra, au prix d'efforts moindres, vu la moindre distance des langues, de belles éditions latines, mises au niveau des travaux les plus récents de la philologie. M. E. Benoist les inaugure par la publication des *Œuvres de Virgile*[1], conçue et exécutée dans les mêmes conditions de soin typographique et de minutieuse érudition que les éditions des tragiques grecs. Le premier livre de classe venu suffit pour faire admirer à des écoliers les beautés poétiques de Virgile, mais tout le savoir des commentateurs n'est pas superflu quand il s'agit, pour les maîtres eux-mêmes, de s'initier à toutes les difficultés philologiques du texte. Se dispenser de se rendre compte ne saurait être le privilége de l'admiration.

Les éditions savantes des textes classiques ne découragent pas la traduction de ces textes en français [2]. Parmi les grands historiens de l'antiquité, quelques-uns, comme Hérodote, Thucydide, Tacite ou Tite-Live, nous intéressent moins par les faits qu'ils racontent que par les

[1] Hachette et Cie, gr. in-8°, LXXX-294 p.

[2] Quelquefois la critique philologique et la traduction vont de pair, comme dans le travail de M. Grellet-Dumazeau, président à la Cour impériale de Riom, sur le *Caton l'Ancien* de Cicéron (Durand et C,ie in-8°, VIII-184 p.). Le texte y est accompagné d'une discussion et d'une annotation perpétuelles, sans compter les commentaires plus étendus, réunis en appendice à la fin du volume.

qualités littéraires de leurs récits. Depuis Vico et Niebuhr, nous nous passons volontiers des historiens pour écrire l'histoire; nous aimons à la reconstruire avec le secours des monuments primitifs, des légendes, avec les lumières ou plutôt les lueurs indécises de l'épigraphie ou de la numismatique. Cette révolution dans les études historiques n'ôte rien du prix attaché aux ouvrages des anciens historiens, puisqu'elle laisse intacte leur grande réputation d'écrivains.

C'est ainsi que spécialement les décades du Tite-Live sont dignes toujours de l'attention la plus sympathique. L'histoire de Rome, telle qu'il l'a écrite, peut n'être pas vraie, elle reste toujours vivante; elle est l'écho du patriotisme héroïque qui résume en lui toutes les antiques vertus romaines. Ce langage de Tite-Live, si chaud et si coloré, si digne des nobles sentiments qu'il exprime, mérite toujours qu'on l'étudie de près et qu'on s'efforce d'en faire passer quelque chose dans les traductions destinées à le faire rendre sensible à ceux qui ne peuvent pas le goûter dans l'original.

C'est cet effort qui recommande la dernière version française que vient de nous donner M. Gaucher. Il a soutenu courageusement la lutte, et jusqu'au bout. Ses quatre volumes, assez compactes, contiennent tout ce qui nous est parvenu de l'*Histoire romaine*. Il n'a pas jugé à propos de traduire aussi la prose des *Suppléments* de Freinshemius, mais il a donné, des sommaires des livres perdus, une analyse qui suffit à rattacher les fils rompus du récit. Des notes intelligentes et sobres soutiennent les explications nécessaires, et une table alphabétique générale rend cette édition très-facile à consulter par ceux qui, jaloux latinistes, dédaigneraient de faire d'une traduction un livre de lecture.

5

Fantaisie et érudition. Le roman de l'antique Perse. M. Cavaniol. Variétés orientales. M. de Rosny.

L'antique histoire de la Perse, que nous laisse à peine entrevoir Hérodote, était restée enveloppée de voiles que l'érudition est en train de soulever. Partout la science

moderne comble les lacunes de l'histoire; tantôt elle supplée à son silence, tantôt elle complète ses témoignages; elle retrouve les civilisations perdues, elle refait, au besoin, le monde ancien de toutes pièces. Ce que le déchiffrement des hiéroglyphes a fait pour l'Egypte des Pharaons, celui des inscriptions cunéiformes le fera-t-il pour l'empire des Darius et des Xerxès? On l'espère; quelques-uns l'affirment, plusieurs même se flattent que cette grande œuvre de restitution est à peu près accomplie. Aussi voyons-nous déjà mettre l'histoire de la Perse ancienne en scènes dramatiques, en roman.

De même que M. Flaubert, dans *Salammbo*, prétendait ressusciter le monde carthaginois, de même M. H. Cavaniol essaye, dans *Nidintabel*[1], de faire revivre les temps évanouis des mages; il retrace un des événements les plus importants du règne de Darius, fils d'Hystaspe, la révolte de Babylone. Il ne se borne pas à reproduire le récit d'Hérodote, il le modifie, il le complète d'après la fameuse inscription de Bi-Sutorin, cette page éternelle d'histoire que le grand roi faisait graver sur la face de granit de la montagne de Kirmanschach, en caractères cunéiformes, encadrés de colossales sculptures. On sait que Darius y raconte pompeusement son règne, après avoir étalé ses titres et sa généalogie.

« Je suis Darius, roi, grand roi des rois, roi des con-
« trées aux nations nombreuses, roi de ce monde immense
« et son soutien, fils d'Hystaspe, Achéménide. .... Notre
« origine est très-ancienne; très-anciennement notre race
« donna des rois; huit de mes ancêtres furent rois, je suis
« le neuvième, et je le suis par la grâce d'Ormuzd : c'est lui
« qui m'a donné ma couronne. »

Ce monarque de droit divin, — on voit que ce droit n'est pas une invention moderne, — remercie les dieux des dix-neuf victoires qu'il a remportées sur les rebelles de son empire. C'est donc une de ces victoires, avec les vengeances royales qui les accompagnent, dont l'auteur de *Nidintabel* nous offre le tableau. M. Cavaniol ne craint pas de surcharger son récit de notes nombreuses, « puisées, dit-il, aux sources premières dans les auteurs que l'on considère comme les plus dignes de foi. » Il expose,

[1] Durand et Cie, gr. in-8°, 340 p.

autant qu'il le peut, le résultat des recherches savantes qui ont restitué à la Perse, avec plus ou moins de certitude, ses institutions civiles et religieuses, ses coutumes, sa langue même et toute son histoire.

J'avouerai, à propos de *Nidintabel*, comme à propos de *Salammbo*, que le cadre dramatique où la fantaisie d'un érudit croit utile d'enfermer les découvertes ou les conjectures de la science, me séduit médiocrement; j'aimerais mieux une exposition plus simple de la vie et des mœurs des anciens Perses, de leurs idées, de leurs institutions, de leur civilisation entière, sans la vaine recherche de l'intérêt d'un drame ou d'un roman. Ces mélanges hybrides de l'imagination et de l'érudition ont presque toujours un double effet fâcheux : le bagage scientifique entrave l'action, et les inventions dramatiques font suspecter l'authenticité de la science.

Si vaste que soit le champ de l'érudition, il s'étend tous les jours; la curiosité a surtout reculé ses limites, dans ces dernières années, du côté de l'Orient. On peut juger de la diversité infinie des objets d'étude qui la sollicitent vers ces régions par celle des matières traitées dans un seul livre, *les Variétés orientales* de M. Léon de Rosny[1]. Le savant orientaliste, auteur de travaux plus approfondis sur les langues, les littératures, la géographie et l'histoire de la Chine, de la Cochinchine et du Japon, a réuni dans ce volume un grand nombre d'articles rédigés pour divers recueils spéciaux, avec la brièveté que réclament des articles de journaux et la clarté que comportent de tels sujets.

Quel monde inconnu de la plupart des lettrés européens! quelle étonnante civilisation, quelles langues, quels pays et quels peuples à la fois anciens et nouveaux! quelle philosophie, quelle histoire! M. Léon de Rosny effleure tout : ce n'est pas le lieu de rien approfondir ; mais dans cette course rapide à travers toutes les curiosités de l'extrême Orient, il ne laisse pas que de recueillir une foule de notions et de faits qui intéressent par leur singularité même. Je signalerai sa notice sur la grande encyclopédie japonaise : une chose ou, du moins, un mot que

[1] Maisonneuve et Cie, in-8°, VIII-360 p.

nous croyons avoir été inventé au XVIIIe siècle, mais que l'on retrouve, sous des formes diverses, dans presque toutes les époques et dans tous les pays.

L'encyclopédie des Japonais et des Chinois traite de toutes choses, comme l'indique son nom, qui signifie « les trois principes, » c'est-à-dire le ciel, la terre et l'homme; des planches et des tables en sont l'inséparable accessoire. L'ethnographie y tient une très-grande place, et, sous le rapport de l'antiquité, les Japonais traitent les Chinois aussi largement qu'eux-mêmes. Suivant eux, le Céleste-Empire aurait eu trois dynasties, ainsi partagées : « la dynastie des souverains célestes, qui dura dix-huit mille années; la dynastie des souverains terrestres, onze mille années; la dynastie des souverains actuels, quarante-cinq mille six cents années. Ensemble, elles gouvernèrent l'empire pendant soixante-quatorze mille six cents ans. » Et l'on s'étonne, en Europe et en Amérique, de retrouver des mâchoires humaines fossiles paraissant dater de dix mille ans!

Comme souvenir littéraire, je ne prendrai aux *Variétés orientales* qu'un échantillon de poésie tamoule. Voici comment ces peuples à l'esprit enfantin et raffiné entendent les jeux d'harmonie imitative.

IDAEKKADAR.

Sur un arbre voisin du bord d'une rivière, une corneille était perchée. *Ka, ka, ka,* disait-elle. — En bas se trouvait un berger sans flèches pour l'atteindre. *Tt, tt, tt,* faisait-il.

*
* *

Une femme belle parmi les femmes, montée sur un éléphant, s'agitait *(adakkikkud akkikkarattattadakki)*, ruisselant, mâchonnant, les tempes ruisselantes : *m, m, m, m, m, m, m, m,* murmurait l'éléphant.

On dit que la poésie orientale, dans ses monstrueuses épopées religieuses, surpasse la nôtre en grandeur; ici, nous la voyons nous laisser en arrière en fait de puérilités.

6

Les révolutions et les révolutionnaires de l'orthographe française. M. F. Didot.

Il se produit, de temps en temps, dans le monde littéraire, une certaine agitation sur la question de l'orthographe française. Chacun sait, et de reste, qu'elle offre des bizarreries qui compliquent singulièrement l'étude de notre langue pour les commençants ou les étrangers et ne laissent pas que de causer de l'embarras aux écrivains et même aux grammairiens les plus expérimentés. Un projet de réimpression du *Dictionnaire de l'Académie française* a suffi pour remettre de vieux débats à l'ordre du jour. M. Ambroise-Firmin Didot, le savant doyen des éditeurs, a soumis à la docte Académie, sous forme de mémoire, des observations qui, en se grossissant, sont devenues un livre, sous ce titre : *Observations sur l'Orthographe ou orthografie* (sic) *française*, suivies d'une *Histoire de la réforme orthographique depuis le* XVe *siècle jusqu'à nos jours*[1].

On s'imagine difficilement ce qu'il a déjà été fait d'efforts pour ramener l'orthographe française à plus de simplicité et de régularité. Comme il arrive pour toutes les questions de réformes, il s'est trouvé deux partis en présence : les modérés et les radicaux, la plaine et la montagne. Les révolutionnaires de l'orthographie sont aussi anciens que nombreux, et quelques-uns ont un nom estimé dans l'histoire des lettres. Ils partent d'un principe incontestable : c'est que, dans le sytème de représentation phonétique, qui est celui de presque toutes les langues des peuples civilisés, l'écriture doit reproduire le son même de la parole, et l'orthographe doit suivre la prononciation. Mais les principes les plus simples ne sont pas toujours d'une application aussi facile qu'il semble; la prononciation est tellement variable chez le même peuple, d'une génération à une autre, d'une province à l'autre, que l'écriture ne pourrait en exprimer les différences qu'en variant sans cesse elle-même et en dé-

[1] Didot, frères, gr. in-8°, 488 p.

truisant l'unité de la langue par la mobilité de sa physionomie. Charles Nodier a dit avec raison : « La prononciation est de sa nature une chose arbitraire et presque individuelle, qui restera toujours équivoque entre deux personnes et surtout entre cent mille. L'orthographe exactement appropriée à la prononciation, même dans une langue à faire, qui possèderait un alphabet complet, serait le chaos de la parole. »

Ce chaos n'a pas effrayé les novateurs de l'orthographe, même en présence d'une langue faite et dont l'alphabet n'est pas absolument complet. Aussi les néographes de ce temps-ci, qui s'appellent également phonographes, et qui ont pour devise : « Ecrire comme on parle, » ont-ils une série de devanciers depuis le XVe siècle jusqu'au nôtre. Rappelons-en quelques-uns, sans remonter au-delà du XVIe siècle.

L'un des premiers, Étienne Dolet inaugure l'usage d'un certain nombre d'accents, dans sa *Manière de bien traduire d'une langue en aultre* (Paris, 1540-1548). Louis Meigret propose, dans son *Traité touchant le commun usage de l'escriture françoise* (Paris, 1545, in-8°), des simplifications orthographiques qui furent en partie adoptées aussitôt. Jacques Pelletier montre plus de hardiesse dans son *Dialogue de l'orthographe et prononciation françoese* (Poitiers, 1550, petit in-8°) : il supprime les lettres étymologiques et réclame le premier, mais sans succès, l'écriture figurative de la parole. Le célèbre Pierre Ramus reprend cette tentative dans sa *Gramere* (Paris, 1562, in-8°) ; son principe radical échoue, mais il a distingué utilement, deux siècles avant nos dictionnaires, le *j* de l'*i*, et le *v* de l'*u*; les deux consonnes nouvelles ont longtemps porté son nom. Jean-Antoine Baïf publie, dans le même système, ses *Étrènes de poezie françoeze an vers mezurés* (1574, petit in-4°). « Ce poète, dit M. Didot, ne sut pas profiter de ce qu'il y avait d'ingénieux dans la méthode de Ramus, et défigura l'écriture sans parvenir à figurer l'accent tonique indispensable à la lecture de sa versification métrique. Montaigne, ami des nouveautés, n'adopta pas de système absolu d'orthographe, mais il en favorise les simplifications. Tandis que les Robert et Henri Estienne se préoccupent, l'un de conserver la trace des étymologies, l'autre de régulariser l'orthographe, un maître d'école de Marseille, Honorat Rambaud, revient

aux tentatives révolutionnaires, dans sa *Déclaration des abus que l'on commet en escrivant ou le moyen de les éviter et représenter ynauement les paroles : ce que jamais homme n'a faict* (Lyon, 1578, in-8°). Il produit un alphabet où toutes les lettres sont nouvelles, pour réaliser la véritable écriture phonétique ; on fait remonter à lui une innovation utile, celle qui consiste à appeler les consonnes *be*, *ce*, *de*, etc., dans l'épellation.

Le XVIIe siècle n'est pas à l'abri des projets de révolution. Nous y trouvons, entre autres : Robert Poisson, avec son *Alphabet nouveau de la vree et pure ortografe* (1609, in-12) ; Jean Godard, auteur de la *Langue françoise* (Lyon, 1620, in-8°) ; Antoine Bodeau de Somaize qui, dans son *Grand Dictionnaire des Prétieuses* (Paris, 1661, 2 vol. pet. in-8°), entreprend de diminuer tous les mots en retranchant les lettres superflues ; Louis de l'Esclache, qui reprend, avec beaucoup de bruit, dans ses *Véritables règles de l'ortografe francèze* (Paris, 1668, in-12), les systèmes phonographiques du siècle précédent ; Simon Moinet, le « Parisien, » comme il s'appelle, dont la « nouvêle orthografe, » de sa « pure invention, » est suivie pour l'impression du poème de Saint-Amand, *la Rome ridicule* (1663) ; Lartigaut, dont les *Progrès de la véritable orthografe* montrent la phonographie appliquée à la meilleure langue du temps, à celle de la cour et du théâtre.

Au commencement du XVIIIe siècle, les efforts des néographes paraissent assez importants à l'Académie française pour être combattus par elle, et l'abbé Régnier des Marais, son secrétaire perpétuel, discute leurs systèmes dans un traité spécial de grammaire (Paris, 1706, in-4°), inspiré des opinions de la docte société. Passons sur les ouvrages d'un assez grand nombre de novateurs, tels que Grimarest, les R. P. Gilles Vaudelin, le P. Buffier, l'abbé Girard, l'abbé de Saint-Pierre, et arrivons à du Marsais, l'auteur des *Tropes* (Paris, 1730) ; celui-ci supprime toutes les lettres doubles qui ne se prononcent pas et qui ne sont point imposées par l'étymologie ; il écrit : *Home*, *come*, *arête*, *doner*, *anciéne*, *condaner*, etc. Duclos va plus loin et, sans égard à l'étymologie ni aux analogies, il retranche toutes les lettres muettes et change *ph* en *f* ; le grammairien Beauzée confirme et étend ces réformes. Voltaire, qui n'en demande pas tant, réussit à faire remplacer *oi* par

ai, partout où *oi* avait le son d'un *é* ouvert. Et cette réforme n'était pas sans inconvénient pour la lecture des anciens poètes, qui, rimant pour les yeux, faisaient aller de pair *lois* avec *françois*, et *exploit* avec *lisoit*.

> Tenez, voilà le cas qu'on fait de votre exploit.
> — Comment ! c'est un exploit que ma fille lisait!

Notre siècle compte, dès les premières années, un certain nombre de novateurs de l'écriture, entre autres Urbain Domergue, qui enrichissait notre alphabet d'une vingtaine de caractères nouveaux, pour le rendre plus propre à une écriture phonétique, et Volney, qui eut surtout en vue d'approprier l'alphabet latin aux langues orientales. Cette idée a été reprise et appliquée par les missionnaires anglais. Plus près de nous, ou même de nos jours, il faut mettre à part, parmi les néographes, C. L. Marle, le plus audacieux de tous et le plus constant, qui soutint par un journal son *Apel o Fransé*, inventa, comme complément de son système, une écriture purement phonétique, la diagraphie, et publia tout un ensemble de travaux élémentaires de grammaire diagraphique. On doit citer encore : M. Féline, auteur du *Dictionnaire de la prononciation indiquée au moyen de caractères phonétiques* (Paris, 1851, in-8°) et inventeur de l'alphabet très-simple récemment utilisé par le général Daumas pour faciliter l'enseignement de la langue française aux Arabes; M. A. Erdan, qui s'est signalé par la passion mise dans les *Révolutionnaires de l'a b c* (Paris, 1854, in-8°); M. Edouard Raoux, de Lausanne, dont l'orthographe rationnelle (Paris, 1865, in-18) prétend être le « catéchisme dé la réforme radicale en matière d'orthographe. »

M. Firmin Didot résume, en historien fidèle, toutes les tentatives que nous venons de rappeler, et reproduit des échantillons très-curieux de leurs manifestes ou de leurs applications. Il ne se hasarde pas à prendre place parmi les phonographes, mais il incline et pousse aux utiles réformes. Il signale des anomalies, des irrégularités qu'une convention intelligente ou peut-être une décision académique ferait disparaître sans danger. Il insiste sur l'emploi fâcheux des mêmes lettres pour des sons différents ou de lettres différentes pour les mêmes sons, là où l'étymologie n'est nullement intéressée. Pourquoi écrire, par

exemple, *circonstanciel* par un *c*, et *substantiel* par un *t*? Pourquoi l'*e* dans *abstergent*, *contingent*, *convergent*, *diligent*, *indulgent*, et les lettres *ea* dans *affligeant*, *dérogeant*, *obligeant*, *outrageant*, etc.? Pourquoi l'incertitude si grande entre le *j* et le *g* dans *jumeaux* et *généraux*, *jambe* et *gigue*, *jambon* et *regimber*, *majesté* et *magistrat*, etc. ? Pourquoi la différence de terminaison entre *ambitieux*, *dévotieux*, *prétentieux*, *séditieux*, et *avaricieux*, *gracieux*, *consciencieux*, *précieux*; entre *argutie*, *calvitie*, *diplomatie*, *prophétie*, etc., et *chiromancie*, *pharmacie*, *alopécie*, *esquinancie*? M. Didot croit que l'on rétablirait facilement l'unité sur ce point et sur beaucoup d'autres par un accord facile à régler, tant qu'il ne s'agit que de l'emploi des lettres et des signes orthographiques connus.

Il serait plus difficile peut-être de faire adopter, sinon des lettres nouvelles, du moins des accents nouveaux. Il lui semble pourtant indispensable de marquer par des modifications du signe les différences de prononciation. On écrit *capétien* comme *chrétien*, les substantifs *acceptions* ou *exceptions* comme les temps de verbe, nous *acceptions* ou nous *exceptions*, les mots *facétie* et *inertie* comme *partie* ou *garantie*, etc. Une simple cédille sous le *t* suffirait, suivant M. Didot, pour marquer les cas où il se prononce comme un *s*. Il propose aussi de distinguer par un accent spécial, ou par un point placé au-dessus, le *g* doux du *g* dur, de manière à ne plus écrire *gageure* comme *demeure*. Peut-être serait-il plus simple de remplacer partout le *g* doux par le *j* qui a un son identique; mais M. Didot tient à maintenir entre les mots que la prononciation rapproche les différences qui viennent de l'origine étymologique. Son livre, qui paraîtra l'essai d'un esprit timoré aux montagnards de l'écriture, pourra bien paraître une tentative trop révolutionnaire aux conservateurs de toutes les traditions en matière de langage.

7

Le culte bibliographique des grands écrivains. P. Corneille, Mme de Sévigné.

La belle édition de P. Corneille donnée par M. Marty-Laveaux dans la collection des *Grands Ecrivains de la*

France, dirigée par M. Ad. Regnier, ne sera pas seulement, comme nous avons eu l'occasion de le dire [1], un véritable monument pour notre histoire littéraire, elle vient encore de s'enrichir des plus précieux documents philologiques. Après les œuvres du père de la tragédie française, si pieusement recueillies, si complétement éclairées par leurs commentaires historiques, voici venir deux énormes volumes où la langue de Corneille est traitée comme pourrait l'être celle d'une époque ou d'un peuple, comme l'est, d'ordinaire, une langue morte. L'objet principal de cette publication supplémentaire est un *Lexique* [2] contenant tous les mots employés par Corneille avec les exemples du sens propre ou figuré.

Cet intéressant dictionnaire est précédé d'une étude raisonnée sur les formes grammaticales et les règles de syntaxe adoptées ou suivies par Corneille. Car le grand écrivain eut sa grammaire qui fut, en général, celle de son temps, mais qui, à beauconp d'égards, a cessé d'être la nôtre. Les grammairiens modernes qui nous ont fait arbitrairement des règles absolues, précises, toutes mathématiques, ont beau jeu pour répéter leur sacramentelle formule : « Ne dites donc pas comme Corneille. » Ils sont très-nombreux, les vers où le grand poëte donne l'exemple de la violation de prétendues règles qui n'existaient pas encore et dont la plupart n'auraient jamais dû se produire, puisqu'elles ne devaient avoir pour effet que d'ôter à notre vieille langue sa souplesse, en la chargeant d'entraves inutiles. Je ne citerai qu'un cas, l'emploi de deux régimes de nature différente avec un seul et même verbe. Noël et Chapsal le proscrivent, Corneille le pratique à chaque page. Exemple dans *Polyeucte :*

..... Je crains des chrétiens *les complots* et les charmes
Et *que* sur mon époux leur troupeau ramassé
Ne venge tant de sang que mon père a versé.

[1] Voy. t. V de *l'Année litt.*, p. 311, et t. VI, p. 317-325, etc. — Cette belle édition s'est enfin complétée, vers la fin de l'année, par la publication impatiemment attendue d'une *Notice biographique* sur P. Corneille, avec *Pièces justificatives*, travail savant et très-précis de M. Marty-Laveaux.

[2] Hachette et Cie, 2 vol. in-8°, XCVI-488-572 p.

Exemple dans *Cinna* :

> Souviens-toi *du* beau *feu* dont nous sommes épris,
> *Qu'*aussi bien que la gloire Emilie est ton prix.

Exemple dans *Rodogune* :

> Oui, je crains leur hymen *et d'être* à tous les deux.

Est-ce la langue de Corneille qui a tort contre la grammaire moderne, ou la grammaire moderne contre la langue de Corneille?

Voici encore, pour compléter le beau travail philologique de M. Marty-Laveaux, un traité de l'orthographe et de la prononciation dans Corneille, et des remarques sur les particularités de sa versification. Mais ces importantes études préliminaires ne sont que l'introduction du *Lexique de la langue de Corneille.* Quelles études toutes faites on trouvera ici pour l'histoire comparée d'une foule de mots français ! Car on sait que les mots ont leur histoire, et les fameux vers d'Horace,

> Multa renascentur quœ jam cecidere, cadentque
> Quœ nunc sunt in honore vocabula, si volet usus,

sont vrais, sauf un point : c'est que, si un grand nombre de mots périssent, peu renaissent. Le *Lexique de la langue de Corneille* nous montre surtout des exemples de disparition. Cette langue était remplie d'expressions familières, devenues triviales, grossières même, que non-seulement le langage noble répudie, mais que la conversation honnête n'emploie plus. On remarque surtout certains mots que l'usage n'admet plus que dans le sens propre et qui reviennent perpétuellement dans Corneille avec une acception métaphorique d'un singulier effet. Tel est le mot *braise*, servant à désigner, comme plus tard le mot *flamme*, les ardeurs de la passion. Le plus curieux, c'est que Corneille, sentant lui-même cette expression vieillir, l'a supprimée des ouvrages de sa jeunesse, ou remplacée par des variantes, dans ses dernières éditions. Il avait dit, dans *Clitandre* :

> N'avoir point de baisers à rafraîchir ma braise!

La scène fut plus tard supprimée. Il disait dans *la Veuve* :

Hier, devant tous les dieux, je t'ai donné ma foi,
Et pour la maintenir, j'éteindrai bien ma braise.

Plus tard, il dit, en changeant les rimes :

Et pour la maintenir, tout me sera possible.

Dans la même pièce, un emploi plus énergique du mot,

Perfide! à mes dépens tu soûles donc ta braise!

fut remplacé par ce tour plus simple :

Perfide! à mes dépens tu veux donc des maîtresses.

On lisait dans *la Suivante :*

Je le viens de trouver ravi, transporté d'aise
D'avoir eu les moyens de déclarer sa braise.

La braise a fait place à la flamme :

Je viens de le trouver, tout ravi dans son âme
D'avoir eu les moyens de déclarer sa flamme.

Le *Lexique de la langue de Corneille* a dû coûter beaucoup de temps, de peine, de minutieuses recherches. Tout cela pour la satisfaction de quelques amateurs érudits ou curieux! Mais il complète l'hommage rendu à l'écrivain de génie par la publication authentique de ses œuvres. L'édition des *Lettres de madame de Sévigné*, dans la même collection des grands écrivains de la France, avait aussi reçu, comme complément, un *Lexique de la langue* de l'illustre épistolière, dû aux patientes études du regrettable Sommer et justement couronné par l'Académie [1]. De tels travaux se font moins pour le public que pour soi-même et par amour pour des auteurs préférés. Ils font partie du culte.

Au culte de Corneille et de Mme de Sévigné se rattachent deux publications plus mondaines qui complètent, à leur manière, les grandes éditions authentiques de leurs

[1] Le *Lexique de la langue de Mme de Sévigné* forme les t. XIII et XIV de l'édition de M. Regnier, dont j'ai plusieurs fois signalé l'importance. — Voy. t. V de *l'Année litt.*, p. 299-311; t. VI, p. 317, etc.

œuvres : ce sont deux albums de souvenirs biographiques et littéraires. L'*Album* de l'édition de Corneille [1] comprend : le portrait du poète d'après Charles Lebrun, œuvre énergique et austère ; son blason conforme à l'armorial général de France ; des vues des habitations pleines de son souvenir : celle de la rue de la Pie, à Rouen, où il est né, celle de Petit-Couronne où il a été élevé, celle de la rue d'Argenteuil, à Paris, où il est mort ; puis des reproductions de plans de théâtres, de décorations et de costumes, rappelant quelques œuvres, entre autres la féerie d'*Andromède*, qui égalait en splendeurs nos pièces à grand spectacle ; enfin des fac-simile d'autographes pour ceux qui aiment à étudier le caratère des hommes jusque dans les traits que leur main a tracés.

L'*Album* de Mme de Sévigné [2], un peu plus volumineux, offre aux lecteurs, aux amis de cette incomparable femme de lettres, des souvenirs analogues. Ce sont d'abord des portraits : le sien, d'après un pastel original de Nanteuil, et ceux de Mme de Grignan, du marquis et de la marquise Charles de Sévigné, d'après les meilleurs modèles du temps. A ses armoiries sont jointes celles des Grignan et des Simiane. Les vues d'habitations comprennent l'hôtel Carnavalet, de Paris, qui est en train aujourd'hui de devenir un musée municipal, et plusieurs des châteaux d'où sont datées un grand nombre de lettres immortelles. Les fac-simile d'autographes sont naturellement nombreux, car ils reproduisent, outre l'écriture de Mme de Sévigné, celles de ses plus célèbres ou de ses plus chers correspondants. Ces deux recueils de souvenirs, un peu maigres peut-être pour les amateurs fanatiques des reliques de grands hommes, ne déplairont pas au lecteur plus austère qui cherche surtout les auteurs dans leurs ouvrages.

8

Bibliophiles et bibliographes. Raretés et curiosités historiques ou littéraires.

Les bibliophiles, je ne veux pas dire les bibliomanes, n'ont pas besoin de la prospérité littéraire du présent

[1] Hachette et Cie, gr. in-8°.
[2] Même libr., gr in-8°.

pour satisfaire leurs goûts de lettrés. Il leur est facile de trouver dans le passé des œuvres et des hommes tout prêts à sortir de leur obscurité séculaire et à devenir des objets de curiosité bibliographique. Aussi voit-on se multiplier les collections qui réimpriment les livres rares, introuvables et parfois assez peu dignes d'être retrouvés. La « bibliothèque elzévirienne » de P. Janet a reçu par les soins des éditeurs Poulet-Malassis, Pincebourde, Bachelin-Deflorenne, etc., diverses continuations. Pour aujourd'hui, M. Alph. Lemerre qui a édité, dans les formes de la typographie archaïque, tant de poètes du jeune « Parnasse contemporain, » se prépare à ressusciter, dans les mêmes conditions typographiques, un certain nombre d'auteurs anciens tombés dans l'oubli et à en former la « bibliothèque d'un curieux. »

Comme échantillon de cette collection, voici sortir des presses elzéviriennes d'A. Jouaust les *Élégies de la belle-fille lamentant sa virginité perdue*, par Ferry Julyot, avec introduction et notes par M. E. Courbet [1]. L'introduction fait la moitié du volume; on sent que l'auteur exhumé du XVIe siècle a besoin qu'on le fasse valoir par le commentaire, mieux qu'il n'a su se faire valoir lui-même par ses œuvres. Avant cette réimpression pour les bibliophiles, il n'existait plus qu'un seul exemplaire complet de ces *Élégies*. Elles portent bien le cachet littéraire de leur époque, et ont ces grâces savantes et mignardes de la Renaissance auxquelles l'archaïme de la langue donne un air de fausse ingénuité [2].

En fait de réimpressions curieuses, j'ai le remords de n'avoir point signalé, ces années dernières, toute la série des publications exécutées à Genève par les soins de la Société d'histoire et d'archéologie de cette ville. Elles ont pourtant un double intérêt; elles sont d'abord, pour le bibliophile, des raretés sauvées de l'oubli et revenant au jour, restaurées par la typographie moderne avec une recherche savante : le choix des caractères, les lettres

[1] Lemerre, in-18, 104 p.

[2] Un intérêt littéraire plus élevé s'attache à des publications d'œuvres plus anciennes encore que je ne puis que citer aujourd'hui, comme les *Romans de la Table ronde*, par M. P. Paris, (Techener, in-18, 408 p.).

ornées, vignettes et culs-de-lampe, la teinte du papier, le cartonnage en parchemin avec ses ligatures de peau; tous les caractères extérieurs se réunissent avec l'orthographe du temps, pour laisser à ces vieux livres ressuscités toute leur physionomie archaïque. Ensuite le fond même intéresse autant que la forme. L'Histoire de la Réformation a son profit à faire des nombreux ouvrages de François Bonnivard, le prieur de Saint-Victor, rendus, aux amateurs des vieux livres, par les travaux de MM. J.-J. Chaponnière et G. Revilliod, sous les auspices de la Société génevoise d'histoire et d'archéologie. Les *Chroniques de Genève*, les *Avis et devis de l'ancienne et nouvelle police de Genève*, les *Advis et devis de la source de l'idolâtrie et tyrannie papales*, les *Advis et devis des langues*, etc. [1], sont des sources abondantes de renseignements sur la société du temps, les idées, les mœurs, les rapports de l'Eglise et de l'Etat, la part de la théologie dans les affaires politiques et celle de la politique dans la théologie. Il en est de même des *Actes et gestes merveilleux de la cité de Genève nouvellement convertie à l'Évangile*, etc., par Anthoine Fromment, dont la réimpression en vieux texte et en vieux types s'est donné le luxe de l'illustration par le dessin; luxe superflu, si l'on en croit ces vers sur la fidélité du livre lui-même :

Qui de Geneue voudra veoir
La vraye et viue pourtraicture,
Sur ce livre faut l'œil auoir,
Yci dépeinct, non en figure,
Mais en son essence et nature,
Qui de mours, de doctrine et geste
Est pourtraicture manifeste.

L'amateur de couleur locale historique et le chercheur de renseignements précis attacheront encore autant de prix que les bibliophiles à la *Chronique d'Augsbourg* de Bourkard Zink, à l'*Histoire véritable et digne de mémoire de quatre Jacobins de Berne*, au *Livre du Recteur*, « catalogue des étudiants de l'Académie de Genève de 1559 à 1859, » et aux autres ouvrages de respectable antiquité, rendus fidèlement aux modernes par les presses de J.-G. Fick, sous la direction des savants bibliophiles génevois.

[1] Genève, J.-Guill. Fick.

Il paraît que le séjour de Genève est favorable au goût des curiosités littéraires. Un de nos compatriotes, M. F.-N. Leroy, en résidence dans cette ville, y est devenu membre de l'Institut national, et a justifié ce titre par quelques publications de bibliophile, telles que : *Une promenade historique, archéologique et artistique dans Genève*, plusieurs *Visites* à des monuments et ruines de la Suisse, et surtout *les Anciennes Fêtes genevoises* [1]. Ce dernier livre, publié sous l'influence, sinon sous les auspices de la Société d'histoire et d'archéologie, se rattache aux réimpressions des ouvrages de Bonnivard, de Fromment, etc. Il contient de curieux échantillons des mystères, allégories et soties, qui faisaient la partie essentielle du programme des fêtes ordinaires, extraordinaires et particulières, au commencement du XVI[e] siècle. Ces souvenirs, précieux pour l'histoire littéraire, éclairent les origines du théâtre dans l'Europe moderne.

Pour revenir à la France, je citerai à Paris une « librairie de l'Académie des bibliophiles, » qui nous promet sa bibliothèque « d'Essais de bibliographie contemporaine. » Son premier petit volume, tiré à 350 exemplaires, est consacré à *Charles Baudelaire*, par MM. A. de La Fizeliere et Georges Decaux [2]. Ce n'est qu'un catalogue, mais raisonné et complet, de toutes les productions, éparses dans tant de publications, de cet esprit personnel, vigoureux, mais sans équilibre, qui atteignit à la réputation, sans que ses œuvres eussent donné toute la mesure de son talent. De la même « Académie, » je vois sortir les Poètes de la *Revue de poche*, publiée par M. Alb Millaud [3]; puis on annonce les *Nouveaux Venus*, « silhouettes littéraires, » par M. G. Decaux et Firmin Javel, et une édition d'amateurs du *Neveu de Rameau*, par le même M. Decaux et M. J. Claretie.

[1] Genève, J. Cherbuliez, in-18, VIII-272 p., avec photographies.

[2] A. Lemerre, in-18, 102 p.

[3] Même libr., in-18, 96 p.

9

Le livre à l'Exposition universelle. Mouvement industriel et commercial de la bibliographie comparée. M. P. Boiteau.

Parmi les nombreux et volumineux *Rapports du jury international* sur l'Exposition universelle, auxquels M. Michel Chevalier a donné une si belle introduction, il en est un qui nous touche particulièrement, c'est le *Rapports sur les produits de l'imprimerie et de la librairie* [1], c'est-à-dire sur la fabrication et la circulation du livre, sur le mouvement bibliographique comparé dans les divers pays. Le rapporteur, M. Paul Boiteau, offrait les qualités voulues pour juger, sous la direction de M. Michel Chevalier, ceux des produits matériels de l'industrie qui se rattachent de plus près à la pensée et à ses manifestations. Il joint à la curiosité, qui est le premier besoin de l'historien, l'habitude de juger qui constitue le philosophe et qui, appliquée aux questions sociales, place l'économiste au-dessus du simple statisticien. Son rôle, toutefois, était de résumer des faits et de grouper des chiffes plutôt que d'en dégager les lois et de mettre en mouvement des idées. Cette tâche était laissée à l'auteur de l'*Introduction*, qui ne se ferait pas faute de donner carrière à la pensée philosophique et d'écrire la méthaphysique de l'industrie [2]. Chez M. Boiteau, la philosophie reste à l'état latent, l'économiste se cache et se réserve sous le travail de la statistique.

Cette statistique nous appartient; elle fait partie de l'histoire du livre; elle en est le dernier mot, dans l'ordre matériel et technique. Quel vaste champ s'est ouvert, de nos jours, devant les successeurs de Gutenberg ! Que d'efforts, que de découvertes ! quels progrès et quelle concurrence! Depuis la fonte des caractères d'imprimerie jusqu'à la gravure en couleur par les presses typographiques , que de procédés ! que de méthodes! que de tâtonnements et de conquêtes ! Le *Rapport* de M. Boiteau passe tout en revue, résume tout, et fait la la part de chacun, individu ou peuple, dans cette longue

[1] Guillaumin et C[ie], in-8°.
[2] Voy. ci-dessus, p. 292 et suiv.

suite de perfectionnements et d'inventions. Les dernières années surtout sont les plus fécondes, et grâce à l'introduction de la mécanique, à l'amélioration de l'outillage, aux applications de la physique et de la chimie, l'art typographique a été entièrement renouvelé, sous nos yeux, dans une courte période. Le travail est devenu à la fois plus parfait et plus rapide, plus rapide surtout. La multiplication de l'exemplaire imprimé tient du prodige. A peine les caractères réunis par la main de l'ouvrier compositeur ont-ils formé une feuille, que celle-ci est répétée autant de fois qu'on le désire par le clichage, et ces empreintes identiques, soumises à une même presse, reproduiront, à chacune des pulsations de la machine, six, huit ou dix fois la même feuille imprimée. Un journal se tirera, en quelques heures, à deux ou trois cent mille exemplaires.

M. Boiteau cite un exemple curieux de cette promptitude vertigineuse d'exécution. La première édition du *Catalogue officiel* de l'Exposition du 1867 s'est faite, à l'imprimerie Dupont, dans la nuit même qui précéda l'ouverture, du 31 mars au 1er avril. Les deux volumes, formant deux mille trois cents pages, ont été tirés à deux mille deux cents exemplaires, pliés, assemblés, brochés, rognés dans cette seule nuit. C'était un total d'environ trois cent vingt mille feuilles de seize pages d'impression, ou, plus exactement, de cinq millions soixante mille pages. La même maison a exécuté un autre tour de force qui sera apprécié des connaisseurs. Par une ingénieuse combinaison des moyens typographiques et lithographiques, elle a pu livrer en huit jours quatre cent mille obligations du Crédit foncier d'Autriche, imprimées en trois couleurs, en types absolument infalsifiables, numérotées et reliées par volumes de cinq cents feuilles. « L'Imprimerie impériale, demande M. Boiteau, en pourrait-elle faire autant ? »

C'est que l'Imprimerie impériale a plus d'une rivale aujourd'hui, dans les imprimeries particulières, soit pour l'importance des ressources, soit pour la perfection des produits. Tout le monde connaît les grandes et belles publications illustrées de Gustave Doré : *l'Enfer* de Dante, *Don Quichotte*, *Atala*, les *Fables* de La Fontaine, etc., éditées par la maison Hachette et sorties des presses de Lahure.

Elles ont été égalées, sinon surpassées, par *la Touraine* et *la Bible*, éditées et imprimées par la maison Mame. Piquée d'émulation, la maison Hachette a préparé, à son tour, un livre encore plus beau, les *Saints Évangiles*, illustrés par Bida et qui sont confiés aux presses de Claye. D'après les spécimens de cet ouvrage, qui aura coûté plus de 600,000 francs avant d'être livré au public, M. Boiteau ne craint pas de dire : « C'est la pièce capitale, dès à présent, du travail de l'impression en France. »

L'art typographique n'est pas moins bien représenté à l'étranger. L'Angleterre se distingue par la netteté, la régularité de ses caractères et la qualité de ses papiers. Elle a peu d'éditions de luxe, comme la *Bible du Prince de Galles*, tirée à quinze exemplaires seulement, et se vendant plus de 2,000 francs, et elle ne cherche pas à soutenir la concurrence avec nos splendeurs typographiques. Mais elle a d'excellentes éditions ordinaires, dites de Bibliothèque; elle imprime supérieurement ses journaux; elle ignore la pacotille. Non-seulement la province rivalise avec Londres, mais les colonies elles-mêmes ne restent en arrière d'aucun progrès, et, selon M. Boiteau, il serait à désirer qu'on imprimât couramment, à Marseille et à Bordeaux, aussi bien qu'à Melbourne, à Québec ou à Bombay.

Les Allemands se recommandent par la conscience de l'ouvrier et le respect des traditions chez les maîtres. Ils possèdent quelques grands établissements où la puissance de la production est multipliée par le capital et la mécanique, où les livres populaires s'exécutent convenablement et à bon marché. Ce qui nous intéresse dans l'état de leur imprimerie, ce n'est pas tant l'impression elle-même que la nature du livre imprimé et le choix des ouvrages livrés à la plus grande circulation. Si l'on en croit M. Boiteau, l'encyclopédie de la maison Brockhaus, le *Conversations Lexicon*, qui est resté le modèle des *Dictionnaires de la conversation* de divers pays, s'est vendu à trois cent milles exemplaires. Cet ouvrage compacte, si plein de faits, mais si désagréable à l'œil, ne cesse de se réimprimer. Autre fait curieux et significatif : en Allemagne, un traité d'économie politique, un livre sur le commerce, les finances, etc., d'une valeur secondaire, se vendra à trente, quarante et cinquante mille exemplaires. « En

France, dit M. Boiteau, c'est tout au plus si l'on placerait une édition de deux ou trois mille. » M. Boiteau nous flatte : à moins d'excitations extraordinaires à la curiosité publique, un livre sur l'administration ou les finances ne doit pas atteindre à ce nombre ; l'auteur le plus souvent l'imprime lui-même, et il en est pour ses frais.

Les États-Unis ont porté très-loin la puissance, sinon la beauté de l'art typographique. Comme les Allemands, ils impriment et vendent les livres utiles à un nombre considérable d'exemplaires ; bien des ouvrages sérieux se tirent à cent mille. « Quelques-uns, dit M. Boiteau, vont bien au-delà de ce chiffre ; le prix, le sujet trop spécial d'un livre n'arrête personne, comme chez nous, dès qu'il s'agit de s'instruire sérieusement. Il s'est vendu soixante-cinq mille exemplaires du *Voyage aux régions arctiques* de Kane, et les deux volumes rapportaient un dollar de droits à l'auteur. Quel est, en France, l'écrivain qui, avec un récit de voyage presque scientifique, a jamais gagné 65,000 dollars ou 325,000 francs ? Le plus souvent, en pareil cas, on ne serait imprimé que par grâce. »

La série des chiffres qui expriment la production américaine est remarquable. En 1820, il s'imprimait aux États-Unis pour 12 millions et demi de francs ; en 1856, la production s'était élevée à 80 millions de francs, dont 30 pour New-York seulement. L'importation des livres étrangers suivait en même temps une non moins forte progression.

On voit par le *Rapport sur les produits de l'imprimerie et de la librairie* que la supériorité de la France dans la branche d'industrie et de commerce qui touche le plus aux choses de l'esprit, ne laisse pas que de lui être disputée. Il faut bien cependant que nous gardions à tout prix le premier rang dans l'art de reproduire matériellement la pensée, en attendant le retour des conditions politiques qui permettent à une nation d'être la première par la pensée elle-même. Du reste, l'industrie gagnerait à l'affranchissement de l'esprit, et c'est le dernier mot de M. Boiteau : « Si les deux industries de l'imprimerie et la librairie sont rendues libres, il n'y aura pas de limites à leur succès et à leur prospérité. »

JOURNAUX ET PÉRIODIQUES

La nouvelle législation de la presse. Son esprit, ses effets. — Les grosses tempêtes des pamphlets hebdomadaires. La question Rochefort.

1

La nouvelle législation de la presse. Son esprit, ses effets.

Un grand fait domine l'histoire du journalisme en 1868, c'est la promulgation de la loi sur la presse du 11 mai : loi destinée à organiser la liberté promise par la fameuse lettre impériale du 19 janvier de l'année précédente. On trouvera partout le texte même de la loi. L'esprit dans lequel elle a été préparée, discutée, modifiée, votée, est trop clair; c'est un esprit de défiance et d'hostilité avouée des pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire contre une institution qu'on a appelée, dans des temps meilleurs, le quatrième pouvoir d'un État libre. Une concession sans doute a été faite par le pouvoir, c'est l'abandon du système de l'autorisation préalable, qui était la base même du décret du 17 février 1852. Désormais, la fondation d'un journal ne dépendra plus du bon plaisir de l'administration; mais l'exercice du droit reconnu est soumis à tant de mesures restrictives, les occasions de contraventions et de délits sont si nombreuses, la répression est si sévère, que cette prétendue loi de liberté de la presse n'est que l'organisation légale de l'impuissance du journalisme.

Il suffit de rappeler l'obligation du cautionnement, le maintien des droits de timbre et de poste à des chiffres encore exorbitants, l'exagération des amendes cumulées avec la peine de la prison et avec la privation des droits civiques des rédacteurs, les peines plus graves de la sus-

pension et de la suppression, l'interdiction de toucher à la vie privée (amendement Guilloutet), enfin le privilége conservé par l'administration d'accorder ou de retirer l'autorisation de la vente sur la voie publique. Dans de telles conditions, la liberté pour les journalistes, comme dit M. E. de Girardin, « n'est que la liberté de se ruiner. » Aussi l'effet immédiat de la nouvelle loi, pour des feuilles politiques sérieuses, fut-il la nécessité d'augmenter leur prix d'abonnement [1].

En France, où l'on rit de tout, la parodie est souvent la meilleure interprétation des choses; la loi sur la presse eut ses parodistes qui la résumèrent ainsi : « Art. Ier, tout « citoyen pourra fonder un journal; — Art. II, tout citoyen « qui fondera un journal sera guillotiné. » Si cette synthèse, dans sa concision, paraît un peu violente, il a été fait un autre résumé de la loi, très-fidèle sous sa forme de spirituelle satire. Ce sont *les Commandements de la Presse*, promulgués d'abord dans le journal conservateur *la France* et reproduits par tous les journaux. Les voici :

LES COMMANDEMENTS DE LA PRESSE.

1 En te fondant tu verseras
Un très-gros cautionnement.

2 Les droits de timbre tu payeras
Au fisc quotidiennement.

3 Jamais tu ne censureras
Les actes du gouvernement.

4 Les Chambres tu respecteras
Et les ministres mêmement.

5 De nul citoyen ne diras
Un mot sans son consentement.

6 Compte rendu ne publieras
Parallèle ni autrement.

7 En y manquant, tu subiras
L'amende et l'emprisonnement.

8 Chaque amende te mangera
Le tiers du cautionnement.

9 Des droits d'électeur tu seras
Dépossédé par supplément.

[1] C'est ici le lieu de citer le *Manuel de la liberté de la Presse, histoire*, etc., par M. E. Hatin (Pagnerre, 2 vol. in-8°).

10 Le tribunal te suspendra
Pour six mois provisoirement.

11 Et même il te supprimera,
S'il veut, définitivement.

12 Sauf ces réserves, tu pourras
Écrire et parler librement.

Malgré les menaces de cette législation draconienne, la presse n'en prit pas moins un nouvel essor. On n'estime pas à moins de cent quarante les journaux qui se fondèrent à Paris seulement. Plus de cent se restreignirent aux sujets littéraires et artistiques, pour échapper aux charges du cautionnement; quatorze pourtant se mirent en mesure de traiter des matières politiques, et six parmi eux étaient quotidiens. Le reste était spécialement consacré à l'industrie, à la science, à certaines spécialités du commerce [1].

La forme de publication périodique en vogue fut la brochure hebdomadaire. *La Lanterne* de M. Rochefort qui en était le type, et dont l'histoire mérite un chapitre à part, suscita plus de trente imitations ou contrefaçons. A celles que nous citons plus loin, il faut joindre pour l'excentri-

[1] Voici la liste des principales feuilles périodiques fondées à Paris pendant le cours de l'année : *la Chronique illustrée*, faisant suite au numéro hebdomadaire (illustré du *Petit Figaro*, hebdomadaire, puis bi-hebdomadaire; — *la Cloche*, par Ferragus, hebdomadaire; — *le Courrier de l'intérieur*, bi-hebdomadaire; — *Dartagnan*, journal d'Alex. Dumas, trois fois par semaine; — *le Diable à quatre*, hebdomadaire; — *l'Écho de la Sorbonne*, trois fois par semaine; — *l'Électeur*, hebdomadaire; — *l'Événement* (illustré), quotidien; — *le Français*, quotidien; — *le Gaulois*, quotidien; — *la Gazette bibliographique*, mensuel; — *le Globe*, quotidien; — *la Lanterne*, par H. Rochefort, hebdomadaire; — *le Moniteur de la coopération*, bi-mensuel; — *le Nouveau Journal*, quotidien; — *Paris*, quotidien; — *le Pilori*, hebdomadaire; — *la Presse libre*, quotidien; — *le Public*, quotidien; — *le Réveil*, hebdomadaire; — *la Revue politique*, hebdomadaire; — *la Tribune française*, hebdomadaire; etc. — Empiétons sur l'année 1869, pour signaler, au 1er janvier, le Grand et le Petit *Journal officiel*, substitué par une bruyante révolution de palais, comme organe du gouvernement, au Grand et au Petit *Moniteur universel*, qui devient dès lors une feuille indépendante.

cité des titres : *le Caméléon, le Balayeur d'âneries, le Lumignon, les Punaises dans le Beurre.* Nous tombons dans la vermine; mais il ne se produit pas un mouvement sérieux en littérature ou en politique, comme en industrie, sans donner lieu à ces sortes d'exploitations. Du reste, *la Lanterne* une fois éteinte, du moins en France, presque toutes les lumières parasites moururent d'elles-mêmes.

2

Les grosses tempêtes des pamphlets hebdomadaires. La question Rochefort.

L'effervescence plus ou moins politique qui suivit la promulgation de la loi sur la presse, s'est concentrée autour d'une publication hebdomadaire, dont le bruit fut incroyable et doit trouver ici son écho. *La Lanterne* de M. Rochefort, objet dès sa naissance d'une curiosité passionnée, devint, en quelques semaines, un événement public, une affaire d'État, un motif d'inquiétude ou de colère pour le pouvoir, une occasion de délits et de répressions judiciaires sans fin, le point de départ d'un long mouvement de publications périodiques, une matière de premier ordre pour la contrebande internationale, enfin, un ferment d'agitation européenne. Il faut dire comment si petite chose produisit de si grose ffets.

Les chroniques de M. Rochefort, au *Figaro*, avaient eu un succès compromettant pour le journal de M. de Villemessant. On avait fait savoir officieusement à celui-ci qu'il ne pouvait garder un tel rédacteur, sans s'exposer lui-même aux rigueurs que l'ancien régime de la presse laissait à l'arbitraire de l'administration. M. Rochefort, ainsi banni du *Figaro*, songea aussitôt à se créer un journal, dont les témérités ne retomberaient que sur lui. « On veut m'empêcher de casser les vitres chez les autres, aurait-il dit, eh bien! j'aurai ma maison à moi. » C'était dans les dernières semaines de la législation préventive appliquée à la presse. L'autorisation préalable était encore nécessaire pour fonder un journal. M. Rochefort se la voit refuser, et il attend, l'arme au bras, c'est-à-dire *la Lanterne* à la main, que la loi nouvelle le laisse passer. Le jour même de la publication de son premier numéro, la permission

de la vente sur la voie publique, qui lui avait été d'abord accordée, lui fut retirée. C'est la plus funeste des rigueurs arbitraires que la nouvelle loi ait laissé subsister.

Ces mesures de persécution avaient excité à un haut point l'opinion publique. Elles furent pour beaucoup dans le premier mouvement d'un succès, que de nouvelles rigueurs devaient grossir encore. Plus de quatre-vingt mille exemplaires de *la Lanterne* furent enlevés le premier jour, et les chiffres des tirages suivants ne cessèrent d'augmenter. La vogue de ce pamphlet hebdomadaire suscita aussitôt de nombreux plagiats. On vit naître *le Lampion*, *la Chandelle*, *la Veilleuse*, *la Lanterne magique*, *l'Eteignoir*, *les Mouchettes*, etc., etc. On eut les inévitables parodies. Sous les sobriquets de *Ragefort*, de *Bûchefort*, etc., toute la famille des parasites littéraires se mit en mouvement. Un peu plus tard, quand *la Lanterne* fut violemment éteinte en France et alla s'allumer à l'étranger, deux publications viables la remplacèrent : *la Cloche*, d'abord de Ferragus, pseudonyme sous lequel M. L. Ulbach venait de publier dans *le Figaro* une série de lettres très-remarquées, puis *le Diable à quatre*, de MM. de Villemessant, A. Duchesne, Édouard Lockroy et un quatrième collaborateur inconnu. Toutes deux parurent assez sérieuses pour susciter aussitôt des concurrences, celle-ci *le Vrai Diable à quatre*, et autres diablotins, celle-là *le Tocsin* et autres sonnettes d'appel ou d'alarme.

Les procès s'étaient mis à pleuvoir autour de *la Lanterne* et sur elle. Le signal fut donné par les poursuites en diffamation intentée par M. Rochefort lui-même et ses amis du *Figaro* contre les auteurs de pamphlets plus ignobles que violents, *l'Avant-garde*, *l'Inflexible*, *la Foudre*, *Rochefort l'assommeur*. Leurs signataires, MM. Marchal, dit de Bussy, et Stamir, furent condamnés, avec des considérants très-sévères, aux réparations dérisoires d'un franc d'amende, conformément à la loi. M. Rochefort se donna le tort de demander raison à un imprimeur des injures sorties de ses presses et, sur son refus, de se porter à des voies de fait contre lui. Il fut condamné, pour un léger coup de canne, à quatre mois de prison. En même temps, les poursuites du ministère public contre les livraisons successives de *la Lanterne* grossissaient rapidement le total des mois d'emprisonnement à subir, sans compter

les chiffres énormes des amendes. Ainsi le numéro 11 lui valut, en police correctionnelle et en appel, un an de prison et 10,000 francs d'amende ; le numéro 13, une amende du même chiffre, avec treize mois de prison, plus les frais et dépens du jugement et de l'appel [1]. M. Rochefort prit alors le parti d'aller imprimer son journal à l'étranger. Une lutte acharnée était établie entre la police et la contrebande pour en empêcher la circulation en France, tandis qu'il se répandait à profusion dans toute l'Europe. M. Rochefort était devenu tout à coup un personnage, une puissance; on lui prêtait même une candidature politique. Des biographies et des brochures, *le Vrai Rochefort, Rochefort député*, etc., ainsi qu'un *Almanach de la Lanterne*, et jusqu'à des articles de bimbeloterie parisienne, exploitèrent sa popularité.

Mes lecteurs connaissent, par mes comptes-rendus de ses livres, la nature du talent, tout à coup si redouté, de l'auteur de *la Lanterne;* je me bornerai à citer quelques lignes des livraisons qui ont circulé librement. On a beaucoup remarqué, dans l'une des premières, cette profession de foi ironique de bonapartisme, en réponse au reproche qui lui était fait d'être un ennemi déclaré du régime impérial et un suppôt des anciens partis.

Cette insinuation était d'ailleurs d'autant moins fondée, que (je n'ai pas à m'en cacher ici) je suis profondément bonapartiste. On me permettra bien cependant de choisir mon héros dans la dynastie. Parmi les légitimistes, les uns préfèrent Louis XVIII, d'autres Louis XVI, d'autres enfin placent toutes leurs sympathies sur la tête de Charles X. Comme bonapartiste, je préfère Napoléon II; c'est mon droit.

J'ajouterai même qu'il représente pour moi l'idéal du souverain. Personne ne niera qu'il ait occupé le trône, puisque son successeur s'appelle Napoléon III. Quel règne! mes amis, quel règne! Pas une contribution, pas de guerres inutiles avec les décimes qui s'ensuivent; pas de ces expéditions lointaines dans lesquelles on dépense six cents millions pour aller réclamer quinze francs, pas de listes civiles dévorantes, pas de ministres cumulant chacun cinq ou six fonctions à cent mille francs pièce; voilà bien le monarque tel que je le comprends. Oh! oui, Napoléon II, je t'aime et je t'admire sans réserve.

1 Voy. *Rochefort et la Lanterne devant les tribunaux* (Librairie centrale, in-8°).

Qui donc osera prétendre maintenant que je ne suis pas un sincère bonapartiste ?

Les plus grandes méchancetés de M. Rochefort n'étaient pas ses attaques directes, personnelles, contre les ministres ou le chef même de l'Etat, c'étaient de simples citations, choisies avec art dans les écrits de ses adversaires. Il en empruntait surtout de terribles ou de désagréables à la collection des *Œuvres* de Napoléon III, à ses manifestes de prétendant, aux articles de journaux écrits pendant qu'il était prisonnier à Ham. On a même dit qu'un des derniers numéros imprimés en France et saisis au sortir de la presse, se composait presque entièrement d'extraits de la prose du souverain. Ce système de satire rétrospective irrite encore plus qu'il ne blesse : on n'aime pas à être frappé de ses propres armes.

VARIÉTÉS, LITTÉRATURE SCIENTIFIQUE, VULGARISATION, ÉDUCATION

Une grande et nouvelle œuvre de vulgarisation universitaire. L'enseignement secondaire spécial. — La science devant l'imagination, l'histoire et la raison. MM. Michelet, Martin, Foucou; les encyclopédies. — La morale et l'instruction scientifique sous forme d'amusement. Différence de conditions et de succès. M. P.-J. Stahl. — La cause des droits du corps. L'exercice, la santé. M. Paz, Mme Meunier. — Variétés historiques. Le blason et le café. MM. Gourdon de Genouillac et Welter.

1

Une grande et nouvelle œuvre de vulgarisation universitaire. L'enseignement secondaire spécial.

Une série toute nouvelle de livres faits pour une toute nouvelle branche de l'enseignement universitaire mérite d'être signalée au public, que les livres de classe touchent peu d'ordinaire; je veux parler d'un certain nombre d'ouvrages élémentaires sur les matières de ce qu'on appelle l'enseignement secondaire spécial. On sait que c'est là une création à laquelle le nom de M. Duruy restera attaché et qui témoigne au moins d'une préoccupation généreuse des intérêts intellectuels de la démocratie moderne, sinon du choix et de l'organisation des meilleurs moyens de les servir. Ne peut-on pas craindre que l'enseignement secondaire spécial, établi dans nos colléges à côté de l'enseignement secondaire classique, ne reprenne en sous-œuvre le système justement condamné de la bifurcation, et n'offre une partie des dangers qu'on a voulu conjurer, en détruisant cette dernière? N'aura-t-il pas pour effet d'éloigner encore les enfants de nos classes moyennes des études

littéraires qui donnent à l'esprit national sa supériorité et son éclat? Peut-être aurait-il mieux valu, sans s'exposer à diminuer la culture littéraire, organiser à part l'enseignement professionnel, — car c'est le vrai nom de l'enseignement spécial, — ou le rattacher à l'enseignement primaire, dont il eût formé le degré supérieur, le couronnement; peut-être eût-on appelé ainsi plus largement aux bienfaits de la science vulgarisée les jeunes générations des classes qui viennent immédiatement au-dessous de la bourgeoisie, qui sont aujourd'hui la force numérique de la démocratie, et qui doivent, dans l'intérêt de tous, en être la force éclairée. Mais, dans quelque rang qu'il se recrute, qu'il abaisse le niveau de quelques-uns ou qu'il élève celui du grand nombre, l'organisation d'un enseignement national en vue de l'industrie et du commerce était une exigence de la société moderne, et il faut applaudir au courage et à l'activité déployés pour y pourvoir.

Pour cet enseignement nouveau, il a fallu dresser tout un ensemble de programmes qui ont amené à leur suite un ensemble de livres correspondants [1]. Je laisse de côté, dans cette bibliothèque spéciale, ceux qui sont communs, à quelques variantes près, aux deux branches de l'enseignement secondaire, les traités élémentaires ou manuels de grammaire, de composition, de rhétorique, d'histoire littéraire, d'histoire, de géographie, de chimie, de physique ou de mathématiques. Il faut cependant, parmi les ouvrages de sciences, en remarquer quelques-uns, soit pour l'extension qu'ils donnent au vieil enseignement classique, soit pour le soin avec lequel ils sont exécutés. Par exemple, les *Eléments de botanique*, sans nom d'auteur; les *Eléments de zoologie*, par M. Paul Gervais, professeur à la Sorbonne; les *Eléments de géologie*, par M. V. Raulin, sont, à plusieurs égards, des livres vraiment nouveaux, et, s'ils étaient adressés à un autre public que celui des classes, ils tiendraient parfaitement leur place parmi les ouvrages, aujourd'hui si à la mode, de vulgarisation scientifique. Je ne parle pas des nombreuses figures jetées dans le texte qui cependant, pour la perfection du dessin et de la gravure, rivalisent avec celles des éditions de luxe illustrées. Ce qui importe davantage, c'est que les sujets y sont traités

[1] Hachette et Cie, volumes in-18.

d'une façon assez large et assez philosophique pour ouvrir devant de jeunes esprits des horizons nouveaux et leur donner une impulsion féconde.

L'étude de la nature n'est pas la satisfaction d'une curiosité vaine; elle est remplie d'enseignement philosophique. L'histoire du globe que nous habitons et des innombrables familles d'êtres qui y vivent à côté de nous ou qui y ont vécu avant nous, est inséparable de notre propre histoire. L'origine et les destinées primitives de l homme sont restées inscrites dans les révolutions du sol, et ses destinées actuelles et futures doivent être la résultante de l'action combinée des lois générales de la nature extérieure et des lois particulières de sa libre activité. On voit avec plaisir l'enseignement préparer la jeunesse à l'intelligence de ces grandes harmonies entre les sciences physiques et les sciences morales.

Ces dernières sont représentées d'une façon très-caractéristique dans l'enseignement secondaire spécial. Le programme de nos anciens cours de philosophie, comprenant la psychologie, la logique, la morale, la théodicée et l'histoire de la philosophie, se trouve sans doute très-amoindri. Il est réduit aux *Éléments de morale*. Ceux-ci ont été rédigés par M. Ad. Franck, dont le livre s'est déjà offert à nous sous un autre titre : *la Morale pour tous* [1]. Mais ce que l'enseignement philosophique perd d'un côté, il le regagne de l'autre. Les études théoriques ont cédé leur place à la science pratique et appliquée. Nous n'avons plus de logique, mais nous aurons la législation usuelle; nous n'avons plus de théodicée ni l'histoire de la philosophie, mais nous aurons l'économie rurale, industrielle et commerciale, avec les « notions fondamentales de l'économie politique. »

Je regrette de ne pouvoir m'arrêter sur ces deux derniers programmes; n'est-il pas fâcheux que les jeunes gens de nos colléges après avoir vécu, pendant dix ans, au milieu des Grecs et des Romains, rentrent dans la société moderne, entièrement ignorants de ses lois, de sa constitution politique, administrative, civile et commerciale? Ils savent ou sont censés savoir quelle était la situation, quels étaient les droits et les devoirs du citoyen

[1] Voy. ci-dessus, p. 278.

à Rome ou à Athènes; ils n'ont rien appris et, s'ils ne font pas leur droit, ils n'apprendront jamais régulièrement les obligations que leur titre de citoyen leur impose ou les garanties qu'il leur donne dans leur pays! Les *Eléments de législation usuelle*, par M. Delacourtie, comblent cette lacune. Ils sont un résumé très-bien fait de nos divers codes. Il est à désirer qu'ils sortent de l'enseignement secondaire spécial et qu'ils se répandent dans les classes populaires et dans la bourgeoisie à plusieurs millions d'exemplaires. Le suffrage universel ne cessera d'être un danger ou une dérision que le jour où chaque électeur aura puisé dans un semblable livre la connaissance de ses devoirs ou de ses droits.

Passons sur un ouvrage d'un intérêt plus spécial du même auteur, les *Eléments de législation commerciale et industrielle*, et signalons, pour finir, un petit traité sur un sujet plus philosophique et d'un intérêt plus élevé, le *Cours d'économie rurale, industrielle et commerciale*, par M. E. Levasseur, avec les notions générales d'économie politique qui lui servent d'introduction. Nous sommes ici dans un ordre d'études plus vague, mais aussi plus fécond, où les préjugés et les idées justes naissent, vivent et se combattent à l'ombre de la liberté de penser, où la tradition éprouvée et l'aveugle routine invoquent la même autorité, l'expérience, où les changements irréfléchis et les innovations utiles se couvrent du même principe, le progrès. L'économie politique, comme les autres sciences sociales, est essentiellement matière à discussion et à contradiction. Il n'en était pas moins utile d'en mettre à la portée de tous les éléments, les sujets et le langage; M. Levasseur l'a fait, en quelques pages, avec autant de réserve que d'autorité. Il définit clairement les termes, il résume les faits, formule les lois, précise les rapports entre le travail et la richesse, entre la production et la consommation, l'offre et la demande, les forces naturelles et la liberté humaine qui les tourne à son profit. Il donne une haute et juste idée de l'excellence de l'homme, comme force productive, et de la part supérieure qui lui revient dans sa collaboration avec la nature à la grande œuvre de la civilisation.

2

La science devant l'imagination, l'histoire et la raison. MM. Michelet, Martin, Foucou. Les encyclopédies.

Après *la Mer, la Montagne*; après *l'Oiseau, l'Insecte*; après *l'Amour, la Femme*; après *la Sorcière, la Bible dans l'Humanité* [1]. Voilà les délassements de M. Michelet, entre les grandes œuvres d'érudition et d'imagination ardente qui s'appellent : *l'Histoire de France*, et *l'Histoire de la Révolution française*. M. Michelet a une manière à lui de traiter l'histoire naturelle, soit celle de l'homme, soit celle des autres êtres vivants, soit celle du monde inanimé. Qu'ai-je dit : le monde inanimé! il n'y en a point pour l'auteur. Toute la nature a, pour lui, une vie, une âme, des sens, une personnalité. L'étudier, c'est entrer en communication, disons mieux, en communion avec elle. C'est penser avec les bêtes, sentir avec les animaux, tressaillir avec les arbres, s'émouvoir avec les flots, entendre le silence de la terre muette, retrouver partout, dans l'infiniment grand et dans l'infiniment petit, l'âme de l'homme, pour l'agrandir au spectacle du sublime, pour l'affiner par l'étude de merveilleuses petitesses.

Résumant ses premiers livres du même ordre, l'auteur de *la Montagne* [2] nous dit :

> *L'Oiseau* est une personne. Cela s'accepte assez bien. Mais l'insecte! La difficulté semblait ici bien plus grande. Chez les enfants de la mer, la personnalité fuyante paraît moins saisissable encore, la tentative était hardie de fixer, de rétablir ces âmes obscures et confuses, dédaignées jusque-là, niées, de leur rendre la dignité d'âmes, de les replacer dans le droit fraternel et dans la grande Cité.

Ce que M. Michelet a fait pour la Mer, il le fera pour la Montagne et sa forêt. Il comprendra leur personnalité, en l'aimant; il s'en sentira aimé. Les augustes géants de

[1] J'ai traité, et parfois longuement de ces divers livres. Voy. surtout t. Ier de *l'Année litt.*, p. 80-92 *(l'Amour)*; t. II, p. 146-154 *(la Femme)*; t. IV, p. 110-115 *(la Mer)*; t. V, p. 316-319 *(la Sorcière)*.

[2] Libr. internat., in-18, IV-388 p.

la nature, les monts sublimes, les arbres antiques ne sont ni insensibles ni muets : ils ont eu pour l'auteur une « faveur paternelle, » dont il est reconnaissant; ils lui ont « versé aussi leur âme, sereine, pacifique et profonde. » M. Michelet s'efforce de faire passer un peu de cette âme dans le lecteur, en mettant au service de la science tout l'éclat de la poésie et la lucidité fièvreuse de l'hallucination.

Le procès historique et scientifique qui se rattache au nom de Galilée est un de ceux qui semblent destinés à n'être jamais vidés. De jugement en jugement, d'appel en appel, il reste sans cesse sujet à révision et à cassation. C'est qu'il touche à des intérêts toujours vivants, à des passions qui ne meurent que pour renaître. Il y a cependant à distinguer, dans le débat, deux points de vue dont l'un peut rester obscur, tandis que l'autre se met de lui-même en lumière, par l'effet du temps. L'un est le point de vue historique, l'autre est le point de vue scientifique.

Sur ce dernier, plus de doutes ni de nuages. La révolution opérée par Galilée dans les sciences et en particulier dans l'astronomie, est un fait contre lequel aucun intérêt, aucune passion ne sauraient prévaloir. La terre tourne, *e pur si muove :* tant pis pour toute doctrine religieuse, politique ou scientifique qui ne s'accommode pas de son mouvement! C'est aux traditions établies de s'arranger avec les vérités évidentes ou démontrées, et non pas à l'évidence ou à la démonstration de s'arranger avec les traditions. On ne comprend pas qu'à notre époque, on mette encore en présence les droits de la science et les droits de la religion. La science marche devant elle, et toute autorité étrangère qu'elle rencontre sur son chemin doit se ranger et la laisser passer, sous peine d'être brisée par elle.

Les problèmes historiques sont moins simples; il faut, pour les éclairer, des documents que les partis ont souvent altéré ou fait disparaître, et dont une discussion passionnée peut égarer encore l'interprétation. De ce côté, le nom de Galilée, sa vie et son œuvre n'ont pas cessé d'être l'objet de contestations et de querelles. Je ne sais si le livre consciencieux et savant de M. Th.

H. Martin, intitulé *Galilée, les droits de la science et la méthode des sciences physiques* [1], est fait pour y mettre un terme.

Ce n'est pas la bonne foi, le désir de rester impartial, qui manque à l'auteur; ce n'est pas non plus la connaissance des faits et des pièces du procès. On chercherait en vain un état plus lucide et plus complet de tout ce qui a été dit et écrit en sens contraire sur les questions de faits et de doctrines. De plus, en prenant le rôle d'un juge qui résume les débats, l'auteur se souvient du devoir du témoin, et il emprunte le serment qui le consacre au Code d'instruction criminelle : « Toute la vérité et rien que la vérité. » Mais si la sincérité est entière, l'indépendance de l'esprit ne l'est pas; le juge se préoccupe trop des conséquences de son jugement, le témoin des suites de son témoignage. M. Th. H. Martin est de ceux qui ont peur de brouiller la science et la religion l'une avec l'autre, il veut rester l'ami des deux puissances et se travaille à maintenir leur accord. Dangereux souci. Laissez la science à ses libres recherches, et la religion à ses traditionnels enseignements. Laissez-les se contredire : la vérité sortira triomphante de leurs débats, qu'on appelera plus tard des malentendus. L'enseignement le plus inflexible a encore de merveilleuses souplesses d'interprétation pour concilier l'inconciliable, et la raison ne perd jamais ses droits.

Est-ce à l'histoire, est-ce à la science qu'il faut rapporter un livre comme l'*Histoire du travail* [2] de M. F. Foucou ? C'est à la fois à l'une et à l'autre, et en retraçant le double tableau des évolutions de la nature et du développement humain, l'auteur mène de front la philosophie de la science et la philosophie de l'histoire. Le dernier mot de l'une et de l'autre est celui-ci : le progrès, et M. Foucou le fait ressortir clairement de toute son étude. Avant le travail de l'homme, il raconte le travail de la nature qui a aussi son histoire; car les forces inorganiques elles-mêmes ont eu leurs phases d'activité et de repos et leur coopération successive à la formation du globe, théâtre et matière première du travail humain. Le relief

[1] Didier et Cie, in-18, 428 p.
[2] Hetzel, in-18, XII-400 p.

terrestre à peine ébauché, le travail des végétaux et des animaux a commencé pour le modifier et l'enrichir. Les générations et les types de la flore et de la faune se sont succédé, augmentant sans cesse l'héritage des formes progressives. Les végétaux et les animaux contemporains de l'homme, à leur tour, n'ont pas seulement pris la place de ceux des créations antérieures; ils en ont continué la tâche, et l'homme est venu enfin qui a tourné à son profit le travail accumulé des siècles.

Le type humain, une fois créé, ou éclos après un espace de temps incalculable, comme le terme supérieur de la série animale, des forces d'un nouvel ordre, celles de l'ordre moral, se sont manifestées, accrues, épanouies. Il ne s'agit plus que de suivre le magnifique développement de cet être, si chétif à son entrée sur la scène du monde, c'est-à-dire de voir à l'œuvre la civilisation. M. Foucou en étudie tour à tour les matériaux et les forces. Il me suffit d'indiquer les points sur lesquels portent ses recherches : le logement, le vêtement, l'alimentation, les transports, etc. Dans le vaste champ de son travail et de ses conquêtes, l'homme est aidé, soutenu, poussé en avant par les sciences pures, par les mathématiques, par l'astronomie, par la physique et la chimie ; il ne reçoit pas un moindre secours des puissances morales. Placé entre les instincts et la réflexion, il accomplit son plus grand progrès, le jour où il passe de la domination des premiers au gouvernement de cette dernière. « L'histoire selon les instincts, dit l'auteur, est celle du passé partout et du présent presque partout; elle se résume dans la civilisation militaire. L'histoire selon la réflexion commence aux sciences expérimentales; les applications de ces sciences la font grandir à vue d'œil : elle se résume aujourd'hui dans la civilisation industrielle. » Le spectacle de l'Europe et de l'Amérique et de leurs différentes destinées établit par des preuves inverses ces conclusions. Celles-ci posent pour la France un problème politique difficile à résoudre, mais qu'on ne peut éluder. Il faut, selon M. Foucou, qu'elle change son tempérament, renonce à la civilisation militaire toute d'instinct, pour fonder à son tour la civilisation de réflexion, ou qu'elle périsse sous le poids de son histoire instinctive.

On jugera de la nouveauté et de l'intérêt des aperçus

qui remplissent l'histoire du travail par la double observation que voici sur les conséquences respectives d'un progrès matériel et d'un progrès moral. Le verre est un exemple du premier cas. « Sous la forme de carreaux de vitre, dit l'auteur, il a permis à la civilisation de s'étendre vers l'hémisphère nord; sous la forme de baromètre et de thermomètre, il a fondé la physique expérimentale d'où est sortie la machine à vapeur avec toutes ses conséquences; façonné en lentilles de télescope et de microscope, il a agrandi le champ de la vision dans l'infiniment grand et l'infiniment petit, et donné l'essor à nos conceptions sur le système du monde. » L'exemple de l'influence réciproque des conceptions morales sur l'outillage matériel des sociétés humaines est tiré ingénieusement de la balance, instrument qui a fondé la chimie. « Point de chimie sans balance, dit M. Foucou, et point de balance avant que les hommes se soient élevés à l'idée de réciprocité, — observation, ajoute-t-il, qui fait dépendre l'établissement d'une science physique d'un progrès survenu dans la notion morale de justice. »

Les publications encyclopédiques sont la marque de ce besoin de vulgarisation particulier à certaines époques. La grande *Encyclopédie*, celle du XVIII[e] siècle, avait cette signification, et les nombreuses tentatives faites depuis, dans tous les pays de l'Europe, pour réunir en un seul et même cadre la diversité infinie des connaissances humaines, marquent dans notre siècle, la nécessité sans cesse renaissante de reprendre cette œuvre de propagation des lumières, si courageusement entreprise par les Condorcet, les d'Alembert et les Diderot. La tâche est toujours à recommencer; car, tandis que les ouvrages encyclopédiques résument et propagent les découvertes acquises à la science, celle-ci marche toujours, elle agrandit ou renouvelle le champ de ses recherches, et l'histoire populaire de ses conquêtes, à peine terminée, se trouve à refaire. Voilà comment, après tant de répertoires universels des connaissances humaines, exécutés depuis un quart de siècle, un nouveau groupe de savants ou d'amis de la science, ont jugé utile d'entreprendre sous la direction de M. J. Mottu, encore une encyclopédie, l'*Encyclopédie générale*[1].

[1] Garrousse, gr. in-8°, par livraisons de 6 à 7 feuilles.

Leur but est le même que celui des encyclopédistes du siècle dernier; ils en ont clairement conscience, et ils le marquent par cette épigraphe tirée de la *Déclaration des droits de l'homme* : « La société doit favoriser de tout son pouvoir les progrès de la raison publique, et mettre l'instruction à la portée de tous les citoyens. » Soutenus dans leur tâche par une haute idée de la grandeur et de la dignité de la science moderne, ils disent avec Tyndall : « Présentées à notre esprit sous leur véritable aspect, les découvertes et les généralisations de la science moderne constituent le plus sublime des poèmes qui se soit jamais offert à l'intelligence et à l'imagination de l'homme. » Toutefois, la beauté idéale de la vérité n'est pas sa principale séduction, pour la majorité des rédacteurs de l'*Encyclopédie générale*; ils voient surtout en elle une puissance qui affranchit. La science, née de l'indépendance de la raison, doit nous rendre jaloux de toute autre indépendance. La liberté de la pensée appelle et prépare la liberté religieuse et la liberté politique. Nos modernes encyclopédistes n'ont pas moins que leurs devanciers le projet de travailler, par la diffusion des connaissances scientifiques, à l'émancipation complète de la nation.

C'est leur force, et c'est leur danger. Il faut chasser la nuit, en faisant le jour ; il faut, en répandant la vérité, renverser les préjugés et les tyrannies qui s'appuient sur eux; mais il faut se défendre des entraînements aveugles et des excès de réaction qui constituent des tyrannies nouvelles ; il ne faut pas, en s'affranchissant des dogmatismes chimériques, se faire les esclaves des négations absolues. La publication préliminaire de l'*Almanach de l'Encyclopédie générale*[1] nous avait fait voir les principaux rédacteurs s'abandonnant avec trop de complaisance au besoin de nier et de détruire. Les premières livraisons de l'ouvrage ne nous les montrent pas aussi résolûment engagés dans l'enthousiasme de la négation. N'oublions pas que la première, ou plutôt l'unique loi de la science, est la vérité, et défions-nous même des trop justes préventions que nous inspirent contre certaines doctrines les folies ou les excès commis en leur nom.

[1] Garrousse, gr. in-8°, 112 p.

3

La morale et l'instruction scientifique sous forme d'amusement. Différence de conditions et de succès. M. P.-J. Stahl.

L'éducation morale de l'enfance est une tâche difficile et délicate. Il y a deux dangers à craindre, celui d'ennuyer ses petits auditeurs par l'austérité de la leçon, celui de les abêtir par la niaiserie des formes destinées à mettre l'enseignement à leur portée. Un écrivain d'un esprit très-fin et très-délicat, qui a donné, sous le pseudonyme de P.-J. Stahl, de très-agréables récits aux hommes du monde[1], est en train de se consacrer tout entier au soin de présenter la morale aux enfants sous des dehors aimables, aussi bien que l'instruction scientifique. Il a fondé à cet effet un journal déjà connu de nos lecteurs, *le Magasin d'éducation et de récréation*, auquel l'Académie française décernait, l'année dernière, l'une des plus justes de ses couronnes. Ce journal a eu la primeur d'un assez grand nombre d'ouvrages destinés à mettre l'enseignement le plus sérieux de la science moderne sous la forme la plus attrayante. Tels sont particulièrement ceux de MM. J. Macé et Jules Verne, que nous avons dû signaler, en leur temps, comme des modèles du genre[2].

Mais la science, la géographie, la physiologie même sont plus faciles à introduire, auprès de l'enfance, en compagnie du plaisir, que la morale proprement dite. Les voyages ont un attrait particulier : ils flattent l'esprit d'aventure, cette manifestation jeune et naïve de l'amour-propre. Les révélations de la science sur la nature n'ont besoin que d'être traduites en langage accessible aux ignorants, enfants ou hommes, pour satisfaire cet éternel instinct de curiosité, privilége et tourment de la nature humaine. Mais enseigner le devoir en amusant ! dérober l'austérité de la leçon, sans que l'efficacité s'éva-

[1] Voy. t. III de *l'Année litt.*, p. 148-149; t. IV, p. 178, et surtout t. V, p. 106-107, et t. IX, p. 93-95 (*les Bonnes fortunes parisiennes*).

[2] Voy., pour les ouvrages de M. J. Macé, le t. IV de *l'Année litt.*, p. 461-464 (*Histoire d'une bouchée de pain*), etc.; pour ceux de M. J. Verne, les t. IX, p. 503-506; X, 278-279, etc.

nouisse! problème difficile. L'homme lui-même n'aime pas les mentors; comment l'enfance ne leur serait-elle pas rebelle? Je sais bien que la médecine domestique fait passer les remèdes amers en les enveloppant de douceurs; la comparaison du sucre et du miel, déguisant l'âpreté de l'absinthe, est ancienne. Lucrèce la présente avec un art charmant :

Nam veluti pueris absinthia tætra medentes
Quum dare conantur, prius oras pocula circum
Contingunt mellis dulci flavoque liquore,
Ut puerorum ætas improvida ludificetur
Labrorum tenus, interea perpotet amarum
Absinthi laticem, deceptaque non capiatur,
Sed potius tali a tactu recreata valescat.

Mais toute comparaison cloche. La médecine amère peut, grâce à ces doux accompagnements, passer par les lèvres sans être aperçue, elle n'en produira pas moins ses salutaires effets dans l'organisme. Mais la leçon morale? j'ai bien peur qu'elle n'agisse qu'à la condition de s'être fait sentir. Si la moralité est tellement enveloppée dans l'amusement que l'enfant ne l'aperçoive pas au passage, elle est perdue pour lui. Si, au contraire, elle s'en détache trop nettement, l'enfant s'arrêtera devant elle, il prendra avec plaisir le condiment sucré, mais régimbera contre la pilule qu'il enveloppe. Voyez l'enfant en présence d'un conte ou d'une fable : il s'intéresse au récit, il l'écoute, et le lit, le relit, l'apprend par cœur; mais il n'en fait pas meilleur accueil à la moralité qui lui sert de conclusion. La plus sûre manière d'enseigner la morale est peut-être encore de l'enseigner pour elle-même, sans détours, sous forme de conseils, austères s'il le faut, mais inspirés par l'affection, et sauvés pas l'opportunité. La morale a sa place nécessaire dans l'éducation, mais partout et nulle part; elle est toute en influences, en à-propos de tous les instants; a-t-elle son enseignement particulier, et les artifices qui font passer les leçons de la science lui sont-ils du même secours?

Sous la réserve de ces observations, la tâche est aussi bien remplie qu'elle peut l'être, dans *la Morale familière* de P.-J. Stahl[1]. C'est une suite de contes, de récits, de souve-

[1] Hetzel, in-18, IV-420 p.

nirs et de conseils d'un père à ses enfants. Une excellente pensée mérite d'y être relevée, c'est que l'auteur n'a cru devoir se préoccuper de l'âge de son public que dans le choix de ses sujets. « Une fois le sujet admis, dit-il, j'ai bientôt compris que celui qui parle à des enfants parle déjà à des hommes. » C'est là précisément la grande difficulté de l'entreprise : raconter à des enfants, des contes pour leur âge, des histoires de poupées, et les tourner en leçons de morale ; les traiter à la fois en bébés et en hommes, c'est s'exposer à être au-dessus ou au-dessous d'eux, à compromettre la leçon par le conte ou le conte par la leçon. P.-J. Stahl lui-même ne réussit bien à moraliser que lorsqu'il cesse de conter, et il ne conte jamais mieux, au gré de l'enfant, et au mien aussi, que lorsqu'il ne moralise pas. Il y a en effet dans *la Morale familière*, malgré le système et le programme, des contes et des récits où la morale se fait peu sentir, et des leçons et des conseils où elle vient à propos, seule ou, du moins, sur le premier plan.

L'œuvre moralisatrice de P.-J. Stahl commence avec le premier âge, et les plus petits enfants ont leurs livres instructifs et plaisants. Des dessins, souvent gracieux, servent de commentaires au récit, ou plutôt ils sont eux-mêmes un récit pour les yeux. C'est ainsi qu'avec la collaboration pittoresque de M. Frœlich, P. J. Stahl raconte toute une suite d'odyssées enfantines. Les meilleures sont celles dont « Mlle Lili » est l'héroïne, en compagnie de bambins de son âge qui prennent, comme elle, leur personnage fort au sérieux. Elle fait, avec ses cousins, un « voyage autour du monde, » puis un « voyage de découvertes, » des excursions, des escapades même où elle apprend, sans y songer, un peu d'histoire naturelle et de botanique. Ses propres étourderies et les espiègleries de ses compagnons tournent à son instruction et lui deviennent des leçons utiles.

Il fut un temps qui n'est pas très-loin de nous, où l'enfance, releguée loin du foyer et de la table paternels, abandonnée à elle-même ou à des soins mercenaires, se formait un peu au hasard et comme elle pouvait. Aujourd'hui, nous dirigeons, dès leur éclosion, sa pensée et son cœur ; nous réglons les premiers battements de celui-ci, le premier essor de celle-là. L'éducation d'un garçon,

d'une fille, devient l'affaire capitale de la mère et le grand souci de la famille. Les enfants d'aujourd'hui seraient bien mal doués ou bien ingrats, s'ils ne valaient pas mieux que leurs pères.

4

La cause des droits du corps. L'exercice, la santé. M. Paz, Mme Meunier.

La question de l'éducation se complique, de nos jours, d'une préoccupation à laquelle les anciens maîtres universitaires restaient bien étrangers, de celle des exercices corporels et de l'art qui les dirige, la gymnastique. Montaigne et J.-J. Rousseau ont réclamé tous deux que les instituteurs de la jeunesse s'occupassent de former à la fois le corps et l'esprit; mais ils prêchaient dans le désert. Sous l'influence d'une religion favorable à l'ascétisme, l'éducation toute monacale ne tenait aucun compte de la guenille humaine. Au XVIIe siècle, il n'y avait guère que le païen de Molière pour dire, avec son bonhomme Chrysale :

> Oui, mon corps est moi-même, et j'en veux prendre soin :
> Guenille, si l'on veut; ma guenille m'est chère.

Aujourd'hui la réaction, païenne ou non, est en bonne voie, et tout le monde y pousse. Un poète spiritualiste, ancien professeur de faculté, académicien, M. Victor de Laprade, proteste bien haut contre le système claustral de l'enseignement universitaire, contre les longues classes, les longues études, les leçons énervantes, les devoirs accablants; il pousse un cri d'alarme, il sonne le tocsin; car telle est la portée de la brochure qu'il intitule : *l'Éducation homicide*[1] !

Elle ne reste pas sans écho. Le rédacteur en chef de la *Revue de l'Instruction politique*, M. Goumy, professeur de rhétorique, s'associe aux plaintes, aux accusations élevées contre nos traditions d'enseignement, et il se montre très-disposé à sacrifier une partie des études classiques, le grec, par exemple, pour laisser aux élèves le loisir de se

[1] Dentu, in-8o.

livrer davantage aux exercices du corps. Les humanités reculent devant la nouvelle venue, la gymnastique, qui bénéficie, dans les régions ministérielles, des velléités de réformes à l'ordre du jour.

Un livre marque et résume ce mouvement; il est et devait être d'un gymnasiarque. Le ministre de l'instruction publique avait envoyé des missions à l'étranger pour y étudier l'organisation de la gymnastique, comme on l'a toujours fait pour étudier celle de l'enseignement à ses divers degrés. M. Eugène Paz, chargé d'une pareille mission en Allemagne, en Belgique et en Hollande, ne s'est pas borné à rédiger un rapport officiel pour le ministre; il s'est adressé au public, dans un volume d'un titre caractéristique et de circonstance, *la Gymnastique obligatoire*[1]. Nous avions déjà la thèse de l'instruction gratuite et obligatoire; cette thèse, chaudement défendue par des esprits éminents, comme M. J. Simon, et qui avait dans le ministre même un discret complice, n'a pu se transformer en loi. La gymnastique obligatoire sera-t-elle plus heureuse? M. Paz ne recule pas devant les gros arguments pour nous décider. Il nous dit et nous répète : « Tout le secret de la victoire de Sadowa est dans la gymnastique pratiquée dans les écoles prussiennes. »

La victoire de Sadowa aura été revendiquée au profit de bien des causes. Dès l'année 1866, on nous a dit : « Ce ne sont pas les fusils à aiguille qui ont vaincu à Sadowa, c'est l'instruction primaire, si bien cultivée dans toute la Prusse. » M. Renan dit à son tour, dans les *Questions contemporaines*[2] : « Ce ne sont pas les instituteurs prussiens qui ont vaincu à Sadowa, c'est l'enseignement supérieur des universités prussiennes, les plus savantes du monde. » Quoi qu'il en soit, personne n'ose aujourd'hui contester que le résultat de l'éducation ne saurait être plus longtemps de ruiner les corps au profit très-incertain des esprits, mais que le véritable idéal en cette matière s'exprime toujours par cette vieille formule mise en oubli : *Mens sana in corpore sano.*

La vulgarisation des notions médicales utiles à tous

[1] Voy. ci-dessus, p. 288.
[2] Hachette et Cie, in-18.

prend un caractère marqué de philanthropie dans *le Docteur au village*, « entretiens familiers sur l'hygiène, » de Mme Hippolyte Meunier[1]. L'auteur pense que presque toutes les souffrances de l'homme lui viennent de son ignorance des lois de la nature, qui pourraient lui être aussi favorables qu'elles lui sont funestes. « Tout mal vient d'ânerie, » nous dit l'épigraphe. Les maladies sont donc notre œuvre et, au lieu de les accepter avec une triste résignation, lorsqu'elles sont venues, il faut employer toute notre raison à les prévenir. Nous disons raison, car l'homme n'a pas la même sûreté d'instinct que les autres animaux ; s'il reste ignorant, il est inférieur à la brute. De son degré de connaissance dépend sa santé, sa force, la durée de sa vie et de celle de ses enfants. La mortalité de ces derniers est effrayante ; plus de 30/00 des nouveaux-nés meurent dans la première enfance. C'est qu'ils sont élevés dans les plus malheureuses conditions hygiéniques. Notre ignorance et nos préjugés arrêtent la vie dans son éclosion même, par des soins malentendus, comme ils en compromettent plus tard, par l'absence de soins, le naturel épanouissement.

Mme H. Meunier, qui se préoccupe peut-être un peu trop du point de vue religieux des causes finales là où il s'agit de lois naturelles, de faits observés et de leurs conséquences pratiques, a jugé utile de revêtir les principes salutaires de l'hygiène d'une forme littéraire plus ou moins attrayante. Elle charge un médecin éclairé et dévoué de les déduire dans une suite d'entretiens avec de simples villageois. Ce médecin est un digne collègue du docteur *Bon-Marché*, en qui se personnifie le grand agent naturel de la santé, l'air pur, le meilleur et le plus économique des médecins. Je n'approuve pourtant pas entièrement cet artifice de composition. Je doute que les paysans lisent ce livre, et quant aux gens un peu éclairés qu'il aura pour lecteurs, ils auraient peut-être mieux trouvé leur compte dans une exposition très-simple, mais directe, de préceptes par eux-mêmes si intéressants et des lois naturelles sur lesquelles ils reposent. L'hygiène, qui a pour objet la santé du corps, comme la morale, qui a pour objet celle de l'âme, nous touche d'assez près pour être

[1] Hachette et Cie, in-18, 342 p.

acceptée par elle-même et être enseignée sans déguisement ni détours.

51[1]

Variétés historiques. Le blason et le café. MM. Gourdon de Genouillac et Welter.

On conçoit que l'on puisse, des obscurités de l'art héraldique, encore tirer des renseignements historiques utiles; il semble plus difficile d'y trouver la matière d'un livre amusant. M. H. Gourdon de Genouillac a pensé le faire, en écrivant *les Mystères du blason, de la noblesse et de la féodalité*[2]. Des souvenirs historiques qui s'y rattachent, il a pris les curiosités, les bizarreries et les singularités. Elles ne manquent pas, et quelques-unes ne sont pas moins amu-

[1] Comme livres de vulgarisation et d'enseignement scientifique, il me faudrait rappeler une fois de plus les nombreuses revues annuelles, dont le livre de M. Figuier, *l'Année scientifique* (Hachette et Cie, in-18, 13e année), a été le point de départ, c'est-à-dire les Annuaires et Causeries scientifiques de MM. V. Meunier (Germer-Baillière, 4e année), de Parville (Rothschild), Rambosson (même libr., t. II), Ev. Thévenin (Hachette, 7e série), etc.; dans la « bibliothèque des Merveilles, » si connue de nos lecteurs, plusieurs nouveaux volumes : *Merveilles de la végétation*, de F. Marion; *le Corps humain*, par A. Le Pileur; *Merveilles de la force et de l'adresse*, par G. Depping; *Merveilles de la peinture*, par L. Viardot; puis un livre d'un sombre et terrible intérêt : *Mort réelle et mort apparente*, par Félix Gannal (Coccoz, gr. in-8o); enfin quelques *Rapports* officiels très-spéciaux sur les progrès de la botanique, de la paléontologie, etc. — Un rapport qui se recommandait mieux à notre attention était celui de M. Demogeot sur *l'Enseignement secondaire en Angleterre et en Écosse* (Hachette et Cie, impr. impér., gr. in-8o, VIII-636 p.), plein de faits instructifs et d'exemples à suivre ou à éviter. — Au point de vue de la curiosité, j'aurais pu signaler un nouveau volume de *Causeries* de M. Feuillet de Conches (Plon, in-18); *le Champ-de-Mars à vol d'oiseau*, par M. Radiguet (libr. nouvelle, in-18), etc. — Je devrais enfin placer parmi les bons livres pour l'enfance, à côté de ceux de Mmes Carraud et de Ségur, *Enfants et parents*, de Mme de Witt, et surtout *Histoire de quatre ouvriers anglais*, par Em. Jonveaux (Hachette, in-18), l'un des meilleurs spécimens de la « bibliothèque populaire. »

[2] Dentu, in-18, VIII-266 p.

santes qu'instructives. Chemin faisant, l'auteur éclaircit quelques points obscurs, rectifie des idées fausses, dissipe des préjugés, et attache le renseignement à l'anecdote.

Pour nous montrer qu'il y avait des titres sans terres, des seigneurs sans seigneuries, il rappelle l'aventure d'un marquis matamore qui jurait d'aller chercher son ennemi dans quelque lieu qu'il se cachât. — « Je connais cependant, dit quelqu'un, un endroit où vous ne sauriez l'aller trouver. — Et lequel! — Cest votre marquisat. »

Avec des noms propres, les choses deviennent plus frappantes. Le premier comte de Montesquiou avait pris ce titre sans droit; un paysan qui passait un acte avec lui se qualifia de seigneur, et osa lui dire : « Je suis seigneur comme vous êtes comte. »

La particule nobiliaire a été parfois pour ceux qui la demandaient l'occasion de réponses désobligeantes. « Je vous l'accorde, dit Louis XIV à Quatremère, à condition que vous la porterez à la suite de votre nom. » Ce qui rappelle la réponse du comte de Laurencin à un apothicaire, échevin de Lyon, qui voulait être anobli : « On n'entre pas dans la noblesse par la porte de derrière. » Ainsi compris, « les mystères du blason, » ne sont guère que les misères de la vanité humaine dévoilées.

Lorsque la littérature culinaire prend dans le livre et dans le journal l'importance que nous avons dû signaler [1], on nous pardonnera de mentionner une monographie sur un des sujets les plus intéressants pour les gourmets en général, surtout pour ceux qui se livrent aux travaux de l'esprit. C'est du café que nous voulons parler, de cette :

..... Liqueur aux poètes si chère,
Qui manquait à Virgile et qu'adorait Voltaire.

L'*Essai sur l'histoire du café*, par M. Henri Welter [2], est, sous son titre modeste, un traité complet. Il prend d'abord la plante et la considère au point de vue botanique, agricole et commercial. Il dit ensuite l'origine et la propaga-

[1] Voy. t. X de *l'Année litt.*, p. 411 et suiv.
[2] Reinwald, in-18, XII-476 p.

tion de l'usage du café, sa place dans les mœurs orientales et les révolutions sociales qu'il est venu faire dans les nôtres. Passant au point de vue chimique et alimentaire, l'auteur traite du café en savant et en médecin, puis en ami des jouissances de ses semblables. Quelques renseignements que contienne son volumineux ouvrage, il veut que le lecteur puisse aller plus loin, s'il le désire, et il donne la liste des ouvrages à consulter sur la même matière.

Quoique le livre de M. H. Welter offre surtout un intérêt scientifique et économique, on y trouve encore quelques souvenirs littéraires, par exemple une juste critique des fameux vers de Delille sur la préparation du café : vers tant admirés jadis pour leur harmonie et leur élégance, mais qui ont à peine le sens commun !

Que j'aime à préparer ton nectar précieux !
Nul n'usurpe chez moi ce soin délicieux.
Sur le réchaud brûlant, moi seul tournant ta graine,
A l'or de ta couleur fais succéder l'ébène;
Moi seul contre la noix qu'arment ses dents de fer
Je fais, en le broyant, crier ton fruit amer.
Charmé de ton parfum, c'est moi seul qui dans l'onde
Infuse à mon foyer ta poussière féconde,
Qui tour à tour calmant, excitant tes bouillons,
Suis d'un œil attentif tes légers tourbillons.
Enfin, de ta liqueur lentement reposée,
Dans le vase fumant, la lie est déposée.
Ma coupe, ton nectar, le miel américain
Que du suc des roseaux exprima l'Africain,
Tout est prêt : du Japon l'émail reçoit tes ondes,
Et seul tu réunis les tributs des deux mondes.

Poésie très-discutable, mais détestable cuisine. Ce n'est pas une infusion que Delille nous décrit, c'est une décoction. Et quels malheureux principes de torréfaction ! Colorer le café jusqu'à l'*ébène !* Est-ce une concession à la tyrannie de la rime, ou un crime de lèse-gastronomie? Laissons les périphrases élégantes, mais passablement obscures, sur le café, le sucre de canne et la tasse de porcelaine. M. Welter cite des vers latins bien plus précis que ceux de Delille sur le même sujet; il est assez curieux que la langue des Romains qui ne connaissaient pas le café, se prête mieux que la nôtre à la peinture des opé-

rations auxquelles on le soumet. Voici quelques vers du poëme du Père Fellon sur la fève d'Arabie, *faba arabica;* c'est la description du moulin à café dont les anciens n'ont pas soupçonné l'existence :

Machina nec deerit frangendis frugibus apta,
Pyramidis vulgo cuneïque imitata figuram.
Aspera nux intùs, curvo cui multus in orbem
Dens riget; incisus dorso medioque cylindrus
In longum surgit, molem qui concitat omnem,
Ipse manubriolo versabilis : haud mora longa,
Dum volvis, peragitque suos agitata rotatus
Ferrea nux, teritur granum, frugesque receptas
Machina in exilem versas vomit ore farinam.

Quoique le poète jésuite ait appelé à son aide quelques mots qui ne sont pas de la langue de Virgile, M. Welter a raison : ces vers latins d'un gourmet ne sont point du latin de cuisine.

CHRONIQUE

Nécrologie littéraire de l'année 1868. — Personnel de l'Académie française. Statistique. — Concours académiques.

1

Nécrologie littéraire de 1868.

Nous extrayons des nécrologies générales de l'année les noms suivants, comme se rapportant aux différentes branches de la littérature[1] :

Alby (Ernest), romancier et auteur dramatique. — Né en 1809.

Bataille (Charles), poète, romancier et auteur dramatique.

Bernier (Adhelm), ancien avocat, membre de la Société de l'histoire de France. Plusieurs volumes dans la collection des *Documents inédits*. — Né en 1808.

Berryer (Pierre-Antoine), célèbre avocat et orateur politique, membre de l'Académie française. — Né en 1790.

Bourquelot (Louis-Félix), archiviste, littérateur et paléographe. — Né en 1815.

Capendu (Ernest), romancier et auteur dramatique. — Né en 1826.

Carmouche (Pierre-François-Adolphe), auteur dramatique. – Né en 1797.

Chauveau (Adolphe), jurisconsulte. — Né en 1802.

Coquerel (Athanase-Laurent-Charles), pasteur et prédicateur protestant, ancien représentant du peuple. — Né en 1795.

Cormenin (Louis-Marie de la Haye, vicomte de), célèbre jurisconsulte et pamphlétaire (*Timon*). — Né en 1798.

[1] On trouvera dans le *Dictionnaire des Contemporains* des détails biographiques et bibliographiques sur presque tous les auteurs ici mentionnés.

Delavigne (Germain), auteur dramatique. — Né en 1790.

Desnoyers (Louis), romancier et journaliste. — Né en 1805.

Empis (Adolphe-Dominique-Florent-Joseph **Simonis**), auteur dramatique, membre de l'Académie française. — Né en 1795.

Épagny (Jean-Baptiste-Rose-Bonaventure **Violet d'**), auteur dramatique. — Né en 1787.

Gandar (N...), professeur à la faculté des lettres de Paris.

Hugo (Mme), auteur de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.*

Mallefille (Jean-Pierre-Félicien), auteur dramatique et romancier. — Né en 1813.

Michel (Marc-Antoine-Amédée), vaudevilliste. — Né en 1812.

Monnais (Désiré-Guillaume-Édouard), littérateur, auteur dramatique. — Né en 1798.

Pillet (Raymond-François-Léon), littérateur, auteur dramatique, ancien directeur de l'Opéra. — Né en 1803.

Prémaray (Jules-Martial **Regnault**, dit **de**), littérateur, auteur dramatique. — Né en 1819.

Rolland (Amédée), poète, auteur dramatique. — Né en 1819.

Vallet de Viriville (Auguste), archéologue. — Né en 1815.

Viennet (Jean-Pons-Guillaume), poète et auteur dramatique, membre de l'Académie française. — Né en 1777.

Vincent (Alexandre-Joseph-Hidulphe), mathématicien, archéologue, membre de l'Institut. — Né en 1797.

Voici la liste des journalistes morts en 1868, telle que la publie le journal *le Figaro ;*

Boniface (Louis), doyen des journalistes, gérant du *Constitutionnel.*

Sougère, gérant du *Siècle.*

Beaudoin, fondateur et rédateur en chef du *Moniteur de l'Armée.*

Lalande (Auguste), rédacteur de *l'Echo du Havre.*

Gasperini, critique musical, rédacteur du *Figaro.*

Hauffmann, rédacteur du journal *le Censeur de Lyon.*

Destigny, rédacteur du *Mémorial de Lille.*

Riobé, rédacteur du journal *le Monde.*

L'Héritier (A.), rédacteur du *Courrier des États-Unis*, fils de l'Héritier, l'ancien rédacteur du *Pays.*

Honorat, rédacteur de la *Gazette de Lyon.*

André, rédacteur de *l'Indicateur de Biarritz.*

Lourdoueix (Paul de), directeur de la *Gazette de France.*

Viroux, rédacteur de l'*Observateur d'Avesnes.*

Lymairac (Paulin), ancien rédacteur en chef du *Constitutionnel*, préfet du Lot.

Ladreit de la Charrière, ex-directeur des journaux réunis, *le Constitutionnel* et *le Pays.*

Leleurch (Eugène), rédacteur du *Moniteur du Calvados.*

Dubochet (Jacques), ex-rédacteur du *National*, et membre de la Société *Aide-toi le ciel t'aidera.*

Barrière (François), doyen des journalistes attachés au *Journal des Débats.*

Belot (Ludovic de), fondateur de *la France centrale* de Blois.

Kreutzer (Léon), critique musical, rédacteur de *l'Union.*

Richard (Eugène), rédacteur en chef du *Languedocien.*

Lagrange (Léon), rédacteur de la *Gazette des Beaux-Arts.*

Martineau (P.), rédacteur du *Mémorial bordelais.*

Havin (Léonor), directeur politique du *Siècle*, député de la *Manche.*

Nérestant, écrivain financier.

Tinseau (Charles de), un des fondateurs de la *Gazette de Metz.*

Pitrat (Théodore), fondateur de la *Gazette universelle de Lyon* et de la *Gazette lyonnaise.*

Desnoyers (Louis), directeur littéraire du *Siècle.*

Baudre, rédacteur en chef de l'*Echo honfleurais.*

2

Personnel de l'Académie française. Statistique.

A propos de la mort de trois membres de l'Académie française, survenue dans l'année, plusieurs journaux ont donné, d'après *le Figaro*, un certain nombre de tableaux statistiques sur le personnel de l'Académie, groupé selon divers points de vue. Nous en reproduirons deux qui ont, pour nos lecteurs, un intérêt particulier.

Voici d'abord, au 31 décembre 1867, la liste des membres de l'Académie française par ordre et date de nomination.

MM. Villemain, 1821;
Lebrun, 1828;
Lamartine, 1829;
Ségur, 1830;
Pongerville, *id.*;
Thiers, 1833;
Guizot, 1836;
Mignet, *id.*;
Hugo, 1841;
Patin, 1842;
Saint-Marc-Girardin, 1844;
Mérimée, *id.*;
Sainte-Beuve, 1845;
Vitet, *id.*;
Rémusat, 1846;
De Noailles, 1849;
Nisard, 1850;
Montalembert, 1852;
Dupanloup, 1854;

MM. De Sacy, 1854;
Legouvé, 1855;
Broglie (duc de), 1856;
De Falloux, *id.*;
Augier, 1858;
Laprade, *id.*;
Sandeau, *id.*;
Broglie (prince de), 1862;
Feuillet, *id.*;
De Carné, 1863;
Dufaure, *id.*;
Doucet, 1865;
Prévost-Paradol, *id.*;
Cuvillier-Fleury, *id.*;
Gratry, 1867;
Favre (J.), *id.*;
Autran, 1868;
Bernard (Cl.), *id.*

Voici ensuite, à la même date, la liste par rang d'âge des mêmes membres :

MM. Ségur, 89 ans;
Lebrun, 83;
Broglie (duc de), *id.*;
Guizot, 82;
Villemain, 78;
Lamartine, *id.*;
Pongerville, 76;
Patin, 75;
Mignet, 72;
Thiers, 71;
Rémusat, *id.*;
Dufaure, 70;
Saint-Marc-Girardin, 67;
Sacy, *id.*;
Hugo, 66;
Dupanloup, *id.*;
Noailles, *id.*;
Vitet, *id.*;
Cuvillier-Fleury, *id.*;

MM. Mérimée, 65 ans;
Sainte-Beuve, 64;
Carné, *id.*;
Nisard, 62;
Legouvé, 61;
Gratry, *id.*;
J. Favre, 60;
Montalembrt, 58;
Sandeau, 57;
Falloux, *id.*;
Feuillet, 56;
Laprade, *id.*;
Doucet, *id.*;
Autran, 55;
Cl. Bernard, *id.*;
Augier, 48;
Broglie (prince de), 47;
Prévost-Paradol, 40.

Les trois membres rayés, cette année, par la main de la mort du tableau des quarante immortels, sont : Viennet, élu en 1830; Empis, élu en 1847, et Berryer, élu en 1854.

Ils étaient âgés, le premier de 91 ans, le second, de 74, le troisième de 78. On voit la place que chacun d'eux occupait dans la double liste qui précède. Viennet était le doyen d'âge de ses collègues.

Les amateurs de statistique ont remarqué, en outre, que l'Académie française, au 31 décembre 1868, contenait, parmi ses membres :

8 anciens ministres : MM. Villemain, Lamartine, Thiers, Guizot, de Rémusat, duc de Broglie, Dufaure, de Falloux;

5 sénateurs : MM. Lebrun, Sainte-Beuve, Mérimée, Nisard, de Sacy;

2 députés : MM. Thiers et J. Favre;

2 membres du Clergé : Mgr Dupanloup et le P. Gratry;

1 seul militaire : le général de Ségur;

Enfin, relativement à la Légion d'honneur, 3 grand-croix, 4 grands officiers, 9 commandants, 7 officiers, 8 chevaliers et 6 membres qui ne sont pas décorés.

3

Concours académiques.

Académie française. — L'Académie française a tenu sa séance publique annuelle le jeudi 20 août 1868, sous la présidence de M. le comte de Carné, directeur.

Voici le programme des prix décernés :

Prix d'éloquence. — L'Académie avait proposé, pour sujet du prix d'éloquence à décerner en 1868, un ***Discours sur J.-J. Rousseau.***

Le prix a été décerné à M. Gidel, docteur ès lettres, professeur de rhétorique au lycée Bonaparte.

L'Académie a accordé deux mentions honorables :

L'une au discours portant pour épigraphe : *Non est magnum ingenium sine mixtura dementiœ*, et dont l'auteur n'a pas été proclamé;

L'autre à M. Compayré, professeur de philosophie au lycée de Pau.

Prix Montyon destinés aux ouvrages les plus utiles aux mœurs. — L'Académie française a décerné cinq prix de *deux mille francs :*

A M. Mézières, pour l'ouvrage intitulé : *Étude sur Pétrarque*, 1 vol. in-8°;

A MM. Marguerin et Hubault, pour l'ouvrage intitulé : *les Grandes Époques de la France*, 1 vol. in-8°;

A M. l'abbé Bareille, pour la traduction des *Homélies de saint Jean Chrysostome, sur la sédition et l'amnistie d'Antioche*, contenues dans le tome III, in-8°, de la traduction de ses œuvres, dont 9 volumes ont déjà paru;

A M. Millet, pour l'ouvrage intitulé : *Histoire de Descartes avant 1837*, etc., 1 vol. in-8°;

A M. Perrot, pour l'ouvrage intitulé : *Essais sur le droit public et privé de la république athénienne*, 1 vol. in-8°.

Quatre médailles de *quinze cents francs* :

A M. Bonneau, pour son ouvrage intitulé : *Madame de Beauharnais-Miramion, sa Vie et ses œuvres charitables*, 1 vol. in-8°;

A M. Alfred Nettement, pour l'ouvrage intitulé : *De la seconde éducation des filles*, 1 vol. in-12;

A M. Audiat, pour l'ouvrage intitulé : *Bernard Palissy, étude sur sa Vie et ses Œuvres*, 1 vol. in-12;

A M. Theuriet, auteur du recueil de poésies intitulé : *le Chemin des bois*, 1 vol. in-12.

Prix fondé par M. le baron Gobert. — L'Académie a décerné cette année le grand prix de la fondation GOBERT à M. Dareste, pour l'ouvrage intitulé : *Histoire de France, depuis les origines jusqu'au règne de Louis XV*, 6 vol. in-8°.

Le second prix demeure décerné à M. Félix Faure, pour l'*Histoire de saint Louis*, 2 vol. in-8°.

Prix Thiers. — Ce prix, de la valeur de *trois mille francs*, doit être décerné tous les trois ans; il a été institué par le fondateur, pour servir à l'encouragement de la littérature et des travaux historiques.

L'Académie ayant décidé que la première application du prix aurait lieu en 1868, le prix est décerné à l'ouvrage de M. Marius Topin, intitulé : *l'Europe et les Bourbons sous Louis XIV*, 1 vol. in-8°.

Prix fondé par M. le comte de Maillé-Latour Landry. — Ce prix est décerné en 1868 à Mlle Adolphine Bonnet, auteur d'un recueil de poésies intitulé : *les Chants de l'âme*, 1 vol. in-8°.

Prix Bordin. — Ce prix spécial de *trois mille francs*, pour l'encouragement de la haute littérature, a été décerné, cette année, à M. le marquis de Noailles, auteur de l'ouvrage intitulé : *Henri de Valois et la Pologne en 1572*, 3 vol. in-8°.

Prix Lambert. — Il est décerné à Mme Blanchecotte, auteur du livre intitulé : *les Impressions d'une femme*, 1 vol. in-12.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — L'Académie avait proposé en 1866, pour sujet du prix ordinaire à décerner en 1868, la question suivante :

« De la lutte entre la philosophie et la théologie des Arabes au temps de Gazzali, et de l'influence que cette lutte a exercée sur l'une et sur l'autre. »

Un seul mémoire a été déposé. Le prix n'a pas été décerné, et le concours est prorogé jusqu'au 31 décembre 1870.

L'Académie avait prorogé jusqu'à 1868 le terme du concours ouvert en 1864, sur la question suivante :

« Explication théorique et catalogue descriptif des stèles antiques, représentant la scène connue sous le nom de *Repas funèbre.* »

Le prix, de la valeur de *deux mille francs*, a été décerné à M. Albert Dumont, membre de l'École française d'Athènes, auteur du mémoire inscrit sous le n° 2.

Antiquités de la France. — L'Académie décerne :

La première médaille à M. Jules Labarte, pour l'*Histoire des Arts industriels au moyen âge et à l'époque de la Renaissance*, 4 vol. in-8° et 2 vol. in-4° de planches;

La deuxième médaille, à M. l'abbé Pécheur, pour l'ouvrage intitulé : *Annales du diocèse de Soissons* (2 vol. in-8°).

Des mentions honorables sont accordées :

1° A M. Morin, pour son volume intitulé : *L'Armorique au* ve *siècle* (in-8°);

2° A M. Bladé, pour ses ouvrages : *Dissertation sur les chants héroïques des Basques* (in-8°); — *Contes et proverbes populaires recueillis en Armagnac* (in-8°), et divers mémoires manuscrits;

3° A M. Bruel, pour son *Essai sur la chronologie du cartulaire de Brioude* (in-8°), et un mémoire manuscrit;

4° A M. Bascle de Lagrèze, pour son *Histoire du droit dans les Pyrénées* (in-8°);

5° A M. Duhamel, pour ses *Négociations de Charles VII et de Louis XI avec les évêques de Metz pour la châtellenie d'Épinal* (in-8°);

6° A M. Martin, pour son *Essai historique sur Rozoy-sur-Serre et les environs* (2 vol. in-8°).

Prix de numismatique. — Le prix de numismatique (fondation de M. Allier de Hauteroche) est décerné, cette année, à M. le chevalier de Promis, conservateur des médailles à Turin.

Prix fondés par le baron Gobert. — Pour le travail le plus savant et le plus profond sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent.

L'Académie décerne le premier de ces prix :

A M. Léon Gautier, pour son ouvrage intitulé : *Les Épopées françaises; étude sur les origines et l'histoire de la littérature nationale* (t. I et II, in-8°).

Elle décerne le second :

A M. Francisque Michel, correspondant de l'Institut, pour son *Histoire du commerce et de la navigation à Bordeaux, principalement sous l'administration anglaise* (t. I, in-8°).

Prix fondé par M. Bordin. — L'Académie avait proposé en 1866, pour sujet du prix Bordin à décerner en 1868, la question suivante :

« Faire connaître, à l'aide des renseignements fournis par les auteurs et les inscriptions grecques et latines, l'organisation des flottes romaines en prenant pour modèle le mémoire de Kellermann sur les *Vigiles.* »

Le prix n'a pas été décerné. Le concours est prorogé jusqu'au 31 décembre 1869.

L'Académie avait successivement prorogé, jusqu'à 1868, le terme du concours ouvert en 1864 sur cette question :

« Faire l'analyse critique et philologique des inscriptions himyarites connues jusqu'à ce jour. »

Aucun mémoire n'a été déposé. Le concours est prorogé de nouveau jusqu'au 31 décembre 1869.



Académie des sciences morales et politiques. — L'Académie des sciences morales et politiques, *section de philosophie*, avait proposé le sujet de prix suivant : « Examen de la philosophie de Malebranche. »

Le prix, de la valeur de 1,500 francs, a été décerné à M. Ollé-Laprune, professeur de philosophie au lycée de Versailles.

Une mention honorable a été accordée à M. Royer, professeur de seconde au lycée de Dijon.

Prix de la section de morale. — L'Académie avait prorogé à 1867 le terme du concours sur le projet suivant : « Étudier les doctrines morales en France, au XVIe siècle, notamment dans Montaigne, Charron, La Boétie, Bodin, etc. »

Le prix, de la valeur de 1,500 francs, a été décerné à M. Alb. Desjardins, agrégé à la Faculté de droit de Paris.

Prix de la section d'histoire générale et philosophique. — L'Académie avait prorogé jusqu'à l'année 1867 le terme du concours sur le sujet suivant : « Examiner quels furent le caractère, les desseins, la conduite de Philippe IV, dit le Bel, dans ses actes législatifs, politiques, administratifs et militaires. »

Le prix, de la valeur de 1,500 francs, a été décerné à M. Deroisin, avocat à la Cour impériale de Paris.

Une mention honorable a été accordée à M. Jules Jolly, juge au tribunal civil de la Seine.

Prix Victor Cousin. — L'Académie avait proposé pour le concours de 1867, le premier ouvert pour ce prix, le sujet suivant : « Socrate considéré surtout comme métaphysicien. »

Le prix, de la valeur de 3,000 francs, a été décerné à M. A. Fouillée, professeur de philosophie au lycée de Bordeaux.

Deux mentions honorables ont été accordées, l'une à M. Chaignet, professeur de littérature ancienne à la Faculté des lettres de Poitiers; l'autre à M. Montée, docteur ès lettres.

Prix à décerner. — Les prix à décerner par l'Académie des sciences morales et politiques pour les années prochaines forment un ensemble particulièrement intéressant.

1° *Prix de la section de morale* (1,500 francs), à décerner en 1870. — Sujet du concours : « De l'instruction et du salaire des femmes employées dans l'industrie, etc. »

2° *Prix de la section de législation, droit public*, etc. (1,500 fr.), même année. — Sujet : « Examen des causes qui ont présidé, dans les temps modernes, à la formation des unités nationales, etc. »

3° *Prix de la section d'économie publique* (1,500 francs), à décerner en 1871. — Sujet : « Principales variations des prix en France, depuis un demi-siècle. »

4° *Prix de la section d'histoire générale* (1,500 francs), même année. — Sujet : « Quelles ont été, en France, pendant la dernière moitié du XIVe siècle et au commencement du XVe, les tendances démocratiques des populations urbaines, notamment dans la ville de Paris. »

5° *Prix Victor Cousin* (3,000 francs), même année. — Sujet : « De la philosophie pythagoricienne. » Programme très-développé.

6° *Prix quinquennal de Beaujour* (5,000 francs), à décerner en 1873. — Sujet : « De la part de l'intempérance dans la misère, et les moyens de la combattre. »

7° *Prix quinquennal de Morogues* (4,000 francs), à décerner en 1878. — « Au meilleur ouvrage sur le paupérisme en France. »

8° *Prix sexennal de Stassart* (3,000 francs), à décerner en 1872. — Sujet : « Étude sur Chauning. »

9° *Prix Bordin* (section de philosophie, 2,500 francs), à décerner en 1870. — Sujet : « De la folie, au point de vue philosophique. »

10° *Prix Bordin* (section de morale, 2,500 francs), à décerner en 1872. — Sujet : « Histoire critique des doctrines sur l'éducation en France, depuis le XIIe siècle. »

11° *Prix extraordinaire* (section d'économie polique, 5,000 fr.), à décerner en 1871. — Sujet : « De l'influence des climats sur le développement économique des sociétés humaines. »

12° *Prix triennal Halphen* (1,500 francs), à décerner en 1870. — « A l'ouvrage le plus remarquable au point de vue littéraire ou historique, et le plus digne au point de vue moral. »

13° *Prix du docteur de la Corbière* (2,000 francs), à décerner en 1870. — « Du mariage, au point de vue moral et religieux, légal et social. »

FIN

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES PRINCIPAUX NOMS D'AUTEURS CITÉS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE

TABLE DES MATIÈRES

POÉSIE.

ROMAN.

THÉATRES.

CRITIQUE, HISTOIRE LITTÉRAIRE. — MÉLANGES.

HISTOIRE, BIOGRAPHIES, MÉMOIRES.

VOYAGES, GÉOGRAPHIE, ETHNOGRAPHIE.

SCIENCES MORALES, PHILOSOPHIE, RELIGION.

SCIENCES POLITIQUES ET SOCIALES, ACTUALITÉS.

ESTHÉTIQUE, CRITIQUE D'ART, PUBLICATIONS ARTISTIQUES.

ÉRUDITION, PHILOLOGIE, BIBLIOGRAPHIE.

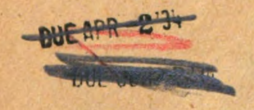
JOURNAUX ET PÉRIODIQUES.

VARIÉTÉS, LITTÉRATURE SCIENTIFIQUE, VULGARISATION, ÉDUCATION.

CHRONIQUE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

COULOMMIERS. — Typogr. A. MOUSSIN.


DUE APR 2 '34




Digitized by Google


Widener Library
3 2044 105 551 253